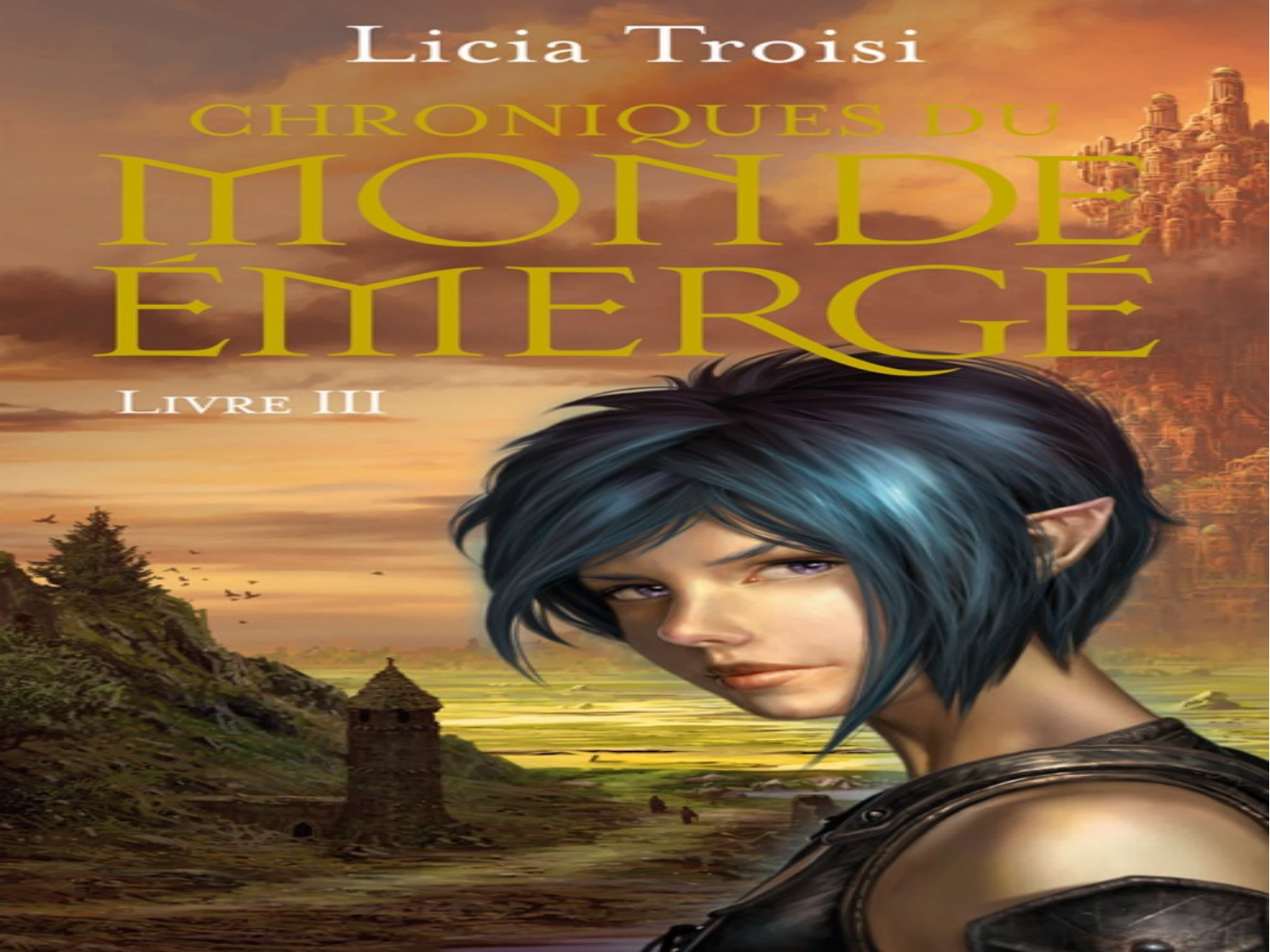


Licia Troisi

CHRONIQUES DU
MONDE
ÉMERGÉ

LIVRE III



Licia Troisi

Chroniques du monde émergé. Livre III.

Le talisman du pouvoir

Traduit de l'italien par Agathe Sanz

POCKET
jeunesse

J

e m'appelle Sennar, et je suis magicien. Nihal et moi nous sommes connus il y a cinq ans, sur la terrasse de Salazar, la tour-cité de la Terre du Vent, le jour où j'ai gagné son poignard en duel. Elle avait treize ans ; moi, quinze. Beaucoup de choses se sont passées depuis. Le Tyran, qui régnait déjà sur quatre des huit Terres du Monde Émergé, a attaqué et détruit Salazar ; le père de Nihal, Livon, a été tué. Peu après, Nihal a découvert qu'elle était la dernière des demi-elfes, un peuple exterminé par le Tyran des années auparavant. Décidée à devenir une guerrière accomplie pour venger la mort de son père et le massacre des siens, elle a réussi à intégrer l'Académie des chevaliers du dragon, où elle a rencontré Laïo. Il a été son unique ami pendant ces longs mois de solitude. Lors de sa première bataille, Fen, le chevalier du dragon dont elle était amoureuse, est mort. Il était le compagnon de Soana, la magicienne qui l'avait initiée à l'occulte.

Pour l'ultime phase de son apprentissage, Nihal a été envoyée chez Ido, le seul gnome à avoir été nommé chevalier du dragon. C'est seulement à ce moment-là qu'elle a rencontré son propre dragon, Oarf.

À la même époque, le Conseil des Mages, dont je fais partie, m'a confié une mission importante : retrouver le Monde Submergé, un continent sur lequel couraient de nombreuses légendes, mais dont personne ne connaissait la localisation exacte. Le but de mon voyage était de demander l'aide militaire de ses habitants dans la guerre contre le Tyran.

Ça n'a pas été une entreprise facile. Il y a un an environ, je suis parti sur le navire pirate de Rool et de sa fille Airès. Nous avons dû faire face à une interminable tempête et au monstre qui gardait le règne des abysses. Le dernier danger, je l'ai affronté seul : j'ai pris une barque et je me suis jeté dans l'entrée du Monde Submergé, un énorme tourbillon qui engloutissait tout ce qui s'en approchait.

J'ai cru mourir : la puissance du courant a pulvérisé ma barque, l'eau a empli mes poumons et m'a suffoqué...

Pourtant, j'ai survécu, et j'ai enfin atteint le Monde Submergé. Après

avoir été soigné chez une famille de Zalénia – c’est comme ça que ses habitants appellent cet endroit –, je me suis mis à la recherche du comte qui gouvernait la région pour lui présenter ma requête.

Zalénia était un lieu dangereux pour ceux, qui comme moi, venaient du Monde Émergé. En effet, quiconque s’aventurait en son sein risquait la peine de mort. J’ai été capturé et jeté en prison, et c’est justement là que j’ai trouvé une aide inattendue : Ondine, une très belle jeune fille, mon souvenir le plus doux et le plus triste de ces trois mois passés dans les profondeurs de la mer...

Elle s’est occupée de moi pendant que j’étais prisonnier ; elle m’a aidé quand tout espoir semblait perdu en arrangeant pour moi un rendez-vous avec le comte Varen. Grâce à lui, j’ai pu rencontrer le roi Néreo. J’ai emmené Ondine avec moi à la cour, parce que j’avais besoin d’elle et que je croyais l’aimer.

À Zalénia, j’ai obtenu ce que je voulais, mais pas sans en payer le prix : alors que j’implorais Néreo devant tout son peuple de nous accorder son aide, un émissaire du Tyran a tenté de tuer le roi. La guerre a fait son entrée dans un monde jusqu’alors pacifique...

Une fois ma mission terminée, j’ai compris que mes sentiments pour Ondine étaient une illusion. Je l’ai quittée sur une promesse que j’espère tenir un jour...

Pendant que j’étais en quête du Monde Submergé, beaucoup de choses se sont passées aussi à la surface. Nihal est devenue chevalier du dragon et elle a affronté le plus puissant de nos ennemis, l’homme qui avait détruit Salazar : le gnome Dola. Elle a réussi à le battre, mais en ayant recours à une formule interdite, ce qui a renforcé le pouvoir des esprits qui la tourmentaient depuis son enfance.

Après sa victoire, Nihal a découvert que son maître et ami, Ido, était le frère de Dola et que dans le passé il avait combattu dans les troupes du Tyran. Il avait même participé à l’extermination des demi-elfes...

Cependant Ido et Nihal sont liés par quelque chose de spécial, un fil qui ne peut pas être rompu. Ensemble, ils ont surmonté cette énième

épreuve.

J'ai retrouvé Nihal et Soana, qui était partie à la recherche de la magicienne Reis, son ancien maître. Elle a appris à Nihal que cette dernière voulait la voir.

Reis était devenue une vieille femme malfaisante aux yeux pleins de haine. Elle nous a révélé que Nihal avait été consacrée par ses parents au dieu du Feu du nom de Shevvar, et qu'elle était la seule à pouvoir sauver le Monde Émergé. Pour cela, il lui fallait récupérer huit pierres dispersées sur chacune des huit Terres, et les réunir sur un talisman. Celui-ci lui permettrait d'évoquer un puissant enchantement qui annulerait toute magie pendant une journée entière, lui permettant d'agir.

Nous avons aussi découvert que c'était Reis qui avait provoqué les cauchemars qui persécutaient Nihal depuis son plus jeune âge, afin qu'elle trouve le courage d'accomplir son devoir. J'ai emmené Nihal loin de la demeure de la magicienne et je l'ai convaincue de ne pas se lancer dans cette aventure.

Malheureusement, les choses se sont précipitées. Le Tyran a levé une armée de fantômes. Nous avons dû nous résigner à combattre contre nos propres compagnons tombés sur le champ de bataille et devenus invulnérables.

Soana et moi avons conçu une formule qui a permis à l'acier d'avoir raison des esprits, mais cela ne nous a pas évité la défaite. En un seul jour, nous avons perdu une grande partie de la Terre de l'Eau, et Nihal a été blessée par le fantôme de Fen.

La situation est désespérée. Les troupes de Zalénia ne sont qu'une espérance fragile. Je sais pourquoi Nihal s'est levée lors du Conseil, ce soir-là, et une partie de moi sait qu'elle a bien fait. Mais je ne pouvais pas la laisser partir en territoire ennemi seule avec ses démons. C'est pour cela que j'ai pris la décision de mettre en jeu tout ce à quoi je tenais.

TERRES LIBRES

C'est ainsi que les dieux, irrités par le comportement stupide et prétentieux des habitants de Vémar, décidèrent leur fin. Ils déversèrent leur colère sur cette Terre qu'ils avaient bénie des années plus tôt, et y causèrent un grand bouleversement. La mer se souleva jusqu'à toucher le ciel, la terre s'enfonça dans les abysses, et des fleuves de feu déchaînèrent sur Vémar leurs flots furieux. Pendant trois jours et trois nuits, la terre et la mer ne firent plus qu'un, tandis que les hommes priaient sans répit les dieux dans l'espoir d'apaiser leur colère. Le quatrième jour, Vémar se souleva dans le ciel et fut renversée, laissant place à un vaste golfe ayant la forme d'un cercle parfait. Vémar, Favorite des Dieux, n'existait plus. À sa place s'étendait le golfe de Lamar, Colère des Dieux. Au centre, des tours qui proclamaient que nul n'est assez grand pour s'élever jusqu'aux dieux.

Histoire Antique, paragraphe XXIV, Bibliothèque royale de la cité de Makrat

Le début d'un long voyage

N

ihal s'enveloppa dans son manteau jusqu'au nez. Il faisait froid dans la forêt pour cette période de l'année. Les pins frémissaient sous les assauts du vent glacé, et le feu menaçait de s'éteindre.

Jeune fille aux cheveux bleus et aux oreilles en pointe, Nihal était la seule survivante du peuple des demi-elfes. Affaiblie par la fièvre et tourmentée par les voix des fantômes qui peuplaient ses cauchemars, elle regarda le médaillon qu'elle portait autour du cou. Ce talisman pouvait à la fois lui prendre la vie et décider du salut du Monde Émergé. Ses huit alvéoles vides semblaient vouloir l'aspirer dans un tourbillon de questions sans réponses.

Sennar et Laïo, ses compagnons, s'étaient assoupis, appuyés au tronc d'un arbre. Même Oarf, son dragon, dormait ; blottie contre ses écailles vert émeraude, elle pouvait sentir dans son dos le souffle lent et régulier de l'animal.

Leur voyage avait commencé six jours plus tôt, après sa dernière rencontre avec Reis, la magicienne. Assise près du feu, la demi-elfe ferma les yeux et se concentra sur la respiration rassurante d'Oarf pour chasser ce souvenir. Cependant elle revoyait toujours les yeux presque blancs de la vieille, ses doigts crochus, et il lui semblait encore entendre sa voix chargée de haine. Nihal transpirait malgré la fraîcheur de la nuit. Elle regarda de nouveau le talisman. La pierre centrale brillait dans l'obscurité au milieu des reflets rougeâtres du feu, comme elle avait brillé dans la sinistre cabane de la magicienne.

Les paroles que Reis avait prononcées résonnèrent dans l'esprit de la

jeune guerrière : « Le talisman te révélera la position des sanctuaires, Sheireen, à toi et à toi seule. Lorsque tu auras atteint l'endroit où est conservée la pierre, tu devras réciter les paroles de l'initié : "Rahhavni sektar aleero, j'implore le pouvoir." Ensuite, tu prendras la pierre, tu la mettras dans l'alvéole de l'amulette qui lui est destinée, et le pouvoir descendra sur toi. Enfin, quand tu arriveras sur la Grande Terre, tu invoqueras les Huit Esprits en prononçant leurs noms : Ael, l'Eau ; Glael, la Lumière ; Sareph, la Mer ; Thoolan, le Temps ; Tareph, la Terre ; Goriar, l'Obscurité ; Mawas, l'Air ; Flar, le Feu. Alors, chacune des huit pierres s'activera et les esprits se manifesteront. Sache qu'à ce moment-là le talisman sucera ta vie, il s'en nourrira pour réveiller les esprits. L'énergie qui te sera arrachée s'accumulera dans le médaillon. Tu pourras soit l'utiliser pour invoquer une autre forme de magie – mais dans ce cas, tu mourras –, soit la libérer en brisant le médaillon avec une lame de cristal noir. Mais souviens-toi, le talisman t'est destiné, si quelqu'un d'autre le portait, il perdrait éclat et pouvoir, et absorberait sans pitié les énergies vitales de la personne qui aurait l'audace de s'en emparer. »

Nihal frissonna. Elle remit le médaillon sur sa poitrine et se serra dans son manteau. Après cette entrevue, ils étaient partis en hâte. Elle avait insisté pour se mettre en route avant même que la blessure que lui avait infligée un fantôme à l'épaule ne soit guérie. Elle aurait préféré que Laïo, son écuyer, demeure à la base, mais il avait été impossible de l'empêcher de la suivre. Ido, son maître, l'avait admis lui aussi. « Il vaudrait mieux qu'il ne vienne pas, avait grommelé le gnome en tirant sur sa pipe. Ce n'est pas un guerrier, et la bataille n'est pas son affaire, seulement il n'acceptera jamais de rester ici à t'attendre. Même si tu partais en cachette, il te suivrait et se ferait tuer. La seule chose à faire, c'est l'emmener avec toi. »

En effet, l'écuyer ne s'était pas fait prier. Un grand sourire avait illuminé son visage encadré de boucles blondes et il avait rassemblé ses affaires sur-le-champ ; ensuite, il avait piaffé d'impatience jusqu'au moment du départ.

La première fois que Nihal avait interrogé le talisman, elle l'avait fait

de mauvaise grâce. Tant qu'elle n'avait pas mis à l'épreuve ses pouvoirs, il lui était permis de se bercer de l'illusion de n'être que Nihal, le chevalier du dragon ; Sheireen, « la Consacrée », ce nom odieux par lequel l'appelait Reis, ne restait qu'un vague cauchemar. Mais dès qu'elle avait pris le médaillon dans la main, elle avait été saisie par une vision.

Une image confuse. De la brume. Un marais, avec au centre une construction bleuâtre, évanescence ; un mot : « Aelon », et une direction : « Au nord, longer le Grand Fleuve, jusqu'à l'endroit où il se jette dans la mer. » Puis plus rien.

Donc, c'était vrai, elle était bien la Consacrée.

Cernée par les silhouettes sombres des arbres, Nihal n'arrivait pas à dormir. La fièvre était montée et son épaule la lançait. La blessure avait dû s'infecter. Elle regarda le magicien et l'écuyer qui dormaient calmement. Ses yeux se posèrent un instant sur la tignasse rousse de Sennar qui dépassait de son manteau et elle se demanda une nouvelle fois si leur quête aboutirait un jour.

Le lendemain matin, alors qu'ils reprenaient leur route vers le nord, la neige recommença à tomber silencieusement ; le vent se mit à agiter les cimes des arbres et à repousser les ailes d'Oarf.

Ils survolèrent d'immenses étendues de forêt blanches et les affluents du Saar, autour desquels ils entrevirent les villages des hommes et les bosquets où vivaient les nymphes. Nihal sentait qu'ils étaient près du but.

— Nous y sommes, dit-elle en faisant perdre de l'altitude à son dragon.

Au-dessous d'eux, le Grand Fleuve se divisait en milliers de ruisseaux dont l'eau imprégnait la terre. Au loin, la forêt cédait la place à un terrain bourbeux. Cela devait être le marais que Nihal avait vu quand elle avait interrogé le talisman. Ils se dirigèrent vers cette zone, mais très vite ils furent enveloppés par un épais brouillard ; on apercevait à peine quelques branches dénudées çà et là.

— On ferait mieux de descendre si on ne veut pas se perdre, suggéra

Laïo.

À peine au sol, ils furent assaillis par une odeur d'eau stagnante : ils étaient arrivés aux confins des marais. Ils s'assirent sur un tronc pour faire le point sur la situation.

— Nous ne pouvons plus avancer avec Oarf, tout au moins tant que la brume ne s'est pas levée, dit Sennar.

— Mais nous ne savons pas à quelle distance se trouve le sanctuaire, ni quelle est l'étendue des marécages, objecta Laïo.

Nihal se taisait. Son visage était en feu, et elle sentait de longs frissons glacés courir le long de son dos. Elle fit un effort pour se concentrer et finit par dire :

— Nous devons continuer à pied.

— D'accord, dit Laïo en se levant.

— Toi tu ne viens pas, déclara la jeune fille.

Laïo se figea :

— Pourquoi ?

— Je veux que tu restes avec Oarf.

— Non, tu veux te débarrasser de moi ! s'exclama l'écuyer.

Nihal le regarda sévèrement, et le jeune garçon baissa les yeux d'un air penaud.

— Tu avais raison tout à l'heure, nous ne savons pas quelle distance nous aurons à parcourir. Oarf est fatigué, tu dois prendre soin de lui.

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de mais, c'est moi qui décide. Je partirai demain matin avec Sennar, et tu resteras ici.

Ce soir-là, Nihal ne réussit pas à trouver le sommeil. La fièvre était montée, et l'idée qu'elle était sur le point de trouver le premier sanctuaire l'excitait et la terrorisait à la fois. Bien sûr, Sennar serait près d'elle ; cependant la décision du magicien de l'accompagner dans ce voyage au risque de perdre sa place au Conseil était un fardeau qui s'ajoutait au

poids déjà suffisamment lourd de sa mission.

Quand Nihal avait annoncé sa décision de partir au Conseil des Mages, Sennar s'était levé d'un bond.

— Je demande la permission de partir avec elle.

La demi-elfe s'était tournée vers lui :

— Sennar !

— Hors de question ! avait répondu Dagon. C'est grâce à tes pouvoirs que notre défaite n'a pas été totale, nous avons besoin de toi ici.

— Je demande la permission de l'accompagner, avait insisté Sennar. La magie peut lui être utile.

Dagon l'avait regardé longuement :

— Eh bien, nous enverrons un autre magicien avec elle. Tu es trop précieux pour le Conseil.

— Nihal aussi est précieuse. Pour l'armée !

— Tu resteras ici, Sennar. La discussion est close.

À cet instant-là, Sennar avait fait un geste inouï : il avait arraché de son cou le médaillon qui attestait de son appartenance au Conseil, le symbole de tout ce en quoi il croyait et ce pour quoi il avait combattu.

— Alors, je quitterai le Conseil.

Un murmure de stupeur avait parcouru la salle.

— Le Conseil a donc si peu d'importance pour toi ? avait demandé Sate, le représentant de la Terre du Soleil.

— Le Conseil est ma vie, mais il y a beaucoup de moyens de défendre le Monde Émergé. Accompagner le chevalier Nihal dans son entreprise en est un.

— Et qui occupera ton poste ? avait demandé la nymphe Thérís.

Soana s'était levée de son siège :

— Tant que Sennar sera loin, je me propose comme remplaçante.

Dagon avait réfléchi pendant un long moment.

— Soit, avait-il dit enfin. Je consens à ton départ. Mais sache que le Conseil se réserve le droit de ne plus t'accepter en son sein lorsque tu reviendras.

Sennar avait acquiescé.

Nihal regarda le feu qui réchauffait l'air de la nuit de ses flammes rougeâtres. Autour d'elle, la brume semblait tout avaler.

Aelon, ou de l'imperfection

Lorsque, le matin suivant, Nihal et Sennar s'aventurèrent dans les marécages, ils furent envahis par le découragement. Le brouillard était très épais et ils devaient faire attention à ne pas s'éloigner l'un de l'autre pour ne pas se perdre, l'odeur était nauséabonde, et le terrain tellement imprégné d'eau qu'ils s'enfonçaient jusqu'aux chevilles à chaque pas. Un lourd silence les enveloppait, troublé de temps en temps par le coassement des grenouilles et les cris stridents des corbeaux.

Pénétrer dans ce lieu était comme sortir de la réalité.

Nihal, qui suivait le magicien, avançait de plus en plus péniblement ; elle finit par s'arrêter. Sennar se tourna vers elle et lui prit la main :

— Qu'est-ce que tu..., lâcha-t-elle.

— Comme ça, nous ne nous perdrons pas, la coupa-t-il.

Il se tut un instant avant de soupirer :

— Si nous savions où se trouve ce sanctuaire ! Nous pourrions nous y rendre par la magie.

— Tu connais une formule qui permettrait de le faire ?

— Oui, mais elle concerne seulement de très courts voyages, ou sert à atteindre un lieu dont on connaît la situation précise. Ça s'appelle l'enchantement du vol, même si en réalité on ne vole pas.

— Ça m'a l'air pas mal !

Sennar sourit.

— Un jour, je te l'enseignerai.

Très vite, ils perdirent la notion du temps. Autour d'eux, tout était gris et uniforme, chaque arbre était identique aux autres, les pierres se ressemblaient entre elles, et ils avaient l'impression de tourner en rond.

D'un coup, l'obscurité tomba, et ce fut la nuit. Ils étaient au milieu des marécages, sans la moindre idée du chemin qu'il leur restait encore à parcourir. Trouver un abri sur cette plaine désolée risquait d'être difficile.

Nihal perdit Sennar de vue pendant un instant ; puis elle l'entendit s'approcher. Un globe lumineux s'alluma dans la main du magicien et éclaira son visage. Il semblait fatigué et éprouvé, et la trace de la blessure que Nihal lui avait infligée un an plus tôt dans un accès de colère ressortait sur son visage pâle. Mais dans ses yeux bleus brillait une lumière rassurante.

— Ne te laisse pas abattre, nous allons trouver une solution, dit-il. On ne va pas dormir dans la boue.

Il se remit en route, précédé par la lueur du globe lumineux.

Ils errèrent encore un bon moment, jusqu'à ce que le magicien désigne un rocher assez large pour qu'ils puissent y improviser un lit de fortune. Dans le noir, ils se blottirent sous leurs manteaux et s'écroulèrent tous les deux, épuisés.

Le lendemain matin, le front de Nihal était moite de sueur ; ses tempes brûlaient de fièvre. Son bras ne semblait pas près de guérir.

— Ce n'est rien, prétendit-elle, et puis, nous touchons au but.

— Tu n'es pas en état de continuer, tu t'es déjà trop fatiguée. Nous pouvons avertir Laïo et chercher un village dans les alentours. Nous reviendrons quand tu te seras reposée.

Nihal secoua la tête :

— Je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai pas trouvé la première pierre. Nous nous occuperons de ma guérison après.

Mais lorsqu'elle voulut se lever, elle sentit ses jambes trembler. Sennar l'obligea à se rasseoir.

— Je vais te porter sur mes épaules, dit-il.

Nihal secoua de nouveau la tête.

— Quand vas-tu enfin admettre que tu ne peux pas toujours t'en sortir toute seule ? éclata le jeune homme. Tu crois que j'aurais osé quitter le Conseil si je n'avais pas été sûr que tu aurais besoin de moi ?

Nihal céda et se hissa sur le dos du magicien.

Sennar marcha ainsi toute la matinée, pataugeant dans la boue jusqu'aux genoux. Enfin, le brouillard se leva et quelque chose apparut à l'horizon.

Au début, Nihal pensa que sa fièvre était telle qu'elle avait des hallucinations. Elle voyait émerger de la brume une sorte de bâtisse qui semblait suspendue dans le vide, comme si elle flottait. Mais plus ils en approchaient, plus son cœur lui disait qu'ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient.

— Je crois que nous y sommes, dit-elle.

L'endroit n'avait pas l'air très éloigné, mais ils mirent longtemps à l'atteindre. Peu à peu, ils commencèrent à distinguer plus précisément la forme de l'édifice : carré, de la couleur de l'eau cristalline, il était orné de nombreux pinacles. Une fois devant, ils s'arrêtèrent.

Au centre de la façade s'ouvrait une porte en arc brisé. Les murs ressemblaient à une immense broderie, à travers laquelle filtrait la lumière. Mais ce qui étonnait le plus dans le sanctuaire était le matériau dont il était constitué : il était entièrement fait d'eau. De l'eau qui montait du marais pour former les murs, tourbillonnait et s'enroulait autour des flèches, puis redescendait en cascade et modelait la porte. C'était de l'eau de ruisseau, suspendue dans l'air, qui dessinait l'édifice.

Nihal tendit le bras vers les murs : ses doigts s'y enfoncèrent, recouverts par les courants. Elle retira sa main et la porta à son visage : elle était mouillée.

— Quel prodige ! murmura Sennar.

La jeune fille leva les yeux et remarqua l'inscription décorée de fresques qui surplombait la porte : « Aelon ».

— Entrons, dit-elle.

Elle dégaina son épée et franchit le seuil. Sennar la suivit avec méfiance.

Le sol était également fait d'eau, et pourtant il soutenait leurs pas.

Le sanctuaire était vide. Si de l'extérieur il semblait petit, une fois à l'intérieur on avait une tout autre impression. On y pénétrait par un long corridor, habité seulement par le chuchotis du ruisseau qui en constituait les parois et dont l'extrémité se perdait dans les ténèbres.

Nihal eut une vague sensation de danger et serra la garde de son épée. Elle regarda le médaillon : la pierre centrale brillait dans son alvéole. Au fond du passage, où selon toute probabilité se trouvait la pierre, on ne voyait rien. Nihal avança, toujours suivie de Sennar. Au bout d'un moment, la demi-elfe s'immobilisa brusquement.

Le magicien regarda autour de lui :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Nihal ne répondit pas. Elle avait cru entendre une voix, ou plutôt un rire. La main de Sennar s'illumina, prête à lancer un enchantement.

— Il m'a semblé...

Elle tendit de nouveau l'oreille, mais elle ne perçut plus rien d'autre que le bruit de l'eau.

— Mais c'était seulement une impression.

Ils se remirent en route. Le chuintement de l'eau diminua, jusqu'à devenir inaudible. Nihal n'aurait pas su dire quelle distance ils avaient déjà parcourue à l'intérieur du sanctuaire quand, soudain, mille visages jaillirent des murs et s'avancèrent vers eux, s'étirant jusqu'à se transformer en jeunes filles aux corps éthérés. Sans la lueur malveillante qui brillait dans leurs yeux, on aurait dit des nymphes. Sennar et Nihal se serrèrent l'un contre l'autre, et la demi-elfe essaya de frapper l'une de ces créatures avec son épée. Mais comme elles étaient faites d'eau, sa lame la transperça sans lui faire aucun mal.

Quelque chose remua alors dans leur dos. L'épée au poing, Nihal se

retourna et vit que du sol liquide était en train d'émerger une femme, elle aussi faite d'eau. Un visage transparent apparut, muni de deux yeux glacés et mauvais qui se fixèrent sur la demi-elfe, puis sur les épaules et la poitrine, et enfin le reste du corps.

La femme devint gigantesque ; bientôt, elle domina Nihal et Sennar de toute sa masse ruisselante. Elle était belle et majestueuse, mais de ses traits parfaits émanait une énergie terrifiante.

L'épée trembla dans les mains de Nihal.

Une fente s'ouvrit dans le visage de la femme et un sourire énigmatique s'y dessina, puis disparut aussi vite qu'il s'était allumé.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle.

La réponse sortit automatiquement des lèvres tremblantes de la demi-elfe :

— Sheireen.

— Sheireen tor anakte ?

— Je suis Sheireen, je ne viens pas avec de mauvaises intentions, répondit Nihal, troublée.

Un silence accueillit ses paroles. Puis la femme répéta dans une langue compréhensible pour Nihal :

— Consacrée à qui ? répéta la femme.

— À Shevvar.

La femme sembla rassurée.

— Shevvar, dit-elle, le dieu du Feu et des Flammes, par qui tout est généré ; le dieu de l'Incendie qui consume tout. De lui tout provient, et en lui tout meurt. Dans l'âtre des volcans si chers à son cœur est forgée la lame qui tue à la guerre, mais la lumière de son feu donne vie et chaleur à celui qui l'aime. Vie et mort sont en lui, la fin et le principe.

Nihal écoutait sans rien comprendre.

— Et lui ? demanda la femme. Qui est cet être impur que tu as amené avec toi ?

— Sennar, répondit le jeune homme d'une voix tranquille. Je suis l'un des magiciens du Conseil.

La femme le fixa, puis deux pans de sa robe s'allongèrent, s'avancèrent vers lui, s'enroulèrent autour de ses bras et l'immobilisèrent.

— Tu n’aurais pas dû venir jusqu’ici ! Tes pieds ne sont pas dignes de fouler le sol de ma demeure.

Sennar essaya de se dégager, mais, bien que ses liens ne soient faits que d’eau, il n’y parvint pas.

— Relâche-le ! cria Nihal. C’est à moi que tu dois t’en prendre, lui m’accompagne seulement dans ma mission ! hurla Nihal.

La femme demeura silencieuse un moment, puis elle fixa la demi-elfe avec insistance :

— Je sens quelque chose de sombre en toi, quelque chose qui ne convient pas à une Consacrée.

Nihal, qui avait conscience de ne pas être pure et savait combien la haine qu’elle éprouvait pour le Tyran était forte, inspira à fond :

— Je ne suis pas parfaite, et peut-être même que je ne suis pas digne d’avoir la pierre dont tu es la gardienne, mais le destin a voulu que je sois la seule à pouvoir porter le talisman. Je ne te le demande pas pour moi. Je te le demande au nom de tous ceux qui sont morts, de tous ceux qui souffrent : c’est pour eux que je dois le faire. C’est leur dernier espoir, et je ne peux pas le leur ôter ; je suppose que tu ne le voudrais pas non plus.

Nihal sentit le regard inquisiteur de la créature chercher à pénétrer son âme, et elle pria pour qu’elle ne voie pas l’obscurité qu’elle renfermait.

Un sourire conciliant apparut sur les lèvres fluides de la femme.

— Soit. J’ai compris ce que tu souhaites, et j’ai lu dans ton âme. Je sais que tu en feras bon usage.

Elle retira les pans de sa robe liquide, libérant Sennar ; ensuite, elle porta une main à son visage, arracha un de ses yeux de son orbite et le tendit à Nihal. La demi-elfe prit la pierre. Lisse, d’un bleu pâle et brillant, elle semblait contenir tous les courants tourbillonnants du Saar.

— Sheireen, tu es seulement au début de ta quête. Il te faudra parcourir bien du chemin encore, rencontrer bien d’autres gardiens. Prends garde, tous ne seront pas comme moi ; certains chercheront à dresser des obstacles devant toi, à t’empêcher d’accomplir ta mission. Tu détiens à présent un immense pouvoir. N’en abuse pas ; sinon, je viendrai moi-même te tuer. Puisse la route se dérouler sans encombre sous tes pas ; puisse ton cœur atteindre ce à quoi il aspire. Fais ce que tu dois, conclut-

elle.

Nihal serra la pierre entre ses doigts et la posa dans son alvéole.

— Rahhavni sektar aleero, murmura-t-elle.

Aussitôt, les eaux qui composaient le sanctuaire se mirent à tourbillonner. Les murs perdirent leur consistance, les fresques disparurent ; la femme elle-même fut avalée par le courant. Nihal crut que ces masses d'eau allaient se précipiter sur elle. Or elles furent aspirées par le sol.

La demi-elfe ferma les yeux, et lorsqu'elle les rouvrit, il n'y avait plus autour d'elle que la brume et le marais.

Un soupir de soulagement se fit entendre derrière elle ; elle se retourna et vit le visage souriant de Sennar.

— En fin de compte, ç'a été facile ! dit le magicien.

— Peut-être qu'elle a compris quelles étaient nos intentions, répondit Nihal. Maintenant, il n'y a plus qu'à repartir...

Subitement, ses forces l'abandonnèrent. Elle tomba à genoux dans la boue.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Sennar.

— Ce n'est rien... juste un petit vertige...

Le magicien posa la main sur son front.

— Tu es brûlante ! Montre-moi ta blessure, ordonna-t-il.

Et avant que Nihal n'ait le temps de se dérober, il défit ses bandages : plusieurs points de suture avaient lâché, et il y avait des signes évidents d'infection. Sennar essaya de ne pas le montrer, mais la jeune fille comprit qu'il était préoccupé.

— Nous devons appeler Laïo, dit-il.

Nihal n'arrivait plus à penser. Les yeux la piquaient et tout son corps était parcouru de frissons de fièvre.

— Ça ne sert à rien... Il ne peut pas venir jusqu'ici avec Oarf, protesta-t-elle.

— Je le guiderai, dit Sennar en la couvrant de son manteau pour la réchauffer. Tu n'es pas en état de marcher, et je ne peux pas t'aider. Avec ma magie, je peux guérir des blessures ; en revanche, je ne peux rien contre les maladies, c'est du domaine des prêtres. Les herbes de ton

écuyer te seront plus utiles.

— Mais je...

— Reste tranquille et repose-toi.

Il l'obligea à s'adosser à un arbre, puis il siffla. Aussitôt, un corbeau noir descendit du ciel. Le magicien déchira un morceau de tissu de sa tunique, y traça quelques mots à l'intention de Laïo à l'aide de la magie, puis il accrocha le message à la patte de l'oiseau en prononçant une formule à mi-voix.

Le corbeau s'envola. Le jeune homme retourna auprès de Nihal, découvrit la blessure infectée et commença à réciter un enchantement de guérison.

Laïo arriva deux heures plus tard. Sennar avait allumé un feu magique au-dessus du lieu où ils se trouvaient, aussi le jeune écuyer les avait-il trouvés sans difficulté. Il fut plus difficile de monter sur Oarf, car le dragon ne pouvait pas se poser dans les marécages sous peine de s'enliser. Sennar dut hisser Nihal à une hauteur suffisante pour que Laïo puisse l'attraper, puis il escalada la croupe du dragon.

— Que s'est-il passé ? Tu te sens bien ? demanda le garçon à la demi-elfe, soucieux.

La fièvre et les frissons empêchèrent Nihal de lui répondre.

— La blessure s'est rouverte et elle s'est infectée, expliqua Sennar.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Je n'ai aucune herbe avec moi, et il n'y en a pas par ici.

Sennar saisit les frêles épaules de Laïo.

— Avant tout, reste calme, lui enjoignit-il. Il faut que nous trouvions un abri, ou mieux encore un village. Après, on verra. En attendant, je vais utiliser la magie, au moins pour la blessure. Allez, bouge-toi !

Ce furent les dernières paroles que Nihal entendit. En proie à la fièvre, elle s'assoupit, tandis que le dragon prenait de la hauteur.

La décision de Sennar

O arf volait aussi vite qu'il pouvait, et ils quittèrent rapidement les marais pour survoler de nouveau les bois. Comme la neige avait recommencé à tomber, Sennar serrait Nihal contre lui afin de la protéger du froid.

Sous les ailes du dragon défilaient inlassablement les cimes des arbres, mais il n'y avait toujours pas la moindre trace d'un village.

Soudain, Laïo montra un point à l'horizon :

— Sennar, qu'est-ce que c'est, là-bas ?

Le magicien regarda dans la direction qu'il indiquait. Au loin, on ne distinguait encore qu'une ligne noire, mais bientôt la réalité leur apparut dans toute sa cruauté : c'était le front.

— Ce n'est pas possible..., murmura Laïo.

— Si, hélas ! La situation s'est aggravée depuis que nous sommes partis.

— Ils ne peuvent pas avoir autant avancé ! s'exclama Laïo.

— Nous volons très haut, ils sont moins proches qu'ils n'en ont l'air. Cela dit, c'est quand même une tragédie.

Sennar réfléchit à toute allure : en progressant le long du Saar, le Tyran devait avoir conquis toute la région méridionale et une partie de la zone occidentale. Où pouvaient-ils bien se réfugier maintenant ? Loos était encore loin, et il ne connaissait pas d'autre village. Il ne leur restait que le bois.

— Je crois que le mieux est de nous déplacer vers le nord-est. Nous y serons à l'abri, dit-il enfin.

— Il y a un village par là ? demanda Laïo.

— Non, nous nous contenterons de la forêt.

— Il y a un endroit... dans le bois..., dit soudain Nihal d'une voix faible et haletante.

— Comment ? demanda Sennar.

— Dans le bois, il y a quelqu'un qui peut nous aider. Je vous dirai où aller, mais il faudra y arriver de nuit.

Nihal leur indiqua tant bien que mal la route. Quand une nouvelle nuit glacée enveloppa la Terre de l'Eau, ils avisèrent enfin une petite clairière où Oarf avait tout l'espace pour se poser. Au centre du cercle d'herbe enneigée se dressait un simple rocher.

— Nihal, il n'y a rien ici, fit Sennar, étonné.

— Attends, et tu verras.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Sous la couche de neige qui la recouvrait, la pierre prit lentement vie et, à la lueur de la lune, Sennar et Laïo virent apparaître un vieillard au visage sillonné de rides et à la longue barbe blanche.

Il les dévisagea calmement un à un, l'air amusé par la stupeur des deux garçons. Puis ses yeux vifs plongèrent dans ceux, brillants, de Nihal.

— J'avais raison de penser que nous nous reverrions, dit-il.

Elle esquissa un sourire :

— Mes amis et moi avons besoin d'un abri.

— Je serais heureux de vous héberger. Ma caverne est bien trop grande pour moi tout seul.

Mégisto les conduisit jusqu'à sa grotte, où Sennar étendit Nihal sur un lit de paille. La demi-elfe, qui avait toujours une forte fièvre, sombra dans un sommeil agité.

Le vieil homme, quant à lui, s'affaira : il fit chauffer de l'eau et rassembla de la paille pour préparer d'autres lits. Chacun de ses mouvements était accompagné du cliquetis sinistre des chaînes qu'il avait aux poignets et aux chevilles.

Sennar l'observait, ébahi. « Comment un homme aussi vieux peut-il se déplacer avec une telle agilité alors qu'il porte tout ce poids ? »

Lorsqu'il détacha enfin les yeux de leur hôte, il chercha un moyen de se rendre utile à Nihal, mais Laïo l'écarta gentiment.

— Ça, c'est un travail pour moi, déclara-t-il avec un sourire.

Il examina Nihal pendant un long moment ; ensuite, il demanda à Mégisto s'il avait certaines herbes, que Sennar ne connaissait pas.

— Non, mais je sais où elles poussent. J'irai avec toi si tu veux, répondit le vieux.

Laïo acquiesça. Sennar dut admettre de mauvaise grâce que l'écuyer avait pris la situation en main.

— Tu restes ici avec elle, n'est-ce pas ? demanda Laïo.

— Bien sûr, bougonna le magicien.

Une fois seul avec Nihal dans le silence de la grotte, il essaya d'invoquer la magie ; en vain.

Tout à coup, les yeux rouges et gonflés de Nihal s'entrouvrirent. Sennar se pencha sur elle :

— Comment te sens-tu ?

— Je n'accepterai jamais de les rejoindre, murmura la jeune fille.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda le magicien.

Pourtant il avait très bien compris. Lui non plus n'avait pas pu s'empêcher d'y penser : si Nihal mourait, elle entrerait à son tour dans l'armée de fantômes qui combattaient pour le Tyran.

— Pour que je ne devienne pas un fantôme, tu dois disperser mon esprit.

— Ne dis pas de bêtises ! s'exclama Sennar.

— Tu en es capable, n'est-ce pas ? Tu dois trouver le moyen de me faire mourir pour toujours...

— Tu ne mourras pas, répondit Sennar, qui essayait de s'en convaincre lui-même.

Mais Nihal s'était déjà rendormie profondément.

Laïo et Mégisto arrivèrent bientôt, les bras chargés d'herbes de toutes

sortes.

L'écuyer se mit sans tarder au travail. Il fit une bouillie avec les plantes et l'étala sur l'épaule blessée de Nihal. Il la soigna pendant une bonne partie de la nuit, jusqu'à ce que son front cesse d'être brûlant et que son sommeil s'apaise.

À l'aube, Mégisto posa une main sur l'épaule de Sennar.

— Je crois qu'il est temps que toi et ton ami preniez un peu de repos. Voilà une soupe de châtaignes et du pain noir.

Tout en mangeant sa soupe, le magicien se remit à observer leur hôte. À leur arrivée, il était trop fatigué et trop préoccupé par l'état de Nihal pour se demander quand il avait déjà entendu ce nom. Là, il s'en souvint. Juste après le retour de Soana, Nihal lui avait parlé de Mégisto et de son initiation à la magie interdite, à laquelle elle avait eu recours pour vaincre Dola. Sennar dévisagea le vieil homme ; il était impossible de reconnaître dans ce corps martyrisé par les chaînes et les années l'un des plus cruels lieutenants du Tyran.

L'épuisement les cueillit en traître dès la fin du repas. Ils se couchèrent sur les paillasses que Mégisto avait préparées pour eux.

Sennar n'arrivait pourtant pas à dormir. Il continuait de penser aux paroles que Nihal avait murmurées dans son délire. « Qu'est-ce que je suis venu faire ici, si je n'arrive même pas à l'aider dans une situation aussi simple ? »

Par ailleurs, il devait aussi s'avouer qu'il avait été injuste avec Laïo. Depuis le début, il s'était dit que le garçon serait un fardeau ; or l'écuyer ne s'était pas plaint une seule fois durant le voyage jusqu'au marais, alors que Sennar l'avait surpris à plusieurs reprises en train de se masser le dos après les longues heures passées sur le dragon. Le magicien, qui l'avait toujours regardé manipuler ses herbes avec scepticisme, dut admettre que ses emplâtres aux couleurs improbables s'étaient révélés efficaces contre la fièvre de Nihal.

Sennar tendit l'oreille pour surveiller la respiration de la demi-elfe. Il se faisait du souci pour elle. Il lisait dans ses yeux violets qu'elle était

prête à tout sacrifier pour mener à bien sa mission, et il sentait intuitivement qu'en elle s'était rouverte une blessure qui risquait de l'entraîner de nouveau vers le fond. Elle ne lui avait jamais semblé aussi loin de lui. Il repensa aux dernières paroles qu'il avait dites à Ondine au fond de la mer en se maudissant de ne pas arriver à tenir sa promesse.

Le lendemain, la neige tombait toujours sur la forêt. Lorsqu'ils se réveillèrent, Mégisto était déjà retourné à sa prison de pierre, mais il leur avait laissé de l'ambroisie et un peu de pain. Après avoir mangé, Sennar et Laïo se relayèrent auprès de Nihal.

Dans l'après-midi, pendant que l'écuyer la soignait, le magicien réfléchit à la suite de la mission. La prochaine pierre était celle de la Terre de la Mer, où il était né. Il ne pouvait pas dire qu'il la connaissait bien, l'ayant quittée dans son enfance pour les champs de bataille. Cependant ils s'aventureraient sur une terre qui lui était familière.

Le soir venu, Nihal dormait toujours, mais sa fièvre avait diminué. Mégisto revint à la grotte après le coucher du soleil en apportant du fromage et du pain. Sennar alluma le feu, et ils s'assirent tous les trois pour dîner.

Après avoir mordu dans son fromage et jeté un coup d'œil à Nihal, Sennar se tourna vers Laïo.

— Tes herbes ont réussi là où ma magie a échoué, admit-il.

Le jeune écuyer faillit en lâcher son pain. Son regard s'éclaira d'une lueur de fierté, et Sennar ne put s'empêcher de sourire.

Le matin du troisième jour de leur séjour chez Mégisto, Nihal ouvrit les yeux. Près d'elle se trouvait Sennar, à moitié endormi.

— On se réveille enfin, dit-il à mi-voix.

La jeune fille leva péniblement la tête.

— Depuis combien de temps sommes-nous ici ? Il faut nous remettre en route, nous n'avons pas...

Le magicien l'interrompit.

— Laïo ne t'a pas laissée mourir, Nihal. Tu ne voudrais quand même pas rendre tous ses efforts inutiles...

La demi-elfe reposa la tête sur sa paillasse.

— Je meurs de faim, dit-elle.

— Nous mangerons quand Laïo sera là.

L'écuyer fut bientôt de retour avec des baies et quelques noix qu'il avait réussi à dénicher dans le bois. Lorsqu'il vit que Nihal était réveillée, il se jeta à son cou en oubliant sa blessure. La jeune fille laissa échapper un gémissement.

— Oh, pardon, pardon, dit Laïo en se détachant d'elle, les joues rouges de honte.

L'après-midi même, Nihal commença à trépigner. Dès qu'elle fut seule avec Sennar, elle lui répéta qu'elle se sentait mieux, qu'ils avaient déjà perdu assez de temps et que le moment de repartir était venu.

— C'est trop tôt, tu le sais aussi bien que moi, essaya de la dissuader le magicien. Si tu te remets en route maintenant, dans quelques jours tu seras de nouveau mal.

— La guerre n'attend pas après moi. Je ne peux pas me permettre de traîner !

— Ce n'est pas ce que je te demande.

— C'est inévitable, si je reste là.

— J'irai à ta place.

Nihal se tut pendant un moment.

— C'est impossible ! déclara-t-elle enfin. Je suis la seule à pouvoir porter le médaillon et toucher les pierres.

— Je suis un magicien. Et même si je n'ai plus mon médaillon, je reste un conseiller.

— Je ne comprends pas comment...

Sennar se détourna. Il ne voulait pas la regarder en face, craignant qu'elle ne lise le mensonge dans ses yeux.

— Je connais des centaines d'enchantelements capables de maîtriser des pouvoirs comme celui-là. L'un d'entre eux me permettra certainement d'emporter le talisman avec moi.

— Mais le gardien...

— Quand il me verra avec le talisman, il ne pourra rien dire.

— Tu ne sais pas où se trouve le sanctuaire..., protesta Nihal.

— C'est toi qui me l'indiqueras.

Un silence lourd de doutes tomba sur la caverne.

— C'est trop dangereux, déclara Nihal. Je ne veux pas.

Sennar s'agenouilla près d'elle et lui prit les mains.

— Je m'oppose à ce que tu partes d'ici avant que ton épaule soit complètement guérie, dit-il en s'efforçant de sourire. Et puis, tu sais, pour quelqu'un qui est descendu dans le Monde Submergé, entrer dans un sanctuaire, c'est une plaisanterie...

La demi-elfe lui rendit son sourire.

— Ça ressemble à du chantage...

— J'essaie juste de t'aider.

Nihal ne répondit pas. Sennar lui serra les mains encore plus fort.

— Jure-moi que tu ne prendras pas plus de risques que nécessaire et que, si l'enchantement ne marche pas, tu reviendras immédiatement ici, supplia-t-elle.

Sennar avala sa salive.

— Je te le jure, dit-il en se relevant. Allez, prenons cette amulette et voyons où je dois aller, ajouta-t-il en s'efforçant d'avoir l'air insouciant.

Nihal hésita encore quelques instants, puis tira le médaillon de sous sa chemise. Sennar la vit fermer les yeux pour se concentrer. Lorsqu'elle parla, sa voix était étrange, comme si elle venait du fond des abysses.

— Dans la mer, là où la roche étreint les vagues et où les vagues l'usent, il y a de grands jets d'écume et du vent, un vent fort qui rugit. La côte. Deux ombres noires se découpent à quelques pas. Deux tours. Non, deux hautes silhouettes, deux « aiguilles ».

Elle rouvrit les yeux.

— Et c'est tout ? fit Sennar, déçu.

— Oui, je n'ai rien vu d'autre.

— Tu n'as même pas une direction à m'indiquer ?

Nihal ferma de nouveau les yeux, et ses joues rougirent sous l'effort. Sennar l'interrompit :

— Arrête, tu es fatiguée.

Elle le regarda :

— Tu dois suivre le cours du soleil lorsqu'il se lève.

— À l'est...

— Ce mot, je l'ai imprimé dans l'esprit, « aiguilles »... Je crois que c'est important, ajouta Nihal.

— Je m'en souviendrai, dit Sennar. À présent, je te laisse, je vais chercher des herbes dans les bois.

Il sortit de la grotte d'un pas décidé, comme s'il voulait s'éloigner du mensonge qu'il venait de raconter à Nihal et de l'énormité de la décision qu'il avait prise.

Sennar resta longtemps devant le rocher, dans le froid pénétrant de la soirée. Il avait besoin de parler à Mégisto, seul à seul.

En attendant que la nuit tombe, il repensa à l'amulette. Il avait menti à Nihal ; il ne connaissait pas de formule qui lui permettrait de l'emporter.

Peu à peu, la pierre s'anima et Mégisto apparut. Il ne sembla pas étonné de voir Sennar.

— Tu as quelque chose à me dire ? demanda-t-il du ton de celui qui connaît déjà la réponse.

Sennar acquiesça, et il répéta d'une traite tout ce qu'il avait dit à Nihal.

Le vieil homme l'écoutait avec attention. Quand Sennar eut terminé, il réfléchit un peu avant de répondre :

— Il n'existe aucune formule magique, autorisée ou interdite, qui puisse juguler un tel pouvoir.

Sennar baissa les yeux. Il aurait dû se douter qu'il ne pourrait pas mentir au vieil homme.

— Mais je peux en atténuer les effets. Et si je répète régulièrement la formule...

— C'est très dangereux, le coupa Mégisto.

Le magicien commençait à s'énerver. Ce n'était pas les paroles qu'il avait besoin d'entendre.

— Pouvez-vous l'héberger pendant que je serai absent, oui ou non ?

— Au fond, ce que tu veux, c'est que je la rassure, que je couvre ton

mensonge et que je lui dise que tu ne cours aucun risque, c'est ça ?

« Il regarde dans mon âme, il lit dans mes pensées... », songea Sennar.

— Oui, répondit-il.

— Je le ferai tant que je pourrai, dit Mégisto. Mais sache que je n'approuve pas.

— Tout ce qui m'importe, c'est que vous le fassiez. Je n'ai pas le choix.

— Alors, au moins, fais attention, dit Mégisto avant de se lever.

Le lendemain à l'aube, Sennar était prêt à partir.

Mégisto était déjà sorti, les laissant seuls tous les trois. Pendant la nuit, le magicien avait tout préparé : il avait glissé ses quelques affaires dans un sac et disposé à terre une série de petites bandes obtenues à partir de feuilles, longues et fibreuses, d'un vert passé. Sur chacune d'elles, écrite en bleu, apparaissait une rune, l'enchantement de limitation le plus puissant qu'il connaissait.

— Donne-moi le médaillon, dit-il à Nihal.

La demi-elfe tendit la main. À l'instant où les doigts de Sennar effleurèrent l'amulette, la pierre de la Terre de l'Eau s'obscurcit, et il sentit ses forces diminuer. Il referma le poing sur le talisman et tâcha de dissimuler sa faiblesse ; puis il posa le médaillon sur les feuilles. Dès qu'il le lâcha, la pierre reprit sa couleur naturelle.

Il l'enveloppa dans les feuilles et récita une litanie. Lorsqu'il eut fini, il la prit et la montra à Nihal avec un sourire :

— Comme tu vois, maintenant le médaillon est inoffensif.

Mais Nihal ne changea pas d'expression.

— Réfléchis encore, dit-elle. Dans deux jours, je serai sur pied.

Pour toute réponse, Sennar jeta son sac de voyage sur son épaule.

— Quand j'aurai récupéré la pierre, je vous enverrai un message pour vous dire où je me trouve. N'ayez aucune crainte, tout ira pour le mieux.

— Fais attention à toi, lui recommanda Laïo en le saluant.

Nihal se souleva de sa paillasse et se serra contre lui. Elle l'embrassa sur la joue et lui murmura à l'oreille :

— Ne meurs pas, Sennar.

Son ami se détourna sans un mot et prit la route.

Sennar sur la Terre de la Mer

Après avoir marché pendant quatre jours sous la neige, Sennar atteignit la Terre de la Mer et pénétra dans le Bois Marin, dont l'odeur âcre du sel lui ramena à l'esprit les souvenirs de son enfance.

Ce n'est que le cinquième jour qu'il comprit l'énormité du mensonge qu'il avait dit à Nihal.

En tirant de son sac une partie de ses provisions, il vit un filet de fumée s'élever de la poche centrale. Il y glissa la main et sortit le talisman : le médaillon avait commencé à ronger les feuilles ; une partie de la pierre de la Terre de l'Eau était déjà visible. Le magicien sentit aussitôt que son énergie vitale était attirée par l'amulette, et la pierre se fit de nouveau trouble et menaçante.

Il ne perdit pas de temps. Il jeta le médaillon à terre et prépara d'autres feuilles ; puis il l'enveloppa avec soin et se remit en marche.

Au bout d'un jour et demi, il arriva en vue de Laia, le village où était née sa mère, mais qu'il ne connaissait pas. C'était un petit bourg ramassé sur lui-même et imprégné de l'odeur piquante du sel. Il n'y avait pas âme qui vive dans les alentours, les fenêtres des maisons étaient barrées.

Le village dominait l'une des plus fascinantes bizarreries de cette Terre : la Petite Mer.

Les eaux du golfe de Barahar, l'une des deux grandes baies qui

bordaient la péninsule centrale, s'insinuaient par une échancrure de la côte dans l'arrière-pays, où elles s'étendaient pour former une mer intérieure. On aurait dit un grand lac salé au parfum d'océan.

Le magicien y arriva dans l'après-midi, sous un ciel gris qui se reflétait sur la surface argentée de la Petite Mer. L'orage menaçait ; un vent fort s'était levé. Il trouva refuge dans une petite auberge, une bâtisse en pierre et en bois qui surplombait la mer. L'endroit était misérable et nu, une simple pièce ronde meublée de quelques bancs en bois brut, mais la bière était bonne et peu chère. Tout en admirant le paysage nocturne de la Petite Mer, avec la neige qui tombait lentement sur le miroir des eaux, Sennar réfléchit à la direction à prendre. Nihal avait dit à l'est, le sanctuaire se trouvait donc de l'autre côté de la péninsule. Il lui fallait rejoindre au plus vite la côte, et pour cela se rendre à Barahar, le plus grand port de la Terre de la Mer. Une fois là-bas, il n'aurait plus qu'à longer le littoral en espérant atteindre son but.

Le lendemain, il se leva de bonne heure et trouva l'aubergiste, une femme rougeaude à la peau luisante de sueur et à la poitrine opulente qui débordait de sa chemise, occupée à faire briller des verres avec une telle fougue que Sennar s'étonna qu'ils ne se rompent pas. Il lui demanda si elle connaissait un endroit appelé « les Aiguilles ».

— Il me semble que j'ai déjà entendu parler de quelque chose de ce genre, dit-elle, pensive. C'est une espèce d'écueil.

— Où est-ce ?

L'aubergiste secoua la tête :

— Alors, là... Aucune idée. Je crois pas que ce soit par ici...

Le jeune magicien reprit son voyage. Les dernières maisons de Laia disparurent dans son dos, et la vaste plaine enneigée qui séparait la Petite Mer de la côte se déploya devant lui.

Les trois nuits suivantes, il dormit à la belle étoile. Le matin du quatrième jour, la cité de Barahar se dessina au loin, sur le fond bleu de la mer.

Il dévia de sa route pour rejoindre le pont qui enjambait le chenal et

arriva enfin devant les imposantes portes de la cité, sculptées dans un énorme bloc de marbre. Lorsqu'il les franchit, affamé et déguenillé, Sennar se sentit minuscule et perdu comme jamais.

De la Terre de la Mer, le magicien ne connaissait que les petits villages suspendus entre le ciel et l'onde, fouettés par les vagues l'hiver et nourris grâce à la pêche à la belle saison. Cette ville, elle, était grande et impersonnelle, et le parfum de la mer y était supplanté par mille autres odeurs. Sennar reconnut l'architecture typique des maisons : des cabanes en torchis aux toits de paille, qui côtoyaient des édifices en pierre, mais tout le reste lui était étranger : des rues larges et ordonnées, au lieu des habituels dédales de venelles, et de grandes places carrées, contrairement aux petits parvis circulaires des villages. Mais, surtout, les gens qui lui semblaient froids et affairés, et non pas cordiaux et avenants comme ceux de chez lui.

À présent qu'il était sur la côte, Sennar ne savait plus quoi faire. Le sanctuaire pouvait se trouver là, et les fatidiques « aiguilles » se dressaient peut-être quelque part aux alentours ; mais comment le savoir ?

Pendant une bonne partie de la matinée, il erra à travers les rues de la ville à la recherche de quelqu'un qui sache lui indiquer la direction à prendre ; cependant, personne ne put l'aider. Seul un vieux marchand lui dit qu'il avait entendu parler de ces « aiguilles », et qu'elles devaient se trouver à l'est, vers Lomé.

Lorsqu'il entra dans la dernière auberge, Sennar avait faim ; seulement il n'avait plus d'argent. L'aubergiste, un petit homme dégarni à la bedaine proéminente, le prit en pitié.

— Si tu repasses plus tard, j'essaierai de te trouver un petit quelque chose, dit-il.

Sennar le remercia.

— Mais je ne te promets rien, ajouta immédiatement l'homme. C'est un peu particulier en ce moment, avec ce va-et-vient continu de soldats...

— Comment ça ? Il y a eu une attaque ?

— Non, non, rien de ce genre. Ce sont de drôles de soldats qui sont

arrivés hier soir tard au port avec leurs navires. Ils disent qu'ils viennent du Monde Submergé, et personne ne comprend qui ils sont.

— Vous avez dit au port ? souffla Sennar. Comment y va-t-on ?

— En sortant, tu tournes à droite, puis c'est toujours tout droit..., répondit l'aubergiste, surpris de voir le jeune homme s'élancer dans cette direction.

Ainsi, les troupes tant attendues étaient enfin arrivées ! Tandis qu'il se dirigeait à grands pas vers le port, Sennar repensait à toutes les personnes qu'il avait connues à Zalénia : le comte Varen, le roi Néreo... et Ondine. Il avait hâte de voir ces soldats qui venaient les aider grâce à son intervention. Bientôt, il entendit le bruit des vagues et aperçut les navires. Il y en avait une cinquantaine, longs et majestueux, à l'élégance limpide et transparente qui était le signe distinctif de Zalénia. Ils étaient rangés en file dans le port, les voiles amenées. Les soldats avaient des armures très légères, de grandes lances et de fines épées qui pendaient à leur flanc. Même s'ils lui rappelèrent les gardes qui l'avaient maltraité à Zalénia, Sennar éprouva un peu de nostalgie en les regardant.

Pendant que le magicien admirait le spectacle de la flotte arrimée, quelqu'un le remarqua depuis le bord d'un des navires, descendit à terre et s'approcha de lui.

— Je savais que, tôt ou tard, nous nous reverrions.

Sennar se retourna vivement : il connaissait cette voix !

En voyant le comte Varen, il eut la sensation de retrouver un vieil ami. Le comte était toujours l'homme imposant et robuste qu'il avait connu à Zalénia, ses rares cheveux rassemblés en une queue-de-cheval, comme c'était la mode chez lui, mais sa peau blanche s'était teintée d'ambre lors de son voyage à la surface. Sennar le serra dans ses bras au mépris de l'étiquette, et le comte lui rendit vigoureusement son étreinte avant de l'inviter à le suivre dans sa cabine.

Elle était plongée dans une pénombre qui rappelait le bleu sombre régnant à Zalénia. Le comte saisit une bouteille au contenu violet, dont il remplit deux verres.

« Du squalé ! » se réjouit Sennar. Il n'en avait pas bu depuis son dernier séjour dans son village.

— C'est un de mes soldats qui me l'a apporté hier en prétendant que c'était la boisson de cette terre.

— C'est vrai, dit Sennar en souriant.

— Je ne pensais pas que tout serait aussi lumineux en haut, poursuivit le comte. Je ne sais pas si j'arriverai à m'y habituer.

— Ne vous inquiétez pas. Moi, j'ai bien fini par m'habituer à la lumière bleue de votre monde. Ce n'est qu'une question de temps.

Le regard paternel de l'homme se posa sur lui.

— Je ne savais pas que le Conseil était réuni sur cette terre.

— En fait, soupira Sennar, cette année, il devait se réunir sur la Terre de l'Eau, mais, comme vous avez dû l'apprendre, elle est presque entièrement tombée entre les mains de l'ennemi, et le Conseil a été obligé de fuir.

— Oui, on m'a parlé de « l'armée des morts », dit Varen, l'air sombre. Cette histoire préoccupe beaucoup mes hommes.

Il se versa un autre verre.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait pas d'autres conseillers avec vous ? demanda-t-il.

— Je ne suis plus conseiller.

— Ils vous ont renvoyé ?

— Non, c'est moi qui suis parti.

Varen le fixa, surpris, mais Sennar détourna les yeux pour se soustraire à son regard.

— J'ai une nouvelle mission à remplir, expliqua-t-il, et il lui sembla que l'amulette pesait tout d'un coup plus lourd dans sa poche. C'est pour cela que j'ai dû abandonner momentanément mon poste sur la Terre du Vent.

— « Momentanément », répéta le comte, soulagé. Donc, à votre retour, vous serez de nouveau conseiller.

— Oui, mentit Sennar. Et vous, comment se fait-il que vous soyez là ?

Le comte sourit.

— Après votre départ, j'ai repris mes fonctions à Sakana. Au début,

tout allait bien, mais je sentais quelque chose en moi, quelque chose que je n'arrivais pas à définir... Soudain, ma vie me semblait morne et vide. Je m'ennuyais. Je regardais le ciel à travers la surface de l'eau et je pensais que là-haut, parmi les nuages que je n'avais jamais vus, il y avait des gens qui combattaient. Finalement, j'ai compris que l'existence et la lutte que je cherchais étaient là. Alors, j'ai convaincu Sa Majesté de me choisir comme chef des troupes...

Sennar baissa les yeux et effleura du doigt le bord de son verre. Il ne put s'empêcher de demander :

— Et Ondine ?

— Quand vous êtes parti, j'ai fait ce que vous m'aviez demandé : je l'ai raccompagnée à Sakana.

— Et... comment allait-elle ?

— Elle paraissait très triste.

Le jeune homme ne dit rien.

— Je lui ai proposé d'entrer à mon service au palais, continua le comte. C'était mieux que de s'occuper des prisonniers. Elle a commencé par décliner mon offre, ne voulant pas abandonner ses parents, mais je l'ai fait changer d'avis.

Sennar se taisait toujours, gêné.

— Je n'ai jamais compris pourquoi vous l'aviez laissée à Zalénia. Apparemment, vous l'aimiez beaucoup, et elle semblait partager vos sentiments.

Le jeune magicien vida son verre d'une traite. Le seul fait de penser à Ondine lui réchauffait le cœur ; il aurait tant voulu revoir son visage de petite fille, ses cheveux soyeux et ses lèvres roses ! Mais il savait que cela n'aurait servi qu'à la blesser davantage.

— Elle m'a demandé de vous poser une question, si je vous voyais, ajouta le comte.

Sennar leva les yeux.

— Elle souhaite savoir si vous avez tenu votre promesse. Si ce n'est pas le cas, je suis chargé de vous dire qu'elle trouvera tôt ou tard le moyen de se venger.

Le magicien esquissa un sourire.

— Pour être sincère, pas tout à fait. En réalité, ce voyage fait partie de cette promesse. Lorsque vous la verrez, dites-lui cependant que, oui, je l'ai tenue. Et qu'à présent je suis heureux.

Le comte sourit à son tour, puis le dévisagea d'un air grave.

— Sennar, vous êtes sale, et vous semblez affamé. Que vous est-il arrivé ? Qu'est-ce que c'est que cette mission ? Je veux la vérité.

Le magicien hésita à répondre. Le comte était un homme de confiance, mais sa mission était si délicate qu'il ne pouvait la révéler à personne, pas même à lui.

— Je suis désolé, je ne peux rien vous dire. Le but de ce voyage doit rester secret.

— Je ne vous le demande pas par curiosité, expliqua le comte. Je me fais du souci pour vous. Je voudrais vous aider, si je le puis.

— Oui, peut-être que vous pouvez m'aider...

— Dites-moi comment.

— Je dois me rendre quelque part sur la côte. Jusque-là, je me suis déplacé à pied ; toutefois, une monture me serait très utile.

Varen s'appuya au dossier de sa chaise, pensif.

— Je dois rencontrer aujourd'hui même le général des troupes de la Terre de la Mer, un certain Falère. Si vous venez avec moi, je lui demanderai qu'un chevalier du dragon vous accompagne.

Sennar fut si stupéfait qu'il manqua briser son verre en le posant sur la table.

— Un chevalier du dragon ? Mais les chevaliers sont occupés par la guerre ! En fait... je voulais seulement un cheval... je ne crois pas...

Le comte se pencha vers lui.

— À quel point votre mission est-elle importante pour l'issue de cette guerre ? Parce qu'elle a à voir avec la guerre, n'est-ce pas ?

— Elle est d'une importance vitale, répondit Sennar.

Le comte s'enfonça de nouveau dans son siège.

— Alors, demander l'escorte d'un chevalier du dragon est la moindre des choses, déclara-t-il avant d'avalier la dernière gorgée de son squalé.

Le comte fit donner à Sennar de quoi se restaurer, puis il l'emmena rencontrer Falère.

Le général arriva sur un splendide dragon. Lorsque le magicien vit l'animal descendre du ciel et atterrir, il eut le souffle coupé par l'émotion.

C'était un dragon azur ; or Sennar n'en avait pas vu depuis son enfance. Plus petit que les montures utilisées habituellement par les chevaliers de l'Ordre, il ressemblait à un serpent. Il avait un long corps fuselé d'un bleu brillant, des pattes courtes et agiles et d'énormes ailes membraneuses, d'un bleu plus sombre. Le père de Sennar était l'écuyer d'un chevalier de dragon azur, et le magicien avait grandi parmi ces créatures. Il resta un moment à le regarder, perdu dans de lointains souvenirs.

Falère était un général plutôt jeune, un blondinet à l'air banal et au visage couvert de taches de son. Une longue cicatrice barrait la partie gauche de son visage. Il les salua tous les deux, tout en regardant Sennar avec suspicion.

— Cet homme est le représentant de la Terre du Vent au Conseil des Mages, s'empressa d'expliquer le comte.

Sennar n'avait pas été assez rapide pour l'arrêter : le général savait sans doute déjà que désormais la responsable de la Terre du Vent était Soana. Il eut l'impression que Falère était étonné. Cependant, le général s'inclina une nouvelle fois et dit :

— Ah, c'est vous, pardonnez-moi.

Apparemment, il semblait le connaître de nom et n'avait pas eu vent des derniers événements.

Ils se dirigèrent vers l'une des casernes de Barahar, un bâtiment carré et trapu comme tous ceux de l'ordre des chevaliers du dragon, et s'installèrent dans une grande salle en désordre, éclairée par une unique fenêtre. Là, ils se mirent à parler de stratégie, décidèrent où et combien d'hommes envoyer et bien d'autres choses. Sennar apportait des informations utiles, mais il restait dans le vague. Dès que la conversation le lui permit, il parla clairement :

— Quelqu'un occupe actuellement mes fonctions sur la Terre du Vent.

Quant à moi, je suis en voyage pour... pour...

Il se tut : au moment crucial, aucune bonne excuse ne lui venait à l'esprit.

— Il est en mission pour le compte du Conseil, intervint Varen.

— Je comprends, fit simplement Falère, avant de se remettre à parler d'hommes et d'armements.

Ce n'est que deux heures plus tard que le comte trouva enfin le moment opportun pour présenter sa requête.

— Mon ami le Conseiller ne dispose d'aucune monture pour se déplacer. Comme la question est de la plus haute importance, je me demandais s'il était possible d'envisager qu'un chevalier l'accompagne.

Cette fois, Falère se départit de son impassibilité et regarda Varen d'un air déconcerté.

— Seigneur, je ne sais pas comment se passent les choses chez vous, mais ici, la guerre tourne au plus mal, et nous avons besoin de tous les hommes disponibles.

— Un simple cheval ferait l'affaire, car..., commença Sennar.

Le comte lui fit signe de se taire.

— Comme je vous l'ai dit, il est en mission pour le Conseil. C'est pourquoi sa requête me semble légitime.

Sennar se sentait de plus en plus gêné ; Varen, lui, restait calme et enchaînait nonchalamment les mensonges.

— Cet homme a-t-il un document officiel qui l'introduise ? demanda Falère.

— Non, sa mission a été décidée en hâte, prétendit le comte.

Le regard sceptique du général se posa sur le magicien, qui n'en menait pas large. Pour couronner le tout, le talisman devait avoir recommencé à ronger les feuilles, car il fut pris d'un léger malaise.

— En effet... cela a été une décision soudaine, dit-il, décidé à suivre le jeu du comte. Un dragon me serait utile, certes, mais si ce n'est vraiment pas possible...

Le visage de Falère s'éclaira :

— Alors, soit. J'ai entendu beaucoup de bien de vous. Si je ne me trompe pas, vous êtes l'artisan de cette alliance.

— Exactement, confirma Sennar en sentant un voile de sueur le couvrir de la tête aux pieds.

Falère prit un parchemin et se mit à écrire.

— Le chevalier du dragon Aymar sera à votre disposition pendant trois jours. Je ne peux rien vous accorder de plus. Vous le trouverez demain matin au port, dit-il en lui tendant la feuille.

Le malaise de Sennar devenait de plus en plus aigu : il sentait un poids lui opprimer la poitrine. Il comprit qu'il lui fallait renouveler l'enchantement au plus vite.

— Je vous remercie infiniment, dit-il en prenant le parchemin. À présent, j'ai une affaire de la plus haute importance à résoudre, je vous prie de m'excuser...

Il se leva précipitamment sous les yeux médusés du comte et de Falère.

Il sortit en courant de la salle et s'arrêta à l'angle d'une ruelle. Lorsqu'il tira l'amulette de sa poche dans la pénombre, il sentit ses forces l'abandonner, tandis qu'une douleur de plus en plus forte lui tenaillait la poitrine. Par chance, il avait d'autres feuilles avec lui. Le souffle court, il y traça des runes et scella le talisman. À peine le dernier reflet de la pierre fut-il recouvert que l'air remplit ses poumons et qu'il put de nouveau respirer.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le comte se tenait près de lui et le regardait, soucieux :

— Vous êtes pâle comme un cierge... Vous pouvez me dire ce qui se passe ?

— Rien, répondit Sennar en s'efforçant de sourire.

Puis il ajouta d'un air sérieux :

— Si vous êtes vraiment mon ami, ne me posez plus de questions. Oubliez ce que vous avez vu dans cette ruelle, et quand je serai parti, oubliez même que vous m'avez rencontré.

— Vous devez...

— Je vous en prie, insista Sennar.

— Si c'est pour servir votre mission...

— C'est ça, conclut le magicien.

Il appuya la tête contre le mur et regarda le comte avec gratitude.

Cette nuit-là, Sennar dormit dans une cabine que Varen avait mise à sa disposition. Le lendemain, il se leva de très bonne heure et fit rapidement ses adieux au comte, incapable de soutenir son regard inquiet.

— Soyez prudent, et ne prenez pas plus de risques que nécessaire, lui conseilla Varen.

— Quand toute cette histoire sera finie, nous nous retrouverons et nous ferons la fête ensemble, lança Sennar sur le ton de la plaisanterie avant de partir.

Le chevalier l'attendait sur le quai du port. Sa monture, un dragon azur, était plutôt petite ; lui-même semblait jeune et inexpérimenté. Quand il vit Sennar arriver, il fit une révérence.

— Le chevalier Aymar, à vos ordres...

Le magicien plissa le front : si Falère lui avait paru jeune, Aymar était carrément un garçonnet. Il avait des cheveux châtain ondulés qui lui tombaient sur les épaules et un corps d'adolescent qui aurait grandi trop vite, au point de rendre son propriétaire empoté. Un enfant dans un corps de jeune garçon. Le magicien le dévisagea avec méfiance.

— Voilà, nous avons trois jours pour parcourir toute la côte de la Terre de la Mer, commença-t-il.

Le jeune chevalier écarquilla les yeux.

— Pour cela, continua Sennar, nous devons voyager à toute heure du jour et de la nuit, sans répit.

— Mais... mon dragon ne peut pas supporter un vol aussi long..., bredouilla Aymar.

Le magicien l'interrompit d'un geste de la main :

— Je sais. Je connais bien les dragons azurs. Cependant, je ne dispose de ton aide que pendant trois jours ; or le temps est déterminant dans cette mission. Je te prie donc de faire de ton mieux.

Le jeune garçon acquiesça, l'air peu convaincu.

Sennar s'apprêtait à monter sur le dragon quand il l'arrêta.

— Seigneur, mon dragon ne vous acceptera pas sur son dos tant que je ne lui aurai pas demandé.

— Je suis un magicien, répondit Sennar en souriant.

Et, de fait, l'animal ne donna aucun signe d'irritation lorsqu'il se hissa d'un bond sur sa croupe.

Sennar se tourna vers Aymar, qui le regardait sans bouger, perplexe.

— Plus tôt nous partirons, plus vite nous arriverons, ajouta-t-il.

Le chevalier se décida alors à monter à son tour sur le dragon. Ce fut une opération complexe, qu'il ne mena à bien qu'à la seconde tentative. Une fois installé, il semblait gauche, mal à l'aise, et se tenait exagérément droit. Les doutes de Sennar augmentèrent.

— Ça va ? s'assura-t-il.

— Oui, oui, balbutia le jeune garçon.

Il tira d'un coup sec sur les rênes, mais n'obtint pour tout résultat qu'un grognement agacé du dragon. Il essaya encore ; cette fois, l'animal rugit d'un air furieux.

— Cela ne m'était jamais arrivé..., bredouilla-t-il. C'est que je suis chevalier depuis peu...

« Oui, ça se voit ! » pensa Sennar.

— Tu permets ?

Aymar rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Oui, allez-y.

Le magicien se pencha sur le cou du dragon et lui murmura quelques paroles à l'oreille.

— Recommence, mais avec délicatesse, dit-il ensuite au garçon.

Aymar tira une nouvelle fois sur les rênes, et ils réussirent enfin à partir.

— Il faut de la patience et de la poigne, ainsi que du respect, expliqua Sennar.

Le jeune homme encaissa sa remarque sans broncher.

— Je vous remercie infiniment, murmura-t-il.

— Une dernière chose..., ajouta Sennar. Tu peux me tutoyer.

— Comme vous voudrez.

Ce fut un voyage exténuant, une véritable course contre le temps.

Sennar exigea qu'ils volent le plus vite possible, et même quand le soleil alla mourir dans la mer et que le jour céda la place à la nuit, il voulut continuer. Ce n'est que plusieurs heures plus tard qu'ils s'arrêtèrent, après avoir atteint le désert central.

Ils dormirent à la belle étoile dans un froid pénétrant. Quand il fut sûr de ne pas être vu, Sennar contrôla l'amulette et poussa un soupir de soulagement : les feuilles étaient intactes.

Il se réveilla alors que le soleil pointait à l'horizon. Aymar dormait près de lui, la tête appuyée contre le long cou de son dragon.

Sennar le secoua, sans aucun effet. Le dragon ouvrit les yeux, mais le chevalier, lui, resta immobile, une expression béate sur le visage.

« Mais à quelle race de chevalier appartient un type qui ne réagit pas au contact d'un étranger ? » songea le magicien.

Il insista et, cette fois, il fut beaucoup moins délicat. Le jeune homme se réveilla en sursaut ; sa main se porta instinctivement à son épée, sans pour autant la trouver.

— Du calme, ce n'est que moi, dit Sennar, impatienté.

Aymar se frotta les yeux, puis regarda autour de lui :

— Ce n'est pas encore l'aube...

Sennar inspira à fond pour se calmer.

— Je te l'ai déjà expliqué, tu ne peux rester que trois jours avec moi, et j'aimerais que nous utilisions ce temps au mieux.

Le garçon rougit :

— Vous avez raison, pardonnez-moi.

Il commença à se préparer, mais il était évident qu'il tombait de sommeil.

« Pour Nihal, ils ont fait un tas d'histoires, et un incapable comme celui-là est devenu chevalier du dragon sans problème... »

Ils partirent enfin. Le magicien calcula qu'ils étaient en route depuis treize heures déjà et qu'ils n'avaient pas encore parcouru la moitié de la distance. Il pensa à Nihal : à présent, elle devait s'être rétablie, et elle

piaffait sûrement d'impatience. Il n'aurait pas voulu être à la place de Laïo, ces jours-ci...

Ils voyagèrent aussi vite qu'ils purent, et atteignirent Lomé au milieu de la matinée. La cité, l'un des principaux ports de la Terre de la Mer, s'étendait en face de la demi-lune du golfe de Lamar. Ils se dirigèrent vers une caserne située en dehors de la ville, face à la mer.

— C'est là que j'ai fait mes études, dit Aymar alors qu'ils approchaient.

— Pas à Makrat ? s'étonna Sennar.

Aymar sourit.

— Même si nous appartenons à l'Ordre, nous, les chevaliers du dragon azur, nous faisons la plus grande partie de notre entraînement sur la Terre de la Mer, comme le veut la tradition.

En effet, la caserne ne ressemblait pas aux bâtiments typiques de l'Ordre ; sa forme élancée rappelait les anciens palais de la Terre de la Mer. Des années plus tôt, les chevaliers du dragon azur s'étaient séparés des chevaliers du dragon et avaient constitué un petit corps indépendant. Ce n'est qu'avec l'accord de Raven qu'ils avaient pu réintégrer l'Ordre.

La monture d'Aymar atterrit sur l'arène qui s'ouvrait au centre de l'édifice. Dès qu'ils touchèrent le sol, la pauvre créature s'écroula. Sennar, lui, se rendit immédiatement en ville, à la recherche d'informations.

Il erra d'auberge en auberge, interrogeant tout le monde ; mais la journée passa sans que personne eût su lui dire quoi que ce soit.

Il retourna à la caserne et mangea en silence dans la salle où l'on servait la soupe aux chevaliers. « Encore un jour, un seul, et je devrai me débrouiller seul », songea-t-il avec découragement. Il se dit qu'il avait peut-être déjà dépassé l'endroit évoqué par Nihal sans s'en rendre compte. Par ailleurs, il n'avait pas survolé toute la côte septentrionale à partir de la péninsule, et le sanctuaire pouvait aussi se trouver là-bas. La vérité, c'était qu'il était littéralement en train de chercher une aiguille dans une botte de foin...

Des soldats discutaient à la table voisine :

— Elles sont hautes et semblent briller à la lueur de la lune.

Sennar se prit la tête dans les mains : il avait visé trop haut, et il avait échoué.

— De Lamar, on les voit bien, même si elles sont au milieu de la mer.

« Je n'ai pas réussi à aider Nihal, se reprocha le magicien. Je n'ai pas su la soigner, et à présent me voilà fourré dans une situation sans issue ! »

— Le vent y rugit telle une bête, et la mer se jette violemment contre leurs parois.

« Il ne me reste qu'à fouiller la côte de fond en comble en attendant Nihal », conclut-il.

— De loin, la nuit, on dirait deux tours qui se découpent dans l'obscurité.

Sennar se retourna d'un bond.

— Qu'est-ce qui ressemble à une tour ? souffla-t-il.

Lorsque Nihal lui avait parlé du sanctuaire, elle avait utilisé presque les mêmes paroles que le soldat.

L'autre le regarda d'un air surpris.

— Les deux grands écueils au large du golfe de Lamar, les Méridiennes de la Mer. On les appelle les Arshet.

Peut-être que cela n'avait rien à voir avec le sanctuaire... mais peut-être que si.

— Je cherche un endroit semblable à celui que vous venez de décrire ; du moins, je crois... Bref, est-ce que ces Arshet peuvent avoir quelque chose à voir avec des aiguilles ? demanda Sennar.

Le soldat sourit :

— Ma grand-mère dit que « Arshet » est un ancien mot de la langue des elfes, qui signifie justement « aiguille ». En effet, les Arshet sont deux immenses écueils, hauts et pointus, et ils ressemblent aux flèches de quelque étrange construction.

— Merci ! Merci infiniment ! lança Sennar au soldat tout en courant vers son chevalier.

Sarephen, ou de la haine des hommes

N

ihal récupérait vite. Elle n'aurait jamais voulu l'admettre, mais elle avait vraiment besoin de se reposer. Au fil des jours, elle sentait son corps se régénérer, ses muscles retrouver leur vigueur. Elle n'avait pas pris de véritable pause depuis qu'elle avait affronté Dola, et elle comprenait à présent combien cela lui avait manqué.

Le jour, c'était Laïo qui s'occupait d'elle, lui administrant ses emplâtres chauds et malodorants ; la nuit, il y avait aussi Mégisto, qui lui préparait d'excellentes soupes. Pourtant, Nihal n'arrivait pas à apprécier ce repos. Depuis que Sennar était parti, une profonde angoisse lui nouait l'estomac. Les paroles que le magicien lui avait dites avant son départ étaient confiantes et optimistes ; cependant le ton de sa voix ne l'avait pas convaincue. Le talisman était un danger pour lui, elle en était sûre !

Un soir où elle restait à regarder les flammes qui s'éteignaient lentement dans le foyer, elle trouva Mégisto bizarre. Le vieux remuait les braises avec un bout de bois en silence. Son attitude inquiéta Nihal, qui savait que Mégisto avait le don de voyance. De temps en temps, à l'improviste, le futur se dévoilait devant lui et, l'espace d'un instant, le cours des choses lui apparaissait. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, le vieil homme avait ainsi prévu le retour de Soana.

— Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi est-ce que tu ne dis rien ?

Le vieux tressaillit et posa sur Nihal des yeux sombres.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? insista-t-elle. Que se passe-t-il ?

Le vieil homme ne répondit pas et continua à farfouiller dans les

braises, dont sortait une fumée moribonde.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Dis-le-moi !

La jeune fille lui empoigna les épaules et le secoua, mais Mégisto garda son calme. Il se dégagea délicatement et se tourna vers elle.

— Avant de partir, Sennar m'a demandé de prendre soin de toi et de t'empêcher de te faire du souci pour lui.

Nihal sentit quelque chose lui nouer la gorge : un obscur présage prenait lentement forme.

— Mais je crois que je ne peux pas continuer, ajouta tristement le vieillard.

— Qu'est-ce que Sennar m'a caché ? souffla la demi-elfe.

— Aujourd'hui, quand je me suis réveillé, les portes du temps se sont ouvertes, et j'ai vu ce qui lui arrivera. Aucune magie ne peut maîtriser le pouvoir du talisman. La force de la pierre qu'il renferme a déjà commencé à ronger Sennar. Quand il aura atteint le sanctuaire, il sera fatigué et éprouvé. Et il mourra.

Cette prophétie tomba comme une masse dans le silence de la caverne.

— Quand ? lâcha Nihal d'une voix étranglée.

— Je ne peux pas te le dire ; la vision est toujours confuse, tu sais... Mais ce sera bientôt, dans les jours qui viennent...

— Où est-il maintenant ?

— J'ignore où il se trouve, mais je sais que cela aura lieu dans un vaste golfe, le golfe de Lamar. Au centre se dressent deux énormes écueils.

Aussitôt, Nihal saisit son épée et se mit à rassembler ses affaires. Elle secoua Laïo, qui ne semblait pas du tout disposé à se réveiller, et se tourna de nouveau vers Mégisto.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il m'avait menti ? lança-t-elle rageusement.

— Tu sais pour quelle raison Sennar est venu avec toi. J'ai juste suivi son désir. Je l'ai fait aussi longtemps que j'ai pu.

Dès qu'ils furent prêts, Nihal et Laïo sautèrent sur Oarf. L'aube éclairait à peine le ciel.

— Merci, murmura la demi-elfe à l'intention du vieillard avant de faire décoller son dragon.

Mais Mégisto était déjà redevenu pierre.

Aymar dut utiliser toute sa force de persuasion qui, à dire vrai, était assez limitée, et tout son bon sens pour convaincre Sennar d'attendre l'aube pour partir.

Dès que le soleil colora l'orient, le magicien se précipita dans la chambre du jeune chevalier et le tira du lit.

— C'est l'heure d'y aller ! déclara-t-il en le traînant, à moitié endormi, jusqu'au dragon.

Sennar espérait qu'Aymar le conduirait sur l'une des Arshet, mais son compagnon de route affirma que c'était impossible. Le dragon ne pourrait pas y atterrir : il n'y avait pas d'espace assez large pour se poser sur les écueils pointus et coupants. Le magicien devrait se contenter d'arriver jusqu'à Lamar, où il trouverait un bateau. Par chance, le comte lui avait donné un peu d'argent.

Ils atteignirent Lamar deux bonnes heures après le coucher du soleil. Sennar sauta à bas du dragon, prit congé d'Aymar presque sans le remercier et partit en courant en direction du port.

La ville était un dédale de ruelles débouchant sur de petites places, et il faillit plusieurs fois se perdre. Lorsqu'il arriva enfin sur le quai du port, il aperçut les silhouettes sombres des navires en rade. La lune était haute ; il serait difficile de trouver ne serait-ce qu'une barque à cette heure. Au cinquième embarcadère, Sennar rencontra toutefois une âme charitable qui consentit à l'écouter.

— Un bateau ? Aussi tard ? s'exclama le petit vieux à qui il s'était adressé.

Il était courbé par le poids des années et complètement chauve.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il, tout en enroulant une amarre de ses mains calleuses.

— Je dois aller aux Arshet, expliqua Sennar en hâte. J'ai de l'argent, ajouta-t-il en montrant une bourse.

— Ce n'est pas le problème, répliqua le vieux, qui jetait tout de même des coups d'œil furtifs sur la bourse. Naviguer de nuit n'est pas chose

facile ! Tu sais gouverner un bateau ?

— Ça ne doit pas être très difficile..., dit Sennar.

Le vieux lui répondit par un rire sonore. Quand il se fut calmé, il dit :

— Il y a un groupe de pêcheurs qui vont sortir en mer. Il vaut mieux que tu te joignes à eux.

— Où puis-je les trouver ?

— Patience ! Je ne sais pas d'où tu viens, mais chez nous, à cette heure-ci, on dîne.

« Comme si j'avais le temps de manger... » pensa Sennar.

Il fut aussitôt démenti par son estomac, qui se mit à gargouiller. Le magicien rougit, et le vieil homme le regarda avec amusement.

— Écoute, mon garçon, tu m'as l'air assez mal en point, tu n'iras pas bien loin comme ça. Viens donc dîner avec moi ! Après, je te conduirai chez un de mes amis pêcheurs.

— Je ne sais pas si j'aurai assez d'argent pour payer le bateau et le dîner...

Le vieux changea d'expression.

— Mais d'où est-ce que tu sors, toi ? Ici, sur la Terre de la Mer, nous avons le sens de l'hospitalité, alors assez de discours stupides !

Il ouvrit en grand la porte d'une cabane donnant sur la jetée et le fit entrer.

Il lui offrit une soupe de poisson, qui lui rappela celle que sa mère lui préparait souvent. Le parfum et la saveur de ce plat réveillèrent tant de souvenirs qu'il regretta de ne pas avoir le temps de passer par son village pour la voir.

Enfin, l'heure arriva. Tandis qu'ils marchaient sur le quai, le vieux posa la question que Sennar redoutait.

— Pourquoi est-ce que tu veux aller aux Arshet ?

Le jeune homme se tut : cette fois encore, il ne trouvait pas de mensonge plausible.

— Je cherche... quelque chose... là-bas, finit-il par marmonner.

— Et quoi donc ? insista le vieux.

— Je suis désolé, soupira Sennar, mais c'est presque un secret... ou plutôt, c'est un secret... Bref, je ne peux pas vous le dire.

— Eh bien, tout le monde a ses squelettes dans le placard, conclut le vieux avec philosophie, et Sennar bénit intérieurement la discrétion des gens de sa Terre.

Ils arrivèrent sur le quai, où s'activaient des pêcheurs. Quelques embarcations y étaient amarrées ; des lanternes installées à la poupe diffusaient une lueur ténue. Le vieux s'approcha d'un gros homme costaud et noir comme la nuit, avec lequel il parlementa un bon moment.

Enfin, ils appelèrent Sennar. Sans dire un mot, le pêcheur lui fit signe de monter sur son bateau. Le magicien obéit ; peu après, ils levèrent l'ancre et se dirigèrent vers le large.

La mer était calme, le golfe de Lamar étant abrité par une jetée. Les vagues s'y brisaient avant d'atteindre la côte. Sennar regardait l'eau qui coulait lentement au-dessous d'eux et le dos courbé de l'homme qui ramait à l'avant.

Ce fut lui qui rompit le silence :

— Tu connais l'histoire de ce golfe ? Sais-tu pourquoi il est rond ?

Sennar répondit que non.

— On raconte qu'à une époque lointaine un peuple vivait heureux sur cette montagne, là-bas. Il y avait construit une très belle ville, faite entièrement d'or. Ce peuple était protégé par les dieux, qui lui avaient donné richesse et prospérité. Hélas, bientôt la cupidité s'empara des cœurs de ces gens. Ils ne se contentèrent plus de leur splendide cité et de la paix qui y régnait, et ils descendirent dans la vallée, où ils se mirent à piller et à détruire toutes les villes sur leur passage. Puissants et redoutés, ils maintenaient leur domination par les armes et la terreur, et c'est ce qui les perdit. Les dieux, qui ne pouvaient plus tolérer leur conduite indigne, décidèrent d'ensevelir leur ville et de les jeter dans la misère. C'est ainsi qu'en une seule nuit ils renversèrent la montagne. La cité fut submergée ; à sa place, il n'est resté que ce cratère circulaire. Ensuite, les dieux firent sortir de la mer les Arshet, ces deux immenses aiguilles qui se dressent jusqu'au ciel. Personne n'a jamais réussi à y grimper, car leurs parois sont faites de pierres coupantes comme des lames. Elles sont la preuve

qu'aucun homme ne peut s'élever jusqu'aux dieux, conclut le pêcheur en fixant Sennar d'un air satisfait.

— Je ne veux pas m'élever jusqu'aux dieux. C'est pour une autre raison que je veux m'y rendre, dit le magicien, qui se remit à regarder les flots noirs.

Non, il n'allait pas aux Arshet pour défier les dieux ; il savait toutefois qu'il était un profanateur, parce que ses mains impures ne pouvaient pas toucher la pierre qu'il venait chercher. Il secoua la tête et décida de ne plus y penser.

La barque glissait lentement, sous une lune menaçante qui luisait dans le ciel. Sennar crut y lire une sorte d'avertissement, et un frisson glacé lui parcourut la colonne vertébrale. Dans sa poche, l'amulette émettait une chaleur de plus en plus forte, signe que les feuilles avaient de nouveau commencé à se corroder. Sennar devait inspirer profondément pour combattre la sensation d'oppression dans sa poitrine.

Nihal ne laissait pas de répit à Oarf ; elle l'obligea à voler toute la journée et encore la nuit suivante, sans arrêt. Les muscles du dragon tremblaient sous l'effort.

— Courage ! Courage ! le suppliait-elle.

À l'aube du jour suivant, ils s'arrêtèrent pour manger, mais Nihal ne toucha pas à son repas. La nuit, alors qu'elle s'était endormie quelques instants malgré elle, elle avait entrevu en rêve le visage de Sennar parmi ceux de l'armée des morts. Un visage pâle et éteint, avec le même regard vide que celui de Fen. La vision l'avait réveillée en sursaut.

Laïo, qui mangeait, assis près du dragon haletant, essaya de lui remonter le moral :

— Ne t'inquiète pas, on y arrivera ! Mégisto ne t'aurait jamais parlé comme ça s'il n'avait pas été sûr que tu pouvais sauver Sennar. Tout ira pour le mieux, sois tranquille.

Mais ses paroles ne réussirent pas à la reconforter. Il n'y avait qu'une

seule personne capable de la rassurer, et elle était en danger de mort.

Ils se remirent en route et survolèrent la Petite Mer, puis le désert central. À la tombée de la nuit, Nihal et Laïo virent le soleil plonger dans la mer. Ils approchaient du golfe de Lamar.

Après une heure de navigation silencieuse, Sennar vit enfin émerger au loin la silhouette des Arshet, deux ombres dans l'obscurité de la nuit. Pourtant, on distinguait les pointes coupantes qui en constellaient les parois. Elles resplendissaient d'étranges lueurs argentées, comme si la roche reflétait la lune. Sennar sentit sa peur augmenter.

— Tu peux encore changer d'avis, lui dit l'homme.

Sans répondre, le magicien continua à contempler les deux aiguilles, qui devenaient gigantesques.

— Non, dit-il enfin. Ce que j'ai à faire est trop important.

Le pêcheur secoua la tête.

— Moi, je te laisse à quelques brasses de là ; après, c'est ton affaire. Ce que tu vois, ce ne sont pas de simples écueils, ce sont des idoles consacrées aux dieux. Aucun pied profane ne peut les toucher. Je ne veux pas être mêlé à ça.

Il leur fallut deux heures pour y arriver. Comme convenu, l'homme s'arrêta à une bonne distance des roches. À présent qu'ils étaient loin de la côte, la mer était plus agitée ; les vagues se brisaient sur les Arshet en formant de hauts murs d'écume. Le vent rugissait. Tout était comme l'avait décrit Nihal.

— Nous voilà arrivés. Descends et file, ordonna le pêcheur.

Sennar se leva, mais il sentit ses jambes se dérober et sa tête tourner. Il dut s'appuyer sur le bord de la barque pour ne pas tomber.

— Tout va bien ? demanda l'homme.

Le jeune homme hocha la tête, mais il percevait le poids de l'amulette et sa chaleur. Il regarda l'eau avec appréhension : elle devait être glacée.

— Merci pour la traversée, dit-il.

Le pêcheur lui fit seulement signe de s'en aller et s'empressa de tourner le dos au magicien et aux rochers ténébreux.

Sennar récita une formule ; aussitôt, une fine passerelle lumineuse se dessina sur l'eau. Par chance, quelques brasses à peine le séparaient des parois, et il les parcourut rapidement. Il vit le pêcheur ramer de toutes ses forces pour s'éloigner de cet endroit et il se retrouva seul devant les deux colosses de pierre, dont l'aspect semblait déjà s'opposer à sa présence.

Il en fit le tour, mais n'aperçut aucune entrée. C'étaient juste deux écueils, deux énormes blocs de pierre. Le sanctuaire se trouvait-il au sommet ?

Soudain, la passerelle s'effondra, et Sennar tomba dans l'eau glaciale. De toute évidence, le pouvoir de l'amulette avait augmenté ; la deuxième pierre devait se trouver dans les parages.

Le magicien, qui jugea qu'il valait mieux économiser ses forces pour la rencontre avec le gardien, ne tenta plus aucun enchantement. Il nagea jusqu'au pied d'une des Arshet, où une vague faillit le fracasser contre la roche. Il s'agrippa avec ses deux mains à la pierre et reprit son souffle.

Lorsqu'il leva les yeux, il remarqua une fente, un peu plus haut. L'entrée du sanctuaire ! Il y avait une inscription au-dessus, que Sennar ne parvint pas à lire.

Il commença à escalader la paroi poisseuse et coupante. Cela lui prit quelques minutes, mais il finit par atteindre son but. Dans un dernier effort, il se hissa sur une corniche. Cette fois, il put lire le mot « Sarephen » gravé sur le linteau en caractères menaçants.

Il se concentra un instant. Sareph, « la mer », avait dit Nihal ; il était donc arrivé. Il hésita un peu devant l'entrée, tout en essayant de calmer sa respiration. Puis il regarda en dessous de lui et frissonna.

Parmi les pierres noires aiguisées comme des lames brillait quelque chose de blanc : des os. Des os de naufragés, peut-être, ou de ceux qui, avant lui, avaient tenté la même entreprise blasphématoire. Pour chasser sa peur, Sennar entra sans tarder et l'obscurité l'enveloppa.

La nuit était sombre ; il faisait très froid. Oarf était à bout de forces. C'est alors que la silhouette des Arshet émergea des ténèbres. Immenses, sinistres, elles étaient plus noires que la nuit. Elles rappelaient la

Forteresse de manière inquiétante.

— Ça y est ! hurla Nihal. On est arrivés !

« Résiste, Sennar, je t'en prie, résiste ! »

Dans le passé, Sennar s'était souvent arrêté pour regarder la Forteresse et en imaginer les splendeurs. À présent qu'il était dans le sanctuaire, il découvrit, émerveillé, qu'il coïncidait avec ses rêveries sur la demeure du Tyran.

Tout en haut, il y avait une ouverture qui semblait minuscule bien qu'elle dût être énorme. Elle laissait passer la lumière et permettait d'entrevoir la lune et un petit pan de ciel. La base, elle, était large et arrondie ; en son centre se dressait un pinacle de pierre qui atteignait presque l'ouverture. Autour s'enroulait un escalier aux marches étroites et inégales creusées dans la roche. Sur les parois abruptes s'ouvraient de petites fentes, à travers lesquelles la mer pénétrait de temps à autre, propulsant des jets d'écume blanche.

Sennar resta un moment à contempler l'endroit, sans avoir le courage d'avancer.

Lorsqu'il s'approcha enfin du pinacle, le bruit de ses pas éveilla un écho lugubre.

Il posa le pied sur la première marche et commença à monter. Il n'y avait pas de gardien. On entendait seulement le hurlement de la mer qui frappait contre les écueils, le sifflement du vent déchaîné et les pas hésitants du magicien sur la roche.

Il avait peur. Sa respiration était de plus en plus haletante, mais ce n'était pas cela qui rendait ses pas incertains. C'était l'amulette qui s'agitait dans sa poche, cherchant à rejoindre la deuxième pierre. Il glissa plus d'une fois, manqua de tomber à plusieurs reprises, mais il poursuivit son interminable ascension. Lorsqu'il regardait en bas, le point d'où il était parti lui semblait incroyablement distant, et quand il levait la tête, le sommet lui paraissait tout aussi loin.

Le pire, c'était que le lieu avait l'air désert ; or il ne pouvait pas l'être. Sennar en était sûr : quelque part dans l'ombre, un gardien attendait qu'il

soit épuisé pour le frapper. Il sentait une présence, il la percevait, sans voir quoi que ce soit.

Nihal fit faire à Oarf le tour des Arshet. Personne. Juste quelques os épars sur les roches noires et le hurlement de la mer agitée.

Ils cherchèrent un endroit où Oarf puisse se poser, mais n'en trouvèrent pas. Alors, Nihal prit une décision :

— Laïo, retourne au rivage avec Oarf.

Le jeune garçon la fixa, abasourdi :

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Retournez sur la rive et attendez-moi.

Sans ajouter un mot, elle dégaina son épée et fit planer Oarf autour des écueils. Puis elle se propulsa d'un bond devant une échancrure de la roche qui devait être l'entrée et, l'estomac noué, se glissa dans l'obscurité.

Sennar s'arrêta, à bout de nerfs :

— Je sais que tu es là ! cria-t-il. Montre-toi !

Seul l'écho lui répondit, résonnant sur les parois de la salle en un chœur de voix confuses.

— Je viens chercher la pierre ! insista Sennar, dont les paroles furent couvertes par l'écho.

Le vacarme lui fit perdre la tête.

— Nom d'un chien, allez, sors ! hurla-t-il. Je ne suis pas là pour me battre, je suis là pour la prendre !

Les voix continuèrent à se superposer et à retentir autour de lui.

— Sors ! rugit le magicien, hors de lui.

Avant qu'il n'eût le temps de s'apercevoir de ce qui se passait, un énorme tentacule le saisit par le col, le souleva jusqu'à la lune, jusqu'à l'air glacé, et le jeta au pied de l'escalier. Terrorisé, le magicien ne réussit pas à émettre le moindre son. Il heurta violemment les marches et s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, un étrange monstre à dix têtes, muni d'innombrables tentacules, s'enroulait le long du pinacle.

« Mais d'où diable est-il sorti ? » s'étonna Sennar.

Une des gueules s'approcha de lui en grognant : il découvrit une rangée de dents luisantes et acérées. De nouveau, un tentacule l'attrapa et le souleva, cette fois par un pied. Le magicien hurla de toute la force de ses poumons ; il sentit l'amulette glisser hors de sa poche, puis disparaître dans l'obscurité.

Le monstre continua à le hisser ; Sennar comprit qu'il voulait le fracasser contre le pinacle. Il essaya de réciter une formule pour se libérer ; en vain. Il était à la merci de son ennemi.

« C'est la fin, songea-t-il. Cette fois, c'est vraiment la fin. »

À cet instant, il entendit un hurlement et un liquide chaud et visqueux le recouvrit de la tête aux pieds. L'étreinte se relâcha, et Sennar fut précipité dans le vide. Lorsqu'il tomba sur l'escalier et heurta les marches, il avait déjà perdu connaissance.

Nihal se dressait devant le monstre l'épée au poing, haletante. Elle ne perdit qu'un moment à regarder son ennemi et s'avança vers lui. Esquivant avec agilité les coups cinglants des tentacules qui arrivaient de toutes parts, elle se glissa comme un serpent sous le corps de la bête et porta un deuxième coup.

Un des tentacules se tordit et tomba dans le vide. Un liquide chaud et malodorant jaillit du moignon, et le hurlement de la bête couvrit le rugissement de la mer.

Nihal ne s'arrêta pas. Elle profita du moment de faiblesse du monstre pour lui sauter dessus. Elle le frappait sans relâche, et à chacun de ses coups la créature hurlait, le sang giclant autour.

Le monstre finit par perdre l'équilibre et bascula dans le vide. Nihal se laissa tomber avec lui. Lorsqu'ils furent à terre, la demi-elfe se remit en position de combat et se prépara à un nouvel assaut.

Soudain, quelque chose détourna son attention.

Une énorme vague se brisa sur les rochers, et une masse d'écume pénétra dans le sanctuaire à travers les fentes des parois. Elle s'éleva jusqu'au trou au sommet, puis dévala l'escalier telle une cascade dans un vacarme assourdissant. Lorsqu'elle toucha terre, elle prit la forme d'une silhouette à l'apparence humaine, armée d'un trident dont la pointe centrale brillait avec intensité.

— Calme ta fureur ! gronda la créature.

Nihal s'approcha du gardien en vociférant :

— Écarte-toi !

L'homme d'écume planta son trident dans le sol, à quelques pas de Nihal.

— Ne pense pas pouvoir me battre, murmura-t-il.

Sa voix était si rauque et si tonitruante qu'elle effraya la guerrière.

— Que venez-vous chercher ici, toi et ton ami ?

À cet instant, tout sembla lointain et flou à la demi-elfe : sa mission, le talisman, et le reste. Elle était totalement dominée par une colère aveugle et par l'angoisse que lui causait le sort de Sennar.

— Alors ?

Elle essaya d'ordonner ses pensées. D'un coup, elle vit quelque chose scintiller dans un coin de la salle : le talisman !

— Nous sommes là... pour l'amulette.

Le géant d'écume sourit d'un air railleur.

— Encore deux imbéciles assoiffés de pouvoir...

Il eut un rire cruel.

— Depuis des siècles, je veille sur Sarephen, dans la solitude de ces tours que les dieux ont élevées en signe d'avertissement aux hommes. J'en ai vu tellement parvenir jusqu'à la bouche de ce sanctuaire ! Certains étaient vraiment des élus : à ceux-là, j'ai accordé la pierre. Mais la plupart étaient impurs et ne foulaient ce sol sacré que pour obtenir le pouvoir. Leurs cœurs brûlaient du désir de dominer d'autres cœurs. Tout ce qui les animait était la soif immodérée de régner, de posséder, de disposer à leur gré de la vie d'autrui. Beaucoup d'entre eux sont morts avant même de paraître devant moi. Quant à ceux qui restaient, je les ai

tués moi-même. Pourtant, ils ne craignaient pas la mort ; leur rage de dominer les poussait à payer n'importe quel prix. Comme ton ami qui, tout en sachant qu'il n'est pas digne d'effleurer Sarephen, est venu jusqu'ici.

— Ce n'est pas ça... Lui ne cherche pas le pouvoir, dit Nihal.

L'homme la contempla longuement.

— Une demi-elfe..., murmura-t-il à la fin.

— Oui, cria Nihal. Oui ! Une demi-elfe ! Moi, je peux toucher la pierre ! Donne-la-nous, et laisse-nous partir, permets-moi de sauver mon ami...

— À quoi te servira cette pierre ?

— À combattre le Tyran.

L'homme la regarda de nouveau d'un air railleur.

— Le Tyran... Encore un petit homme aveuglé par le pouvoir !

— J'ai le talisman avec moi, regarde.

Nihal courut vers l'amulette et la saisit pour démontrer qu'elle pouvait la toucher.

— Tu vois ? J'ai déjà une pierre ! dit-elle en indiquant Ael.

Le gardien la fixa.

— Comment est-il possible qu'Ael t'ait été donnée, à toi, un être empli de haine et de rage ?

Cette fois, Nihal ne sut quoi répondre. Cependant sa fureur s'évanouissait peu à peu ; seul le sort de Sennar la préoccupait désormais.

— Pourquoi veux-tu la pierre ? Pas pour ce que tu m'as dit...

— Non..., murmura Nihal. Maintenant, je ne désire plus que sortir d'ici. Je veux simplement serrer mon compagnon dans mes bras, sentir qu'il est vivant. Prendre la pierre est la seule manière d'avancer.

Le gardien l'observait, impassible. Soudain, d'un coup de trident, il arracha l'amulette de ses mains.

Nihal tomba sur le sol, comme si elle avait été vidée de ses forces.

Alors, le géant d'écume fit tourner son trident et libéra de sa pointe brillante une pierre enchâssée dans la paroi ; elle était d'un bleu sombre et semblait renfermer les profondeurs de l'océan. Il la tendit vers le ciel : la pierre scintilla à la lumière de la lune, puis sembla en absorber les

reflets. Ensuite, il la déposa par terre devant Nihal.

— Tu n'es qu'au début de ton voyage. Ton cœur est confus et effrayé. Des gardiens moins indulgents que moi ne t'auraient pas accordé la pierre. Mais ne cesse jamais de chercher, jamais, ou le pouvoir ne t'appartiendra pas.

Sur ces mots, le gardien fondit en mille petits ruisseaux d'eau marine et retourna à l'océan, comme il était venu, par les fissures de la roche. Le monstre s'évanouit lui aussi, et Nihal resta seule dans l'immensité du sanctuaire replongé dans le silence. Elle se jeta sur la pierre et la rangea dans son alvéole en prononçant d'une voix tremblante la formule rituelle :

— Rahhavni sektar aleero.

La pierre se nicha solidement dans son emplacement et Nihal se releva d'un bond pour courir vers Sennar.

Le magicien gisait sur les marches, face contre terre. Sa main, appuyée contre la roche humide, était froide et blanche.

Elle le retourna et l'appela plusieurs fois, mais le jeune homme, livide, ne répondait pas. Nihal finit par sangloter :

— Tu m'avais promis de ne pas mourir...

Submergée par le désespoir, elle ne s'aperçut pas que les yeux de Sennar s'ouvraient peu à peu. Lorsqu'elle posa de nouveau le regard sur lui, le magicien ébaucha un faible sourire.

— Tu es un peu en retard, dit-il à mi-voix.

Gel

Le soir, lors du repas, Nihal fut étrangement avare de paroles. Sennar fut étonné par la dureté de ses regards, qui contrastait tant avec la chaleur qu'elle lui avait témoignée dans le sanctuaire. Il ne lui fallut pas longtemps pour deviner la raison de son attitude : il lui avait menti, et il allait bientôt en payer le prix.

Le lendemain, ils se levèrent à l'aube. La lueur rosée du soleil qui éclairait l'orient mit Sennar de bonne humeur. Cependant la demi-elfe rompit aussitôt le charme. Elle jeta Laïo du lit et leur ordonna à tous les deux de se dépêcher, pour qu'ils puissent repartir au plus vite.

Le voyage reprit. Ils se dirigèrent vers le sud, vers la Terre du Soleil, en passant par la Forêt du Nord.

L'impression que Sennar avait eue le soir de leurs retrouvailles se confirma les jours suivants. Nihal se montra froide et distante, et ne lui adressa quasiment pas la parole pendant toute la durée du trajet. Ils volaient en silence ; le soir, ils dressaient le camp pour manger en regardant le feu, muets comme des carpes.

Cette tension était insupportable. Le quatrième jour, Sennar se décida à parler.

Il profita de l'occasion du changement de tour de garde. La nuit était profonde et Nihal allait se coucher. Il s'était réveillé un peu avant pour préparer ce qu'il lui dirait ; quand l'heure arriva, la jeune fille se contenta de lui toucher l'épaule.

Son ami se tourna vers elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

« Imbécile ! se dit-il intérieurement. C'était bien la peine de se creuser la cervelle, pour commencer la conversation d'une manière aussi stupide... »

— À ton avis ?

Le magicien baissa les yeux.

— Je l'ai fait pour toi...

« Parfait... Encore une phrase de manuel pour des timorés... »

— Je ne te l'ai jamais demandé.

— J'ai limité les risques au possible, je te le jure. J'ai pris toutes les précautions... Je ne suis pas un inconscient, tu le sais.

— Arrête de mentir ! s'emporta Nihal. Ainsi, il existait un sceau capable de maîtriser le pouvoir de l'amulette, hein ? Et tu as même impliqué Mégisto !

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Tu allais mal, et tu ne voulais pas t'arrêter. Je n'avais pas le choix, protesta Sennar, qui commençait à s'impatiser lui aussi.

— Mais tu ne te rends pas compte ou quoi ? cria Nihal en sautant sur ses pieds. Tu as une idée de ce que j'aurais ressenti si tu étais mort ? Est-ce que tu en as la moindre idée ?

Sennar en resta bouche bée, et sa colère tomba d'un coup.

Elle lui tourna le dos.

— Je ne veux pas avoir d'autres morts sur la conscience, lâcha-t-elle.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Sennar n'aurait pas su dire ce qu'il attendait de Nihal pour son exploit, peut-être un merci ; en tout cas, sûrement pas ces paroles froides et hostiles.

— N'aie pas peur, je n'ai pas l'intention de charger inutilement ta conscience ! Je pensais pouvoir t'être utile ; or, apparemment tu continues à me considérer comme un poids. Tu peux être tranquille : à la différence de quelqu'un que je connais, je n'ai aucune hâte de mourir.

La claque que Nihal lui donna retentit dans le silence du bois.

Il resta sur place, stupéfait, tandis que la jeune fille, debout devant lui, tentait de retenir ses larmes. Ce n'est qu'alors qu'il réalisa l'énormité de ce qu'il lui avait lancé à la figure. Il n'eut pas le temps de s'excuser : elle se détourna et s'allongea sur sa couche, sans un mot.

Le lendemain matin, alors que ses compagnons de voyage dormaient encore, Nihal, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, décida d'interroger le talisman.

Elle serra les paupières et vit quelque chose de très lumineux, qui resplendissait comme mille soleils. Cela devait être le sanctuaire. Le jour se levait au-dessus de montagnes. Elle avait l'impression de contempler ce panorama depuis un toit, ou une esplanade entourée de hauts sommets. Ensuite, elle aperçut un plateau ; et enfin une direction s'imprima dans son esprit : l'est.

Ils mangèrent en hâte, sautèrent sur Oarf et se dirigèrent vers la dernière étape de leur voyage en territoire libre. Ensuite commencerait la partie la plus difficile de leur quête.

Ils atteignirent Makrat en six jours. Laïo avait insisté pour qu'ils s'arrêtent dans la capitale de la Terre du Soleil. Il voulait revoir l'Académie, où Nihal et lui s'étaient rencontrés. L'idée de dormir dans un lit propre et frais avait réjoui tout le monde. Ils découvrirent une auberge à l'écart du centre et résolurent d'y passer la nuit.

Au coucher du soleil, Nihal sortit faire un tour dans la ville. Se promenant dans le dédale des rues de la capitale, elle constata que celle-ci avait bien peu changé. Elle retrouva son agitation, ses habitants affairés, et la foule des réfugiés amassés aux portes de la cité, dans une mosaïque de tentes. C'était précisément ce que Nihal détestait dans cet endroit : cette opulence côtoyant la misère la plus noire, cette richesse affichée de manière impudente dans la splendeur des habits et des bijoux des femmes. Face à tant d'arrogance, la demi-elfe songea à la tristesse qu'elle avait ressentie entre ces murs.

Elle s'approcha de l'Académie, mais n'alla pas jusqu'à ses portes. Elle ne voulait pas prendre le risque de rencontrer Raven, le général suprême qui avait tout fait pour l'empêcher de suivre son apprentissage. Chose bizarre, la vue de cet édifice trapu ne fut pas aussi insupportable qu'elle

l'avait craint. Elle se surprit à espérer rencontrer Parsel, son maître d'armes qui, le premier, avait cru en elle, et Malerbe, le gnome difforme avec lequel elle avait tant en commun.

À la fin, ses pas la conduisirent au belvédère où elle avait coutume de se réfugier, l'endroit d'où la Forteresse semblait la plus menaçante. Elle s'assit par terre et se plongea dans ses pensées.

— Je te dérange ?

La demi-elfe sursauta. Reconnaisant la voix de Sennar, elle afficha un air hautain.

Le magicien s'assit près d'elle et la regarda un instant sans rien dire.

— J'étais sûr de te trouver ici, fit-il enfin.

Elle ne répondit pas et continua à fixer la silhouette obscure de la Forteresse.

— Excuse-moi pour l'autre jour, reprit Sennar. Ce que je t'ai dit était méchant et stupide. Je ne le pensais pas vraiment.

— Tu n'as pas à t'excuser, c'est la vérité. Depuis le début de ce maudit voyage, je me suis comportée comme une idiote. Je suis désolée.

Elle se remit à contempler le panorama.

— Peut-être qu'au fond j'espérais ne pas finir cette mission, murmura-t-elle. Peut-être que c'est pour ça que je ne voulais pas m'arrêter, ajouta-t-elle. Ce n'est pas que j'aie peur, tu comprends ?

Sennar acquiesça.

— C'est juste parce que je n'ai pas le choix, ajouta-t-elle en le regardant dans les yeux. Et l'idée que cela soit mon destin me terrorise.

— Je crois que ça l'est, dans un certain sens, répondit Sennar. Mais je crois aussi que ton destin ne se limite pas à cette mission. Quand tout sera fini, d'autres voies s'ouvriront devant toi. Et personne ne pourra t'obliger à choisir entre elles ; toi seule sauras quoi faire. Ce voyage n'est qu'une étape.

— Tu as peut-être raison, dit Nihal. Je sens que de cette mission ne dépend pas seulement le sort du Monde Émergé. Il y a autre chose, que je dois encore découvrir, j'en suis sûre... et je ne sais même pas où je dois chercher...

Elle soupira.

— Dans le passé, je suis toujours venue ici pour retrouver ce qui donnait du sens à ma vie, la haine du Tyran, dit-elle en indiquant la silhouette sombre et inquiétante de la Forteresse. À présent, c'est différent. Je continue à haïr le Tyran, bien sûr, mais j'ignore ce que je dois faire. J'ai la certitude que ce n'est pas dans cette haine que réside le but final. Mais alors, quel est ce but ? demanda-t-elle, découragée, en se tournant vers son ami.

Le magicien ne répondit pas, et ils restèrent à observer en silence la demeure du Tyran qui se dressait, menaçante, au loin.

— Mais je sais une chose, murmura Nihal au bout de quelques instants. Ce que tu as dit au Conseil est vrai. Sans toi, je n'y arriverai pas.

Sennar sourit, la prit dans ses bras et la serra contre lui. Nihal se laissa faire, puis se libéra et lui rendit son sourire.

Ils se levèrent et prirent la route de l'auberge dans l'obscurité.

Le matin suivant, Sennar fit le tour de la ville pour essayer de recueillir des informations sur le lieu dont Nihal avait eu la vision. Il rentra à l'heure du déjeuner et déclara que le plateau qu'ils cherchaient se trouvait dans les monts de la Sershet, vers l'est, à la frontière de la Terre des Jours. D'après ce qu'en savait un vieux mendiant adossé aux portes de la ville qui lui en avait parlé, plus personne n'y allait depuis des siècles, parce que, à part la glace et les neiges éternelles, il n'y avait rien.

Nihal pensa que c'était un endroit bien étrange pour qu'on y ait élevé le sanctuaire du Soleil.

— Nous sommes en plein cœur de l'hiver, fit-elle. Qui sait ce qui nous attend là-haut...

— Quel est le problème ? demanda Laïo. Oarf s'est bien reposé, c'est lui qui nous y conduira. Ce sera un jeu d'enfant !

Ses yeux s'illuminèrent.

— C'est la première fois que je mettrai les pieds dans un sanctuaire !

— À ta place, je ne serais pas si enthousiaste, répliqua Sennar.

Les choses ne se révélèrent pas aussi faciles que l'espérait Laïo. Quand, après une journée de voyage, ils atteignirent les flancs des monts de la Sershet, ils comprirent que l'entreprise serait périlleuse.

Les montagnes, dont les pentes douces et herbeuses avaient surgi dans la plaine, devinrent bientôt abruptes et, pour finir, vertigineuses. Les sommets, noyés dans la brume, étaient invisibles. Même Laïo, qui n'était pas porté au pessimisme, eut l'air découragé.

— À en juger par les nuages sur les cimes, commenta Sennar, il ne doit pas faire très beau là-haut.

Nihal regarda la paroi avec inquiétude.

— Oarf n'y arrivera pas ! Il va s'épuiser à voler à la verticale, et le mauvais temps n'arrange pas les choses...

— Nous n'avons pas le choix, trancha le magicien. Ou nous y allons avec Oarf, ou nous restons coincés ici.

Ils dressèrent un camp au pied des montagnes et essayèrent de reprendre des forces.

Dès le lever du soleil, Nihal parla à son dragon :

— Je dois encore te demander un grand effort, Oarf. Mais je te jure que je ferai en sorte que ce soit le dernier.

L'animal la regarda fièrement de ses yeux rouges et se dressa de toute sa hauteur. Nihal sourit. Ils montèrent en croupe et survolèrent les contreforts.

Au début, ils ne rencontrèrent pas trop de difficultés, et le dragon maintenait une allure soutenue. Mais le pire était à venir.

D'un coup, la masse rocheuse s'éleva, menaçante, devant eux, et la véritable ascension commença. Oarf ne pouvait plus voler horizontalement et il devait battre des ailes pour avancer en diagonale. Nihal sentit les muscles des ailes du dragon durcir sous l'effort.

— Courage, courage, lui murmurait-elle à l'oreille, penchée sur sa tête, et Oarf persévérait.

Le soir, ils installèrent leur camp en altitude et Laïo soigna Oarf. D'heure en heure, le vent se faisait plus glacé et le ciel plus lourd. Avant même qu'ils soient couchés, la neige se mit à tomber.

— Parfait, commenta Sennar, ironique, il ne manquait plus que ça.

Pendant trois jours, ils ne firent que monter. Le troisième soir, ils campèrent juste sous la ligne des nuages. Lorsque, pleins d'espoir, ils levèrent les yeux vers le ciel, ils n'aperçurent même pas l'ombre d'un sommet.

Sennar essaya d'allumer un feu magique pour les réchauffer, mais la chaleur qu'il dégagait était trop faible. Ils étaient donc obligés de dormir enroulés dans leurs manteaux, blottis sous les ailes d'Oarf, pour ne pas mourir gelés.

Le lendemain, ils pénétrèrent dans la couche nuageuse, et les choses empirèrent encore. Le vent y était plus glacé ; la neige les empêchait de voir et de respirer. Oarf faisait de son mieux ; cependant la montée était ardue, et la distance qu'ils parvinrent à parcourir de l'aube au coucher du soleil fut plus courte que la veille.

— Peut-être que la cime de ces montagnes n'existe pas et qu'au-dessus des nuages il n'y a que des dieux, dit soudain Laïo.

Nihal ne réussit pas à deviner si cette idée l'inquiétait ou le réjouissait.

Ils s'élevèrent encore pendant deux autres jours au milieu des nuages. Lorsqu'ils en émergèrent, un spectacle extraordinaire s'offrit à leurs yeux, et Nihal comprit pourquoi ce lieu avait été choisi comme sanctuaire.

Ces montagnes incarnaient le triomphe de la lumière. Le soleil y était incroyablement lumineux et tout, jusqu'au bleu cobalt du ciel, semblait resplendir. La glace qui recouvrait les sommets reflétait elle aussi les rayons du soleil en mille couleurs aveuglantes ; autour se dressaient des centaines d'autres sommets, à perte de vue. De la roche, seulement de la roche et les neiges éternelles, partout.

Ce déploiement de beauté leur redonna courage ; à présent que l'ascension était terminée, ils pensèrent que tout irait pour le mieux. Même si la chaleur du soleil ne parvenait pas à combattre le froid et le vent, la dernière partie du voyage s'annonçait plus facile.

Ils reprirent leur vol au-dessus d'une mer blanche et duveteuse, entourée par une multitude de pics dorés qui se découpaient sur le ciel.

Laïo n'arrêtait pas de se pencher dangereusement pour regarder en bas.

— C'est le néant, en dessous de nous ! s'exclama-t-il, excité, en indiquant les nuages qui dissimulaient la vallée.

Nihal et Sennar, eux, commençaient à s'inquiéter : ils ne volaient pas assez haut pour localiser le plateau. Ils durent interroger de nouveau le talisman. Nihal se concentra, mais elle ne réussit qu'à voir une nouvelle fois la lumière aveuglante du sanctuaire. Il lui sembla néanmoins qu'ils devaient continuer vers l'est et que ce qu'ils cherchaient se trouvait au centre du cirque montagneux.

Leur voyage dura deux autres jours. À l'aube du troisième, l'objet de leur quête se présenta devant leurs yeux éberlués. Ils le contemplèrent sans un mot en se demandant comment il était possible qu'un tel lieu existe à une telle altitude en plein hiver.

Glael, ou de la solitude

N

ihal, Sennar et Laïo regardaient, interdits, l'étendue verte qui se découpait sur fond des montagnes. Le soleil éclairait une plaine couverte de fleurs colorées si parfumées que leur arôme montait jusqu'à leurs narines. Émerveillés, ils atterrirent sur le plateau. En y posant les pieds, ils furent stupéfaits de la douceur du climat. Sur cette parcelle de terre perdue dans le ciel régnait déjà le printemps. C'était l'aube ; les rayons ambrés du soleil effleuraient les milliers de pétales charnus et l'herbe baignée de rosée. C'était un monde à part, isolé, et loin de tout.

Laïo se débarrassa de son manteau et se mit à rouler dans les fleurs avec un rire cristallin :

— J'avais raison ! C'est vraiment la demeure des dieux !

Le plateau n'était pas très vaste, et lorsqu'elle s'approcha de ses bords, Nihal découvrit qu'on pouvait apercevoir une grande partie de la Terre du Soleil, ainsi que quelques morceaux d'autres terres. Elle distingua la tache claire de Makrat qui s'étendait jusqu'au Grand Affluent, le Petit Affluent, son frère cadet, et le lac Hantir, argenté sous les premières lueurs du jour. Elle vit aussi la forêt de la base ; il lui sembla même entrevoir la base elle-même. De si haut, on pouvait peut-être même voir le village d'Éleusi et de Jona...

Son regard se porta encore au-delà, et elle sentit les battements de son cœur ralentir.

Au fond, là où les bois luxuriants de la Terre de l'Eau cédaient la place à un désert, commençait sa Terre d'origine, la Terre des Jours, tout ce qu'il restait de son peuple.

— Regarde là-bas ! s'exclama Laïo. Tu vois cette ligne noire vers le sud ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Sennar, qui s'était avancé lui aussi pour admirer le panorama.

— C'est la Terre de la Nuit, répondit l'écuyer. J'y ai peu vécu, et je la connais mal, mais c'est ma Terre...

— Il faut chercher le sanctuaire, l'interrompit Nihal.

— Chercher ? Pour quoi faire ? lança Laïo en se tournant et en pointant un doigt devant lui.

Nihal pivota sur ses talons et vit un immense édifice qui se dressait dans un coin du plateau. Il était tout en or et si imposant que la demi-elfe se demanda comment elle avait pu ne pas le remarquer. Le corps principal était rond et plat, fermé par une vaste coupole d'or surmontée d'une sphère : un soleil, en or lui aussi. Sur les côtés se trouvaient deux autres constructions, plus basses, coiffées de coupoles similaires. L'édifice entier, qui était un déploiement de pinacles et de voûtes, brillait de manière aveuglante.

Nihal se protégea les yeux de la lumière avec son bras, dégaina son épée et avança.

— Qui sait quelles merveilles il y a là-dedans ! cria Laïo, qui se précipitait déjà vers le sanctuaire.

Nihal le rattrapa par l'épaule :

— Attends ! Dans des sanctuaires se trouvent des gardiens qui ne veulent pas que les hommes en franchissent le seuil. Il vaut mieux que Sennar et toi restiez ici.

— N'y pense même pas ! protesta Laïo en se tortillant. Qu'est-ce qu'on serait venus faire ici, alors, nous deux ? Et s'il fallait combattre pour t'aider ? Nous devons rester à tes côtés. Ou nous y allons tous, ou personne n'y va.

Nihal interrogea Sennar du regard.

— Si les choses tournent mal, nous sortirons en courant ; toi, passe devant, dit le jeune homme.

Ils avancèrent en file indienne. Arrivés sous le porche, ils découvrirent une inscription dont les caractères alambiqués étaient difficiles à lire,

« Glael », la lumière. Nihal ne s'attarda pas à les regarder et entra, l'épée à la main.

— Suivez-moi à quelques pas, dit-elle à ses compagnons.

Mais Laïo l'avait déjà devancée. Cette fois, ce fut Sennar qui l'arrêta.

— Je comprends ton empressement à te jeter dans le pétrin, dit-il d'un ton acide. Cependant il serait plus sage d'obéir à ton chevalier.

Laïo le regarda d'un air irrité, mais il ralentit le pas.

L'intérieur du sanctuaire était d'une splendeur incroyable : un véritable déferlement d'or et de fresques. La vaste nef centrale était délimitée par des colonnes qui soutenaient une large voûte entièrement ajourée, de manière que les rayons de soleil, en pénétrant par la coupole, dessinent sur le sol des figures géométriques. Elle était flanquée de deux nefs plus petites, dont les parois étaient creusées de niches contenant des statues. Sous chacune d'elles figurait un caractère que Nihal ne connaissait pas. Son attention fut attirée par la représentation d'un homme imposant au regard fier et insoumis. Dans sa main brûlait une flamme vigoureuse qu'il avait l'air de maîtriser avec la force de ses doigts ; dans l'autre, il serrait une très longue lance.

Fascinée par ce personnage, la demi-elfe resta un moment à le contempler. Il lui semblait que les yeux de l'homme étaient dirigés sur elle ; elle avait presque l'impression qu'ils l'appelaient.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Sennar qui s'était arrêté derrière elle.

— Non, tout va bien, répondit-elle en sortant de sa rêverie.

Elle remarqua que la nef principale débouchait sur un autel, décoré par les branches dorées d'une plante grimpante. Suspendue au-dessus d'un haut piédestal et éclairée par un léger rayon de soleil, une pierre brillait d'un éclat surnaturel.

— C'est elle ? souffla Laïo.

— Je crois... je crois que oui, murmura Nihal, troublée.

Cela pouvait-il être aussi simple ? N'y avait-il pas de gardiens ?

Elle rengaina son épée et s'approcha de l'autel. Aussitôt, elle crut percevoir un son étrange. Elle tendit l'oreille.

— Qu'est-ce que..., commença Laïo.

Sennar lui fit signe de se taire.

L'air s'emplit peu à peu d'un chant aux accents funèbres, une complainte ou une litanie. Il ne provenait pas d'un endroit précis de la salle ; il était partout, et il n'avait ni écho ni profondeur. N'existait-il que dans leurs esprits ? Ils se regardèrent les uns les autres pour être sûrs qu'ils l'entendaient tous.

Bientôt, ils purent distinguer des sons articulés, peut-être des phrases. Leur sens était obscur, mais elles sonnaient à l'oreille de Nihal comme les paroles que lui avait adressées le gardien du sanctuaire de l'Eau, ou la formule rituelle qu'elle-même récitait quand elle s'appropriait le pouvoir renfermé dans la pierre. C'était en tout cas un chant dans la langue des Anciens Elfes, psalmodié par la voix triste et inquiétante d'une jeune fille.

— Qui es-tu ? demanda Nihal.

La voix se tut.

— Je suis Sheireen, une demi-elfe. Je viens chercher Glael, poursuivit Nihal.

Toujours le silence.

— J'ai besoin de la pierre pour combattre le Tyran qui détruit notre monde. En es-tu le gardien ?

La voix se remit à chanter, et cette fois les paroles étaient intelligibles :

Lumière, ma lumière,

Où est ma lumière ?

L'ombre l'a enveloppée

Dans son ténébreux sein l'a enlevée.

Soleil, mon soleil,

Où est parti mon soleil ?

La nuit l'a volé,

Dans l'obscurité profonde l'a emprisonné.

Vie, ma vie,

Où est ma vie ?

De mes doigts elle a fui,
Comme une fleur entre les ronces elle a flétri.

Un rire accompagna le dernier vers. Une sourde inquiétude s'insinua dans le cœur de Nihal. Elle tira son épée : le bruit du cristal noir glissant du fourreau résonna dans le silence.

— Pas de sang sur ce pavé ! fit la voix avec force. Pas de haine entre ces murs ! Baisse ton arme !

La demi-elfe rengaina immédiatement son épée.

— Je suis Sheireen, je te l'ai dit... Je t'en prie, montre-toi.

— Oh, je connais Sheireen, et je connais Shevvar. D'ailleurs, la lumière possède le feu, n'est-il pas vrai ? Shevvar détruit, et la lumière crée, n'est-ce pas ? répondit la voix. Mais si la lumière est la vie, pourquoi tout ici est-il mort ? Il fait si froid... J'ai si froid... Réchauffe-moi, mon garçon...

À cet instant, Laïo poussa un cri.

— Qu'est-ce qu'il y a ? souffla Sennar en courant vers lui.

— Rien... C'est juste que j'ai eu l'impression qu'une main me touchait, une main glacée..., répondit l'écuyer.

— Damnation !

Sennar fouilla les alentours du regard.

— Tu n'as rien à craindre, mon garçon, j'ai seulement froid..., reprit la voix. C'est dans ta chair que se trouve la chaleur, et non dans l'or de ces murs.

Et elle recommença à chanter.

Nihal ne savait pas ce qu'elle devait faire. Elle avait beau regarder dans toutes les directions, elle ne voyait rien. Et pourtant la pierre était là, devant elle, sans surveillance. Après tout, cet être invisible pouvait bien continuer à chanter ; elle n'avait besoin que du pouvoir. Elle s'approcha encore de l'autel, tendit la main vers la pierre... À l'instant même, l'obscurité s'abattit sur le sanctuaire. Il ne restait qu'un seul rayon de lumière, au centre de la salle.

— Arrête ! ordonna la voix d'un ton ferme et autoritaire.

— Elle est à moi, et personne ne doit la prendre. Tous ceux qui l'ont tenue dans leurs mains sont morts.

— Non, tu te trompes ! déclara Nihal. Ils ne sont pas tous morts. Je suis une demi-elfe, je peux contrôler son pouvoir. C'est pour cela que je suis là.

Le rayon de lumière se mit à danser à travers la salle, d'un angle à l'autre, puis autour de Laïo.

— Tu mens, tu mens, chantonna la voix d'un ton monocorde. Tu ne vois pas que je suis seule ? Il y a tant d'années que je veille sur cette pierre ! J'ai attendu, attendu si longtemps... Le soleil montait dans le ciel et se couchait, puis il se levait de nouveau et redescendait encore pendant des années, des milliers d'années. Et j'étais toujours seule, ici, dans ce froid. La dernière fois que quelqu'un est venu, c'était peut-être il y a mille ans, mais je ne lui ai pas donné la pierre...

— Que veux-tu que je fasse pour que tu me la confies ?

Le rayon de lumière s'immobilisa.

— Je veux la chaleur.

— Montre-toi et explique-moi ce que c'est que cette chaleur.

Le rayon se déplaça dans la salle ; l'obscurité se fit moins dense.

— Je suis là, tu ne me vois pas ? Je suis la lumière. Il y a très longtemps, moi aussi j'avais un corps ; et puis, lentement, il a disparu... Maintenant, j'ai froid, et je suis seule...

— Je ne te comprends pas, fit Nihal.

— Donne-moi la chaleur, et tu pourras prendre la pierre, dit la voix en riant.

Le rayon commença à caresser Laïo, passant sur ses boucles blondes, sur ses joues roses. L'écuyer, amusé par ce jeu, suivait des doigts le tracé de la lumière.

— Oui, continua la voix. Toi, tu l'as, la chaleur... je ne demande pas grand-chose... Je veux seulement quitter cette prison dorée, voir le monde, ne plus être seule. Quel sens cela a-t-il de rester enfermée ici ? Les elfes s'en sont allés il y a bien des années, et je suis ici à veiller sur une chose sans valeur... Emporte-la si tu veux, mais laisse-moi la chair...

— Je n'ai pas l'impression que cette espèce de gardien ait toute sa tête,

murmura Sennar en s'approchant de Nihal.

— Qu'est-ce que je dois faire ? chuchota la demi-elfe.

Elle n'obtint en guise de réponse qu'un regard confus.

— Tu désires la pierre ? demanda la voix.

— Oui, répondit Nihal.

— Alors, laisse-le-moi, et tu pourras la prendre.

— Qui ça ?

— Le garçon, répondit la voix, suave.

Laïo lança un regard angoissé à Nihal et commença à reculer.

— De qui... de qui parles-tu ? balbutia la jeune fille.

— Tu m'as comprise. L'enfant qui est avec toi, le petit garçon. Il est si chaud... Il redonne déjà des forces à mon cœur solitaire... Accorde-moi sa chair, et la pierre sera à toi.

Laïo se précipita vers la sortie. Aussitôt, le rayon de lumière se transforma en une femme, qui lui barra l'issue de son bras. Les portes disparurent ; il n'y eut plus que la froide consistance des murs en or. Le bras s'allongea ensuite vers l'autel et prit la pierre.

— La chair en échange du pouvoir..., dit la voix.

Dans la lumière apparut un visage très beau, mais triste et fou.

— Tu acceptes cet échange ? Au fond, je ne demande pas la lune ! Tu ne vois pas la douleur que j'éprouve dans ma solitude ?

Sa voix se fit plaintive :

— Aide-moi à fuir ce lieu que je hais, tu le peux...

Nihal regardait ce visage, à la fois terrorisée et ensorcelée, comme sous l'emprise de quelque magie. Ses yeux se fermèrent.

— Nihal ! l'appela Sennar en courant vers elle.

La demi-elfe se réveilla. Elle s'éloigna de la lumière et dégaina son épée.

— Peut-être que tu préfères me céder l'homme ? Il n'est pas aussi frais et pur que l'enfant, mais je m'en contenterais...

— Ne dis pas d'idioties ! Je ne me séparerai de mes amis pour rien au monde ! s'écria Nihal.

— Alors, donne-moi ton corps à toi, répondit la voix.

— Non ! hurla Nihal. Donne-moi la pierre et laisse-nous partir !

Le visage de l'apparition se tordit de colère. Elle fixa la demi-elfe un long moment, puis, brusquement, la lumière inonda de nouveau la salle, et le rayon disparut.

Stupéfaits, Nihal et Sennar regardèrent autour d'eux.

— Où diable est-elle passée... ? grommela le magicien.

Il se tourna vers Laïo.

— Nihal ! murmura-t-il, terrorisé.

La jeune fille pivota vers son écuyer, et la peur la saisit : les yeux du garçon étaient devenus d'or, sans iris ni pupilles. Un étrange sourire se dessina sur ses lèvres, et lorsqu'il parla, sa voix était celle de l'être de lumière :

— Tu n'as pas voulu accepter mon offre ? Eh bien, non seulement j'ai pris de moi-même ce que je désirais, mais je te punirai pour ta cruauté.

Nihal fit quelques pas en arrière.

— Laisse Laïo tranquille ! siffla-t-elle.

— Je t'avais demandé ton aide, rien d'autre, et tu me l'as refusée..., dit Laïo en avançant vers la demi-elfe, qui recula encore, terrorisée.

Il tendit la main vers elle, et de sa paume jaillit un rayon aveuglant, qui la heurta et la précipita dans les ténèbres.

L'écuyer courut vers le fond de la salle, où la porte réapparut, plus haute et plus imposante qu'auparavant.

— À vous maintenant de rester ici, dans la solitude et le désespoir, à souffrir du froid comme j'en ai souffert moi-même ! cria-t-il d'une voix de femme.

Il n'était plus qu'à un pas de la porte quand Sennar bondit devant lui. Un second rayon de lumière partit de la main de Laïo, mais il se brisa sur la barrière argentée en forme de cercle invoquée par le magicien.

— Attends un peu avant de partir, dit Sennar sur un ton conciliant.

Il regarda derrière Laïo : Nihal était toujours à terre. Il ne pouvait pas aller vers elle, sous peine de rester ici avec elle pour l'éternité.

— Je te comprends, crois-moi, reprit-il. Toutes ces années de solitude... Cela n'a pas dû être facile !

L'écuyer, prudent, le scruta d'un air soupçonneux.

— Oui, je te comprends. Je connais la solitude et le froid.

Sennar vit Nihal bouger une main.

— Qui es-tu ? Un magicien ? demanda la voix qui avait possédé Laïo.

— Pourquoi t'emparer de ce garçon ? continua Sennar. C'est bien toi qui as été chargée de veiller sur la pierre, non ?

Laïo le fixait toujours, interdit.

— Cela a toujours été ton devoir, ou je me trompe ? C'est pour cela que tu as été créée...

— Tu as raison, mais je suis tellement seule...

Une ombre de tristesse passa dans les yeux d'or de Laïo. Dans son dos, Nihal se relevait lentement.

— Tu es en train de faire du mal à un innocent. Je suis sûr qu'une chose de ce genre ne t'est pas permise.

— C'est vrai, mais j'ai froid, si froid...

— Tu dois juste décider qui est digne de posséder la pierre, rien d'autre ! Le garçon que tu veux garder avec toi n'est pas coupable. Tu ne peux pas le prendre, ce que tu es en train de faire est grave, et tu le sais.

Laïo laissa tomber ses bras le long de son corps et regarda le sol d'un air désespéré. Voyant Nihal dégainer son épée, Sennar lui fit signe que ce n'était pas le moment d'agir.

— Tu connais Ael ? poursuivit-il.

Laïo releva la tête.

— La Suprême Dame des Eaux, répondit la voix par sa bouche, gardienne de la pierre de la Terre de l'Eau... Bien sûr que je la connais.

Sennar se tourna vers Nihal.

— Sheireen, montre-lui où se trouve Ael à présent, dit-il.

La demi-elfe le regarda sans comprendre.

— Le talisman, expliqua Sennar.

Elle fouilla sous son manteau et, avec calme et prudence, elle s'approcha de Laïo qui la foudroya d'un regard glacé. Quand la demi-elfe montra le talisman, les yeux du garçon s'assombrirent.

— Tu connais cette amulette ? demanda le magicien.

Laïo hocha la tête.

— Alors, tu sais aussi quelles sont ces pierres. Celle-ci, c'est Ael. Son essence est renfermée en elle.

Laïo la regarda avec intérêt.

— Ael n'est plus seule, elle a abandonné son sanctuaire et maintenant elle garde la pierre que nous possédons. Voilà ton unique possibilité de quitter ce sanctuaire que tu hais tant : viens avec nous. Tu ne seras plus seule, tu voyageras de Terre en Terre à la recherche de la paix, et tu verras des milliards de merveilles. C'est le seul moyen de t'échapper d'ici.

— Non, je ne veux pas ! La chair de ce petit garçon est si chaude...

— Laisse-le ! ordonna Sennar. Il ne t'appartient pas, sa vie n'est pas à toi. Tu es en train de commettre une faute très grave.

Il prit le talisman des mains de Nihal et le souleva devant les yeux de Laïo.

— C'est cela, la solution. Tu n'as pas envie de faire davantage de mal à cet enfant au cœur pur, n'est-ce pas ?

Pendant ce temps, Nihal s'était faufilée derrière le dos de son écuyer et attendait, l'épée au poing.

— Laisse-le, insista Sennar. Libère-le et accomplis ton devoir.

Le talisman oscilla devant le regard de Laïo, qui le suivait, hypnotisé. Droite, gauche, droite, gauche... Enfin, il ferma les yeux et l'obscurité se fit une nouvelle fois dans le sanctuaire. Ensuite, une lumière aveuglante déchira les ténèbres et fusa dans la pierre, qui gisait à présent sur le sol. On entendit le bruit d'un corps qui tombait par terre.

— Laïo ! cria Nihal en cherchant son écuyer à tâtons.

Elle prit sa tête entre ses mains.

— Tu vas bien ? souffla-t-elle.

— Allons-nous-en le plus vite possible, lança Sennar. Dépêchez-vous !

Dans l'obscurité, Nihal saisit la pierre, puis chargea Laïo sur ses épaules, et ils coururent vers la porte.

Une minute plus tard, ils retrouvaient la lumière du plateau.

Nihal déposa Laïo sur l'herbe et essaya de le réveiller. Au bout de quelques instants, il ouvrit les yeux et porta la main à sa poitrine.

— Tout... tout est en ordre ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Nihal poussa un soupir de soulagement.

— Oui, tout est en ordre, répondit-elle avec un sourire.

Ensuite, elle récita la formule rituelle et rangea la pierre dans son alvéole.

L'obsession d'Ido

Ce soir-là, Ido était seul, et il n'avait pas sommeil. Assis devant sa tente, au sommet de la colline, il fixait le panorama d'un œil vide. Il était mélancolique, et ce qu'il voyait ne lui remontait pas le moral. La plaine inondée par le clair de lune, le ruban argenté du fleuve qui la traversait... Il aurait trouvé ce paysage d'une beauté poignante sans la vague ligne sombre qu'il apercevait à l'horizon, là où le ciel s'unissait à la terre. Le camp ennemi.

Le gnome n'était pas du genre à se décourager, mais là il se sentait vieux et fatigué.

Il fit courir la main sur sa longue barbe, puis tira sur sa pipe.

« Vieil imbécile ! se dit-il. Ce n'est pas le moment de se laisser abattre. Ton vrai problème, c'est que Nihal te manque... »

Eh oui, c'était ça, la vérité. Cela faisait maintenant presque deux mois que Nihal était partie.

Ido n'était pas non plus du genre à s'émouvoir facilement. Cependant, lorsqu'il avait vu son élève s'envoler pour sa mission sur les ailes d'Oarf, son cœur s'était serré. Il était de nouveau seul.

Il s'était dit que sa tristesse passerait vite, que la guerre l'entraînerait bientôt dans son tourbillon et qu'il se sentirait de nouveau fort et brave, comme avant. Hélas, cela ne s'était pas passé ainsi. Les journées s'écoulaient lentement ; pour chasser sa mélancolie, le gnome s'était jeté corps et âme dans la bataille. Il s'était installé dans le campement de la Terre de l'Eau le plus proche du front, et, alors que l'hiver avançait en même temps que l'armée ennemie, Ido ne se ménageait pas : il planifiait

des attaques, guidait les manœuvres et luttait de toutes ses forces, dévoré par le besoin de combattre.

Ses soirées, elles, étaient solitaires, et il les passait dans sa tente à fumer nerveusement. Il n'avait envie de parler à personne. Il s'était rendu compte que pendant toutes ces années il n'avait pas réussi à se lier vraiment avec qui que ce soit. Il avait l'impression d'être revenu en arrière, à l'époque où il avait rejoint l'armée des Terres Libres. Sa vie n'était qu'une suite d'habitudes : entraînements, batailles, repos ; chaque jour était identique au précédent. De temps en temps, il montait sur Vesa, son dragon écarlate, et s'éloignait pour une journée entière. Chaque fois qu'il s'élevait dans les airs, il constatait avec tristesse que la ligne de front avait encore reculé. Ils n'arrivaient pas à gagner du terrain. Pis, ils alignaient défaite après défaite.

« Cesse de ruminer ! » s'enjoignit-il.

Il détourna les yeux de la plaine, aspira une dernière bouffée et vida sa pipe. Le lendemain, une autre bataille aurait lieu, une nouvelle occasion de noyer cette stupide mélancolie dans le combat. Il se retira dans sa tente.

Le matin suivant, l'air était gelé et l'haleine se figeait en petits nuages compacts.

Ido chevauchait Vesa, prêt à affronter l'ennemi ; Mavern était à ses côtés, lui aussi sur son dragon.

— Tu m'as l'air fatigué, dit le général.

— Ça doit être la vieillesse, essaya de plaisanter Ido.

— Les gnomes ne vieillissent pas aussi vite que les humains.

— Hélas, ça leur arrive, à eux aussi.

Mavern sourit ; Ido soupira et regarda devant lui. Il voyait la ligne ennemie, plongée dans un silence glacial, le silence d'une armée de fantômes. Il avait beau connaître cette scène, il n'avait pas encore réussi à s'y habituer. Sans s'attarder sur les silhouettes grisâtres du premier rang, il fixa les fammins disposés derrière, ces créatures monstrueuses aux longues pattes et au poil roussâtre qui, au moins, ne lui figeaient pas le sang d'un gel mortel.

Le hurlement de la charge le prit presque par surprise. Il éperonna

promptement Vesa et s'éleva aussitôt dans les airs.

Le gnome se jeta dans la bataille, se déchaînant sur les troupes ennemies. De temps en temps, il était attaqué par les oiseaux qui crachaient du feu, mais leurs assauts n'étaient pas difficiles à déjouer. Bref, c'était une bataille comme les autres.

Soudain, Ido sentit l'air vibrer, et il comprit qu'il était suivi par un chevalier du dragon. Il n'y avait que les ailes d'un dragon pour produire ce son sourd et menaçant.

Quelque chose en lui se réveilla. « Un adversaire digne de ce nom, enfin ! »

Il prit de l'altitude et se retourna pour voir qui était son ennemi. La première chose qui le frappa fut la couleur rouge.

Tout à coup, une image lui revint à la mémoire : il y avait un chevalier vêtu de rouge le jour où la barrière des nymphes avait été abattue ! Il ne pouvait pas l'oublier : c'était lui qui avait obligé Nihal à combattre contre Fen. En un instant, devant la silhouette de ce chevalier écarlate monté sur un dragon noir, Ido se souvint de tout.

Nihal se tenait immobile devant Fen, alors que le fantôme l'attaquait. Ido avait couru vers elle et un odieux rire de moquerie s'était fait entendre.

« Tuer ou être tué, chevalier ! »

Le guerrier écarlate voltigeait autour d'elle, sur la croupe d'un dragon noir.

« Nihal, bats-toi, nom d'un chien ! » avait hurlé Ido.

Puis, mû par une rage inexprimable, il s'était jeté sur le chevalier le temps de quelques estocades. Il ne l'avait même pas regardé en face ; il n'avait pas non plus prêté attention à son armure. Il l'avait touché, puis la bataille les avait séparés. Nelgar s'était posté à ses côtés, et le gnome l'avait perdu de vue.

Ido sentit monter en lui la même colère que ce jour-là. Cette fois, il n'y

aurait personne pour les séparer ; il lui ferait payer le prix de la souffrance de Nihal. Une vigueur toute neuve s'empara de lui. Il talonna Vesa, se lança sur le chevalier du dragon noir et abattit son épée avec violence.

— C'est moi, ton ennemi, murmura-t-il entre ses dents.

L'autre se tourna vers lui. Il était imposant, et son armure rouge ne laissait pas un morceau de peau à découvert ; même son visage était caché. Un démon rouge comme le sang. Il avait une épée, rouge elle aussi, de la même couleur que Vesa. Ido ne voyait pas ses yeux. Il avait l'impression d'affronter un guerrier sans âme.

Le chevalier leva son épée en guise de salut, puis se jeta sur lui. Ils luttèrent avec acharnement. Le guerrier avait un style assez proche de celui d'Ido : il se déplaçait peu, et sa force résidait aussi dans son jeu de poignet. Cela aurait rendu la compétition plus intéressante si Ido n'avait pas été aveuglé par la rage.

Le gnome fut touché à la main, et Vesa battit en retraite. « Malédiction ! Du calme, reste calme ! »

Un ricanement moqueur retentit derrière le masque de son adversaire :
— Je vois que tu commences à t'échauffer...

Ido fondit de nouveau sur lui et se mit à frapper avec encore plus de fougue. Pendant toutes ses années de bataille, il n'avait jamais éprouvé ce qu'il éprouvait là ; il n'avait jamais haï aucun de ses ennemis, et il n'avait jamais perdu son calme.

Il s'approcha autant que possible et poussa Vesa à attaquer le dragon avec ses griffes et ses dents. Le rythme du duel s'accéléra, mais le mystérieux chevalier ne sembla pas perturbé et continua à parer tous les coups.

C'était un grand spadassin, Ido était obligé de l'admettre. Fort et vigoureux, agile et malin. Un guerrier hors du commun. Depuis combien de temps ne s'était-il pas mesuré à pareil adversaire ?

Il suffit d'un instant de distraction, un geste moins sûr, une légère erreur de calcul... L'estocade du chevalier écarlate fit mouche, et le casque d'Ido vola dans les airs. Le gnome perdit l'équilibre ; il dut s'agripper à Vesa pour ne pas tomber. Lorsqu'il se redressa, l'épée de son

adversaire était pointée sur sa gorge. Ido eut à peine le temps de jurer.

« C'est fini ! » songea-t-il.

— On dirait que tu es fichu ! railla le chevalier.

Son épée fendit l'air dans un mouvement rapide et précis.

Ido ferma instinctivement les yeux et sentit la lame lui lacérer la poitrine.

Le souffle lui manqua, mais il eut soudain l'impression que quelqu'un le traînait. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il s'aperçut que Mavern le portait sur la croupe de son dragon. Vesa, lui, était resté pour essayer d'entraver le vol du chevalier écarlate.

— Nous n'en avons pas terminé, espèce de lâche ! hurla son ennemi.

Ido s'était fait soigner de mauvaise grâce. Furieux, il avait fait une scène à Mavern : « Pourquoi diable t'en es-tu mêlé ? lui avait-il dit entre un râle de douleur et un autre dès la fin de la bataille.

— Au cas où tu ne t'en serais pas aperçu, je t'ai sauvé la vie, avait répondu le général.

— Je m'en tirais très bien tout seul !

— À en juger par la blessure qui te barre le torse, on dirait le contraire.

— Tu n'avais pas à t'interposer, un point c'est tout ! »

Mavern n'avait pas voulu discuter davantage : « Il est évident que tu ne sais pas ce que tu dis », avait-il tranché.

Ensuite, Ido était resté seul avec le magicien qui le soignait. Il avait une vilaine entaille, mais la blessure n'était pas profonde.

En réalité, le gnome était surtout furieux contre lui-même. Il s'était comporté comme un idiot. Quarante ans passés à se battre, et jamais, au grand jamais, il n'avait mené un duel d'une manière aussi honteuse. Il s'était fait avoir comme un blanc-bec ; pis, il s'était enfui pour la première fois de sa vie.

« Moi qui ai enseigné le calme à Nihal, je perds la raison face au premier adversaire venu ! » se répétait-il.

Bien plus que la plaie, c'était la défaite qui le brûlait, et le dernier mot,

lancé avec indifférence par son ennemi. « Lâche. »

Ido dut rester au lit pendant quelques jours. Sa blessure s'étant infectée, le magicien à qui on l'avait confié s'était montré catégorique. Il l'avait enfermé dans sa tente et lui avait même interdit son ultime consolation, sa pipe.

Il ne restait au gnome qu'à ressasser ce qui s'était passé et à maugréer contre son adversaire. Jusqu'à l'obsession.

Il trouvait indignes sa joie et l'excitation qu'il avait éprouvées lors du combat. Elles lui rappelaient la sombre époque où il combattait pour le Tyran. Il y avait aussi la honte, et le souvenir de l'insulte jetée avec mépris qui lui résonnait encore aux oreilles. Enfin, leur première rencontre sur le champ de bataille, la cruauté avec laquelle cet homme avait traité Nihal... Tout se mêlait dans sa tête, se confondait dans le délire de la fièvre. Seul dans sa tente, Ido était tourmenté par son passé. Il n'avait pas renié le choix qu'il avait fait, ni la cause pour laquelle il combattait, mais il pensait sans cesse au guerrier écarlate. Dans le vide laissé par Nihal, la bataille avait acquis une nouvelle signification.

Une fois Ido guéri, les fantômes qui avaient hanté sa convalescence se dissipèrent, mais pas son envie d'affronter de nouveau le chevalier du dragon noir. Pour commencer, il décida qu'il était temps de rendre son épée plus performante. Il en avait assez de passer la moitié de son temps sur le champ de bataille à pourfendre des ombres. Même avec l'enchantement que les magiciens invoquaient sur les armes, il fallait toujours au moins six ou sept coups pour avoir raison des morts ressuscités par le Tyran.

C'est pourquoi le gnome prit un jour de permission et alla trouver Soana.

La magicienne qui avait initié Nihal aux arts magiques séjournait alors dans le campement principal de la Terre de l'Eau, où elle aidait la

nymphes Thérises à coordonner les troupes. Comme l'endroit était proche, Ido l'atteignit en moins d'une heure.

Il la trouva affairée, et fascinante comme toujours. Depuis la mort de Fen, l'homme qu'elle aimait, Soana ne portait que des tuniques noires, qui faisaient ressortir sa pâleur. Elle lui sembla vieillie ; quelques fils gris parsemaient sa chevelure couleur ébène et un réseau de fines rides entourait ses yeux sombres, mais elle était encore très belle.

La magicienne l'accueillit comme un vieil ami. Certes, elle avait des manières un peu froides, une sorte d'aura qui lui donnait l'air inaccessible, mais Ido appréciait cette distance qu'il y avait entre eux. En outre, quelque chose les unissait au-delà de toute divergence, ou plutôt quelqu'un : Nihal.

Ils parlèrent du front et de la guerre ; puis Ido lui présenta sa requête.

Lorsqu'il eut terminé, Soana le regarda d'un air soucieux.

— Tu dois me dire avec précision à quelles fins te servira ton épée, afin que je puisse invoquer l'enchantement le plus adapté. Les formules que nous utilisons déjà ne te suffisent pas ?

Ido soupira.

— Elles ne sont pas assez efficaces. En tout cas, pas contre les généraux du Tyran, qui ne sont pas des guerriers normaux. La puissance de leurs armes est augmentée par d'obscures sortilèges ; or c'est à eux que j'ai affaire. J'ai besoin d'une épée qui puisse rivaliser avec les diableries du Tyran.

Soana fronça les sourcils :

— Tu es en train de me demander une formule interdite ?

— Tu sais très bien que je ne ferais jamais une chose pareille...

— Alors, de quoi as-tu besoin ?

Ido hésita avant de répondre :

— Mon frère avait une armure très spéciale, presque vivante ; quand il était touché, elle se réparait toute seule. Comment peut-on venir à bout d'une cuirasse de ce genre ?

Le gnome se tut et baissa les yeux. C'était la première fois qu'il parlait de son frère depuis que celui-ci avait été exécuté, vaincu par Nihal.

Soana réfléchit un long moment.

— Ce ne sont pas des enchantements faciles à contrer, surtout au moyen de formules autorisées, finit-elle par dire.

À ce stade, Ido décida de lui avouer ce dont il s'agissait :

— J'en ai besoin pour me venger d'un chevalier qui m'a battu et qui a fait du mal à Nihal.

— Le chevalier écarlate... Deinoforo, dit sombrement Soana.

Ido se contenta d'acquiescer. C'était donc le nom de son ennemi.

— Combien de temps comptes-tu rester ici ? demanda la magicienne.

— Je dois repartir demain.

— Laisse-moi ton épée, je verrai ce que je peux faire.

Ido passa la nuit au campement. Il se réveilla de bonne heure et se rendit aussitôt chez Soana.

La magicienne était déjà debout. Le gnome vit son épée, appuyée contre une chaise. Elle émettait des reflets bleutés et était devenue étrangement transparente. Il en fut préoccupé : cette épée était sa vie.

— Cela n'a pas été facile, dit Soana.

Sa voix était fatiguée, et elle avait les yeux cernés.

— J'ai dû épuiser toute mon énergie.

Ido fut pris de remords :

— Je ne voulais pas que tu passes une nuit blanche à cause de moi...

— Je l'ai fait avec plaisir, répondit Soana en souriant. Cela m'a rappelé le bon vieux temps, quand j'allais à la forge de Livon et que j'appliquais ma magie sur ses épées pendant des heures.

Elle tendit son épée au gnome.

— J'ai imposé dessus une version plus puissante de l'enchantement du feu que nous invoquons sur les armes avant la bataille. En outre, j'ai endurci la lame avec l'enchantement de lumière, le plus fort que je connaisse. Ce sont des formules particulières, assez proches de celles interdites, cependant elles sont encore tolérées. Je n'en ai fait usage que de très rares fois.

Ido inclina la tête et prit son épée.

— Merci...

— Cette nouvelle arme te permettra de vaincre les morts avec facilité. Elle t'aidera aussi au cas où tu aurais affaire à des armures renforcées par quelque sortilège obscur. Mais, malheureusement, l'ombre n'est vaincue que par une ombre encore plus épaisse. La seule chose qui puisse contrer une formule interdite est une formule interdite de puissance supérieure.

— Ne t'inquiète pas, ton travail suffira. Il n'y a pas que l'épée qui compte, il y a aussi le bras qui la manie.

Ido rangea l'arme dans son fourreau.

— Il est temps que j'y aille, conclut-il. Merci infiniment.

— Ce n'est rien, tu es un ami, dit Soana. Quoi qu'il arrive, essaie de ne pas perdre ta lucidité.

Ido prit un air étonné, mais la comédie ne marchait pas avec Soana.

— À présent tu es seul, et il est facile de céder à l'obsession de la guerre. Quel que soit le mal qu'il ait pu faire à Nihal, un chevalier au dragon noir n'en reste pas moins un ennemi comme les autres.

— Je m'efforcerai de m'en souvenir, dit Ido en souriant.

Un adieu

N

ihal, Sennar et Laïo se remirent en route le lendemain. Ils volèrent d'abord au-dessus des nuages, de cime en cime, pour profiter de la douceur du soleil hivernal. Ce n'est que le troisième jour qu'ils descendirent sous la couche nuageuse. Le septième, ils arrivèrent sur la plaine.

Le soir, avant de rejoindre la base où Nihal avait terminé sa formation de chevalier du dragon avec Ido, la demi-elfe prit Sennar à part.

— Nous ne resterons au campement que le temps de nous informer sur le moyen de franchir le front.

— Pourquoi tant de hâte ? demanda Sennar.

— Parce que Laïo, convaincu que nous nous y arrêterons trois jours, ne se méfiera pas, répondit-elle sans le regarder.

— Tu ne vas quand même pas...

La jeune fille se retourna vivement :

— Je suis obligée de le faire.

— Tu n'arriveras pas à le laisser là-bas, tu le sais.

— Il ne peut pas venir avec nous. C'est trop dangereux.

— Si tu veux un conseil, réfléchis-y, insista Sennar. Ne lui fais pas subir un tel affront.

Nihal fixa le sol un long moment ; le jeune homme comprit qu'elle hésitait.

— Je n'ai pas le choix, dit-elle enfin. Tu as oublié ce qui s'est passé dans le sanctuaire ?

— Ne sois pas stupide, cela aurait pu m'arriver à moi aussi, ou même à

toi. Laïo t'a sauvé la vie.

— Laïo n'est ni un guerrier ni un magicien. Ç'a été une erreur de l'emmener avec nous. Le laisser à la base sera ma façon à moi de lui sauver la vie.

— Mais...

— Qu'est-ce qui te prend ? l'interrompit brusquement Nihal. Toi et Laïo ne vous êtes jamais supportés. Tu crois que je ne m'en suis pas rendu compte ? Pourquoi, tout à coup, tu insistes pour que nous l'emmenions avec nous ?

Sennar ne trouva pas les mots pour lui répondre. La vérité, c'était qu'il pensait que, cette fois, cela tombait sur l'écuyer, mais qu'un jour Nihal pouvait aussi bien faire la même chose avec lui. Il resta silencieux, les yeux rivés au sol.

— De toute façon, ma décision est irrévocable, trancha-t-elle.

Toute la journée, Sennar évita de croiser le regard de l'écuyer : il avait l'impression d'avoir en face de lui un condamné à mort qui ignorait la sentence. Laïo, lui, continuait à évoquer les mois passés au campement.

— Pendant combien de temps resterons-nous là-bas ? demanda-t-il après avoir raconté à Sennar les fréquentes sautes d'humeur du gnome et les jets de fumée révélateurs de sa pipe.

— Trois jours, répondit Nihal.

Ces paroles scellèrent le destin du jeune écuyer.

L'air s'était radouci : le printemps n'était plus très loin.

Quand ils eurent retrouvé la base, avec sa palissade et ses cabanes spartiates, la plupart des soldats les reconnurent et leur firent la fête. À la grande surprise de Nihal, parmi ceux qui accueillirent avec joie son écuyer se trouvaient plusieurs filles. Elle n'aurait jamais imaginé que Laïo ait pu être un briseur de cœurs.

Elle laissa le garçon à ses admiratrices et alla faire un tour seule dans le camp. Elle passa d'abord devant le logement qu'elle avait occupé

pendant le mois de son séjour à la base, puis devant celui d'Ido. Elle avait presque espéré rencontrer son maître, mais se douta qu'à cette heure le gnome devait se trouver sur le front de la Terre de l'Eau, là où la situation était le plus critique. Elle revit ensuite l'arène où elle avait rencontré Oarf et où elle s'était entraînée avec lui. C'était là aussi qu'elle s'était battue pour la première fois contre Ido, et qu'elle avait été vaincue. Enfin, elle se rendit près des écuries, sur le lieu où, un an et demi plus tôt, elle avait blessé Sennar. À présent, la cicatrice sur la joue du magicien ne se voyait plus qu'à contre-jour ; elle était quand même là, pour lui rappeler le mal qu'elle lui avait fait.

L'après-midi, Nihal alla voir le surintendant de la base pour qu'il lui dise comment rejoindre le front et franchir la frontière.

Nelgar étudia longuement la carte. Son visage pacifique était sérieux et concentré ; personne n'aurait jamais soupçonné que ce petit homme à la silhouette trapue était l'un des généraux les plus puissants de l'armée des Terres libres.

— Le seul moyen, c'est de passer par les monts de la Sershet, dit-il enfin. La zone est trop inaccessible pour qu'on y envoie des troupes, et personne ne vous y remarquera. En revanche, il vous faudra monter en altitude ; de plus vous serez en territoire ennemi, ajouta-t-il. Pourquoi y vas-tu ? lança-t-il à brûle-pourpoint.

— Le caractère secret de ma mission ne me permet pas de vous le révéler... Je vous prie de faire comme si je n'étais jamais venue ici, répondit Nihal, mal à l'aise. Il y a une autre faveur que je voudrais vous demander.

— Dis-moi.

— Je partirai cette nuit, mais je ne souhaite pas que Laïo m'accompagne ; ce serait trop dangereux. Je vous prie de lui interdire de me suivre quand il aura découvert que je ne suis plus là.

— Si je me souviens bien, Laïo et toi ne vous êtes presque jamais séparés. Ce ne sera pas facile de le retenir ici !

— Eh bien, si c'est nécessaire, enfermez-le dans une cellule.

Nelgar la regarda d'un air étonné.

— Je ne veux pas qu'il lui arrive malheur, lâcha la demi-elfe.

Ce soir-là, Laïo se coucha tard, et Nihal et Sennar durent retarder leur départ. La jeune fille resta éveillée sur son lit de camp jusqu'à ce que la respiration de l'écuyer devienne régulière, ce qui prouvait qu'il dormait profondément. Là, elle décida que l'heure de partir était arrivée. Elle se leva, jeta un dernier regard à son ami, lui posa un léger baiser sur la joue et sortit en hâte, avant d'avoir le temps de le regretter.

Sennar l'attendait dehors. Elle courut vers les écuries en lançant :

— Je vais voir Oarf.

Cette nuit-là, il y avait de nombreux dragons dans les stalles, mais un seul veillait. Nihal s'approcha de lui, sourit et lui caressa la tête ; Oarf leva vers elle des yeux tristes et suppliants. La jeune fille détestait l'idée de l'abandonner, mais pénétrer en territoire ennemi avec un dragon tenait du suicide.

— Pardonne-moi, Oarf. Tu sais que je voudrais rester toujours avec toi. Cette fois-ci, crois-moi, je ne peux pas. Nous devons nous rendre sur les terres occupées sans que personne ne nous voie. Je suis désolée.

Le dragon dégagea sa tête et repoussa la main de Nihal.

— Ne fais pas le fier avec moi, je sais que tu peux comprendre, fit sa maîtresse que le regard hautain de l'animal avait mise mal à l'aise. Je reviendrai bientôt, je te le promets.

Oarf la fixa encore de ses yeux rouges.

— Adieu ! lança Nihal, et elle sortit sans se retourner.

CHEZ LES ENNEMIS

Chaque nuit, le Chasseur parcourt tout l'arc du ciel, de l'est à l'ouest.

Il est composé de vingt étoiles, dont les deux premières sont très brillantes. L'une d'elles a la couleur de l'eau de mer, l'autre des braises rougeoyantes. Elles sont jumelles dans le ciel, et elles dansent l'une autour de l'autre dans un mouvement parfait et perpétuel. Je les ai appelées Iresh, « les Danseuses ».

Note de l'Astronome royal, Observatoire de Seferdi, fragment

Mauvais présages

S

ennar et Nihal quittèrent la base à cheval, bien décidés à mettre le plus de lieues possible entre eux et Laïo. Tandis qu'ils galopaient à bride abattue sous la lumière de la lune, Nihal tendait l'oreille : apparemment, personne ne les suivait.

En huit jours, ils furent au pied des monts de la Sershet et deux jours plus tard, ils arrivèrent aux abords du premier col. Après avoir abandonné leurs chevaux dans un village, ils commencèrent l'ascension à pied. Au début, la pente était plus douce et la montée ne devint vraiment ardue que dans la dernière partie. Le matin du troisième jour, ils atteignirent le col.

Dans le passé, avant que le Tyran ne mette la main sur cette région, le commerce entre la Terre du Soleil et celle des Jours était florissant grâce aux nombreux passages creusés dans les montagnes par les hommes et les demi-elfes. En temps de paix, ils avaient été très fréquentés et, bien qu'inaccessibles, les montagnes n'étaient pas si désolées : elles étaient traversées par les routes reliant les deux Terres, bordées d'auberges et de marchés, où les voyageurs pouvaient se restaurer et vendre leurs marchandises.

À présent, la situation avait changé, et plus aucun des cols n'était utilisé. Beaucoup avaient été détruits lors des batailles ayant suivi le massacre des demi-elfes, d'autres avaient été comblés pour rendre impossible le franchissement des frontières ; quelques-uns enfin, les plus reculés, étaient simplement laissés à l'abandon. Et nul ne savait lesquels étaient encore praticables. Nihal et Sennar espéraient que le premier serait le bon ; cependant la chance ne leur sourit pas.

Le col qu'ils avaient atteint le matin du treizième jour était accessible. Mais dès qu'ils l'eurent franchi et qu'ils débouchèrent dans la vallée, ils comprirent que les choses ne seraient pas aussi simples.

— Nous aurions dû le prévoir..., dit Sennar.

À quelques centaines de pas plus bas, une énorme muraille grimpait le long des montagnes, leur barrant la route. Elle était haute et large, formée de blocs de pierre grossièrement taillés. Toutes les trois cents brasses se dressait une tour de guet, et des fammins allaient de l'une à l'autre.

Avant d'entreprendre leur long voyage, Nihal et Sennar avaient discuté avec Ido de la situation dans les Terres conquises par le Tyran. Le gnome avait bien parlé d'un mur, mais il avait dit qu'il ne montait pas dans la partie la plus élevée des montagnes ; or, il s'élevait en face d'eux. Le Tyran n'était pas resté inactif les vingt dernières années...

— On ne peut pas passer par là, commenta Sennar.

— Et alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On n'a pas le choix : il faut trouver un autre col.

Ils redescendirent dans la vallée et remontèrent une nouvelle fois. Le temps avait changé et ils essuyèrent une violente tempête de neige.

Nihal redoutait le moment où ils mettraient les pieds dans sa patrie perdue, car plus elle s'approchait du lieu des massacres, plus les esprits la tourmentaient.

Au bout de cinq jours de marche, ils atteignirent le deuxième col, où une autre mauvaise surprise les attendait : le passage n'existait plus. De lourds rochers bloquaient la route qui serpentait entre les montagnes. L'œuvre des fammins, probablement.

Ils se remirent en marche, courbés sous la neige, à la recherche d'un autre passage. Quatre jours plus tard, ils arrivèrent en vue d'un troisième col, mais la tourmente ne leur permit pas d'en estimer l'état.

— Tu restes ici, et moi je vais voir, proposa Sennar.

— Pas question ! déclara Nihal. On y va ensemble.

— Je te rappelle qu'on n'est pas en balade ! Ne bouge pas d'ici.

Sennar avança dans la tempête, se protégeant les yeux. Une centaine de mètres plus loin, il s'arrêta net : à ses pieds s'ouvrait un précipice.

Il fit encore quelques pas et se pencha légèrement. Un peu plus bas, un sentier très étroit longeait la pente. La voie était libre.

Il retourna auprès de Nihal aussi vite qu'il put.

— Le col est praticable, annonça-t-il.

— Des traces de fammins ? l'interrogea la jeune fille.

Ces paroles firent l'effet d'une douche froide sur Sennar.

— À vrai dire, je n'ai pas regardé... En tout cas, il n'y a pas de mur fortifié.

— Tiens-toi prêt à lancer un enchantement, dit-elle en se mettant en route.

Arrivés au bord du gouffre, ils analysèrent mieux la situation. Ils n'avaient pas de corde pour se laisser glisser sur le chemin, qui se trouvait à une dizaine de brasses. Nihal s'esclaffa.

— Je peux savoir ce qu'il y a de drôle ? demanda Sennar.

— Je t'imaginai en train de descendre par là.

— Cela ne me pose pas le moindre problème, répondit Sennar en s'approchant du précipice.

Sur ce, il se jeta en bas.

— Sennar ! hurla Nihal.

Elle le suivit des yeux et soupira de soulagement : le magicien planait dans les airs.

— Tu es un vrai gentilhomme ! ironisa Nihal. Est-ce qu'on abandonne ainsi une dame ?

— Je ne vois pas de dame ici, répondit Sennar, seulement d'intrépides chevaliers...

Nihal rit et entreprit la descente. Elle s'en sortit d'abord très bien, mais au dernier moment sa main gauche la trahit, et elle tomba brutalement sur le sol.

Sennar ne perdit pas l'occasion de se moquer d'elle :

— La prochaine fois, je te porterai dans mes bras !

— C'est à cause du froid, se justifia la demi-elfe, embarrassée. Je ne sens plus mes doigts, ils sont gelés...

Elle se releva en toute hâte et dégaina son épée.

Sennar, lui, se prépara à réciter une formule.

Le chemin était si étroit qu'ils devaient marcher l'un derrière l'autre. D'un côté, il y avait une paroi verticale, de l'autre, un profond gouffre ; partout autour, des rochers abrupts.

— Je passe devant, dit Sennar.

Nihal lui emboîta le pas. Ils avançaient avec précaution sur le terrain glacé : il leur aurait suffi d'un seul faux pas pour dévisser et tomber tout en bas. Arrivés à un coude, ils ralentirent et regardèrent derrière l'éperon rocheux : aucune trace de fammins. Le paysage n'avait pas changé, à tel point qu'ils auraient pu se croire encore sur la Terre du Soleil. Cependant, la prudence était de mise : ils se trouvaient en territoire ennemi.

Il leur fallut quatre jours pour descendre des monts de la Sershet. Par chance, le versant qui donnait sur la Terre des Jours était moins rude que celui de la Terre du Soleil, et dès le second jour la tempête cessa.

Nihal calcula qu'un bon mois s'était écoulé depuis qu'ils avaient quitté la base, au début du mois de mars. Or il faisait tellement froid qu'on se serait cru encore en plein hiver. Les pentes boisées des montagnes de la Terre du Soleil avaient laissé place à de grandes étendues d'herbe rase d'un jaune maladif. Pour le reste, rien d'autre que de la roche érodée par le vent et le gel, dure et sculptée en des formes étranges. En quatre jours de marche, ils n'avaient pas vu une seule fois le soleil ; ils n'arrivaient même pas à savoir où il se trouvait, tant la couche des nuages était épaisse.

— On sera dans de beaux draps si le temps ne s'améliore pas ! observa Sennar, le nez levé vers le ciel.

— Pourquoi ? Nous pouvons toujours utiliser la magie pour nous orienter.

— Je préférerais ne pas le faire par ici. Les magiciens sentent la présence de leurs confrères, on pourrait nous démasquer.

En descendant dans la vallée, les deux jeunes gens se couvrirent le visage.

Le quatrième soir, ils avançaient en file indienne quand, au détour d'une courbe, le paysage de la Terre des Jours apparut devant eux. Ils étaient arrivés !

Le voyage de Laïo

Le matin qui suivit le départ de Nihal et de Sennar Laïo se réveilla tard. Constatant que ses compagnons de voyage n'étaient pas là, il se retourna dans son lit et se rendormit. Il se leva alors que le soleil était déjà haut et sortit de la tente pour les chercher.

Au bout de quelque temps, il commença à s'inquiéter. La base n'était pas très grande : s'ils avaient été dans les parages, il les aurait forcément rencontrés.

Lorsqu'il ne les vit pas non plus au déjeuner, il courut chez Nelgar.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda le général.

— Je voudrais savoir où se trouve Nihal. Elle n'est pas au réfectoire, et je ne l'ai pas vue de la matinée.

Nelgar détourna le regard.

— Je la ferai chercher après le déjeuner, répondit-il, l'air fuyant.

— Vous ne savez pas où elle et Sennar peuvent être ? insista Laïo, de plus en plus soupçonneux.

Le général céda au premier assaut. Il passa la main dans sa chemise et en tira un parchemin, qu'il lui tendit sans un mot.

Laïo l'ouvrit et lut.

« Mon cher Laïo,

Je suis désolée, vraiment désolée. J'y ai réfléchi longuement et, crois-moi, cela n'a pas été facile. Mais, finalement, cela me semble la

meilleure solution. Je pars. Si tout va bien, quand tu liras ces lignes je serai déjà loin. J'espère que tu me pardonneras.

Je ne le fais pas parce que je pense que tu es inutile, ni parce que je n'apprécie pas ta compagnie. Tu m'as sauvé la vie, et je ne l'oublierai jamais. J'ai besoin de toi, et c'est justement pour cela que je ne peux pas accepter que tu viennes. Je ne pourrais pas supporter qu'il t'arrive malheur. Ne me suis pas, je t'en prie, fais-le pour moi. Reste à la base ou plutôt va trouver Ido, c'est mieux. L'armée a elle aussi besoin de toi, et un bon écuyer serait précieux pour notre chevalier.

Je t'en supplie, n'essaie pas de me suivre. Un travail t'attend dans les Terres libres : quand je reviendrai, tu m'aideras à mettre mon armure et tu me passeras mon épée, comme toujours. Ce sera le grand jour, le jour que nous attendons tous.

Prends soin de toi,
Nihal

Laïo plia la lettre sans laisser transparaître la moindre émotion, le visage sérieux.

— Je voudrais une épée et un cheval, dit-il avec calme.

— Tu as lu sa lettre ? demanda Nelgar.

— Bien sûr.

— Alors, à quoi te serviraient une épée et un cheval ?

— Vous me connaissez, ce n'est pas la peine de poser la question.

Le général soupira :

— Je suis censé t'empêcher par tous les moyens de te lancer sur ses traces.

— Et moi, je ferai tout pour le faire. C'est pourquoi je vous prie, au nom du temps que j'ai passé ici, d'éviter les scènes inutiles et de me laisser partir.

— Je ne peux pas.

Laïo sentit monter en lui la même détermination que celle qui l'avait poussé, un an plus tôt, à affronter son père pour pouvoir décider lui-

même de son destin. Cette fois non plus, il ne se laisserait pas démonter !

— Donnez-moi une épée et un cheval, insista-t-il.

— Si tu continues, je te fais mettre aux fers, déclara le chef de la base.

— Ils ne m'arrêteront pas.

— C'est un caprice ! explosa Nelgar. Tu sais qu'il est dangereux d'aller en territoire ennemi. Nihal a seulement voulu sauver ta peau.

— Nihal a décidé pour moi, mais je ne suis pas un enfant, même si vous continuez tous à me traiter comme tel. Je serai plus utile avec elle qu'ici. Ce n'est pas un caprice ! dit l'écuyer d'une voix ferme.

— Dans ce cas, tu ne me laisses pas beaucoup de choix, fit le général.

Il appela deux gardes.

— Enfermez-le quelque part et tenez-le à l'œil.

Les deux hommes se regardèrent, et l'un d'eux lâcha :

— Mais... il est des nôtres...

— Ne discutez pas, et obéissez !

Les soldats empoignèrent Laïo, qui tenta de résister. Beaucoup plus forts que lui, ils eurent tôt fait de l'immobiliser.

— Si vous pensez que je me rendrai, vous rêvez ! hurla le garçon tandis qu'on l'emmenait hors de la tente.

On l'enferma dans une pièce sombre et humide. Des larmes de rage aux yeux, Laïo éprouvait une terrible sensation d'impuissance ; mais surtout il se sentait stupide. Il avait l'impression d'être retourné au temps de l'Académie, quand il était le plus faible des élèves et que tout le monde se moquait de lui.

Il passa toute la nuit à réfléchir à un moyen de s'enfuir. Avec un peu de chance, ce ne devait pas être très difficile... Il n'était pas un ennemi, on ne le surveillait donc pas avec une rigueur excessive. On ne lui avait pas attaché les mains ; on ne l'avait même pas fouillé avant de l'emprisonner.

Il examina les murs de sa cellule, faits de grosses pierres carrées. L'une d'elles était légèrement enfoncée. En un jour de travail, il arriverait à la déplacer suffisamment pour se ménager une issue. Il fouilla dans ses poches et y trouva le vieux couteau qu'il utilisait lorsqu'il vivait

seul dans la forêt, avant de devenir l'écuyer d'Ido, puis de Nihal. Sa lame n'était pas très affûtée, mais cela suffirait pour gratter la chaux qui scellait les pierres.

Laïo s'acharna dessus toute la journée sans être dérangé. Un garde vint seulement lui apporter son repas au milieu de la matinée et en fin d'après-midi ; à cette occasion, le garçon constata à quel point son long voyage avec Nihal et Sennar avait affiné sa perception. Les deux fois, il l'entendit arriver et eut le temps d'accumuler la poussière de chaux dans un coin, avant de la couvrir avec une couverture. Lorsque l'homme entra, il était assis devant la pierre, et le geôlier ne s'aperçut de rien.

Le lendemain soir, Laïo était prêt à s'évader.

Dès que la nuit fut tombée, il se faufila dehors. La chance était avec lui : la sentinelle sommeillait dans un coin. Laïo s'approcha sur la pointe des pieds et détacha l'épée qui lui pendait à la taille ; puis il s'enveloppa dans son manteau noir et se dirigea vers l'enceinte.

Il dut renoncer à contrecœur à l'idée de voler un cheval : sortir par la porte principale était trop risqué ; il valait mieux escalader la palissade. Il choisit le point qui lui semblait le plus accessible et le moins surveillé, s'y hissa et se laissa glisser de l'autre côté.

Aussitôt, il se mit à courir à travers le bois ; il voulait s'éloigner le plus possible de la base avant qu'il ne fasse jour et qu'on se lance à sa poursuite.

Il erra jusqu'à l'aube ; ce n'est qu'au lever du soleil qu'il se demanda où aller. Il lui fallait se diriger vers la frontière en essayant d'éviter la ligne de front ; le problème, c'était que ses informations à son sujet remontaient à un an, époque où il vivait encore à la base, et qu'il ne savait pas jusqu'où l'armée ennemie avait avancé depuis.

Il s'arrêta à la limite de la forêt pour réfléchir. Il ne connaissait même pas la géographie de la Terre du Soleil, exception faite de la route qui menait à Makrat, et, tandis qu'il s'efforçait de se souvenir du tracé des frontières, il se sentit perdu. Comment rejoindre Nihal et Sennar ? Il lui sembla que son aventure finissait avant même d'avoir commencé.

Il quitta les bois et s'engagea au hasard sur la plaine ; il marcha pendant la matinée entière. Toute sa confiance en lui s'était évanouie, et il se dit qu'il avait été stupide de désobéir aux ordres du général et de Nihal.

Soudain, il aperçut une ligne noire sur l'horizon. L'armée ! Impossible de franchir la frontière à cet endroit. Son voyage s'annonçait plus long que prévu ; de plus, comme si cela ne suffisait pas, il réalisa qu'il n'avait pas pensé à emporter des provisions. La seule chose qu'il lui restait à faire était de chercher un village.

Le soir, il aperçut les premières maisons d'un hameau, une dizaine en tout, réunies autour d'une place centrale. Le front n'était pas loin, et la peur avait vidé les rues ; il y avait tout de même une auberge ouverte, avec une salle où se restaurer et une étable qui servait d'abri aux hommes et aux animaux. Par chance, Laïo avait pas mal d'argent sur lui. C'était toujours lui qui le gardait quand il voyageait avec Nihal, ne le quittant même pas pour dormir.

Il mangea et décida de demander conseil à quelqu'un. Le patron, un gros homme pansu à l'expression joviale, lui inspira confiance. Il s'approcha et se renseigna sur la situation.

L'homme regarda avec inquiétude son épée.

— Tu n'es pas soldat ?

Le garçon rougit.

— Je suis écuyer, je dois rejoindre mon chevalier.

Dans un certain sens, c'était vrai.

— On se bat à une dizaine de milles d'ici, répondit l'aubergiste, plus détendu. Il y a des baraquements de l'armée tout le long de la frontière, sauf dans la région des monts de la Sershet. Même les fammins ne poussent pas jusque-là d'habitude.

Il lui fallait donc franchir les montagnes. D'après son informateur, la route était longue ; or il avait déjà beaucoup de retard sur Nihal et Sennar. Laïo fit les comptes et en conclut que, s'il dépensait tout ce qu'il avait, il pourrait s'acheter suffisamment de vivres, et même un cheval. C'est ce

qu'il fit. Dès qu'il eut dîné, il sauta sur sa nouvelle monture et partit.

Il galopa aussi vite qu'il le put tout en réfléchissant : même s'il arrivait à passer la frontière, il ignorait toujours comment il allait retrouver Nihal. Il ne savait pas quelle direction elle avait prise, ni où se trouvait le sanctuaire, et il ne pourrait même pas s'arrêter pour le demander à quelqu'un, vu qu'il serait en territoire ennemi.

Laïo essaya de raisonner calmement. Le sanctuaire devait être situé dans un lieu peu accessible, comme les précédents. Une fois la pierre obtenue, Nihal et Sennar prendraient sûrement le chemin le plus court pour gagner la Terre de la Nuit. Là, il tenterait de les rejoindre. Son père, qui s'était enfui de cette terre quand Laïo n'était encore qu'un enfant, la lui décrivait souvent dans ses histoires, et le garçon espérait pouvoir s'y orienter. Rassuré par cette pensée, il se mit en route vers les monts de la Sershet.

Il commença l'ascension des montagnes quatre jours après son départ. Il essayait de se rappeler ce qu'Ido lui avait raconté autrefois sur les cols, pendant qu'il faisait briller son armure. Mais ses souvenirs des récits du gnome étaient vagues et contradictoires, et il s'engagea finalement dans le premier passage qu'il rencontra.

Lorsqu'il eut atteint le col, la tempête faisait rage, et il ne réussit pas à distinguer le mur fortifié qui lui faisait face. La route lui sembla praticable, il remercia donc sa bonne étoile et éperonna son cheval.

Il chevauchait sur le sentier quand il se heurta à une patrouille de fammins qui inspectait la montagne.

Le petit écuyer eut à la peine le temps de voir les ennemis qui avançaient vers lui. Il fit demi-tour : trop tard. Son cheval fut tué, mais il ne se découragea pas. Il tomba à terre, se releva et se mit à courir à perdre haleine à travers les rochers, l'épée au poing. La dernière fois qu'il s'était battu, c'était dans la maison de son père, quand Pewar l'avait forcé à affronter un de ses soldats en duel pour le convaincre de devenir chevalier. Il essaya de rester calme et serra plus fort son arme. S'il mourait dans cet endroit désolé, tout aurait été inutile.

Sa course finit au pied d'une paroi rocheuse. Il ne lui restait qu'une chose à faire. Laïo se retourna et se jeta courageusement sur ses poursuivants. Il réussit à en blesser un, mais fut très vite écrasé par leur nombre. La lame d'une épée s'enfonça dans son épaule ; une douleur lancinante le traversa de la tête aux pieds avant qu'il ne perde conscience.

Dans le désert

Nihal s'était souvent demandé comment était sa terre natale. Elle s'était imaginé un endroit merveilleux, plein de bois et de sources d'eau pure, où le soleil brillait toujours et où le printemps était éternel. Parfois, en rêve, elle avait vu des paysages, des cités, des palais majestueux.

Ce qui se présenta à ses yeux ne pouvait pas être plus éloigné de cette vision idéalisée. À ses pieds s'étendait une plaine immense d'un jaune morne, au milieu de laquelle se dressaient des groupes disparates de constructions qui n'étaient qu'une caricature grossière de villes. Ils étaient reliés entre eux par des routes blanches, larges et droites, qui striaient la terre à la manière d'une énorme toile d'araignée. Çà et là s'élevaient d'épaisses colonnes de fumée nauséabonde ; quelques arbres rabougris poussaient au milieu de cette tristesse, mais ils étaient d'un vert terne et agonisant.

Nihal parcourut le paysage du regard : tout n'était que désolation et monotonie désespérante. À l'est commençait le désert, qui allongeait mollement ses bras sableux vers la plaine ; à l'ouest, on voyait une vaste zone verdâtre, creusée de larges puits noirs. Un marais.

C'est alors que l'attention de la demi-elfe fut attirée par d'étranges bâtisses blanches se découpant sur ce vert maladif, qui lui semblèrent vaguement familières. Elle ferma les yeux, et les souvenirs affluèrent sur l'écran de ses paupières.

Elle vit la Terre des Jours telle qu'elle avait été cinquante ans plus tôt, quand elle n'avait pas encore connu la fureur des fammins et la cruauté du Tyran : une terre luxuriante, riche de forêts entrecoupées de vastes

prairies, où les fleurs dessinaient une mosaïque de couleurs, et de nombreuses cités, blanches et resplendissantes, surmontées de hautes flèches. Loin au sud, elle distinguait un lac. Le ciel se reflétait dans ses eaux avec une telle netteté qu'on aurait dit que les dieux avaient fait tomber sur la terre un morceau du firmament en cadeau pour ce peuple laborieux. Les bois étaient omniprésents, de toutes les nuances de vert : sombres là où la végétation était plus dense, plus claires là où les arbres avaient revêtu leur parure de feuilles, émeraude là où ils entouraient une source. Ainsi était la Terre des Jours, celle que ses ancêtres avaient habitée pendant des siècles, celle qu'elle aimait intuitivement et à laquelle elle appartenait. Un lieu où elle ne pouvait pas se sentir étrangère.

« Je suis chez moi... je suis enfin chez moi... », songea-t-elle.

Elle ouvrit les yeux, et la réalité la frappa de plein fouet. Rien de ce qu'elle avait vu n'existait plus. Les bois avaient été envahis par le désert ou abattus par les fammins pour servir de matériau de construction. Les prés et les fleurs avaient été étouffés par la fumée ; l'eau et l'air, jadis limpides, avaient été pollués par l'armée du Tyran. Des années de domination de ce monstre avaient balayé tout ce qu'il y avait de beau dans cette région, faisant disparaître jusqu'à son souvenir. Les derniers lambeaux de mémoire avaient été confiés à Nihal ; elle seule pouvait encore voir ce lieu avec les yeux de ceux qui y avaient vécu autrefois.

— Nihal, qu'est-ce que tu as ? demanda Sennar, soucieux.

La voix du jeune homme tira la demi-elfe de sa rêverie. Ses joues étaient trempées de larmes : elle se rendit compte qu'elle avait pleuré. Elle s'essuya les yeux du revers de la main et tendit le bras vers le marais.

— Là se dressait Seferdi la Blanche. On dit que le cristal du palais royal était le plus pur de tout le Monde Émergé et qu'on le voyait briller à des lieues à la ronde.

Elle montra un autre point.

— Et là-bas, il y avait la forêt de Bersith, la bien-aimée de Nammen.

— Comment le sais-tu ? murmura son ami.

— Je l'ai su par les esprits. Sennar, qu'ont-ils fait de ma Terre ? lâcha

Nihal.

Le magicien s'approcha d'elle et la serra contre lui.

Ils reprirent leur chemin avec toutes les précautions possibles pour ne pas se faire remarquer. Ils cherchèrent les sentiers les moins praticables et les voies les plus inaccessibles. Cela allongeait leur voyage, mais c'était le moyen le plus sûr. D'après ce qu'ils savaient, l'immense plaine qu'était à présent la Terre des Jours regorgeait de fammins.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, ils se réfugièrent dans une caverne humide et sombre qu'ils avaient repérée dans le flanc de la montagne. Là, Nihal se prépara à invoquer le talisman ; cependant il lui fut difficile de se concentrer, car les voix avaient recommencé à emplir son esprit. Elle réussit tout de même à voir la direction à suivre.

— Dans le désert, un palais... encore plus à l'est.

— Fantastique ! Cette terre entière est un désert..., commenta Sennar. On a déjà mis deux semaines à atteindre ce maudit endroit... Et en plus, on gèle alors que c'est le printemps !

Ils décidèrent de se tenir à distance des cités et de longer les montagnes pour rejoindre l'orée du désert. Les premiers jours, ils se sentirent en sécurité ; apparemment il n'y avait ni gardes ni villages dans ces zones désolées.

Plus le temps passait, plus Nihal était absorbée dans ses pensées. Chaque fois que Sennar essayait de lancer une discussion, la demi-elfe ne répondait que par monosyllabes. En fait, elle n'arrivait plus à chasser les voix qui lui parlaient en continu. C'était comme un chant, une longue litanie monotone qui rythmait ses pas, et dont souvent elle ne comprenait pas le sens : des mots, des murmures, des soupirs, des cris parfois, et des phrases incohérentes qui évoquaient des morts et des massacres. Et lorsqu'elle parvenait à s'assoupir, les cauchemars prenaient le relais, à tel point qu'elle attendait avec impatience son tour de garde.

Quand Nihal imaginait le désert, elle voyait des couchers de soleil vermeils sur des mers de sable ridées par les dunes, un lieu d'une beauté particulière et sauvage.

Le désert qu'ils découvrirent au matin du cinquième jour était lui aussi très différent de cette vision.

C'était une vaste étendue de terre aride, parsemée de cailloux gris, où poussaient de rares plantes brunâtres, couvertes de longues épines et de fleurs étranges, qui étiraient vers le ciel de plomb leurs formes grotesques et projetaient des ombres lugubres sur le sol.

Il faisait froid : le soleil ne parvenait pas à percer la couche des nuages. Les heures se suivaient, identiques, sans que la luminosité du ciel change de façon notable. L'aube se manifestait par une pâle lueur à l'est, qui teintait à peine les nuages gris ; puis la journée se déroulait dans la pénombre éternelle, résonnant du croassement des corbeaux, jusqu'au sinistre coucher d'un soleil jaunâtre. Les nuits étaient glacées et silencieuses.

Au bout de trois jours, leurs provisions s'épuisèrent ; ils durent se nourrir de racines ramassées aux frontières du désert. Ils avaient encore de l'eau, mais pas pour plus d'une semaine. Or ils n'avaient aucune idée de la route qu'il leur restait à parcourir. Partout où ils regardaient ce n'était que désert, cailloux et ces maudites plantes bicornues qui semblaient se moquer d'eux.

Peu à peu, ils perdirent la notion du temps.

Les nuits succédaient aux jours, la lumière s'intensifiait et faiblissait, mais ni la demi-elfe ni le magicien n'auraient su dire depuis combien de temps ils erraient à travers ce désert, ni où se trouvaient l'est ou l'ouest. Ils étaient au beau milieu de nulle part. Nihal, toujours tourmentée par les voix, était sur le point de perdre la raison. Sennar se sentait impuissant.

— Je ne ferai pas un pas de plus ! hurla-t-elle tout à coup en se laissant glisser à terre. Sors-moi de cet endroit ! Sors-moi d'ici ! Et fais-les taire ! Silence !

Sennar courut vers elle et l'enlaça. Soudain, un vent glacé se mit à souffler autour d'eux.

— Il faut nous mettre à l'abri, c'est une tempête ! cria le jeune homme.

Mais Nihal ne bougea pas ; elle semblait ne pas l'entendre.

— Relève-toi, je t'en prie, insista le magicien.

Comme elle restait toujours immobile, il la prit dans ses bras et se mit à marcher en s'arc-boutant contre le vent. La poussière qui tourbillonnait dans l'air l'empêchait de voir où il allait ; il ne pouvait même pas réciter une formule pour s'orienter, car il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait chercher.

— Tiens bon, Nihal ! Tu vas voir, ça va passer, répétait-il sans obtenir de réponse.

Il la secoua :

— Parle-moi ! Dis quelque chose !

Mais il ne sentit qu'une main glacée qui agrippait sa tunique.

Thoolan, ou de l'oubli

E

n quelques minutes, tout devint couleur de poussière. Malmené par la tempête, Sennar marchait en aveugle, portant Nihal, à moitié inconsciente. Il finit par tomber à genoux, résigné à se laisser ensevelir par le sable. Il entendit alors une voix l'appeler.

C'était Nihal qui lui parlait d'un ton étrangement calme.

— Ma tête se vide peu à peu... Avance droit devant toi.

Le magicien reprit courage et se releva ; au bout d'un moment, il parvint à distinguer comme une lumière au milieu de tout ce gris. Le vent cessa d'un coup, et un calme surnaturel enveloppa le désert.

Face à eux se dressait un étrange palais, d'où semblaient parvenir les bourrasques qu'ils avaient essuyées. Sur sa structure cubique se greffait de manière anarchique une série de parallélépipèdes, pyramides et polyèdres, qui en faisaient une sorte de cafouillis architectural.

La chose la plus insolite était la grande roue de moulin en bois accrochée dans un angle de la façade. Une rivière empruntant un conduit qui suivait les murs la mettait en mouvement. Mais, au lieu de s'écouler en cascade, l'eau continuait son cours, au mépris des lois de la gravité, puis repartait dans la direction opposée par un autre conduit qui longeait le soubassement du palais. Elle montait enfin sur le mur et rentrait de nouveau dans le premier conduit, en un cycle infini et inexplicable.

Tous les murs du palais étaient peints, sans qu'aucun des motifs soit assorti aux autres. D'un côté, il y avait des dessins géométriques, de l'autre une large fresque, ailleurs une mosaïque, et ailleurs encore des vitraux. Les couleurs elles aussi étaient en désaccord entre elles. On

n'aurait pas dit un palais, mais un assemblage de morceaux de différents édifices réunis par un aveugle.

— Maintenant, tu peux me poser, je me sens mieux, dit Nihal.

Sennar détacha son regard du bâtiment biscornu et obéit.

— Tu es sûre que tu vas bien ? lui demanda-t-il.

Elle lui sourit.

— Oui, ma tête est soudain redevenue toute légère. J'ai respiré profondément, et j'ai savouré ce silence inespéré dans mon esprit ! Ç'a été terrible...

Elle leva les yeux sur l'édifice.

— C'est le sanctuaire.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'ai l'impression qu'il veut me protéger et qu'il m'invite à entrer.

Un escalier menait à l'entrée, une petite porte sur la façade principale, surmontée d'une sorte de balcon, d'où on apercevait quelques plantes. Parmi elles poussait un arbre majestueux.

— Moi, cet endroit me donne des frissons, dit Sennar en écartant Nihal pour passer devant. Au moins, s'il y a un danger, c'est moi qui en ferai les frais.

— Tu n'es pas obligé de jouer cette comédie à chaque fois, répliqua Nihal alors qu'il franchissait le seuil.

Elle le suivit mais, dès qu'elle posa les pieds dans le palais, elle perdit toute confiance. Il est vrai que l'intérieur était pour le moins déconcertant. C'était un enchevêtrement incroyable d'escaliers qui montaient, descendaient, tournaient à droite, à gauche, partout, sans que l'on comprenne d'où ils venaient et où ils menaient. Haut et bas se confondaient : il y avait des portes sur ce qui aurait dû être le plafond et des lampes qui pendaient du plancher. Un labyrinthe. Et pourtant, Nihal sentait que le silence dans sa tête et le bien-être soudain qu'elle ressentait provenaient de cet endroit.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sennar.

— Je n'en ai aucune idée, dit Nihal en observant plus attentivement les

alentours.

Il y avait deux portes en haut, trois autres à droite, cinq à gauche et une dernière, qui s'ouvrait dans le plancher. Tout autour, des escaliers à n'en plus finir.

— Et si tu tentais un enchantement ? proposa la demi-elfe.

— Pour chercher quoi ? On ne sait même pas où est le dessus et où est le dessous ici !

— Alors, il n'y a plus qu'à essayer, déclara Nihal en gravissant des marches choisies au hasard.

Sennar lui emboîta le pas. Après une montée qui leur sembla durer une éternité, ils se trouvèrent face à un mur.

— D'accord, je me suis trompée, fit Nihal.

Ils commencèrent à redescendre, mais l'escalier sur lequel ils se trouvaient maintenant n'avait rien à voir avec celui qu'ils venaient d'emprunter. De fait, la descente fut beaucoup plus courte, et la pièce où ils débouchèrent n'était pas celle d'où ils étaient partis.

— Attends... Nous ne sommes pas montés par cet escalier ? lâcha Sennar.

— Je dirais que si. Je suis arrivée devant le mur, j'ai fait demi-tour et je suis descendue. Il n'y en avait pas d'autre.

Nihal regarda autour d'elle : il n'y avait là qu'une seule porte. Ils la franchirent et arrivèrent dans une autre pièce, où il n'y avait aussi qu'une porte, qu'ils passèrent encore pour déboucher dans une troisième pièce, devant une troisième porte. Derrière, il y en avait encore une, puis une autre, puis une autre encore... Après s'être fauilés par une infinité de portes, toujours plus petites, ils atteignirent une énième salle, tapissée d'escaliers, mais sans issue.

Nihal se jeta sur la volée de marches la plus proche et la gravit rageusement. Une fois en haut, elle vit un gouffre sans fond s'ouvrir sous ses pieds.

Sennar prit alors la situation en main :

— J'ai lu quelque chose sur les labyrinthes. Je crois me souvenir qu'il faut les suivre en laissant glisser une main sur la paroi, sans jamais la lâcher. Peut-être que comme ça nous en viendrons à bout.

Il appuya sa main droite sur le mur le plus proche et avança, précédant Nihal.

Ils descendirent ainsi plusieurs escaliers, franchirent diverses portes et débouchèrent dans un grand salon dépourvu de portes. Le temps de regarder autour d'eux, et l'entrée par où ils étaient passés avait disparu.

— Mais que diable..., murmura Sennar.

Nihal scruta la pièce d'un air perdu : « Et maintenant ? »

Sennar était devant elle et lui tournait le dos. Elle le vit lever la main ; un rayon en sortit et perça le mur.

— Voilà une porte ! dit-il en se dirigeant promptement vers le passage.

Mais ce ne fut qu'une solution momentanée. Une fois hors du salon, ils se retrouvèrent en train d'errer de nouveau dans un dédale de salles, d'escaliers et de portes. Ils s'énervèrent, essayèrent de se concentrer ; Sennar tenta mille enchantements, en vain. Ils finirent par renoncer et s'assirent, découragés, sur une petite passerelle.

— Je ne sais plus quoi inventer ! souffla Sennar.

Nihal se tenait la tête entre les mains et regardait le plancher. Au moins, elle n'entendait aucune voix. C'était déjà quelque chose.

— Je me demande combien de distance nous avons parcourue, fit-elle.

— Je ne sais pas... cela fait au moins deux heures que nous tournons en rond. Si ça continue, nous ne sortirons jamais d'ici.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? éclata la jeune fille. Nous sommes ici depuis deux jours !

— Tu es folle ? Nous n'avons même pas mangé... Et puis ce n'est pas possible ! Nous n'avons pas traversé plus d'une trentaine de salles... Cela ne fait pas aussi longtemps que nous sommes ici.

— N'importe quoi ! s'écria Nihal. Il y en a beaucoup plus que trente ! J'ai arrêté de compter à cent.

Elle sentit un filet de sueur couler le long de son dos.

— Tu as compté les salles ? demanda Sennar d'une voix apeurée.

— Jusqu'à un certain moment... Hier soir, je me suis embrouillée...

— Nihal, il n'y a eu aucun soir !

— Bien sûr que si ! Nous nous sommes arrêtés dans la salle ronde, celle avec les colonnes, et nous avons dormi quelques heures...

— Pas moi ! affirma le magicien.

— Si, et tu as même utilisé ton manteau comme coussin.

Elle prit le vêtement et le lui tendit :

— Tu ne vois pas qu'il est tout froissé ?

En effet, il semblait avoir été roulé en boule.

— Et nous avons mangé ? demanda Sennar.

— Oui.

— Quoi ?

— Deux des racines qu'il nous restait. Nous avons aussi fini la deuxième jarre d'eau.

Sennar prit le sac où se trouvaient les racines et l'ouvrit. Il n'en manquait aucune, et la jarre était pleine.

Nihal le regarda, abasourdie.

— Je suis sûre que nous avons mangé, je suis sûre que nous avons dormi...

— Et moi, je suis tout aussi sûr que nous ne l'avons pas fait.

La demi-elfe sauta sur ses pieds et dégaina son épée.

— Quelqu'un est en train de se jouer de nous..., dit-elle en regardant autour d'elle.

— Cela ne peut être que le gardien...

La jeune fille se retourna brusquement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Sennar.

— Un bruit. Suis-moi !

Ils s'engagèrent dans un escalier et se remirent à monter, à descendre, cherchant quelque chose ou quelqu'un qui puisse les sortir de ce cauchemar. Mais, très vite, Nihal s'aperçut qu'elle avait perdu la trace qu'elle pensait avoir découverte.

— Rien à faire, dit-elle, découragée. J'ai dû me tromper encore une fois.

Quand elle se retourna, il n'y avait plus personne dans la pièce.

— Sennar..., appela-t-elle faiblement.

Seul l'écho lui répondit.

— Sennar !

Rien.

— Sennar ! appela-t-elle encore, avant de se mettre à courir à perdre haleine, au hasard.

« Où suis-je ? Et où est passé Sennar ? »

Elle était tellement perturbée qu'elle ne se rendit pas compte que la lumière baissait. D'un coup, elle se retrouva dans le noir. Elle ne savait pas quelle taille avait la salle où elle était, ni quelle était sa forme, et elle ignorait par où elle était entrée. Elle s'immobilisa, paniquée, le cœur battant la chamade. Elle tendit les bras devant elle pour chercher un mur, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide.

— Où est-ce que je suis ? Sennar ! Sennar ! Où es-tu ?

C'est alors qu'elle sentit une présence.

— Qui est là ? cria-t-elle.

Une lueur tourna autour d'elle, et elle entendit une voix :

— Bienvenue.

— Où est Sennar ? fit Nihal sans se demander avec qui elle parlait.

— Il est en sécurité, il visite mon palais, répondit la voix.

À la faveur de cette lueur ténue, Nihal aperçut des arcades soutenues par d'épaisses colonnes qui s'ouvraient sur les parois de la pièce. Il y en avait même sur le toit, et elle vit le ciel nocturne, étrangement lumineux et constellé de planètes et de gigantesques étoiles qu'elle ne connaissait pas.

— Conduis-moi près de Sennar, je t'en prie, implora-t-elle.

La silhouette majestueuse d'une vieille femme aux cheveux blancs rassemblés en une longue tresse apparut dans l'arcade du toit. Elle avait un visage serein mais sévère et portait une grande robe, blanche elle aussi, serrée à la taille par une corde argentée. Ses yeux étaient d'un bleu profond.

— Je t'ai dit qu'il était en sécurité. Regarde donc !

En effet, Nihal aperçut le magicien en train de monter un escalier.

— Parlons un peu seule à seule, toi et moi, Sheireen ? reprit la vieille femme.

En entendant ce nom, Nihal tressaillit. La silhouette apparut dans une autre arcade, plus près d'elle.

— Excuse-moi, je n'aurais pas dû t'appeler par ce nom que tu détestes.

Tu es Nihal, n'est-ce pas ?

— Qui es-tu ? demanda la jeune fille.

— Thoolan, la gardienne du temple, celui qui enferme la quatrième pierre que tu cherches. Car c'est pour cela que tu es là, n'est-ce pas ? fit-elle en indiquant du doigt une pierre grise qui brillait au milieu de son front.

Nihal se sentit soulagée.

— Oui, c'est pour cela que je suis venue, dit-elle d'une voix plus tranquille.

— Bien, continua Thoolan. N'aie pas peur, j'ai l'intention de te la donner. Je crois que tu en es digne.

Elle se tut un moment avant d'ajouter :

— Si tu la veux.

« Enfin un gardien raisonnable », pensa Nihal.

— Alors, donne-la-moi et fais-moi sortir d'ici. Ce lieu me rend nerveuse.

La vieille femme sourit.

— Je peux comprendre, même si, moi, je l'aime. Ici, il y a tout ce que je désire : le temps, l'espace, la vie...

— Comment sais-tu que je cherche la pierre ? s'étonna Nihal. Les autres gardiens n'en étaient pas informés.

— Je gouverne le temps, dit Thoolan. Je sais beaucoup de choses que les autres ignorent.

La vieille femme fixa Nihal longuement. La demi-elfe finit par baisser les yeux.

— Tu te demandes pourquoi je ne te donne pas la pierre ? Parce que je sais que tu ne la veux pas, dit Thoolan en souriant.

— Bien sûr que je la veux... J'en ai besoin pour combattre le Tyran.

— Ne fais pas semblant avec moi, Nihal. Je vis depuis plus de mille ans, et j'en ai vu tellement à ta place ! Je lis en toi, et je connais bien ta race. Tu ne veux pas vraiment la pierre.

La gardienne s'assit en tailleur sur le sol. Nihal fit de même. Soudain, elle se sentait en confiance.

— Nihal, au fond de toi tu ne désires pas mener à bout cette mission.

Tu ne veux pas cette pierre, comme tu ne voulais pas les autres. Et pourtant tu dois la prendre, parce que si tu ne le fais pas, le Monde Émergé disparaîtra, anéanti par le Tyran. Alors, bien que tu haïsses cette quête et le talisman qui pend à ton cou, tu accomplis ton devoir, parce que tu n'as pas d'autre solution. Voilà ce que tu penses.

C'était vrai.

— Eh bien, Nihal, ce n'est pas nécessaire.

La jeune fille releva vivement la tête.

— Tu crois que tout le mal vient du Tyran ; on t'a dit que, lorsqu'il serait vaincu, la paix reviendrait. Or c'est faux. Il n'y a jamais eu la paix ici.

— Et les cinquante ans de règne de Nammen ? demanda Nihal, stupéfaite.

— Nammen a régné pendant à peine une décennie, avant qu'une fièvre mortelle ne le cueille dans la fleur de l'âge. Après lui, c'est un despote qui accéda au pouvoir, et il gouverna comme si tout lui appartenait : l'eau, l'air, la terre, et la vie elle-même. Pour que personne ne devienne plus puissant que lui, il a tué ou contraint à l'exil de nombreux magiciens après les avoir marqués du sceau de l'infamie. Il mena également une guerre contre ses ennemis intérieurs et coupa en deux la Terre des Jours. Sur la Terre du Feu, à la même époque, Marhen prit le pouvoir et versa le sang du père de Moli, Daeb, qui s'était lui-même emparé du trône en tuant son père. Quant à la Terre de l'Eau, les hommes y combattaient les nymphes. C'était la même chose partout : il n'y avait pas de guerre entre les différentes Terres, mais on s'affrontait avec violence à l'intérieur de chacune d'elles.

— Ça ne peut pas être comme tu le dis ! s'insurgea Nihal. Tout le monde sait qu'avant le Tyran la paix régnait sur les Terres Émergées !

— D'après Soana..., rétorqua la femme. Déjà, Ido avait essayé de te faire comprendre qu'il n'en était pas ainsi. Ceux qui n'ont pas vécu ces années en parlent comme d'une époque heureuse, car si les habitants de ces Terres pensaient que la paix n'a jamais existé, ils perdraient l'espoir, et ils se laisseraient mourir.

— Ça ne peut pas être vrai..., répéta Nihal, de moins en moins

convaincue.

— La cruauté et la haine sont enracinées dans le cœur des créatures de ce monde, et le Tyran n'est rien d'autre que l'enfant de cette haine : c'est elle qui l'a engendré, et c'est d'elle qu'il se nourrit. Même si tu le battais aujourd'hui, demain surgirait un autre tyran ; la vie et la mort se succèdent depuis l'aube des temps, le bien et le mal s'affronteront toujours, telle est l'essence de ce monde. Ce n'est pas le Tyran qui a apporté le mal sur ces Terres.

Nihal ne savait plus quoi penser.

— Tu es en train de me dire que ce que je fais est inutile ? lâcha-t-elle.

— Je te dis que tu n'es pas obligée de le faire si tu ne le veux pas.

— Mais les miens ont été exterminés ! Les gens continuent à mourir !

Thoolan sourit encore une fois.

— Pour ceux qui sont déjà morts, tu ne peux plus rien. Quant aux autres, tu ne peux pas tous les sauver, et d'ailleurs ce n'est pas ton objectif. Tu as entrepris ce voyage parce que tu le devais, mais tu ne sens pas réellement que cette mission est la tienne.

Nihal ne répondit pas. La vieille femme avait raison : elle s'était mise en quête de ces pierres parce qu'elle croyait que c'était son destin, que son existence n'avait pas d'autre but, et parce que, si elle ne l'avait pas fait, elle n'aurait pas trouvé un sens à sa vie.

La gardienne du temple posa sur elle un regard plein de compassion.

— Je sais combien tu as souffert : la mort de Livon, le massacre de ton peuple, ton désarroi. Je connais ton cœur et les chagrins qui l'agitent.

Nihal prit conscience que ses yeux exprimaient une prière muette, un profond désir d'être comprise et consolée.

— Je sais aussi que plus d'une fois pendant la bataille, tu as souhaité que la mort te prenne.

— Non, tu te trompes, répliqua Nihal. Je n'ai jamais désiré mourir ; comment l'aurais-je pu ? Avec moi disparaîtrait ma race !

— Pourquoi tu mens ? reprit Thoolan, attristée. Quant tu combattais malgré la volonté d'Ido, tout en tuant tu espérais dans ton cœur être tuée à ton tour. Et lorsque tu as affronté Fen ressuscité, à la frontière de la Terre de l'Eau, tu regardais avec joie son épée s'abattre sur toi. À ce

moment-là, tu ne désirais rien d'autre que disparaître, et tu étais contente que la mort te vienne de la main de l'homme que tu aimais.

— Tu te trompes..., répéta Nihal, mais ses certitudes vacillaient déjà.

Comment faisait cette femme pour savoir ce qu'elle n'avait jamais voulu s'avouer à elle-même ?

— Tu n'as pas à avoir honte de ton désir de mourir, dit la vieille gardienne d'un ton calme. Il est compréhensible, de même qu'il est juste que quelqu'un qui a autant souffert que toi désire que sa douleur cesse. Du reste, toutes les créatures ont droit au bonheur, et fuir le mal est sensé.

— Pourquoi est-ce que tu me dis tout ça, au lieu de me donner la pierre ? demanda Nihal.

— Parce que j'ai de la compassion pour toi et que je voudrais t'offrir la possibilité d'atteindre le bonheur que tu mérites. Ici, c'est mon royaume, continua Thoolan, j'y suis maîtresse et souveraine. Ici, il n'existe ni passé ni futur, ni haut ni bas, tout est entre mes mains et va comme je le désire. Eh bien, je te propose de rester dans ce lieu pour toujours.

— Mais... tu es aussi folle que Glael ! éclata Nihal. Toi non plus, tu ne supportes pas la solitude !

— Non, j'aime ce lieu et son silence. La solitude est un baume pour mon âme ; grâce à elle je me sens moi-même et je comprends le monde. Je n'ai pas besoin des autres. Ce que je suis en train de te proposer est très différent de ce que t'a vanté Glael. Je t'offre le bonheur. Dans ce lieu, le temps n'existe pas, et par conséquent tout ce qui est arrivé dans ta vie ne compte pas : ton père est toujours vivant, ton peuple n'a jamais été exterminé, et Fen vit et partage ton amour.

À mesure que Thoolan parlait, les arcades se peuplaient de silhouettes.

Nihal vit Livon dans sa forge, les rues et les places animées des villes des demi-elfes, et Fen, revêtu de son armure en or. Elle regarda ces images avec émotion, et lorsqu'elle tendit la main pour effleurer celle de son père occupé à fabriquer une épée, Livon se retourna et lui sourit.

— Reviens vivre à la forge avec moi ! Tu te rappelles comme tu t'amusais à m'aider quand tu étais enfant ?

Effrayée, Nihal retira sa main, mais Livon continua à la regarder.

— Depuis quand as-tu peur de moi ?

— C'est du leurre ! s'écria la jeune fille en se tournant vers Thoolan. J'ai vu Livon mourir de mes propres yeux ! Fen, les demi-elfes... Aucun d'eux n'est plus en vie. Ce ne sont que de stupides illusions !

Le visage de Thoolan s'éclaira d'un sourire énigmatique.

— De stupides illusions, dis-tu ? Ce sont des personnes que tu as aimées ! Tu peux les toucher, parler avec elles, et elles t'attendent.

— Mais elles ne sont pas réelles !

— Elles le sont entre ces murs, rétorqua la vieille femme. Et même si c'étaient des illusions, quelle différence en fin de compte ? Si tu décides de rester, elles deviendront des choses réelles. Qui peut dire si la réalité est ce monde de douleur qu'il y a dehors, ou les présences réconfortantes qui habitent ce lieu ? Il n'y a que toi qui puisses choisir : à toi de décider.

Nihal regarda Livon dans les yeux. Il semblait attendre qu'elle franchisse le seuil de l'arcade pour le rejoindre.

— Ici, j'exaucerai le moindre de tes désirs, reprit Thoolan. Tu pourras recommencer ta vie du début, comme si rien n'était arrivé. Tu n'auras plus aucun souvenir de ce que tu as subi, et tu seras la personne normale que tu as toujours désiré être.

Dans l'arcade du toit apparut l'image d'une jeune femme aux oreilles en pointe et aux cheveux bleus, occupée à ranger une maison et à donner à manger à une ribambelle d'enfants piailleurs.

— Cela pourrait être toi, dit Thoolan.

Oui, Nihal y avait bien pensé quelquefois. Elle avait rêvé d'avoir une famille, d'être une femme comme les autres. N'était-ce pas pour réaliser ce rêve qu'elle avait vécu chez Éleusi ?

— Nihal, je t'offre ce que tu as toujours désiré : la mort sans la mort. Il y a peu, dans le désert, pendant que les voix des fantômes te torturaient, tu as souhaité la paix. Cette paix est maintenant entre mes mains, et je veux t'en faire cadeau. Tu n'as qu'à tendre les doigts et la prendre.

La paix... Nihal réfléchit : désirait-elle vraiment cette paix-là ? Oui. Et désirait-elle tout recommencer depuis le début ? Oui, c'était même la seule chose à laquelle elle tenait.

— Ici finirait ta quête. Dans ce lieu, il n'y a rien à chercher, et la vie est simple. Nihal, dehors t'attendent de nouvelles douleurs. Si tu sors de

ce palais, des événements qui te feront beaucoup souffrir auront lieu ; je le sais parce que je l'ai vu. Si tu restes, je ne permettrai jamais qu'il t'arrive quoi que ce soit de mal.

Nihal tendit la main vers l'image de Fen. Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis sa mort, pourtant elle s'apercevait qu'elle l'aimait toujours autant. Fen avança le bras, et leurs doigts s'effleurèrent. Puis il l'enlaça, approcha son visage du sien, et enfin l'embrassa, comme il l'avait fait tant de fois dans ses rêves. Seulement cette fois tout était réel : le contact de ses lèvres, ses mains sur son dos, les battements accélérés de son propre cœur. C'était vraiment ça, la paix. Pourquoi devrait-elle dire non ? Elle avait assez souffert, et sa quête ne menait nulle part. Sa vie tout entière était une erreur ; le seul moyen d'être enfin heureuse était de l'abandonner. Thoolan l'avait dit : quand on souffre trop, il est juste de fuir la douleur.

Et puis, même si tout ce qui l'entourait n'était pas réel, la joie qu'elle éprouvait devant ces visions, elle, l'était. Oui, elle allait accepter, briser ce maudit talisman et oublier tout pour rester dans ce lieu. Il aurait été fou de refuser !

Elle éloigna son visage de celui de Fen ; il lui sourit doucement, et elle lui rendit son sourire, en paix avec elle-même. Elle était sur le point de se retourner vers Thoolan pour lui dire qu'elle était d'accord quand elle entendit une voix résonner dans sa tête.

— Qu'y a-t-il, Nihal ? demanda Fen, inquiet.

— Je..., commença-t-elle, perdue.

La voix continuait à retentir dans sa tête.

— Reste ici, Nihal, je t'en prie ! Reste avec moi. Ne t'occupe de rien d'autre que nous, l'implora Fen.

Nihal se tourna vers lui et lui sourit distraitement ; ensuite, elle se libéra de son étreinte.

Quelqu'un répétait son nom d'une voix angoissée. Elle repéra la direction d'où elle venait et s'y dirigea. Devant elle s'ouvrait une des arcades de la pièce, et à l'intérieur, il y avait Sennar. C'était lui qui l'appelait.

— Je suis là, Sennar ! cria-t-elle.

Sans réfléchir, elle franchit le seuil de l'arcade et se retrouva derrière lui. Il se retourna d'un bond et la regarda avec stupéfaction.

— Où étais-tu passée ?

— J'étais avec la gardienne du temple, répondit Nihal.

En prononçant ces mots, elle repensa à sa proposition, à Fen, et à tout le reste. Elle regarda derrière elle : Thoolan était là, elle aussi.

— Ceci est ta réponse ? lui demanda la vieille femme gravement.

Nihal inclina la tête.

— Oui.

Un sourire de compréhension illumina le visage de Thoolan.

— Eh bien, soit, si tel est ton choix...

Elle porta la main à son front et détacha la pierre.

— Voilà donc ce que tu es venue chercher. Je t'ai mise à l'épreuve, Sheireen, mais sache que je désirais vraiment ton bonheur. Si tu avais accepté, tous mes pouvoirs se seraient mis à ton service et t'auraient donné ce que je t'avais promis.

Nihal saisit la pierre, tandis que Sennar la regardait, troublé.

— Pourquoi est-ce que tu te soucies de moi ? demanda-t-elle à la gardienne.

— Parce que j'ai beaucoup aimé les demi-elfes et que je voulais les protéger en prenant soin de toi.

Elle soupira.

— Cela dit, il vaut mieux que tu trouves toi-même ta propre route. Tu as fait un choix, tu as décidé d'emprunter le chemin le plus ardu. Sois-y fidèle et cherche le bonheur. Ce sera difficile. Avant que ton voyage ne touche à sa fin, tu devras traverser beaucoup d'épreuves. Mais j'ai confiance en toi. Sois forte. Quant à moi, j'essaierai de te protéger de tes cauchemars. En vérité, je ne peux pas faire grand-chose, parce que Reis a imposé un sceau sur son enchantement, mais au moins j'éviterai qu'ils te tourmentent jour et nuit. Ma pierre fera de son mieux.

Nihal la regarda avec une profonde gratitude.

— Merci, dit-elle, émue.

— Qu'est-ce que tu attends ? lança la vieille femme. Accomplis le rite.

Nihal sortit le talisman.

— Une dernière question avant de te quitter, fit-elle. C'est vrai, ce que tu m'as dit à propos des cinquante ans de paix, ou c'était seulement un moyen de me tenter ?

— Tout est vrai, hélas ! C'est bien que tu y réfléchisses si tu veux vraiment comprendre la nature de ta mission.

Nihal resta un instant immobile, l'amulette suspendue en l'air.

— Ne tarde plus, Nihal, le monde que tu as choisi t'attend, l'encouragea la gardienne du temple.

La jeune fille prit la pierre et récita la formule rituelle.

— Rahhavni sektar aleero.

Instantanément, le pouvoir se mit à couler dans ses mains, et la pierre rejoignit son alvéole. Au même moment, un vent balaya les salles de ce palais énigmatique, emportant avec lui Thoolan et sa magie.

Lorsqu'il retomba, Nihal et Sennar se trouvaient dans une pièce sombre aux murs totalement nus. Ni escaliers ni portes. L'enchantement qui les avait séduits s'était évanoui.

Le toast du traître

Comment te sens-tu ? demanda Sennar à Nihal quand ils eurent quitté le sanctuaire et furent de nouveau dans le désert.

Nihal hésita avant de répondre :

— Bien.

Les voix dans sa tête avaient diminué : elles n'étaient plus qu'un faible écho.

Elle poussa un soupir de soulagement, et Sennar en profita pour la submerger de questions. Qui était la vieille femme ? Où Nihal était-elle passée pendant qu'il la cherchait partout ? Quel était ce choix qu'elle avait dû faire ?

Encore tout étourdie, Nihal lui apprit que Thoolan était la gardienne de la pierre de la Terre des Jours ; elle lui parla des arcades et de ce qu'elle y avait vu, et enfin de Fen, sans toutefois rien dire du baiser.

— Pourquoi tu n'as pas voulu rester ? demanda Sennar.

— Je ne sais pas... Peut-être que tout cela me paraissait trop factice. Allez, il faut nous remettre en route, ajouta-t-elle pour mettre fin à la conversation.

Thoolan leur avait offert un précieux cadeau : dans la dernière salle, ils avaient trouvé des jarres pleines d'eau et un peu de nourriture, qui leur suffiraient à traverser le désert.

Ils marchèrent pendant six jours dans ce paysage désolé. Le vent balayait la plaine et levait des tourbillons de poussière. Nihal fut taciturne pendant tout le trajet.

Le sixième soir, ils s'arrêtèrent pour réfléchir à la route à suivre.

— En continuant tout droit dans le désert, nous serons au moins sûrs de ne rencontrer aucun ennemi, dit Sennar en sortant la carte fripée des territoires conquis par le Tyran.

Elle était très vieille, mais c'était la seule qu'il avait dénichée : durant les cinquante dernières années, aucune carte n'avait plus été tracée. De toute façon, pendant ce temps, les montagnes n'avaient pas changé...

— Si nous allons au sud, reprit-il, nous rejoindrons ces monts, les...

Il eut du mal à en lire le nom.

— Rehvni, dit Nihal. Cela veut dire « méridionales ».

— C'est cela. Avec quelques sacrifices et en rationnant nos vivres, on peut y arriver.

La demi-elfe acquiesça, l'air absent.

— Au fait, je te serais reconnaissant de me témoigner un peu plus d'attention, ajouta brusquement Sennar. Depuis que nous avons quitté ce maudit sanctuaire, tu me regardes à peine.

Nihal tressaillit et le fixa dans les yeux.

— Si tu crois que c'est la meilleure chose à faire...

— Très bien, alors, on fera comme ça, trancha Sennar, exaspéré par le manque d'intérêt de son amie.

Il plia la carte et ils se remirent en route. Cependant, plus ils avançaient, moins Sennar était convaincu de son choix. Autour d'eux, ce n'était que des plaines couvertes de cailloux et jonchées ici et là de sinistres os blanchâtres. Des jours passèrent. Leur marche silencieuse devenait de plus en plus pénible.

— Je veux aller à Seferdi, déclara tout à coup Nihal un soir.

Le magicien en fit tomber le morceau de viande séchée dans lequel il s'apprêtait à mordre.

— Quoi ?

Elle baissa les yeux.

— Tu as compris.

Cela faisait des jours qu'elle y pensait sans arrêt. Elle savait que c'était une idée folle et stupide : il ne devait pas rester grand-chose de la cité des demi-elfes, la vision serait sûrement déchirante, mais c'était devenu un besoin irrépressible. Ce qu'elle avait vu chez Thoolan et les voix des

fantômes qui l'avaient tourmentée sans répit avec le souvenir du massacre des siens avaient laissé des traces qu'elle ne pouvait pas ignorer. À mesure qu'ils avançaient et qu'approchait le moment de quitter sa Terre, Nihal était de plus en plus accablée par la nostalgie et par la nécessité de voir cet endroit, qui lui parlerait de son peuple.

— Non, je n'ai pas compris, dit Sennar, ou du moins j'espère que je me trompe.

— Je sais que c'est une folie, mais... je dois vraiment le faire.

— Il y a quelques jours, je t'ai demandé si tu étais d'accord pour couper à travers le désert, et tu m'as dit oui. Sur la Terre de l'Eau, tu as risqué de mourir pour gagner un peu de temps, et maintenant tu veux t'attarder en territoire ennemi ?

— Ça va, tu as raison ! Je ne t'ai pas beaucoup écouté ces temps-ci, admit la jeune fille. Je sais que cela peut être dangereux, mais...

— Explique-moi, dit Sennar sur un ton plus doux. Pourquoi veux-tu t'exposer à un tel péril ?

— Pour retrouver mes racines.

Le magicien secoua la tête :

— Je ne te suis pas du tout, Nihal ! Tu as été élevée par un humain, tu as toujours vécu parmi des humains. Pourquoi n'arrives-tu pas à te considérer comme une des nôtres ? Tu ne trouveras à Seferdi que ce que tu connais déjà : la douleur et la mort.

Nihal baissa la tête.

— Je ne peux pas y renoncer, Sennar. Ce n'est pas facile à expliquer... Je sens que mes racines sont ici, et que tout est lié à cette terre, ce que je suis, ce que j'aurais pu être, et ce que je serai. Je veux voir ce qu'il reste de mon peuple.

— Pourquoi chercher toujours à te faire du mal ? demanda Sennar à mi-voix.

— Je dois y aller. Je ne serai jamais une humaine, et je ne serai jamais non plus une demi-elfe si je ne vois pas Seferdi la Blanche. Essaie de comprendre.

Son ami se tut un long moment.

— Nous ferons comme tu veux, finit-il par dire.

Ils se dirigèrent donc vers l'ouest. Deux jours plus tard, ils quittaient le désert.

Le paysage qui les accueillit le leur fit presque regretter. C'était une immense plaine constellée d'étranges tours noires, reliées entre elles par des routes blanches comme des cicatrices et entourées d'une poignée de constructions adossées les unes aux autres de manière désordonnée. Pas un arbre, seulement le gris aveuglant de cette morne étendue. Le désert, au moins, dans sa désolation, était un lieu sûr, tandis que cette région, elle, pullulait de fammins.

— Réfléchis bien, fit Sennar à Nihal avant qu'ils n'y pénètrent. Il est encore temps de changer d'avis. J'irai faire des provisions dans l'une de ces... villes, et toi, tu m'attendras ici. Ensuite, nous irons vers le sud.

Nihal rabattit la capuche sur son visage.

— Plus vite nous y entrerons, plus vite nous la quitterons, déclara-t-elle en s'engageant sur la route.

N'ayant plus de nourriture ni d'eau, ils ne pouvaient pas éviter les zones habitées. De toute la matinée, ils ne rencontrèrent aucun fammin. Dans l'après-midi, ils aperçurent des silhouettes qui, à leur grande surprise, se révélèrent être des hommes.

Le premier était un cavalier armé, qui ne les honora pas même d'un regard et continua tranquillement son chemin. Le second conduisait un char, rempli de fammins enchaînés. Nihal serra la garde de son épée ; elle ne se détendit que lorsque le char et ces créatures qu'elle haïssait eurent disparu au loin.

Vers le soir, ils arrivèrent aux abords d'une ville, une citadelle fortifiée qui abritait des maisons, des auberges et des armureries. Un donjon la dominait, qui en était le centre névralgique. L'ensemble était fait de pierre sombre, du basalte probablement, ce qui lui conférait un aspect sinistre. Une petite pluie transperçante remplissait l'air d'une vague odeur de putréfaction.

— On n'a pas le choix, il faut y aller, observa Sennar.

Ils longèrent l'enceinte et trouvèrent une porte, surveillée par des

fammins.

— C'est moi qui parlerai. Toi, cache ton visage et ne dis pas un mot, ordonna Sennar.

Ils s'approchèrent prudemment du portail ; dès qu'elle les aperçut, la sentinelle braqua sa lance sur eux.

— Qui va là ? demanda-t-elle d'une voix gutturale.

— Des marchands d'armes, répondit Sennar.

— D'où venez-vous ?

Apparemment, l'excuse était plausible.

— De la Terre du Feu.

— Vous n'êtes pas des gnomes.

Nihal commença à transpirer. Elle posa discrètement la main sur son épée.

— En effet. Nous sommes des hommes à la recherche d'un abri pour la nuit.

Le fammin les examina d'un air soupçonneux.

— Que dissimule ton compagnon sous son manteau ?

Avant que Nihal puisse faire quoi que ce soit, Sennar entrouvrit son habit et montra l'épée forgée par Livon.

— L'une de mes œuvres. Belle, non ? Le meilleur cristal noir de la Terre des Roches, un échantillon de mon talent pour d'éventuels acheteurs.

Le fammin abaissa sa lance.

— Vous pouvez entrer, dit-il en ouvrant la lourde porte.

Sennar se dépêcha de passer, imité par Nihal.

Juste derrière la porte, il y avait une petite muraille, si proche de l'enceinte qu'elle ne laissait le passage qu'à une seule personne ; tout au bout, on entrevoyait une série de ruelles étroites.

Sennar avança de quelques pas et poussa Nihal dans un coin.

— Qu'est-ce qui te prend ? maugréa-t-elle.

Elle détestait cet endroit : les murs la faisaient suffoquer et la pluie commençait à l'exaspérer. Elle préférait encore le désert à ce lieu inquiétant, plein de fammins.

— Tais-toi, murmura Sennar en posant un doigt sur ses lèvres.

Il ferma les yeux et se mit à réciter une formule ; lorsqu'il les rouvrit, il toucha le front de Nihal. La demi-elfe éprouva une sensation étrange, une espèce de chaleur.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ? demanda-t-elle, intriguée.

— C'est un enchantement que m'a enseigné Mégisto sur la Terre du Soleil. Il permet de se camoufler. À présent, tu as l'air d'un beau jeune homme, ajouta-t-il en souriant.

Nihal passa la main sur son visage et ne se reconnut pas : à la place de sa peau lisse, elle sentit une barbe râpeuse ; son nez s'était élargi, son front était bombé. Elle tâta ses oreilles : rondes. Cela lui fit un drôle d'effet.

— Ça durera la soirée, pas plus. Une fois dans l'auberge, ne parle pas, ne découvre pas ton visage et contente-toi de manger. Cet enchantement n'est qu'une précaution ; moins nous nous ferons remarquer, mieux ce sera.

Sennar s'enveloppa dans son manteau et ils reprirent leur chemin.

Ils errèrent longuement à travers les ruelles de la ville. C'était un dédale inextricable de sentiers et de petites routes s'entrecroisant de la manière la plus imprévue, à des angles les plus étonnants. Il était impossible de s'orienter dans ce labyrinthe ; ils se rendirent compte qu'ils s'étaient perdus.

— Je ne sais plus où nous sommes, dit Sennar.

Nihal se taisait en essayant de réprimer son malaise et son dégoût ; elle avançait tête baissée en évitant de regarder autour d'elle. Soudain, elle entendit un bruit sourd et s'arrêta, la main sur l'épée.

— Qu'y a-t-il ? chuchota Sennar.

Nihal leva la tête, mais ne vit rien. Il lui fallut un moment pour comprendre que le bruit provenait de l'intérieur des bâtiments. Elle tendit l'oreille : cela pouvait être un corps s'agitant dans un espace étroit. Elle perçut des respirations haletantes et des cris gutturaux... Une douleur lui enserra le crâne, elle se sentit étouffer et identifia l'angoisse de la prison.

Ils déambulèrent pendant près d'une heure, trempés jusqu'aux os par la

pluie fine et ininterrompue. Ils étaient sur le point de renoncer quand ils rencontrèrent quelqu'un.

— Qui est là ? dit l'ombre qui se trouvait à quelques pas devant eux.

La voix était plutôt joviale.

— Nous sommes des marchands. Nous cherchons une auberge, répondit Sennar.

L'inconnu s'approcha.

— Alors, comment diable avez-vous atterri ici ? Il n'y a pas d'auberge dans la Caserne.

À présent qu'il était plus près, ils pouvaient distinguer leur interlocuteur : c'était un homme vêtu d'un long manteau rouge, qui tenait une lance. Un garde.

— Nous ne connaissons pas la ville, c'est la première fois que nous venons par ici..., dit Sennar, un peu moins à l'aise.

L'homme le dévisagea un moment, puis s'attarda sur la silhouette de Nihal. Finalement, il haussa les épaules.

— On voit que vous êtes des étrangers... Ici, il n'y a que des fammins. Si vous voulez trouver une auberge, vous devez remonter dans la ville. Prenez cette rue, là-bas, vous ne pouvez pas vous tromper.

Sennar le remercia, attrapa Nihal par le bras et se dirigea vers la route que l'homme leur avait indiquée.

La demi-elfe était troublée : ainsi, l'accablement et la souffrance qu'elle avait perçus étaient ceux des fammins ? C'était la deuxième fois qu'elle soupçonnait que ces bêtes monstrueuses pouvaient elles aussi ressentir des émotions...

Ils arrivèrent bientôt devant une sorte de bourg, en haut d'une petite colline. Il était dominé par une forteresse trapue qui devait abriter les soldats en poste dans la ville. Au bout d'une ruelle, il y avait une taverne ; on entendait des sifflements et des cris provenant de l'intérieur.

Nihal et Sennar y entrèrent. Une puissante odeur de bière les assaillit, en même temps que des hurlements et des rires grossiers. Le local était petit, plein de fumée et de soldats amassés autour de quelques tables.

Nihal eut envie de sortir aussitôt, mais elle se retint ; du reste, elle l'avait cherché... Sennar se dirigea immédiatement vers l'aubergiste. Les hurlements étaient tellement forts que Nihal ne réussit pas à entendre ce qu'ils se disaient, et elle se contenta de se laisser guider par le magicien.

Sennar la conduisit à une table à l'écart. La demi-elfe se réfugia sur la chaise qui lui sembla la plus protégée du tumulte, celle contre le mur, et Sennar prit place près d'elle.

— Les chambres sont au-dessus, dit-il. Mangeons. Dès qu'on aura fini, on monte, et demain, aux premières lueurs de l'aube, on s'en va.

Un garçon leur apporta un bouillon digne d'une cantine de mercenaires, où flottaient d'étranges filaments sur lesquels Nihal décida de ne pas trop s'interroger, accompagné de deux chopes de bière remplies à ras bord et d'un quignon de pain noir.

L'atmosphère était joyeuse et bruyante. À l'une des tables, un groupe de soldats portait toast après toast en riant. À l'évidence, ils fêtaient quelque chose.

Ces gens dégoûtaient Nihal. Des traîtres, voilà ce qu'ils étaient, un tas d'abjects traîtres, terrés dans une auberge minable. Elle regretta de ne pas être sur le champ de bataille, mais comme elle était en territoire ennemi, elle devait faire contre mauvaise fortune bon cœur. Elle baissa la tête sur son assiette et se mit à avaler.

D'un coup, l'un des soldats se mit debout, son verre à la main.

— Hé ! Écoutez-moi un peu ! hurla-t-il, la voix épaissie par l'alcool. Maudits soient ceux qui ne festoient pas avec nous ce soir ! Vous deux, là-bas, dans le coin, joigniez-vous à nous ! lança-t-il en direction de Nihal et de Sennar.

— Retiens-moi, murmura la jeune fille entre ses dents.

Le jeune homme posa discrètement la main sur son épée.

— Ce soir, tout le monde doit faire la fête ! poursuivit le soldat. Nos troupes ont conquis deux autres cités de la Terre de l'Eau, et bientôt le dernier bout de cette Terre sera entre nos mains ! Buvons au Tyran et à sa rapide victoire sur le Monde Émergé !

L'assemblée avinée leva son verre en hurlant, et Sennar ne put s'abstenir de faire de même. Nihal, elle, continua à manger sans bouger.

— Eh bien ! Pourquoi tu es si sombre, toi ? demanda une voix.

Un soldat rougeaud se tenait devant Nihal. Il puait l'alcool, il avait la peau burinée par le soleil, comme un paysan, et un sourire arrogant et moqueur. La demi-elfe, qui rêvait d'effacer ce rictus idiot de son visage, rabattit sa capuche et détourna les yeux.

— Mon ami n'est pas très sociable, se hâta de dire Sennar.

— Diable, je le vois bien ! s'exclama l'homme en agitant un broc de bière, dont il renversa une bonne partie sur le sol.

Puis, sans se soucier du regard de travers de Sennar, il prit une chaise, s'assit près d'eux et se pencha vers la demi-elfe.

— Alors, ami ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Il est muet, intervint Sennar. Et sourd.

Nihal continua à manger.

— Quel dommage ! commenta l'autre. Une si belle fête, et il ne peut même pas en profiter...

Au bout d'un moment de silence embarrassé, l'homme tendit la main à Sennar :

— Avaldère, commandant de la garnison de Tanner, à la frontière de la Terre du Soleil.

Nihal tressaillit. Elle avait entendu parler de ce village : il était proche de celui d'Éleusi.

— Varen, de la Terre du Feu, répondit Sennar sans serrer la main de l'intrus. Marchand d'armes. Lui, c'est Livon, mon apprenti.

— Eh ben ! Tu es drôlement jeune pour avoir un apprenti...

— À dire vrai, c'est la première fois que je viens ici vendre ma marchandise. Jusqu'à l'année dernière, je travaillais pour un gnome.

Sennar serra les doigts de Nihal sous la table. Les siens étaient glacés ; en levant les yeux, Nihal vit que son ami avait le front perlé de sueur.

— On dit que les gnomes sont les meilleurs armuriers, commenta le commandant.

— C'est vrai, j'ai eu un très bon maître, fit le magicien.

Et il serra plus fort la main de Nihal.

— Vous avez de la chance, les choses tournent plutôt en notre faveur ces temps-ci. Bien sûr, la mort de Dola a été un coup dur mais, en fin de

compte, ce n'était pas notre seul bon capitaine, et maintenant tout va beaucoup mieux.

Sennar baissa la tête et se remit à manger.

— Dans quelle direction allez-vous ? demanda Avaldère.

— Je dois me rendre chez un vieux client de mon maître. Il paraît qu'il vit aux alentours des ruines de Seferdi, mais je ne connais pas la route.

— Il n'y a pas de ville du côté de Seferdi, répondit l'autre, l'air suspicieux.

Nihal retint son souffle : Sennar avait peut-être été un peu trop audacieux.

— Ah ! Mais bien sûr ! Tu veux sans doute parler de la base de Rothaur, s'exclama Avaldère.

— Exactement... Tu m'as enlevé les mots de la bouche, fit Sennar.

— Je ne m'en souvenais plus, vu que Rothaur n'est pas vraiment à côté de Seferdi. C'est la dernière forteresse avant le marais. D'ici, c'est facile d'y aller : il faut continuer vers l'ouest et, une fois à Messar, prendre vers le sud. La route est agréable, on y trouve pas mal de villages. Si vous êtes de bons marcheurs, vous ne mettrez pas plus de quatre jours.

« Pas mal de villages... Il ne manquait plus que ça ! » songea Nihal.

Le soldat reprit, imperturbable :

— Mon père a participé au saccage de Seferdi.

Nihal frémit, et Sennar lui serra la main plus fort.

— Ah bon ? dit-il d'une voix neutre en se remettant à manger.

— Et comment ! Il a été parmi les premiers à rejoindre le Tyran. Il avait tout de suite compris d'où soufflait le vent, mon vieux !

La demi-elfe posa bruyamment sa cuillère dans son écuelle ; Sennar fit mine de se lever.

— Ho ! minute ! s'exclama le soldat. La nuit est à peine entamée, il faut s'amuser !

Il obligea Sennar à s'asseoir et remplit leurs verres.

— C'est moi qui régale, à la mémoire de mon père.

Il but une longue gorgée et continua :

— Il me parlait souvent de la destruction de Seferdi. C'est la première fois que ces maudits fammins sont entrés en action. Sauf qu'à l'époque il

n'y en avait pas encore beaucoup... Ceux-là, c'est de vraies bêtes ! S'il n'y a pas quelqu'un pour les commander, ils ne savent même pas où aller. Mon père était l'un des commandants. Quand j'étais petit, il me racontait combien la ville était grande et blanche. Les troupes sont arrivées de nuit ; une partie s'est jetée sur les demi-elfes, et l'autre a attaqué le palais royal. Ils ont trucidé la moitié des habitants en une seule nuit, en commençant par le roi.

Il se versa un autre verre.

— Une sale race, ces demi-elfes ! Et orgueilleux avec ça ! Mon paternel les haïssait, et moi aussi, évidemment. Avant qu'arrive ce maudit Nammen, nous autres, de la Terre de la Nuit, nous étions à un cheveu de remporter la guerre des Deux Cents Ans... En plus, c'étaient tous des espèces de sorciers, ils lisaient dans les pensées des gens et faisaient des rites bizarres contre les dieux, dans leurs palais... Ils ont eu la fin qu'ils méritaient.

À ces mots, Nihal se leva d'un bond. Sennar voulut la suivre, mais Avaldère se dressa devant la jeune fille.

— Hé, que diable ! Je vous ai dit qu'il était trop tôt pour partir !

— Laisse-le, il ne t'entend pas, dit Sennar en s'interposant. Nous avons beaucoup marché, et il est fatigué... Ç'a été un plaisir de t'écouter, mais maintenant nous devons y aller... Je tombe de sommeil, ajouta-t-il en se décrochant la mâchoire pour feindre un bâillement crédible.

— Comme tu voudras..., grommela Avaldère.

Nihal se précipita vers l'escalier et le gravit en toute hâte. Sennar l'attrapa par le bras.

— Reste calme, lui ordonna-t-il à mi-voix.

Une fois dans la chambre, la demi-elfe jeta son manteau à terre.

— Ce bâtard..., siffla-t-elle entre ses dents. Je croyais qu'il n'y avait que des fammins qui avaient exterminé les demi-elfes, mais non... Espèces de chiens !

Elle dégaina son épée et l'abattit sur une petite table de nuit, dont le bois vola en éclats.

Ils partirent avant le lever du soleil. Lorsqu'ils quittèrent la ville, la pluie tombait toujours, une pluie fine, exaspérante.

Ils ne s'arrêtèrent qu'une seule fois, dans une ville identique à celle qu'ils avaient quittée. Ils y arrivèrent après minuit et n'y trouvèrent guère d'animation. Ils trouvèrent une auberge, mangèrent en silence et allèrent se coucher, pour repartir le lendemain à l'aube.

Le soir, l'air s'emplit d'une odeur fétide. Ils la connaissaient bien, c'était la même que celle des marais de la Terre de l'Eau. Nihal se souvint qu'autrefois une splendide forêt s'étendait à cet endroit, la forêt de Bersith. Elle avait été frappée d'un mal obscur, sans doute provoqué par les égouts des villes des fammins qui avaient pollué les fleuves du pays ; un marais malodorant avait pris sa place.

— Nous y sommes presque, murmura la demi-elfe, alors que les ombres s'allongeaient, annonçant la nuit.

Ils s'avancèrent sur le terrain spongieux. Bientôt les villes qu'elle haïssait disparurent à l'horizon. Devant eux, il n'y avait plus que l'étendue sombre des marécages imprégnés d'eaux putrides.

Quelques images confuses traversèrent l'esprit de Nihal, accompagnées de murmures : le soleil jouant dans les branches des arbres séculaires, la splendeur d'une cité merveilleuse que dominait, majestueux dans la blancheur éclatante, le palais royal, avec son immense tour de cristal. À présent, l'obscurité était totale. Et pourtant Seferdi était là, Nihal en était sûre.

D'un coup, elle s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Sennar.

— Elle est derrière cette colline, murmura Nihal.

Le magicien s'approcha pour regarder.

— Tu n'es pas obligée..., dit-il doucement. Nous pouvons toujours bifurquer par les marais.

Nihal ne répondit pas et contourna la colline. Aussitôt, elle vit se dessiner le profil de la cité.

À la place des hauts remparts immaculés qu'elle avait vus dans ses visions, il n'y avait plus que des ruines jaunies et un mur de briques, en partie debout, devant gisaient d'énormes blocs brisés. Au-dessus, là où

autrefois se dressaient les édifices les plus nobles de la ville, béait un vide sinistre, baigné par la pâle lueur de la lune.

Avançant lentement dans un silence spectral, Nihal arriva au pied des remparts, devant l'entrée de la ville. C'était une ouverture en ogive, étroite et haute ; sur son architrave trônaient les statues de deux lions couchés, qui semblaient veiller sur la cité morte. À terre gisait, arraché, un des battants de la porte orné de marqueterie de métal ; ses clous étaient mangés par la rouille, et son bois avait pourri. Nihal se pencha et devina les traits effacés d'un bas-relief, désormais illisible. Au centre, il y avait un trou, la trace du bélier qui l'avait défoncé, une nuit comme celle-là, quarante ans plus tôt. L'autre battant pendait sur le côté, retenu encore par la moitié de ses gonds. C'était incroyable qu'il ait résisté dans cette position pendant toutes ces années.

Intimidée et un peu embarrassée, Nihal passa sous les lions qui paraissaient la scruter de leurs orbites vides.

Une fois de l'autre côté, elle eut l'impression de se retrouver dans un autre monde.

Laïo et Vrašta

L

Laïo n'eut pas tout de suite la certitude de s'être réveillé. Quand il regarda autour de lui, il ne vit que l'obscurité ; ce fut le poids des chaînes lui enserrant les poignets et les chevilles et la douleur à l'épaule qui le ramenèrent à la réalité.

Il se souvint de ce qui lui était arrivé et comprit qu'il était emprisonné. Les larmes lui vinrent aux yeux, comme quelques jours plus tôt, dans la geôle de la base : non seulement il n'avait pas réussi à rejoindre Nihal, mais en plus il s'était fait capturer.

Autour de lui résonnaient le bruit de chaînes, provenant des cellules voisines, des hurlements d'hommes, des voix bestiales, des ricanements... Un univers de sons sinistres, qui l'étourdirent et le terrorisèrent.

Il n'aurait pas su dire combien de temps s'était écoulé lorsque, soudain, une petite lueur provenant du guichet de la porte éclaira la cellule. La lumière, quoique faible, l'aveugla. Quand il s'y fut habitué, il vit que la pièce était minuscule, tout juste assez grande pour contenir son corps menu.

Le battant s'ouvrit et la face effrayante d'un fammin apparut dans l'ouverture. Laïo se figea en voyant ses crocs jaunâtres, ses petits yeux porcins et ses membres d'une longueur démesurée dotés de griffes impressionnantes.

— Que voulez-vous de moi ? Qu'est-ce que vous comptez me faire ? hurla-t-il, horrifié.

Le fammin entra, et Laïo s'aperçut qu'il apportait un plat, son dîner

– ou son déjeuner ? Il n'avait aucune idée de l'heure qu'il pouvait bien être.

Imperturbable, son geôlier avança et posa le repas par terre. Il tourna vers le garçon un étrange regard curieux, qui ne correspondait pas à son visage féroce. Ses yeux à l'expression presque humaine étaient voilés de tristesse.

Puis il sortit en silence et referma la porte derrière lui ; mais il laissa le guichet ouvert, de manière qu'une petite lueur filtre dans la cellule.

La deuxième entrevue de Laïo avec un fammin ne fut pas aussi rassurante. Deux jours plus tard, il vit la porte s'ouvrir en grand devant une de ces créatures, qui entra d'un pas décidé. Il était plus massif que celui qui lui apportait ses repas ; le poil qui lui couvrait le corps était d'une couleur plus sombre, et ses yeux étaient malveillants. Le jeune écuyer n'aurait jamais cru que les fammins puissent être aussi différents.

La bête lui ôta ses chaînes et le traîna jusqu'à une autre pièce, où se trouvaient un homme et plusieurs fammins. Laïo, qui crut deviner ce qui allait se passer, se mit à trembler de tout son corps. Il avait beau se dire qu'il devait se montrer courageux, que c'était justement le moment de savoir ce qu'il valait, il sentait ses jambes vaciller.

L'homme lui posa quelques questions, auxquelles Laïo répondit par un silence obstiné. Sa voix devint alors menaçante et de plus en plus forte. Le garçon continua à se taire, prêt à assumer la responsabilité de la sottise qu'il avait faite. En tout cas, il n'aurait jamais révélé que Nihal et Sennar se trouvaient eux aussi quelque part sur cette Terre.

Ils le mirent torse nu et le fouettèrent sans pitié, jusqu'à ce que son dos ruisselle de sang. Laïo hurla, pleura, perdu et désespéré, mais il ne révéla rien de ce qu'il savait malgré la douleur, insupportable,.

Le fammin qui le torturait ne s'interrompait que pour permettre à l'homme de poser d'autres questions. Au bout d'un temps indéfini, Laïo fut englouti par les ténèbres, et il pensa mourir.

Il se réveilla dans sa cellule. Le dos le brûlait comme s'il était couché sur des tisons ardents. Seule la pensée qu'il avait tenu bon le consolait.

Mais combien de temps parviendrait-il à résister ?

Il subit le même traitement pendant deux longues journées ; pourtant, il ne dit pas un mot. Le soir, ses tortionnaires le ramenaient dans sa cellule, évanoui, après avoir pansé ses blessures : ils ne pouvaient pas prendre le risque qu'il meure sans avoir avoué le motif de sa présence de ce côté-là des frontières.

Incapable de raisonner, ayant perdu la sensation de son propre corps, le malheureux écuyer gisait, à demi conscient, dans un coin de sa cellule.

Le troisième soir, il se passa quelque chose d'inhabituel. Laïo ne se rendit pas compte que le fammin qui lui apportait son dîner avait ouvert la porte. À travers ses paupières mi-closes, il ne perçut qu'une vague lueur ; puis il sentit une présence à côté de lui. Il ouvrit les yeux et vit son gardien, qui le regardait.

— Pourquoi tu ne parles pas ? fit la créature de sa voix rauque.

Laïo n'eut pas la force de répondre.

— Ils sont en train de te tuer ! Pourquoi tu ne leur dis pas ce que tu sais ? continua le fammin. Cela n'a pas de sens, de mourir comme ça ! On ne meurt que lorsqu'on en a reçu l'ordre, parce qu'on ne peut pas faire autrement.

Il se tut et sembla réfléchir.

— Quelqu'un t'a ordonné de te taire ? finit-il par demander.

Laïo leva le visage vers lui, essayant de comprendre ce qu'il voulait.

— Quelqu'un te l'a ordonné ? répéta l'autre.

Le garçon secoua la tête, puis la laissa retomber sur le sol.

— Alors, pourquoi tu ne parles pas ?

— Je n'ai rien... rien à dire...

— Ou tu es un espion, ou tu cherches quelque chose : c'est ce que dit le chef, insista le fammin.

— Il se trompe, répondit Laïo, à bout de forces.

— Pourquoi tu restes muet ?

— Il y a des choses que l'on fait... parce qu'on veut les faire. Moi, je mourrai... parce que j'ai décidé que c'était juste...

— Je ne comprends pas, lâcha le fammin.

Il le regarda d'un air ahuri, puis il attrapa une fiole sale, retourna son

prisonnier et commença à lui en étaler le contenu sur le dos. Aussitôt, une sensation de fraîcheur envahit le garçon, le réconfortant un peu.

— Et toi, pourquoi tu fais ça ? voulut-il savoir.

— Tu ne dois pas mourir avant d'avoir avoué : c'est ce qu'a dit le chef.

Alors, je te soigne, répondit la créature.

— Il y a des choses qu'on fait parce qu'on sent qu'elles sont justes, balbutia Laïo.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « juste » ?

— C'est... c'est quelque chose qui apporte du bien.

La bête le regarda d'un air interrogateur, et Laïo s'étonna encore une fois qu'un fammin puisse avoir des yeux pareils.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Vrašta.

Le garçon fronça les sourcils : ce nom ne lui était pas inconnu.

— Merci, murmura-t-il.

À partir du quatrième jour, ses bourreaux passèrent aux fers chauffés à blanc. L'homme répétait ses questions, puis il faisait signe au fammin de le brûler. Le garçon hurlait, implorait pitié, mais ne parlait pas.

— Tu ne pourras pas continuer comme ça indéfiniment ! déclara l'homme en approchant son visage de celui de Laïo. Moi, je ne me laisserai pas de te torturer, et je ne te laisserai pas mourir avant d'entendre tes aveux. Cela peut durer longtemps...

Laïo ne répondit pas : les paroles de son tortionnaire ne l'effrayaient plus.

L'homme sourit méchamment.

— Je vous connais bien, vous autres des Terres libres ! Tu essaies sans doute de protéger quelqu'un. Eh bien, ton silence ne servira à rien. Si un étranger est entré sur cette Terre, je le trouverai. Peut-être même que je l'ai déjà trouvé. Tu souffres pour rien, mon garçon ! Tu n'es pas un héros, tu n'es qu'un morceau de chair sanguinolente entre mes mains.

Laïo n'éprouvait plus ni peur ni haine pour son bourreau. Rien. La vie, ce n'était plus que souffrir, manger et boire. Il n'avait plus la force de

penser, ni même l'envie de survivre. La seule chose qui comptait pour lui, c'était de se taire.

Chaque soir, Vrašta venait dans sa cellule et le soignait. Laïo attendait la sensation de fraîcheur des pansements sur ses plaies, et il se prit d'affection pour cet être monstrueux qui, seul, lui témoignait un peu d'humanité. Il commença à croire que le fammin ne le soignait pas uniquement parce qu'on lui avait ordonné de le faire.

Le monstre continuait à lui poser des questions :

— Est-ce que tous les hommes font ce qu'ils veulent ?

— Ceux qui sont assez forts, oui, répondit Laïo, et il pensa à Nihal.

— Ils sont tous comme toi ?

— Non, heureusement !

— Pourquoi est-ce que tu trembles ?

— J'ai peur.

— C'est quoi, la peur ?

— C'est ce qui t'assaille pendant la bataille.

— Quand je me bats, je ne pense à rien. Qu'à tuer.

— Tu n'as pas peur de la mort ?

— Pourquoi ? Il n'y a pas de différence entre la vie et la mort, répondit Vrašta.

— Et tu aimes tuer ? demanda Laïo.

— Je ne sais pas. Il ne s'agit pas d'aimer ou pas quelque chose. Il s'agit de suivre les ordres.

Il se tut un instant, l'air pensif.

— Il y en a parmi nous qui n'aiment pas tuer, reprit-il. On les appelle les Erronés. Ils obéissent aux ordres, comme tous les autres, mais ils ne sont pas aussi féroces. Si on les découvre, on les tue. Eux, ils pleurent au moment de mourir, mais ils disent qu'il vaut mieux mourir que vivre.

— Tout le monde aime une chose plutôt qu'une autre. Tu n'aimes pas soigner mes plaies ? Moi, j'ai l'impression que si.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Je le fais pour quelqu'un, dit un soir Laïo au fammin, dans le délire de la fièvre. L'homme qui me torture a raison, on ne peut faire une chose pareille que pour protéger un être aimé. Moi, je le fais pour une amie, la personne à laquelle je tiens le plus au monde.

— C'est quoi, une « amie » ?

— Quelqu'un dont tu ne peux pas te passer, quelqu'un que tu aimes bien et avec qui tu te sens bien, lâcha Laïo entre deux gémissements.

— Tu es mon ami, conclut Vrašta.

Il resta auprès du supplicié toute la nuit, bien qu'on ne le lui ait pas ordonné. Le garçon cria plusieurs fois le nom de Nihal et celui de Sennar, et sa voix arriva là où elle n'aurait jamais dû arriver.

Vrašta fut appelé par son chef le matin suivant.

— Je veux que tu fasses s'échapper le prisonnier.

La créature ne se demanda pas quel était le sens de cette requête : c'était un ordre, et un fammin ne pouvait pas désobéir à un ordre.

— Tu lui diras que tu veux le conduire à ses amis ; tu te feras guider jusqu'à eux et, lorsque tu les auras trouvés, tu les tueras.

Le fammin resta silencieux, troublé par son premier doute. Il ne voulait pas tuer Laïo, c'était son ami. Pour les amis, on faisait de grandes choses, mais on ne les tuait sûrement pas.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda l'homme après l'avoir observé avec attention. Tu ne vas pas te mettre toi aussi à dire que tu refuses de tuer ? Tu n'es pas en train de devenir un Erroné, j'espère ?

— Je ferai ce que tu dis, répondit Vrašta.

C'était un ordre, il n'y avait pas à discuter.

Le chef sembla se détendre.

— Fais-lui croire que tu veux l'aider. C'est un nigaud, il tombera dans le piège. Surtout, ne le tue pas avant qu'il t'ait conduit à ses amis. Alors seulement, tu pourras les massacrer comme il te plaira.

Vrašta sentit quelque chose de désagréable au creux de son estomac, mais il promit qu'il le ferait.

Cette même sensation était toujours là quand, un peu plus tard, le

fammin pénétra dans la cellule de Laïo. Le garçon était attaché au mur par les bras, la tête contre la poitrine. On l'avait encore torturé. Il faisait nuit noire : or le commandant lui avait dit d'aller le trouver après le coucher du soleil et de le faire sortir prudemment pour qu'il croie qu'il le faisait en secret.

Vrašta s'approcha de Laïo et le secoua. Le malheureux ouvrit les yeux, et son visage s'anima à la vue du fammin.

— Tu viens me soigner ?

Le poids se déplaça de l'estomac à la gorge de Vrašta. Le fammin se demanda quelle était cette étrange sensation qu'il n'avait jamais éprouvée, mais il n'hésita pas ; il parla à Laïo comme le commandant lui avait ordonné de le faire.

— Je vais t'aider à t'échapper, dit-il en ôtant les chaînes qui attachaient Laïo au mur.

Le jeune garçon le regarda, abasourdi.

— Ils t'ont donné cet ordre ?

Vrašta resta interdit.

— Non, je le fais parce que je le veux, répondit-il enfin.

En un certain sens, c'était vrai. Il voulait que Laïo aille bien, il voulait qu'on arrête de le torturer. Dehors, il ne souffrirait plus.

— Ils te tueront si tu fais ça, dit Laïo en secouant son bras meurtri. Laisse tomber !

Le fammin le regarda, surpris : ça, le commandant ne l'avait pas prévu.

— Je viens avec toi et je te conduis à ton amie. Je ne crains rien.

Laïo finit par accepter. Vrašta le libéra de ses chaînes, l'enroula dans un sac, le chargea sur ses épaules et se dirigea vers la sortie. Il suivait les ordres du commandant : il avançait furtivement, feignant d'être prudent. Cependant ses précautions furent inutiles, car le garçon, confiant, s'était endormi sur ses épaules.

Le lendemain, Laïo se réveilla adossé à un arbre. Il cligna des yeux, ébloui par la lumière. Il était tout endolori, et le dos le brûlait terriblement. En levant les bras, il s'aperçut qu'ils étaient presque

entièrement bandés : Vrašta avait dû le soigner pendant son sommeil. Il se tourna : le fammin le regardait, étendu à côté de lui. Il lui adressa un sourire reconnaissant.

— Si tu veux, je peux te conduire à tes amis, dit la bête.

— Ils sont partis deux jours avant moi, et je ne sais pas où ils sont. Je ne vois pas comment nous pourrions les rejoindre.

— J'ai un bon odorat ; si tu as quelque chose à eux, un objet qu'ils ont touché...

Laïo était encore étourdi et avait du mal à rassembler ses idées ; il lui fallut un bon moment pour se souvenir de la bourse avec l'argent. Nihal l'avait souvent manipulée pendant le voyage. Quand il se leva pour la prendre, une douleur aiguë lui traversa tout le corps.

Vrašta s'approcha avec empressement.

— Ça te fait mal ?

— J'ai la bourse de mon amie, mais je n'arrive pas à l'attraper. Elle est sous ma veste.

Vrašta hocha la tête, comme s'il le savait déjà. À cet instant, Laïo se souvint de la lettre de Nihal, et il se traita d'imbécile. Si Vrašta était au courant pour la bourse, il avait sûrement vu le parchemin. Il était évident que ses geôliers l'avaient trouvé sur lui, ce qui leur avait permis de comprendre que d'autres ennemis avaient franchi la frontière.

Vrašta sortit la bourse avec délicatesse. Elle était vide et tachée de sang. Il la porta à son nez, puis renifla bruyamment l'air alentour.

— Ils ne sont pas passés par ici. Il va falloir les chercher un bon moment, annonça-t-il.

Ce matin-là, Laïo était trop fatigué pour continuer, ils restèrent donc dans la plaine. Vrašta, toujours serviable et souriant, pansa de nouveau ses plaies, alla chercher de l'eau et lui prépara à manger.

Quand ils purent commencer leur recherche, Vrašta chargea Laïo sur ses épaules. Le fammin avait des jambes robustes et un odorat très fin, deux qualités qui lui furent utiles pour localiser Nihal et Sennar. Il traversa au pas de course l'immense plaine désolée, ne s'arrêtant que

pour soigner Laïo et pour le nourrir.

Le garçon prit l'habitude de bavarder avec le fammin sur le ton affectueux d'un frère aîné. Un soir, il lui parla de Nihal, de l'armée et de sa vie.

— Je suis content de ne pas avoir parlé là-bas, conclut-il.

— Si tu avais parlé, tu n'aurais pas fini dans cet état, répondit Vrašta.

— Mais j'aurais trahi mes amis, et il n'y a rien de pire que la trahison.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « trahir » ?

— Cela veut dire mentir, dire une chose pour une autre. Mes amis savent que je les protégerai à n'importe quel prix et que je ne leur ferai jamais de mal. On doit toujours être sincère avec ses amis.

Vrašta eut un coup au cœur. Il venait de comprendre : s'il était vraiment l'ami de Laïo, il ne devrait pas faire ce qu'il était en train de faire. Ces jours-ci, le fammin était en proie à des sensations qu'il ne connaissait pas. Avant de rencontrer Laïo, il ne savait même pas ce que signifiaient des paroles comme « amitié » ou « se sentir bien ». Il ne vivait que pour la guerre. Il avait côtoyé des centaines de prisonniers, il en avait même torturé certains, sans ressentir ni plaisir ni compassion : c'étaient les ordres, et les fammins ne pouvaient que les suivre.

Il se rappela ce que lui avait dit un Erroné, avant qu'il le tue : « Tu n'as jamais désiré vivre, un point, c'est tout ? Ni faire ce que tu veux ? »

Vrašta n'avait pas compris, parce qu'il ne savait pas ce qu'était la vie. Maintenant, il commençait à en avoir l'intuition, et il ne voulait pas trahir Laïo. C'était donc ça, ce poids sur l'estomac, ce nœud dans la gorge : ne pas vouloir faire quelque chose.

Un après-midi, enfin, Vrašta trouva la route que les amis de Laïo avaient empruntée : ils se dirigeaient vers Seferdi.

Le soir, alors que Laïo dormait tranquillement à côté de lui, Vrašta le secoua plusieurs fois. Le jeune écuyer se frotta les yeux.

— Il y a des ennemis ? demanda-t-il en s'efforçant de reprendre ses esprits.

— Je t'ai trahi, souffla le fammin.

Dès qu'il l'eut dit, il se sentit mieux.

— Quoi ? demanda Laïo, encore ensommeillé.

— Le chef m’a ordonné de te libérer, de trouver tes amis et de vous tuer tous.

À ces mots, Laïo se réveilla pour de bon. Il s’agenouilla devant le fammin :

— Tu veux dire que c’est seulement pour ça que tu m’as libéré ?

— On me l’a ordonné.

— Et tu veux me tuer ?

— Non, répondit spontanément Vrašta.

Laïo fixa le fammin.

— Je suis là, si tu veux me tuer, alors vas-y, fais-le.

Vrašta baissa les yeux.

— Je t’ai trahi, répéta-t-il de sa grosse voix.

— Je ne crois pas que tu m’aies aidé à fuir parce qu’on te l’a ordonné, et tu ne m’as pas non plus amené jusqu’ici pour me trahir, moi et mes amis. Tu l’as fait parce que tu le voulais.

La bête le regarda.

— Un fammin doit obéir aux ordres. Les Erronés que j’ai connus ne voulaient pas tuer, et pourtant ils devaient le faire parce qu’ils avaient été créés par le Tyran pour ça.

— Tu as décidé de me dire la vérité ; tu as aussi décidé de me soigner, alors que personne ne te l’avait ordonné. Toi aussi, tu peux faire ce que tu veux, tu peux choisir.

— Je ne veux pas être obligé de te tuer... Je ne veux pas te trahir... Tu es mon ami, dit tristement Vrašta.

Laïo tendit la main vers lui et caressa sa joue velue. Vrašta sembla aussitôt rassuré.

— J’ai confiance en toi, déclara le garçon, et je sais que tu ne me tueras pas. Maintenant que tu m’as tout avoué, je n’ai plus rien à craindre. Conduis-moi jusqu’à Nihal et Sennar.

Horreur indicible

U
ne longue route pavée de grosses pierres carrées s'ouvrait devant Nihal. Assez large pour que deux chariots puissent s'y croiser, elle traversait la ville. Les pierres étaient descellées : dans les fissures poussaient des ronces. C'était probablement autrefois la route principale. Les troncs carbonisés des arbres qui la bordaient se dressaient çà et là tels des squelettes sur le ciel de plomb. Sur leurs branches mortes se tenaient d'innombrables corbeaux dont le croassement était le seul son qui troublait la nuit.

La route était encombrée de gravats, d'éclats de verre, de vieilles armes rouillées, sans doute tombées des mains de ceux qui avaient tenté de sauver leur ville. Tout autour, des ruines d'habitations, brûlées ou détruites. Nihal emprunta une rue secondaire. Elle y trouva les mêmes traces de destruction, les mêmes décombres.

La demi-elfe entra dans une maison. La plupart des meubles gisaient sur le sol, brisés et rongés par l'humidité. Dans le salon, une table dressée semblait attendre les maîtres du logis. Dans toutes les pièces, c'était le même spectacle : des meubles jetés à terre, des feuilles de papier éparses, des draps maculés de sang.

Bouleversée, elle rejoignit Sennar et ils continuèrent ensemble à parcourir les rues de Seferdi. Ils virent d'autres maisons éventrées, d'autres traces d'incendie, d'autres taches de sang sur les murs et sur la route.

— Ce n'est pas normal que le sang conserve une couleur aussi vive au bout de quarante ans, commenta le magicien. Quelqu'un a préservé la

mémoire de ce carnage au moyen d'un enchantement.

La demi-elfe l'écoutait à peine. Elle errait, ahurie, à travers la cité dévastée. Elle était incapable d'éprouver quoi que ce soit, tout lui semblait étranger. Rien ne lui parlait ici, le silence de la mort recouvrait tous les bruits et l'empêchait de comprendre ce qu'elle voyait.

Ils débouchèrent sur une grande place. Nihal se rappela vaguement que c'était là que se tenait le marché. Autrefois, l'endroit était toujours bondé. En son centre s'élevait une fontaine, une vasque blanche circulaire, surmontée d'une élégante colonne de marbre noir. À présent, elle était pleine d'une eau sale, d'où parvenait le coassement des grenouilles, comme une litanie funèbre.

Ils marchèrent encore et arrivèrent devant l'entrée du palais royal. Il était lui aussi en ruine, le terrain alentour était constellé de fragments du verre dont il avait été construit. En s'écroulant, la tour avait défoncé le toit de l'édifice principal et avait ainsi mis la salle du trône à nu. Ses colonnes se dressaient vers le ciel, intactes, blanches dans leur splendeur de cristal, mais la seule voûte qu'elles soutenaient désormais était celle des nuages. Tout au fond, solitaire parmi les décombres, on voyait le trône, également en cristal, orné d'un coussin de velours passé qui avait dû être d'un rouge écarlate. Nihal imagina Nammen, au sommet de sa gloire, annonçant depuis ce trône aux souverains réunis devant lui qu'il ne prendrait pas possession des terres conquises par son père et promettant de rendre à chacun son royaume perdu. C'était un spectacle désolant et ridicule : le symbole d'un pouvoir qui régnait sur les ruines d'une civilisation dont toute la mémoire avait été balayée. Nihal, qui en savait si peu sur son peuple et n'en avait eu que des visions de mort et des lambeaux de rêves, en était l'unique dépositaire.

Ils déambulèrent un moment dans les salles du palais et débouchèrent dans une pièce plus vaste que les autres, qui avait probablement servi aux banquets. L'un de ses murs, épargné par miracle, était orné d'un énorme bas-relief. Nihal y distingua des demi-elfes représentés dans les activités de la vie quotidienne. Quelque chose, dans un coin, attira son attention : c'était un blason. Les armoiries de son peuple ! Elle regarda de plus près et vit que le même dessin figurait sur la cuirasse de tous les soldats de

l'armée. Elle l'observa longuement, le gravant dans sa mémoire.

Dans une autre salle, ils trouvèrent les restes d'un observatoire, témoin de l'intérêt des demi-elfes pour le cosmos et ses mystères. Les fragments d'une carte stellaire pendaient sur l'un des murs ; un télescope gisait à terre, détruit. Les envahisseurs en avaient brisé les lentilles et cabossé le métal. Le sol de la pièce était couvert de feuilles de papier, pour la plupart brûlées. Sur certaines il y avait encore des bouts de phrases écrites dans une langue inconnue et des notes sur le mouvement des étoiles et des planètes, le travail de toute une vie sans doute, dispersé comme des cendres aux quatre vents.

Un peu plus loin, une statue gisait par terre. Elle représentait une femme, une demi-elfe, figée dans une attitude de danseuse. Son visage exprimait une joie et une sérénité profondes. C'est alors que les sentiments réprimés jusque-là prirent le dessus. Nihal s'écroula et se mit à pleurer.

— Allez, partons ! Tu as vu ce que tu voulais voir, une longue route nous attend, murmura Sennar en se penchant pour l'aider à se relever.

— Il fallait que je vienne ici, dit Nihal à travers ses sanglots. Oui, j'ai bien fait, pour ne pas oublier ce qui a été, et pour me souvenir des morts.

— Tu ne pourrais pas oublier, même si tu le voulais, répondit Sennar. Moi non plus, ajouta-t-il d'une voix sombre.

En s'éloignant de ce lieu funèbre, ils arrivèrent dans une rue qu'ils n'avaient pas encore prise. Soudain, Sennar agrippa Nihal et la serra contre lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ne regarde pas, fit le magicien.

— Lâche-moi.

— Il vaut mieux que tu ne voies pas ça, je te dis.

Sa voix tremblait.

Mais Nihal se libéra de son étreinte et se retourna.

Elle étouffa un cri : toute la rue était bordée de potences ; une perspective infinie de cadavres pendus par le cou, se balançant dans le vide. Des centaines de corbeaux étaient posés sur ces constructions macabres, tels des esprits démoniaques veillant sur les morts ; des

hommes, des femmes et des enfants aux traits défigurés, dont les orbites vides exprimaient l'effroi.

— Quelqu'un a voulu que les traces de ce carnage demeurent ! Il a utilisé une formule interdite pour empêcher que le temps efface la mémoire du massacre, dit Sennar à voix basse.

Un long cri d'horreur s'échappa de la bouche de Nihal. Il s'approcha vivement d'elle et l'obligea à détourner les yeux.

— Nous n'aurions pas dû venir ! Allons-nous-en, dit-il en la soutenant, le visage de la jeune fille serré contre sa poitrine.

Ils marchèrent entre les deux rangées de cadavres, puis se mirent à courir jusqu'à ce qu'ils soient sortis de la ville. Sennar lâcha alors Nihal et s'assit pour reprendre son souffle.

Au bout de quelques instants de silence, le magicien se releva et passa un bras autour des épaules de la demi-elfe, qui pleurait toujours.

— Partons d'ici, répéta-t-il.

Ils reprirent la route. Il faisait nuit noire : il ne serait pas facile de trouver un refuge dans les marais. Dès qu'ils eurent atteint une zone où le terrain était un peu plus solide, Sennar prépara un lit de fortune et alluma un petit feu.

— Cette nuit, tu dois te reposer, dit-il à Nihal. C'est moi qui monterai la garde.

— Mais toi aussi, tu dois dormir..., protesta-t-elle faiblement.

— Je n'en ai ni besoin ni envie, répondit Sennar en la couvrant de son manteau.

C'était le printemps ; si leurs calculs étaient justes, ils devaient être à la mi-avril. Pourtant, il gelait toujours.

Sennar se recroquevilla près du feu et resta seul avec ses pensées, au milieu du coassement des grenouilles et de la puanteur asphyxiante qui montait des marais. Il se sentait vidé. Devant les gibets dressés le long de la route, il avait eu l'impression que les cadavres criaient, l'exhortant à les venger. Il avait été envahi par une colère qu'il n'avait jamais

éprouvée auparavant et avait compris ce qui avait poussé Nihal à s'engager dans la guerre. Pour la première fois de sa vie, il avait ressenti le désir de tuer.

Ils continuèrent leur voyage, silencieux et affligés. Ils marchaient depuis deux jours à travers les marais quand, d'un coup, l'obscurité les enveloppa. C'était une obscurité différente de celle de la nuit ; on aurait dit que le soleil avait décidé de se recoucher. Le ciel revêtit la couleur jaunâtre qui caractérisait les couchers de la Terre des Jours ; or il n'était pas encore midi.

— Nous approchons de la Terre de la Nuit, dit Sennar.

Dans l'après-midi, les marais plongés dans la pénombre laissèrent place à une forêt dense. Tout à coup, Nihal perçut un bruit.

Elle s'arrêta, tendit l'oreille et porta une main à son épée ; Sennar s'immobilisa lui aussi. Un autre bruissement se fit entendre. Nihal comprit d'où il venait et elle se dirigea dans cette direction, l'épée à la main. Elle bondit dans les buissons.

— Je suis un ami ! gémit quelqu'un.

Nihal regarda la créature qui se tortillait sous la pointe de sa lame : un fammin, qui la fixait droit dans les yeux.

Elle sentit sa colère s'évanouir : il y avait dans ce regard quelque chose qu'elle n'arrivait pas à définir.

— D'où diable est-ce que tu sors ? souffla Sennar.

Nihal se retourna vers le magicien. Devant lui se tenait Laïo, pâle et la tunique tachée de sang, mais souriant.

Ido à l'Académie

Ido essaya sa nouvelle épée sur le champ de bataille. Le résultat fut plus que satisfaisant : les fantômes se désintégraient sous les coups puissants de son arme transformée par Soana. Le gnome regretta toutefois de ne pas pouvoir tester son épée sur sa cible principale : le chevalier écarlate ne se montrait pas.

Il essayait de garder à l'esprit les paroles de la magicienne – « Quel que soit le mal qu'il ait pu faire à Nihal, il n'en reste pas moins un ennemi comme les autres » – mais cela n'était pas facile. Dès qu'il arrivait sur le champ de bataille, il cherchait sa silhouette, sans jamais la trouver. Très vite, il s'ennuya de nouveau. Les combats se suivaient, identiques, et la situation devenait de jour en jour plus déprimante.

Un printemps tardif avait commencé à réchauffer les journées lorsque les généraux furent convoqués à une assemblée du Conseil qui avait lieu sur la Terre du Soleil.

Une multitude de personnes s'y retrouvèrent : les souverains des Terres libres, les chefs militaires les plus puissants et les mages du Conseil. La réunion se déroula dans une rigueur exemplaire malgré le nombre élevé de participants : un parfum de mort et de désolation planait sur la grande salle du Conseil, rendant les esprits plus calmes qu'à l'ordinaire.

Quatre mois après l'apparition des fantômes sur le champ de bataille, la situation, en effet, n'était guère brillante. Plus de la moitié de la Terre de l'Eau était aux mains du Tyran ; l'autre moitié était en danger. Une

grande partie des troupes disponibles était amassée le long de cette frontière fragile, le nombre des soldats n'était pourtant pas suffisant pour contenir l'avancée ennemie. Y envoyer d'autres garnisons était impossible, car la Terre du Soleil était en danger elle aussi et devait être protégée.

— Nous ne pourrons pas continuer ainsi longtemps. Nous finirons par nous affaiblir sur les deux frontières, ce qui entraînera le risque que le Tyran envahisse notre Terre, dit Sulana, la reine de la Terre du Soleil.

L'assemblée se tut. Les rapports des généraux ne présageaient rien de bon, et une rumeur persistante circulait parmi les rangs : bientôt, la Terre de l'Eau capitulerait.

— Je ne laisserai pas le Tyran vaincre mon royaume.

Les paroles de Galla, le souverain du territoire menacé, avaient retenti dans la salle.

— Mon épouse est morte pour cette Terre, des milliers de nymphes ont donné leur vie pour la sauver ! C'est en leur nom que je dois continuer à me battre et à la protéger.

— Nous combattons, Votre Majesté, mais nos forces ne suffisent pas, comme nous avons tenté de vous l'expliquer..., protesta Mavern.

— Il faut attaquer une bonne fois pour toutes, déclara Galla sans attendre que le général ait fini de parler. Nous allons organiser une grande offensive, qui nous permettra ensuite de reprendre notre souffle.

Ido secoua la tête. Il comprenait le souverain ; cependant son projet était fou. Galla n'était pas un soldat, mais le roi d'une Terre pacifique.

— Cela ne servirait à rien. Nous sommes à bout, ce serait le chant du cygne, objecta Soana.

— Vous préférez que la Terre de l'Eau soit sacrifiée ? s'insurgea Galla. Vous préférez la perdre complètement ? Mes sujets combattent à vos côtés, bien qu'ils n'aient jamais été des guerriers. Si la Terre de l'Eau tombe aux mains de l'ennemi, vous ne pourrez plus compter sur notre soutien, et seuls les dieux savent combien nous avons besoin d'hommes, à présent que le Tyran a trouvé moyen de renouveler sans cesse ses forces.

— Je crois que Sa Majesté a raison, intervint Théris, la nymphe

représentant la Terre de l'Eau. Dans l'état actuel des choses, perdre une autre Terre serait désastreux. Nous devons prendre le risque et essayer, au moins pour avoir le temps d'organiser notre défense.

Finalement, le Conseil se décida pour l'attaque. Ido n'y mettait pas beaucoup d'espoir : la Terre de l'Eau était très diminuée, la misère et la désolation régnaient dans le royaume. En dépit des paroles de Galla, les troupes qu'elle réussissait à fournir étaient en réalité bien peu nombreuses ; de plus, elles étaient composées pour la plupart d'hommes qui n'avaient jamais foulé un champ de bataille. Sauver ce territoire ne servirait qu'à remonter le moral des troupes. Mais le gnome ne manifesta pas sa perplexité devant le Conseil. Il aurait été cruel de s'acharner sur des êtres qui cherchaient une lueur d'espoir, et un mille de terrain gagné sur l'ennemi était toujours mieux que rien.

L'offensive fut planifiée pour le mois suivant.

Un messager arriva un jour au campement et demanda Ido.

— Le général suprême Raven vous convoque à l'Académie, dit-il dès qu'on l'eut conduit à la tente du gnome.

Celui-ci s'en inquiéta : si Raven voulait le voir, c'était sûrement pour un motif désagréable. Le courant ne passait pas entre eux. Le général ne lui avait jamais fait confiance, et le gnome le détestait parce qu'il n'avait pas cessé de lui mettre des bâtons dans les roues depuis le jour où il avait rejoint l'armée des Terres libres.

Pourtant, si Raven l'ordonnait, il fallait obéir. Ido monta donc sur Vesa et se dirigea une nouvelle fois vers Makrat et son Académie, qu'il haïssait.

Il dut suivre le parcours habituel avant que le général suprême daigne lui parler. Ce n'est donc qu'après une heure d'attente inutile et irritante qu'il fut admis dans la salle des audiences.

Comme à son habitude, Ido se limita à une rapide révérence. Il ne s'était jamais mis à genoux devant cette baudruche, et il n'avait pas l'intention de commencer maintenant.

— Tu ne crois pas que tu pourrais en finir avec cette attitude infantile ?

fit Raven, irrité.

Curieusement, il n'avait pas son petit chien adoré près de lui, et son armure était extraordinairement sobre.

— Tu devrais y être accoutumé, répondit Ido.

— Le grade est toujours le grade.

Le gnome soupira.

— C'est une conversation pénible pour nous deux, essayons d'y mettre fin au plus vite.

— Très bien. La situation militaire n'est pas rose, tu le sais mieux que moi. Les hommes désertent, et les forces du Tyran sont disproportionnées. Le moment est critique et requiert des mesures drastiques.

— La chose ne me paraît pas nouvelle, rétorqua Ido. Si je ne me trompe pas, nous en avons déjà parlé au Conseil.

Raven eut un mouvement de colère, et Ido regretta de l'avoir agacé à ce point.

— Vu que tu souhaites en arriver rapidement au fait... J'ai discuté avec les maîtres de l'Académie, et nous avons pris une décision. Nous allons faire combattre les élèves qui n'ont pas encore achevé leur formation.

Ido écarquilla les yeux.

— Tu veux parler des jeunes qui n'ont pas fait leur apprentissage particulier avec un chevalier ?

— Exactement.

— Mais il s'agit de gamins qui n'ont jamais mis les pieds sur un champ de bataille ! protesta le gnome. Je ne vois pas l'intérêt de...

— Ils seront dûment préparés, le coupa Raven. Je te rappelle que la situation est dramatique. Nous avons besoin d'hommes, plus que nous pouvons en trouver. Un soldat ayant bénéficié d'un entraînement partiel vaut mieux qu'un paysan ou un berger qui prend l'épée pour la première fois, comme ceux auxquels nous avons par ailleurs déjà fait appel... Et puis, nous emploierons aussi les jeunes confiés à des chevaliers.

— D'accord, mais qu'est-ce que tout ça a à voir avec moi ? demanda Ido, impatienté.

Cependant, alors qu'il formulait sa question, un doute s'insinua dans son esprit : « Il ne va tout de même pas... »

— Tu as été choisi pour sélectionner et entraîner ces garçons, l'informa Raven.

Le gnome, ahuri, ne réagit pas.

— Bien sûr, il t'incombera aussi de les guider sur le champ de bataille. Ce seront tes troupes personnelles, un escadron d'une centaine de jeunes soldats, auxquels j'aurai soin d'ajouter trois cents hommes plus expérimentés.

Ido regarda par la fenêtre, s'attendant pour le moins à voir un âne voler dans le ciel, mais il n'y avait que des nuages.

— En fin de compte, tu as fait un bon travail avec cette diablesse aux cheveux bleus. Je crois que tu es la personne la plus indiquée pour une telle charge, conclut Raven.

Le rire sonore du gnome résonna dans la grande salle silencieuse.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle ! s'exclama Raven. Ou peut-être ne te sens-tu pas à la hauteur du défi ?

Le gnome se ressaisit. Il valait mieux ne pas trop jouer les pitres avec le général suprême. Même s'il le considérait comme un imbécile arrogant et imbu de lui-même, Raven restait son supérieur.

— Le problème n'est pas que je me sente à la hauteur ou pas, dit-il avec une pointe d'ironie, il suffit que tu m'en trouves digne...

— Tu ne me prendrais pas pour un idiot, par hasard ? s'emporta Raven. Nous sommes en guerre, et l'heure est grave. Tu sais bien que je n'ai pas franchement confiance en toi, et tu peux imaginer à quel point il m'est désagréable de t'offrir ce poste. Mais tu es un guerrier habile et rusé, avec une grande expérience, et les circonstances exigent des hommes comme toi. Le sort des Terres libres passe avant n'importe quelle rivalité stupide entre nous et nos ressentiments personnels.

Ido resta cloué sur place, bouche bée, incapable de répliquer. D'un coup, Raven ne semblait plus le même.

— Tu seras secondé par Parsel dans le choix des garçons, reprit le général, et évidemment tu te verras assigner un logement à l'Académie. À présent, si tu n'as pas d'autres idioties à me dire, nous en avons

terminé. Parsel t'attend dehors.

Ido quitta la salle d'audience tout penaud. Il était fier de sa nouvelle charge, mais il s'en voulait de s'être comporté comme un imbécile. La fin du monde devait vraiment être proche : il se laissait obséder par le premier ennemi venu, se faisait battre en duel, et Raven devenait tout à coup une personne raisonnable...

Ido avait déjà entendu parler de Parsel, Nihal l'avait évoqué plus d'une fois devant lui. D'après elle, c'était le seul enseignant qui l'ait traitée déceimment pendant son séjour à l'Académie.

Le maître d'armes était un grand homme dégingandé, brun, moustachu et aux manières plutôt rudes. Ido eut du mal à retrouver dans ce type bourru l'image qu'il s'était faite de lui en écoutant les récits de Nihal, mais il ne s'en étonna pas plus que ça. L'Académie était pleine de gens qui le regardaient de travers et le traitaient avec suffisance. C'est pour cela qu'il la détestait.

Tout d'abord, les élèves étaient presque exclusivement des enfants gâtés, des fils de guerriers bouffis d'orgueil. Nihal représentait une exception ; Laïo, la règle. Pour être admis, on devait au moins avoir un père chevalier, voire haut dignitaire de cour. Les crève-la-faim n'y étaient pas bien vus... Et évidemment, c'étaient tous des garçons. Des garçons riches : donc en pratique une engeance de jeunes gens pédants, qui passaient leur temps à se juger les uns les autres. À part quelques spécimens à part, la majeure partie des élèves étaient des pantins sans cervelle. Jusqu'à ce qu'ils mettent les pieds sur un champ de bataille et changent pour toujours...

Après la mort de Dola, l'histoire d'Ido s'était ébruitée dans le milieu militaire, où il était doublement mal vu : il était un ex-ennemi et un gnome. Un bref passage dans les couloirs de l'Académie aux côtés de Parsel renforça le souvenir négatif qu'il avait de ce lieu. Tous ceux qu'il croisa le regardèrent avec suspicion.

Parsel lui montra le logement qu'on lui avait attribué : une petite chambre au confort rudimentaire, éclairée par une unique fenêtre située près du plafond. Elle rappela à Ido la cellule où il avait été détenu quand il s'était livré spontanément au Conseil après avoir quitté l'armée du Tyran, et il se sentit suffoquer.

— Nous n'avons rien d'autre, dit sèchement le maître d'armes.

— C'est toujours mieux que les tentes auxquelles je suis habitué, répondit Ido en se reprenant.

Ils discutèrent des tâches qui les attendaient, puis Parsel lui fixa rendez-vous le jour suivant, où devaient commencer les sélections, et sortit.

Il ne fallut pas longtemps à Ido pour se rappeler la deuxième raison pour laquelle il haïssait l'Académie. On frappa à la porte, et Malerbe fit son entrée en boitant.

Ido n'arriva même pas à le regarder. La première fois qu'il l'avait rencontré, il avait été horrifié : à l'époque, il ne connaissait pas l'histoire de ce pauvre hère, mais il suffisait de le voir pour comprendre que c'était un gnome qui avait été torturé. Malgré ses traits déformés, Ido sentait intuitivement combien il lui ressemblait, et chaque fois, la colère manquait de l'étouffer. Il pensait à son peuple, réduit à cet état, aux laboratoires pleins de gnomes utilisés comme cobayes pour les expériences du Tyran. Or, pendant vingt ans, au lieu de protéger son peuple, il avait servi ce monstre, il l'avait aidé à torturer ses semblables dans le secret de la Forteresse... C'était une pensée intolérable et, par conséquent, la présence de cet être l'était aussi.

En voyant Ido, Malerbe sourit de sa bouche édentée. Peut-être que dans son esprit dérangé il devinait lui aussi que quelque chose les unissait.

— Le grand guerrier...

Ido se tourna de l'autre côté.

— Oui, oui, le grand guerrier... Fais ce que tu as à faire et va-t'en.

Malerbe eut un petit rire, semblable à celui d'un enfant, et bafouilla quelques paroles dénuées de sens. Puis il s'approcha de lui et se mit à lui caresser le bras.

— Je t'attendais... Beau... beau... Content. Le grand guerrier...

Ido se dégagea vivement. Il savait qu'il était cruel, mais la présence de Malerbe était trop douloureuse pour lui.

— D'accord, merci. Mais va-t'en.

Le gnome sortit à reculons, les yeux fixés sur Ido, et ferma doucement la porte.

Ido regarda les parois nues de la chambre, le lit spartiate, et il écouta la rumeur confuse de Makrat qui lui parvenait par l'étroite fenêtre.

« Ça commence bien... » songea-t-il avec amertume.

Son travail débuta le lendemain. Parsel en personne vint le réveiller de bonne heure.

— Je croyais te trouver déjà debout ! Plus vite nous en finirons avec cette histoire, mieux ce sera, lança le maître d'armes en quittant la pièce.

« De pire en pire... »

Ido s'habilla et se prépara à la hâte. Il ne prit même pas le temps de manger, cette remarque aigre lui ayant coupé l'appétit. Il descendit aussitôt dans l'arène.

Parsel y était déjà. Les silhouettes d'une trentaine d'adolescents émergeaient de la légère brume, une bonne moitié des élèves de l'Académie. Ils étaient d'âge et d'apparence disparates, et Ido soupçonna que ce n'était pas des jeunes soldats proches de la fin de leur formation, mais des apprentis guerriers pris au hasard dans le tas.

— C'est toi qui les as désignés ? demanda-t-il à Parsel.

Celui-ci secoua la tête :

— Les miens ne sont pas plus d'une dizaine, les autres ont été choisis par leurs enseignants.

Ido soupira : le travail promettait d'être long et ennuyeux.

Parsel et lui se partagèrent le groupe, et les sélections commencèrent. Il s'agissait de les faire combattre entre eux pour opérer une première élimination. Comme l'examen de chaque élève durait au moins une demi-heure, ils durent s'imposer un rythme soutenu, perturbant tout de même le déroulement normal des cours de l'Académie.

Au fil des jours, la mauvaise humeur envahit l'établissement. Les maîtres étaient excédés par l'interruption de leurs activités, et beaucoup d'élèves n'acceptaient pas de bon gré le jugement de leurs aînés. Lorsqu'il n'était pas occupé par les sélections, Ido ne sortait pas de sa chambre. Ce climat pesant l'exaspérait.

En outre, sa tâche elle-même ne l'enthousiasmait pas. Ce n'était ni une marque de l'estime de Raven à son égard ni une nouvelle responsabilité attrayante, juste un embêtement de plus. Quant à ses futurs élèves, ils le regardaient tous d'un air agacé. Il était évident que ces gamins incapables n'avaient aucun respect pour lui.

Il essaya néanmoins d'accomplir son travail avec impartialité. Il observait les futurs soldats en ignorant les commentaires et les regards de travers, et il dispensait des conseils généralement accueillis par des murmures dubitatifs.

Quand il écartait quelqu'un, il surprenait même parfois des expressions de colère.

« C'est étonnant comme ils sont tous pressés de risquer leur peau et comme, au contraire, ils deviennent peureux dès qu'ils sentent l'odeur de la bataille. »

Au bout d'une semaine, sur les cent cinquante élèves qu'Ido avait examinés il en restait soixante. Parsel, lui, en avait choisi une centaine. Il ne s'agissait cependant que d'une présélection. Les deux maîtres devaient affronter en duel chacun des élèves désignés pour tester leurs capacités.

Après la première phase de sélection, le climat à l'Académie se fit encore plus tendu. Lorsque Ido se déplaçait dans les couloirs, il trouvait partout des groupes d'élèves chuchotant avec des airs de conspirateurs. Le gnome en avait assez de tout cela et des regards méprisants qu'on lui adressait.

Parsel ne subissait pas le même traitement. Il y avait bien eu quelques élèves mécontents de son jugement, mais les choses s'étaient toujours arrangées suite à une petite discussion amicale. Les décisions d'Ido, elles, étaient sans cesse remises en question.

Mais le gnome n'était pas du genre à ruminer ses ennuis en silence ; s'il avait un caillou dans sa chaussure, il s'en débarrassait aussitôt.

C'est ainsi qu'un soir la situation dégénéra.

Ido mangeait sa soupe dans la salle du réfectoire en essayant de faire abstraction des habituels murmures qui l'entouraient. Il sentait que, s'il se mettait à écouter, il finirait par surprendre des propos désagréables, et il n'avait pas l'intention de discuter. Il voulait seulement finir son travail et quitter ce lieu au plus vite. Deux élèves, assis près de lui, parlaient à voix trop haute. Il se rappelait les avoir examinés la veille. L'un d'eux, un garçon maigre aux cheveux blancs d'albinos, n'avait pas été admis à la dernière épreuve.

— Il m'a rejeté..., disait-il à son compagnon.

— Ne t'inquiète pas, tu auras d'autres occasions dans l'avenir...

— Mais la guerre ne m'attendra pas !

— La guerre est bien loin de se terminer, tu sais.

— Tu dis ça parce que tu as été choisi. Il n'a rien compris, ce type, rien du tout. J'ai toujours été le meilleur spadassin de ma classe.

— Chut ! N'élève pas la voix, il va t'entendre...

— Eh bien, qu'il m'entende, cet idiot ! J'aurais préféré tomber sur le maître Parsel.

Ido posa calmement sa cuillère et se tourna vers l'élève :

— Répète-moi ce que tu viens de dire...

Les deux garçons baissèrent la tête et se remirent à manger en silence.

Le gnome se leva, alla vers eux et toucha l'épaule de celui qu'il avait éliminé.

Celui-ci sursauta avant de se retourner en feignant l'indifférence. Il avait des yeux très clairs et une expression d'insolence irritante.

— Je te parle ! insista le gnome. Aie le courage de me répéter ce que tu as dit à ton ami. Dis-le-moi en face.

Le silence s'abattit sur tout le réfectoire.

Le garçon hésita, puis afficha un air crâne.

— Je soutiens que vous vous êtes trompé en m'écartant de la sélection, déclara-t-il d'un ton hautain.

Son camarade lui donna un coup de coude, qu'il ignora.

Ido sourit.

— Je n’imaginai pas que tu en savais plus que moi, qui combats depuis quarante ans, sur les qualités d’un bon guerrier.

— En effet, il semble que l’expérience n’améliore pas un combattant médiocre.

Un maître se leva à une table voisine :

— Dohor ! Est-ce une manière correcte de s’adresser à un supérieur ?

— Non, laisse le petit se soulager ! protesta Ido sans cesser de sourire.

Il se tourna de nouveau vers Dohor.

— On ne t’a jamais conseillé de garder ton courage pour la bataille, au lieu de t’en servir pour faire le fanfaron ?

Le garçon bondit.

— Je ne fais pas le fanfaron ! Je suis parfaitement conscient de mes capacités et je sais que je suis prêt pour la bataille. Tous ici peuvent confirmer que je suis le premier de ma classe ! Mes professeurs et mes camarades connaissent mon habileté à l’épée, et ils pensent la même chose : c’est indigne d’être jugé par quelqu’un comme vous.

— Ce langage est intolérable ! tonna le maître au milieu d’un silence embarrassé.

— Je m’en occupe, répondit calmement Ido en fixant Dohor dans les yeux. Voilà ! Je pensais avoir clarifié la situation le jour où je me suis présenté. Je n’ai que faire de damoiseaux dans ton genre, qui combattent le manuel technique à la main, et qui ont la tête farcie de parfaites idioties sur les duels et l’honneur. Mais je vois que tu es plus stupide que je ne croyais. Tu n’as pas confiance dans mon jugement ? Très bien. Qu’il ne soit pas dit que je ne suis pas capable de remettre en question mes évaluations. Prends ton arme et suis-moi dehors.

Dohor regarda son maître, assis à une table avec les autres enseignants, mais il n’obtint qu’un coup d’œil perplexe.

Ce fut Parsel qui intervint.

— Ido, ce garçon t’a manifestement manqué de respect, et il sera puni. Mais ne te mets pas à son niveau...

— Je ne me mets pas à son niveau, répliqua Ido d’une voix irritée. Il veut une seconde chance ? Eh bien, je la lui accorde. S’il est le grand

guerrier qu'il prétend, il va me le démontrer. Venez tous et jugez-en par vous-mêmes... Je t'attends dans l'arène, ajouta-t-il à l'intention de Dohor.

Sur ce, il quitta le réfectoire et alla dans sa chambre chercher son épée.

Tandis qu'il parcourait les couloirs déserts, le gnome ne se sentait ni en colère ni offensé. Il était calme, peut-être juste un peu attristé : même s'il combattait sa vie entière, cela ne suffirait pas à lui faire gagner le respect des autres.

Dix minutes plus tard, l'arène était bondée. Dohor n'était pas encore là.

Il arriva enfin, pâle comme un cierge. Il portait un justaucorps en cuir ; à sa taille pendait une épée qui avait l'air d'une relique de famille. Ido avait vu juste : c'était le rejeton gâté de quelque commandant arrogant.

Parsel tenta une dernière médiation.

— Ido, tu ne réussiras qu'à te rendre ridicule... Ce n'est qu'un gamin qui a été trop loin, voilà tout. Les maîtres ne voient pas d'un très bon œil ton idée de génie...

— Si j'étais l'un d'entre vous, vous n'hésiteriez pas à applaudir mes méthodes éducatives. Épargne-moi ton sermon, tu sais très bien que ce que je fais est juste. Il ne s'agit pas seulement d'un gamin qui a dépassé les bornes.

Parsel ne répondit pas, renonçant à ses velléités pacifistes.

L'élève s'arrêta au centre de l'arène, indécis.

— Alors ? Tu as l'intention de combattre ou quoi ? le provoqua Ido.

— Vous n'êtes pas en position d'attaque...

— Contre les fammins, ça ne se fait pas... Un grand guerrier comme toi devrait le savoir. Allez ! Lance-toi.

Dohor commença par une puissante fente, qu'Ido évita en s'écartant légèrement. Le garçon avait dû deviner que sa stratégie n'était pas la bonne, car il enchaîna avec un fendant latéral. Cette fois, Ido se contenta de sauter, et Dohor perdit l'équilibre. Le gnome lui pointa son épée sur la gorge.

— Tiens, on dirait que j'ai gagné. Mais peut-être que tu étais distrait, tu n'as pas eu le temps de me montrer tes grands dons. Alors, nous allons la jouer en trois temps, ça te va ?

Le garçon, qui s'était sans doute rendu compte du pétrin où il s'était fourré, acquiesça sans conviction.

Les deux adversaires se séparèrent. Cette fois encore, Ido resta à sa place, et c'est Dohor qui tenta de l'attaquer. Il essaya un coup par le haut, que le gnome esquiva en faisant un pas sur le côté. Depuis que cette farce avait commencé, il n'avait pas utilisé son épée une seule fois. Dohor essaya encore et encore, en vain : Ido était fuyant comme une anguille. Pour finir, le gnome heurta négligemment la lame de son adversaire, qui vola au loin. Une nouvelle fois, il pointa son épée sur la gorge du garçon.

— À ce qu'il paraît, ta prise non plus n'est pas très solide...

Dohor haletait, terrorisé.

— Deux sur trois, jeune homme. J'ai encore gagné ! Mais ça n'a pas d'importance. Je suis magnanime aujourd'hui. Voilà ma proposition : si tu gagnes la prochaine, tu pourras rejoindre mes troupes. Tu es d'accord ?

— Je..., tenta d'objecter le garçon avec un regard suppliant.

Mais Ido ne le laissa pas finir sa phrase.

— Parfait, je vois que cela te convient. Je suis magnanime, mais pas stupide, alors cette fois-ci, c'est moi qui attaquerai.

Ido et Dohor se séparèrent. Dès que le gnome vit que le garçon était prêt, il partit à la charge. Comme à son habitude, il joua du poignet, ses petites jambes, qui suscitaient tant d'hilarité parmi cette bande de gamins gâtés, bien plantées sur le sol et la partie supérieure de son corps presque immobile. Seul son bras bougeait.

Dohor ne savait pas comment réagir. Il essayait de parer, cependant l'épée d'Ido était incroyablement rapide. Le garçon fit de son mieux, mais ne parvint qu'à reculer, jusqu'à se retrouver tout près du râtelier installé au fond de l'arène. Pris de panique, il trébucha et tomba à terre. L'épée d'Ido se posa de nouveau sur son cou.

— Ce n'est pas ton jour ou quoi ? lâcha le gnome. Comment se fait-il qu'un expert comme toi n'ait pas pu répondre à un seul de mes coups ?

Dohor, au bord des larmes, restait allongé par terre, haletant et silencieux.

— Tu n'as pas besoin de gaspiller tes paroles, je vais t'expliquer, moi, ce qu'il y a : il y a que tu es un être immature et que tu t'es surestimé

comme un idiot. Tu pourrais peut-être faire un bon soldat si tu n'étais pas aussi arrogant et sûr de toi. Tu as encore beaucoup à apprendre sur la technique de l'épée ; alors, sur la guerre... Au lieu de pleurnicher de ne pas avoir été choisi, remercie-moi parce que je t'ai sauvé la vie. Sur le champ de bataille, tu n'aurais pas tenu le temps de ce duel.

Sur ce, Ido rengaina son épée et retourna au réfectoire dans le silence général, troublé seulement par les sanglots de colère et de honte de Dohor.

Après l'épisode de l'arène, le climat de l'Académie changea radicalement. Les élèves regardaient Ido avec crainte, les maîtres l'évitaient. Ce n'était pas exactement ce que le gnome avait espéré, mais cela valait mieux que la moquerie, il se contenta donc du résultat obtenu.

Son exploit de ce soir-là eut néanmoins quelques effets collatéraux désagréables. Ido s'en aperçut le jour où débuta la seconde phase des sélections, lors de laquelle chacun des élèves choisis était appelé à combattre contre son maître.

Le gnome fit son entrée dans l'arène en tenue de bataille, sa longue épée à la taille. Ses élèves étaient déjà en rang, environ quatre-vingts en tout. Un silence absolu régnait sur les lieux et Ido s'en étonna. Il parcourut des yeux les visages alignés devant lui et ne vit que des regards apeurés.

Il présenta d'abord l'épreuve. Il se perdit un peu dans quelques bavardages inutiles, se sentant mal à l'aise face à tous ces yeux qui le scrutaient avec inquiétude.

Il décida d'en finir.

— Toi, au premier rang, je vais commencer par toi.

— Moi ? répondit le jeune.

— Je n'ai pas l'impression de loucher... Oui, toi.

Il avait choisi un élève plutôt doué. C'était un grand garçon à la peau mate qui lui avait semblé prometteur : le gnome pensait qu'il valait mieux choisir un bon élève pour briser la glace.

Le jeune garçon avança vers lui d'un pas mal assuré. Malgré sa peau

brunâtre, on remarquait qu'il avait pâli.

— En garde, ordonna sèchement Ido.

Le garçon obéit avec empressement.

Le gnome attaqua. L'élève, paralysé par le trac, enchaînait des mouvements désordonnés, des coups imprécis et à contretemps... Son épée finit par voler dans les airs.

— Eh bien ? s'exclama Ido, décontenancé.

Le garçon se tenait au centre de l'arène, les bras pendants. Il semblait terrorisé.

— Pardonnez-moi... je...

Ido sentait l'odeur de sa peur. Il croyait même entendre les battements de son cœur.

— Ça va, il ne s'est rien passé, dit-il. Tu es agité.

Il venait de comprendre que persévérer dans le rôle du maître intransigeant ne le mènerait nulle part.

— Avant que vous vous présentiez l'un après l'autre devant moi en tremblant comme des demoiselles, reprit-il, mettons quelques petites choses au clair. Je ne suis pas là pour vous manger, ni pour vous humilier. Oubliez les épisodes auxquels vous avez assisté ces jours-ci. Il est évident que je ne m'attends pas que vous me battiez. Et il est tout aussi évident que je ne suis pas ici pour vous battre. Restez calmes et faites de votre mieux. Ça va ?

Le « oui » des quatre-vingts garçons fut presque imperceptible.

« Une drôle de mission qu'on m'a confiée là ! » se dit le gnome.

— Allez, récupère ton épée et attaque-moi.

L'élève reprit courage, saisit son épée et se lança sur le gnome. Ido, de son côté, ne fit quasiment rien, se contentant de parer les coups. Au bout de dix minutes d'un duel ennuyeux, il baissa son arme.

— Alors, c'était si terrible que ça ? lança-t-il avec un sourire forcé.

Le garçon sembla apprécier ses efforts et il murmura un « non » qui ressemblait beaucoup à un soupir de soulagement.

— Parfait. Au suivant !

Personne ne bougea.

— J'ai dit « au suivant », répéta Ido d'un ton un peu plus autoritaire.

Un blondinet s’avança, petit mais tenace. Ido l’avait déjà remarqué pendant la première phase des sélections. Ce n’était pas un grand spadassin, mais un bon guerrier, brûlant d’ardeur et de détermination.

Le garçon prit un air concentré et se mit en position d’attaque. Ido sourit : il avait enfin en face de lui quelqu’un de conscient de ce qu’il faisait.

Il commença à se battre avec plaisir, fier de son rôle d’enseignant.

Les sélections durèrent trois jours. Lorsqu’elles s’achevèrent, Ido et Parsel se retrouvèrent avec un escadron de cent vingt jeunes recrues.

Lorsque le gnome les vit en rang pour la première fois, il fut pris d’un malaise. Il avait deux semaines pour faire de ces garçons des combattants, et la tâche lui semblait démesurée. Avec Nihal, il lui avait fallu des mois. Il est vrai que, dans ce cas, il s’agissait d’entraîner un chevalier, mais il était vrai également que Nihal était douée. Cette fois, il avait affaire à un groupe de gamins au talent discutable.

Parvel sembla lire dans ses pensées.

— Ils ne sont pas censés devenir un corps d’élite. Juste des guerriers corrects, capables d’aider les troupes d’assaut, lui dit-il.

Pour toute réponse, le gnome soupira.

Ido exigea que les élèves choisis s’installent dans un campement de la Terre de l’Eau, pour suivre leur entraînement. Cela provoqua une longue et exaspérante discussion avec Raven.

Le général suprême émit de multiples objections, maugréa, protesta qu’ils étaient toujours des élèves de l’Académie et que, par conséquent, leur place était en son sein.

— Ils doivent devenir des guerriers et se familiariser avec certains éléments, répliqua Ido. Sur le front, ils auront la possibilité de sentir l’odeur du champ de bataille ; comme ça, ils seront préparés le jour où ils y descendront.

— Tout ce que tu veux, c’est partir d’ici, rétorqua Raven. Tu ne

supportes pas cet endroit et tu n'as qu'une hâte, c'est lever les voiles. C'est la seule raison !

— Et la seule raison pour laquelle tu fais ces histoires, c'est que tu veux me mettre des bâtons dans les roues, comme toujours.

Parsel dut intervenir et, contre toute attente, il appuya l'idée d'Ido. Ce n'est qu'alors que le gnome eut la voie libre et put finalement quitter l'Académie.

Dès qu'il mit le nez hors du portail, il eut l'impression de respirer à nouveau. Il se sentit encore mieux une fois qu'ils furent sortis de Makrat. Il s'envola sur le dos de Vesa, tandis que la caravane des élèves se déroulait lentement sous lui. Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la capitale, il avait le sentiment de se retrouver ; même la perspective de l'entraînement lui sembla moins ennuyeuse.

Ils s'arrêtaient souvent, et le gnome en profitait pour donner aux apprentis guerriers de brèves leçons de stratégie militaire, afin de rafraîchir les notions qu'ils avaient abordées à l'Académie. Il savait par expérience que c'était la matière la moins appréciée des élèves, et qu'ils étaient toujours angoissés par le passage à la pratique.

Il leur parla donc des nombreuses batailles auxquelles il avait participé, en leur décrivant le déploiement des troupes et les tactiques adoptées. Il trouva cela presque amusant : c'était comme faire revivre le passé, et il éprouva un étrange plaisir à évoquer ses exploits. Les garçons, pendus à ses lèvres, l'écoutaient, abasourdis. De temps en temps, quelques-uns poussaient des exclamations de stupeur, ou bien lui posaient des questions.

Peu à peu, Ido commença à s'attacher à eux.

Il leur donna aussi maints détails sur l'ennemi, ses armes, ses guerriers. Les garçons avaient entendu parler des fammins et des oiseaux de feu ; cependant c'étaient des sujets que l'on survolait à l'Académie, en attendant de les traiter à la veille de la première bataille, celle qui concluait le début de l'apprentissage.

Les journées de voyage ne furent pas occupées seulement par les leçons. Ido put reprendre enfin son propre entraînement. Il songeait avec anxiété à la prochaine bataille et l'image du chevalier écarlate, qu'il avait

presque oublié pendant son séjour à l'Académie, lui venait de plus en plus souvent à l'esprit. Il s'en allait chaque jour dans la forêt, seul avec Vesa, pour travailler son agilité, bien qu'il n'en eût pas vraiment besoin. Il était obsédé par l'idée de battre ce chevalier et l'épithète dont celui-ci l'avait qualifié lors de leur duel – « lâche » – lui sifflait sans cesse aux oreilles.

L'Erroné

L

a joie qu'éprouva Nihal en voyant Laïo se transforma rapidement en inquiétude. Son écuyer et ami avait le teint terreux, les bras bandés, et sa tunique était maculée de sang.

— Que t'est-il arrivé ? souffla-t-elle en s'approchant de lui.

— C'est une longue histoire, répondit Laïo.

Nihal commença par ligoter le fammin. Elle sentait émaner de lui d'étranges sentiments, semblables à ceux qu'elle avait perçus en passant près des cellules où étaient enfermées ces créatures, mais plus intenses. La demi-elfe ne réussissait pas à comprendre d'où ils provenaient, et elle n'en revenait pas qu'un fammin puisse être aussi doux et désespérément triste.

Ensuite, ils mangèrent. Pendant le repas, Nihal et Sennar se firent raconter les aventures de Laïo. L'écuyer décrivit avec fierté son évvasion de la base, son ascension au col et la torture, sans oublier aucun détail. À son air, Nihal se rendit compte à quel point il était heureux de mériter enfin leur admiration, et elle remarqua qu'il s'adressait souvent à Sennar, comme s'il attendait sa reconnaissance. À la fin, Laïo parla de Vrašta.

— Maintenant, il faut soigner tes blessures, dit Sennar quand il eut terminé.

Laïo le fixa et ne détacha ses yeux du magicien que lorsque ce dernier lui accorda un sourire.

Il se tourna ensuite vers Nihal.

— Tu es en colère ?

Elle hésita un instant avant de répondre :

— Je ne sais pas.

— Ce n'était pas un caprice ! affirma Laïo, et la jeune fille remarqua que sa voix n'était plus aussi cristalline qu'avant ; c'était celle d'un homme. Je veux être maître de mon destin, c'est pour cela que j'ai fait ça. Je crois que je suis plus utile ici avec toi qu'à la base ou dans n'importe quel autre endroit.

— Oui, mais... regarde dans quel état tu es..., murmura Nihal.

— J'ai payé pour mon choix. C'est comme ça, la vie, fit Laïo.

Ses blessures n'étaient pas très graves, à l'exception de celle à l'épaule, qui risquait de s'infecter, mais elles étaient nombreuses, et Sennar eut un peu de mal à les soigner. Quand il eut fini, Laïo s'endormit tranquillement.

Le magicien se tourna vers Nihal, assise près du feu et plongée dans ses pensées.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire du fammin ? demanda-t-il.

— Il n'y a qu'une chose à faire, répondit froidement Nihal.

— Tu ne crois pas à ce qu'a dit Laïo ?

— Les fammins sont des machines de mort, rien d'autre.

Depuis qu'elle avait quitté Seferdi, Nihal ressentait le besoin de se venger et l'occasion se présentait maintenant. Elle avait vu le corps de Laïo pendant que Sennar le soignait : il n'y avait pas un morceau de peau qui n'ait été lacéré par le fouet ou brûlé au fer rouge. De toutes les abjections, la torture était celle qu'elle avait le plus de mal à tolérer.

— Laïo est attaché à cette créature, dit Sennar. Si ce fammin avait voulu nous tuer, il n'aurait pas tout avoué. Je sais que tu es bouleversée par ce que nous avons vu sur la Terre des Jours, mais je pense que tu devrais y réfléchir...

Nihal le fit taire d'un geste irrité :

— Les fammins sont nos ennemis.

— Oui, mais celui-là a sauvé la vie à Laïo, répliqua Sennar.

— Pour venir jusqu'ici nous tuer.

— Parle-lui, dit calmement le magicien. Interroge-le et essaie de

comprendre ce qu'il veut. Ensuite, nous déciderons de son sort.

Nihal ne s'imaginait pas qu'elle pourrait dormir avec cette créature près d'elle, elle décida donc de lui parler dès le soir même. Elle la réveilla d'un coup de pied et se dressa devant elle, sa main sur la garde de son épée. La tristesse qu'elle lisait dans les yeux du fammin l'empêchait de dégainer son épée et de lui trancher la tête.

— Il faut qu'on parle, lui dit-elle.

Le fammin la regarda tranquillement.

— Tu as un nom ? demanda Nihal en s'asseyant.

— Vrašta.

La demi-elfe tressaillit : c'était l'une des paroles de la formule interdite.

— C'est un mot que le Tyran utilise pour sa magie, expliqua la créature. Tous les fammins ont des noms de ce genre ; comme ça, quand on les appelle, ils sont entourés d'un enchantement et ne peuvent pas désobéir.

— C'est de cette manière que les commandants vous donnent des ordres ?

— Oui. Quand nous sommes appelés par nos noms, nous sommes obligés d'obéir.

— Tu es ici pour nous tuer, n'est-ce pas ? poursuivit Nihal.

— Je ne veux pas faire de mal à Laïo, répondit Vrašta.

— Je vous connais bien ! siffla la jeune fille. Il y a trois ans, deux de tes congénères sont venus chez moi et ont tué mon père sous mes yeux. Ils ont pris du plaisir à le faire. Je sais reconnaître la joie de tuer, et c'est ce que j'ai vu dans leurs regards. Vous êtes tous comme ça : vous aimez le sang.

— Moi, je n'aime rien. J'aime seulement que Laïo aille bien.

— Tu as profité de lui parce qu'il est naïf, mais moi, tu ne m'auras pas. Je suis un chevalier du dragon, j'ai eu affaire à vous maintes fois.

— Alors, pourquoi tu ne m'as pas tué ?

La question décontenança Nihal. Elle n'arrivait pas à comprendre cet être. Elle le haïssait, et en même temps elle le sentait proche d'elle. Il ne ressemblait pas aux fammins contre lesquels elle avait l'habitude de se battre.

— Je ne suis pas comme vous, répondit-elle finalement. Je ne tue pas juste pour le plaisir.

— Tu es une demi-elfe.

Ces paroles la firent tressaillir.

— Je le sais parce que beaucoup d'hommes se vantent de les avoir exterminés, expliqua Vrašta.

— C'est vous qui l'avez fait.

— Non, tu te trompes. De nombreuses années ont passé, mais quelques-uns de ceux qui ont participé au massacre vivent toujours. Ils sont maintenant de grands commandants. La plupart des cités de la Terre des Jours ont été détruites par les fammins, mais ce sont les hommes qui ont rasé Seferdi.

— Tu mens ! s'écria Nihal.

— Ils ont envoyé une troupe de fammins pour semer la pagaille, c'est tout. Ensuite sont venus les hommes. Parmi eux, il y avait plusieurs magiciens. Le dernier roi des demi-elfes les avait bannis de la Terre des Jours, et ils voulaient se venger. Ils sont entrés avec les guerriers les plus forts, et c'est eux qui ont commencé le carnage. Après, un des magiciens les plus puissants a jeté un enchantement sur la ville pour que les cadavres des pendus ne se décomposent pas et qu'ils restent pour toujours là où ils étaient.

Nihal dégaina son épée et la pointa sur lui.

— Retire tout de suite ces mensonges !

— C'est la vérité, protesta doucement Vrašta.

Nihal sentit qu'il n'avait aucune peur de la mort.

— Nous, nous tuons, reprit le fammin, mais ce sont les hommes qui commandent. Tout seuls, nous ne savons pas quoi faire. Eux, ils nous disent d'exterminer, et nous le faisons. Ils nous ont créés pour que nous tuions et nous tuons ; ils ordonnent, et nous ne pouvons pas dire non.

Nihal tremblait de colère, mais elle savait que c'était la vérité. Elle

avait déjà rencontré des traîtres quand elle combattait ; elle en avait vu dans l'auberge où Sennar et elle s'étaient arrêtés quelques jours plus tôt. Elle appuya sa lame sur la gorge du fammin.

— Tu ne connais pas vraiment les fammins, sinon tu n'aurais pas de doutes, répondit Vrašta. Il y a des fammins qu'on appelle les Erronés. Les hommes ne savent pas bien pourquoi, mais les Erronés n'aiment pas tuer. Ils parlent de sentiments, ils disent que ce n'est pas juste de massacrer, et d'autres choses de ce genre.

— Il n'y a pas de fammins comme ça ! explosa Nihal, alors que le doute s'insinuait en elle.

Cela expliquait ce qu'elle avait éprouvé devant les cellules de ces créatures, et les émotions qu'elle devinait chez Vrašta.

— Les Erronés disent qu'ils souffrent en tuant. Ils ne veulent pas le faire, mais ils sont obligés, parce que les hommes le leur ordonnent. Quand un homme nous appelle par notre nom, ce que nous voulons ou ce que nous ressentons n'a pas d'importance.

Le fammin fit une pause, songeur, avant de déclarer avec force :

— Tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas tuer Laïo.

— Il y en a beaucoup, des Erronés ? demanda Nihal.

— Pas encore, mais leur nombre augmente. Les hommes les détestent. Ils les font combattre et s'amuse à leur donner des ordres cruels en les appelant par leur nom, pour les voir souffrir. À la fin, certains se laissent tuer.

— Toi, tu n'es pas l'un d'eux, dit Nihal.

— Non, fit Vrašta.

Cependant elle eut l'impression qu'il avait hésité une seconde. Il était en train de devenir un Erroné, elle le sentait ; toutefois elle refusait d'y croire. Les fammins étaient des monstres qu'elle avait exterminés par milliers pendant les batailles. Et pourtant, elle savait que Vrašta avait dit la vérité. Mais alors, où était le bien, et où était le mal ? C'étaient donc les hommes, les véritables monstres ? Et ceux qui, comme elle, tuaient par choix n'étaient-ils pas pires que ceux qui le faisaient parce qu'ils y étaient obligés ?

Vrašta la regarda fixement.

— Tue-moi, dit-il.

Nihal sursauta, stupéfaite.

— Je ne veux pas que Laïo meure, reprit le fammin. Il m'a fait connaître la vie. Il est mon ami, il m'a expliqué ce qu'est l'amitié. Seulement, si quelqu'un m'appelle par mon nom, je devrai le tuer, et toi aussi. Et je ne veux pas. Alors, tue-moi.

Nihal serra les dents.

— Bien sûr que je vais le faire, tu n'as pas besoin de m'en prier.

Elle prépara son coup : elle empoigna son épée à deux mains et la leva vers le fammin en visant sa gorge. Elle allait le frapper à cet endroit, et tout serait fini. Cette créature était un danger, elle devait s'en débarrasser.

L'épée trembla dans ses mains.

— Tue-moi ! répéta Vrašta.

À présent, sa voix était celle d'un humain : elle n'avait plus ces accents gutturaux qui rappelaient à chaque fois à Nihal la mort de Livon. Ce n'était pas un assassin qui lui demandait la mort, c'était un prisonnier. La demi-elfe baissa son arme :

— Pas maintenant, je ne veux pas.

— Mais je suis une menace..., protesta Vrašta.

— Je ne te permettrai pas de tuer, ni moi ni mes compagnons, dit Nihal. Tant que je serai là, tu seras inoffensif.

Le matin suivant, quand ils furent tous réveillés, Nihal leur communiqua sa décision.

— Vrašta viendra avec nous, ce sera une espèce de prisonnier. Nous ne pouvons pas le renvoyer là d'où il vient parce qu'il parlerait de nous, et si nous le tuons...

Elle hésita. Elle n'avait pas envie d'avouer qu'elle n'avait pas eu le courage de le supprimer. Le regard désespéré de Laïo la réconforta.

— Si nous le tuons, ils enverront à sa recherche ses semblables, et nous serons découverts.

Son explication ne tenait pas debout, mais personne ne le lui fit

remarquer.

— Et puis, nous pourrions faire semblant d'être ses prisonniers, ce qui sera un bon moyen de traverser le territoire ennemi, conclut Nihal.

Sans attendre qu'ils ajoutent quoi que ce soit, elle se leva et donna le signal du départ, en fuyant les yeux de Vrašta, le seul à ne pas être satisfait de sa décision.

Le lendemain, ils pénétrèrent sur la Terre de la Nuit. L'obscurité leur tomba dessus d'un coup. C'était une nuit étrange, sans un seul astre dans le ciel ; il y avait juste une lueur diffuse, comme un soir de pleine lune.

— Nous y sommes, dit Laïo. C'est ma Terre, la Terre de la Nuit.

L'écuyer, qui l'avait quittée à l'âge de deux ans, n'en conservait aucun souvenir. Les siens y étaient restés tant qu'ils avaient réussi à cacher leur désaccord avec le régime du Tyran et à prêter main-forte à la résistance locale. Quand les premiers soupçons à leur égard avaient surgi, ils avaient résolu de protéger leur fils en partant. Ils s'étaient réfugiés sur la Terre de l'Eau. Le père de Laïo y avait construit la demeure ténébreuse où Nihal avait été accueillie. Sa mère était morte au cours d'une seconde grossesse, laissant son mari et Laïo seuls. Pewar parlait souvent à son fils de cette Terre plongée dans les ténèbres éternelles qu'il aimait. Laïo en avait lui aussi conçu de la nostalgie, et il avait toujours désiré la voir.

Le premier soir, Nihal interrogea le talisman. Elle s'aperçut que son pouvoir avait augmenté. La moitié des pierres logeaient à présent dans leurs alvéoles, et les indications qu'elles fournissaient étaient beaucoup plus précises qu'avant : elle vit le sud et des arbres penchés aux longues branches sèches tendues vers le ciel. Une forêt moribonde.

— Mon père m'en parlait souvent, dit Laïo quand Nihal leur fit part de ses visions. Il y a une grande forêt dans le sud, la forêt de Mool. C'était l'un des plus beaux bois du Monde Émergé, mais depuis que le Tyran est là, elle meurt peu à peu.

Ils se dirigèrent donc vers le sud et, au bout de deux jours de marche,

ils comprirent ce que signifiait vivre dans une nuit éternelle. Ils n'arrivaient plus à dormir de manière régulière et ils finirent par dresser le camp là où le sommeil les prenait. En outre, si les marais étaient désagréables à parcourir en pleine lumière, c'était bien pis dans l'obscurité, quand on ne voyait pas où on posait les pieds. Et comme si cela ne suffisait pas, il était difficile de s'orienter. Sennar fut obligé d'utiliser la magie, avec le risque d'être découvert par d'autres magiciens. Plus d'une fois, ils se trompèrent de route et se retrouvèrent à tourner en rond. Leurs provisions de nourriture s'épuisèrent, et ils durent une nouvelle fois se contenter de ce qu'ils trouvaient en chemin : des racines et des herbes. De temps en temps, Vrašta capturait un petit animal.

Après avoir franchi le fleuve Looh, ils débouchèrent sur une plaine quasiment désertique. Résignés, ils s'apprêtèrent à la traverser.

C'est à ce moment-là que Vrašta commença à montrer les premiers signes d'inquiétude. Jusqu'alors, il s'était montré tranquille et serviable : il portait Laïo sur son dos, mettait son odorat au service de ses compagnons de voyage et marchait sans jamais se fatiguer. Le soir, il veillait sans qu'on le lui demande. Avec le temps, sa voix devenait moins gutturale, et ses yeux se faisaient plus limpides. Nihal fut la seule à deviner son trouble.

— Pourquoi tu es mal ? lui demanda-t-elle un soir, alors qu'ils partageaient le tour de garde devant le feu.

Le fammin la regarda, surpris.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je sens que tu es triste, que tu éprouves de la douleur.

Vrašta poussa un long soupir.

— Je pense à mon avenir. En restant avec Laïo, je m'aperçois d'un tas de choses que je ne comprenais pas, et je ne sais pas si je suis content de les avoir comprises. Peut-être qu'il aurait été mieux pour moi de ne pas découvrir le monde.

Nihal ne dit rien.

— Peut-être que je suis comme les Erronés, continua Vrašta. Maintenant, je saisis mieux ce qu'ils disaient... Je voudrais ne pas être ce

que je suis, je voudrais ne plus devoir tuer, mais je sais qu'un jour je serai obligé de le faire. Alors, je préfère mourir. Tu me tuerais, cette fois, si je te le demandais ?

Nihal réfléchit un moment avant de répondre :

— Je ne te laisserai jamais nous faire du mal.

Un jour, alors qu'ils marchaient dans la steppe, Sennar s'aperçut que Vrašta reniflait sans arrêt.

— Quelque chose ne va pas ? demanda le magicien.

Le fammin secoua la tête.

Ils atteignirent la forêt de Mool au début de leur troisième semaine de voyage. La pâle lumière qui flottait sur cette terre d'ombre filtrait à travers un enchevêtrement de branches nues, dont la trame s'étendait au-dessus de leur tête à perte de vue. Même asphyxié par le règne du Tyran, cet endroit conservait une partie de son antique magnificence.

Et tout n'y était pas mort. À mesure qu'ils s'enfonçaient dans les sous-bois, ils rencontrèrent de petits arbres couverts de feuilles. Ils avaient un aspect maladif, mais ils résistaient. Un jour, ils trouvèrent même une prairie entourée d'arbres touffus, où ils décidèrent de s'arrêter pour se reposer.

Vrašta partit à la chasse, et Nihal en profita pour interroger de nouveau le talisman. Elle préférait le faire lorsque le fammin n'était pas dans les parages. La demi-elfe ferma les yeux : sa vision lui indiqua qu'ils n'étaient plus très loin du sanctuaire. Pour une fois, peut-être ne rencontreraient-ils pas d'obstacles...

Mais quand Vrašta revint, Nihal et Sennar virent tout de suite que quelque chose n'allait pas.

— Tout est en ordre ? demanda quand même la jeune fille en portant instinctivement la main à son épée.

— Oui, répondit le fammin sans la regarder dans les yeux.

— Tu es sûr ?

Elle dégaina son arme et la plaqua contre son cou.

— Laisse-le tranquille, intervint Laïo. Ne me dis pas que tu n'as toujours pas confiance en lui !

La demi-elfe baissa son arme. Elle savait que Vrašta ne craignait pas la mort ; au contraire, il la désirait. Elle n'obtiendrait donc rien de lui de cette manière.

— Il vaut mieux y aller, dit-elle.

Ils reprirent leur route, renonçant à se reposer.

Ils marchèrent dix-huit heures d'affilée, jusqu'à l'épuisement. Ils s'arrêtèrent dans une clairière, plus vaste et plus dépouillée que la précédente. Laïo, qui ne s'était toujours pas vraiment remis de ses blessures, sombra dans le sommeil. Vrašta, lui, semblait toujours inquiet.

Deux heures plus tard, seule Nihal veillait encore. Sennar s'était assoupi, cédant à la fatigue ; quant à Laïo, il dormait à poings fermés. Même Vrašta avait l'air de se reposer. Soudain, il ouvrit un œil rouge et se leva d'un bond. Sa respiration était haletante, et ses yeux n'étaient plus tristes et limpides, mais brillants de colère.

Nihal porta la main à son épée.

— Ils m'appellent, lâcha Vrašta dans un grognement.

La demi-elfe réveilla ses compagnons et dégaina son arme.

— Qui t'appelle ? demanda-t-elle à Vrašta.

— Ils sont tout près, répondit-il d'une voix rauque.

— Qui que ce soit, tu dois te rendre le plus vite possible au sanctuaire, dit Sennar.

— Quoi ? dit Nihal.

— Si nous sommes attaqués, cours jusqu'au sanctuaire, répéta le magicien, déjà prêt au combat.

Laïo était à ses côtés, l'épée à la main.

— Et vous ? Je vous laisse ici ? fit Nihal.

— Notre devoir est de te défendre, déclara l'écuyer.

La jeune fille n'arrivait pas à se résoudre à partir.

— Ne fais pas d'histoires ! insista Sennar sur un ton plus ferme.

Nihal entendit la respiration bruyante de Vrašta derrière elle. C'était le

souffle d'un animal piégé. Elle se retourna et vit ses yeux rouges.

— Va-t'en ! hurla Sennar, alors que le bruit de pas se faisait entendre au milieu des arbres.

Soudain, Vrašta saisit Nihal par le bras et la traîna dans les fourrés. Elle se dégagea, furieuse :

— Qu'est-ce qui te prend ? cria-t-elle.

— Ils m'ont suivi, dit Vrašta d'une voix si féroce qu'il devenait difficile de distinguer ses paroles. Je les ai vus hier, de loin. Ce sont mes compagnons de la prison. Ils m'appellent. Ils savent que je les ai trahis, et ils me disent de vous tuer, et de tuer Laïo.

Il eut un rictus sauvage.

Nihal empoigna son épée, sans avoir l'intention de s'en servir tout de suite. Elle n'avait pas peur de Vrašta ; elle craignait qu'il ne se transforme en bête. Le fammin secoua la tête, et pendant quelques secondes ses yeux redevinrent ceux d'avant. On y lisait une telle terreur que Nihal fut encore plus inquiète.

— Je t'ai amenée ici pour que tu me tues, dit-il d'une voix qui passait elle aussi d'un grognement menaçant à des accents humains. Je ne voulais pas que tu le fasses devant Laïo.

— Je ne peux pas...

— Tue-moi ! hurla Vrašta.

— Tu as sauvé Laïo, tu as voyagé avec nous, tu as chassé pour nous... Je ne peux pas.

Elle avait éliminé des milliers de fammins, mais celui qui se tenait devant elle n'était plus un ennemi. Cela aurait été un meurtre.

— Si, il le faut ! Je ne veux pas tuer Laïo, je ne veux pas vous tuer ! cria encore Vrašta, et sa voix emplit la forêt.

Nihal perçut des bruits d'épées et quelques coups de feu ; puis des pas confus entre les arbres, des cris rauques... Le combat avait commencé. Tout à coup, elle vit Vrašta se métamorphoser. Il la serra brutalement et son visage fut déformé par une grimace terrible.

— Tue-moi ! Pourquoi tu ne veux pas le faire, maudite demi-elfe ? Tu me hais à ce point ? Vas-y ! D'ici peu, je ne serai plus moi-même !

À présent, Nihal entendait elle aussi le nom de Vrašta résonner dans la

forêt. Le fammin se prit la tête entre les mains et pressa ses tempes si fort que le sang se mit à couler entre ses doigts. Il se redressa, la regarda avec des yeux fous et l'implora une nouvelle fois de le tuer.

La jeune fille sauta sur ses pieds, ferma les yeux et enfonça son épée jusqu'à la garde dans le ventre de la créature. Quand elle les rouvrit, le fammin, agenouillé dans une flaque de sang, la regardait d'un air heureux. Ses yeux étaient de nouveau limpides, son visage était détendu, et il souriait.

— Merci..., murmura-t-il avant de tomber sur le sol.

Nihal resta figée : elle venait de comprendre ce que tuer signifiait. Son épée tremblait entre ses mains ; elle se sentait souillée par le sang innocent. Elle n'entendit pas les pas dans son dos. Quand quatre fammins surgirent des buissons, ils la prirent par surprise. Elle tendit son épée devant elle.

Jusque-là, elle n'avait jamais hésité devant un ennemi ; elle avait déjà eu peur du combat, mais jamais de tuer. Cette fois, c'était différent. Elle en avait assez du sang, et elle éprouvait du dégoût à l'idée d'en verser encore.

Les fammins se ruèrent sur elle ; une hache la blessa à l'épaule. Nihal recula d'un bond, l'épée brandie.

— Je ne veux pas combattre contre vous ! Allez-vous-en ! hurla-t-elle.

Sur chacun des visages féroces qui lui faisaient face, elle voyait se refléter le sourire de Vrašta ; chacun de ses adversaires pouvait être un Erroné, qui obéissait aux ordres parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. Comment pouvait-elle se battre contre eux ?

Elle pivota sur ses talons et s'enfuit. Elle heurta des branches, tomba, se releva et se remit à courir, poursuivie par ses ennemis.

Un second coup dans son dos déchira son corset. Non, elle ne pouvait pas se sauver, elle devait lutter. Elle s'arrêta et se retourna vivement. Lorsqu'ils la virent prête au combat, les fammins hésitèrent à leur tour.

— Je ne veux pas vous tuer, dit la demi-elfe. Allez-vous-en, et je ne vous ferai rien.

Seuls des grognements moqueurs lui répondirent. Elle se jeta alors sur eux, les yeux fermés : elle refusait de voir leurs visages, elle craignait

trop d'y surprendre une trace d'humanité. Il lui fallut un peu de temps pour abattre le premier, puis elle se jeta sur le deuxième, fut de nouveau blessée, mais continua à lutter, jusqu'à ce que les corps de tous les fammins soient étendus sur le sol. Ensuite, elle se remit à courir, comme si elle essayait de fuir le dégoût qu'elle éprouvait pour elle-même.

Puis, brusquement, elle s'arrêta. Quelque chose lui disait qu'elle était arrivée.

Devant elle, il y avait une sorte de caverne. Ses murs étaient faits de troncs d'arbres morts dont les branches entrelacées formaient une voûte. Elle y entra et reprit sa course ; plus elle avançait, et plus l'obscurité autour d'elle s'épaississait.

Elle eut l'impression de courir pendant une éternité. L'air avait une consistance bizarre ; il l'enveloppait comme une couverture, ou alors comme de l'eau. Elle trébucha sur quelque chose et tomba. Le nœud qu'elle avait dans la gorge se dénoua et elle éclata en sanglots. Mille pensées affluaient à son esprit : l'image de Vrašta qui mourait en souriant, le massacre qu'elle venait d'accomplir dans les bois, ses amis qui combattaient seuls, Laïo blessé et torturé, Sennar.

Elle pleura, pleura... Elle pensa que ça n'en finirait jamais, qu'elle resterait pour toujours dans l'obscurité à verser des larmes.

Jusqu'à ce qu'elle entende une voix lui demander :

— Qui es-tu ?

Goriar, ou de la culpabilité

L

aïo attrapa son épée et se mit en position d'attaque. Le bruit des pas était de plus en plus distinct.

— Tu es sûr de pouvoir te battre ? demanda Sennar. Tes blessures ne sont pas encore totalement guéries...

Laïo sourit.

— Je suis fatigué de jouer les poids morts. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour qu'on me protège.

Sennar lui rendit son sourire, se tourna et prépara la formule qu'il réciterait à l'arrivée des fammins.

Les pas approchèrent, et une voix cria le nom de Vrašta. Une voix humaine. Laïo serra son épée : la dernière fois qu'il avait combattu contre des ennemis, il n'avait pas donné beaucoup de preuves de sa valeur mais, cette fois, ce serait différent.

À cet instant, sept fammins firent irruption dans la clairière. Sennar leur lança un enchantement et réussit d'emblée à en mettre un hors d'état de nuire. Les autres furent désorientés, ce qui permit au magicien d'organiser la défense. Il attira quatre des six fammins vers lui, érigea une faible barrière protectrice, et la bataille débuta.

Laïo profita de la confusion générale pour frapper l'un de leurs adversaires par surprise ; puis il commença à se battre pour de bon. Comme le jour où il avait affronté le soldat de son père dans l'arène, tout ce qu'il avait appris à l'Académie lui revint instantanément en mémoire. Concentré à l'extrême, il attaquait et parait avec précision, essayant d'oublier que parmi ses ennemis pouvaient se trouver des Erronés.

Le premier fammin envoyé sur le sol, l'écuyer put s'occuper du deuxième. Il était fort et beaucoup plus habile que lui ; cependant Laïo avait pour lui l'ardeur et l'agilité.

Il fut blessé à un bras, mais profita d'une seconde de distraction du fammin pour le frapper. En le voyant tomber, Laïo exulta. Il avait réussi ! Il avait défendu Nihal.

Quand un coup d'épée l'atteignit à la jambe, le garçon comprit qu'il n'avait pas tout à fait réglé son compte au deuxième fammin. Le combat reprit. Même s'ils étaient tous les deux blessés, les forces étaient inégales, car Laïo sortait d'une longue convalescence. Les anciennes plaies se firent sentir, sa vue se brouilla... Chaque coup était plus difficile à donner que le précédent.

Avec la détermination du désespoir, il porta un coup décisif à son adversaire qui s'écroula lourdement. Laïo tomba à son tour à genoux, le souffle coupé. Sennar, lui, était toujours aux prises avec deux fammins. Deux autres gisaient à ses pieds.

— J'arrive ! cria Laïo au magicien en essayant de se relever.

Soudain, il ressentit une douleur fulgurante dans le dos, et son corps refusa de lui obéir.

— On dirait que tu as fini de jouer les héros, lança une voix derrière lui.

L'écuyer s'effondra sur les feuilles mortes sans une plainte. L'homme qui dirigeait la troupe de fammins l'avait attaqué par-derrière. Il se tenait maintenant près de lui, un sourire cruel aux lèvres.

Sennar avait entendu le cri de Laïo et s'était tourné juste à temps pour le voir s'affaler. Envahi par la même colère que celle qu'il avait ressentie à Seferdi, il ne vit plus rien d'autre que le corps du garçon, et le rictus de l'homme.

D'un bond, il esquiva un coup de son adversaire et courut vers l'écuyer, qui avait les yeux fermés et une large tache de sang dans le dos.

Les fammins l'entourèrent aussitôt. L'homme s'avança vers lui.

— Inutile d'essayer de te défendre, dit-il en levant son épée.

Il s'arrêta net, le bras en l'air. Une étrange psalmodie sortait des lèvres du magicien ; un rayon vert fusa de sa main, et le traître tomba à terre

sans vie.

Un silence de mort s'abattit sur la clairière. Les fammins restèrent sur place, immobiles. Maintenant qu'il n'y avait plus personne pour leur donner des ordres, ils ne savaient plus quoi faire. Sennar se mit à réciter une formule, d'abord à voix basse, puis de plus en plus fort, et entre ses mains apparut un petit globe d'argent lumineux. Il le fit croître et lorsqu'il fut assez grand, il le laissa partir en poussant un grand cri.

Pour la première fois de sa vie, mû par la force de la haine qu'il venait de découvrir en lui, il avait récité une formule interdite.

La lumière inonda l'espace autour de lui dans un rayon de dix brasses ; lorsqu'elle s'éteignit, il ne restait plus que des cendres et des corps carbonisés. Plus d'arbres, plus d'ennemis.

Dans ce silence irréel, Sennar n'entendait que le bruit de sa propre respiration haletante. Il pensa avoir sombré dans la folie, au fond des abysses de l'enfer. Il revint à lui en prenant conscience d'avoir tué, et il éprouva de l'horreur à l'idée que non seulement la chose ne lui avait pas déplu, mais qu'elle lui avait même procuré une joie sauvage.

Il aperçut Laïo. L'écuyer était blême. Un coup d'épée lui avait traversé le dos de part en part. Sennar lui posa une main sur le cou : il était encore vivant. Tout n'était pas perdu.

Le magicien regarda autour de lui sans s'attarder sur ce qu'il restait de l'homme et des fammins. Il se força à réfléchir.

Le feu provoqué par son enchantement avait dû se voir à plusieurs lieues à la ronde sur cette terre plongée dans l'obscurité perpétuelle. On l'avait sûrement repéré. Il n'était pas prudent de s'éterniser dans les parages. Il ne pouvait pas non plus soigner Laïo, il n'en avait pas l'énergie. Le combat contre les fammins et la formule prohibée avaient épuisé toutes ses forces magiques. Il ne lui restait plus qu'à partir. Il aurait été préférable de cacher les cadavres, mais il n'avait pas le temps ; par ailleurs, leur seule vue l'horrifiait. Il prit donc Laïo dans ses bras et se mit à courir tant bien que mal à la recherche d'un lieu sûr.

Il courut longtemps comme un désespéré. Plus d'une fois, il eut l'impression de repasser par le même endroit. Finalement, il aperçut une sorte de tanière, un trou dans la terre. Elle n'avait pas un aspect très engageant, mais elle était assez grande pour eux deux. Il y entra.

L'endroit avait dû servir de refuge à un animal, car le sol était jonché de vieux os. Un tas de feuilles mortes formait une couche dans un coin. Sennar y étendit Laïo, puis il s'adossa à la paroi de terre et s'efforça de reprendre ses esprits.

Il ferma les yeux, et les images de la bataille lui revinrent : Laïo qui tombait à terre, le gémissement de l'homme qu'il avait tué, le massacre qu'il avait lui-même perpétré. Jusque-là, il n'avait jamais tué personne, pas même le magicien qui avait attenté à la vie de Néreo. Il se sentit perdu, bouleversé à la pensée de la facilité avec laquelle il l'avait fait dans ces circonstances. Les paroles qu'il avait entendues de la bouche de Soana et de ses autres maîtres, bien des années auparavant, lui tourbillonnaient dans la tête : « Tuer est l'atteinte extrême des lois de la Nature. La magie du Tyran repose elle-même sur le meurtre. »

Il avait utilisé une formule interdite, une des pires ; il avait voué son âme aux ténèbres. Et, au fond de son cœur, il jouissait encore du carnage. Une horreur sans nom le submergea.

Une heure plus tard, il rassembla ses forces pour envoyer un message à Nihal. Ensuite, il se pencha sur Laïo et prononça la formule la plus puissante dont il était capable. Ce n'est qu'alors qu'il se rendit compte de la gravité de sa blessure : l'épée avait déchiré la chair, et le garçon avait perdu beaucoup de sang. Sennar se mit à le soigner de son mieux, mais la plaie semblait réfractaire à la magie. Il ne se laissa pas décourager et continua à réciter des formules en dirigeant vers ses mains, maintenant chaudes et lumineuses, toute l'énergie qui lui restait.

C'était la voix d'un homme, et pourtant elle avait quelque chose d'inhumain. Elle était profonde et ténébreuse, comme si elle provenait des plus sombres recoins de la nuit, une voix de défunt s'élevant du fond des cryptes. Nihal ne répondit pas.

— Pourquoi es-tu venue dans ce lieu sacré ?

La demi-elfe continua à pleurer en silence.

— Tâche de refréner ta douleur et parle-moi, fit la voix.

Nihal eut l'impression qu'un bras étreignait ses épaules. Elle se calma et se força à ouvrir les yeux. L'obscurité était totale. Elle avait la sensation d'être immergée dans le néant.

— Suis-je dans un sanctuaire ? demanda-t-elle enfin.

— Oui, à Goriar, le sanctuaire de l'obscurité. L'obscurité de l'Oubli ; l'obscurité de la grande consolatrice, la mort, qui met fin à toute douleur ; l'obscurité d'un sommeil sans rêves, dans lequel l'âme trouve le repos, entendit-elle.

— Alors, j'ai besoin de toi, parce que mon cœur aspire au néant.

— Qui es-tu ?

— Sheireen, répondit-elle, utilisant le nom qu'elle haïssait. Donne-moi l'oubli, je suis un assassin.

Nihal eut la sensation que quelqu'un s'asseyait devant elle. Le bras quitta ses épaules, et une main chaude, rassurante, lui effleura la joue.

— Je te connais, dit la voix.

Nihal saisit l'amulette qui brillait dans le noir.

— Tu as amené avec toi ma sœur Glael, l'arrachant à sa solitude.

— Tu es le frère de Glael ?

— La Lumière et l'Ombre sont deux aspects d'une même chose, Sheireen. Elle est ma moitié et moi-même à la fois, elle me nie, en même temps elle m'affirme. Sans l'Ombre, la Lumière ne serait pas si éclatante ; l'Ombre sans la Lumière ne serait pas si nette.

Nihal baissa les yeux.

— J'étais venue ici chercher la pierre ; je voulais t'implorer de me la donner. Mais maintenant je ne sais plus quoi faire. Mes mains ruissellent de sang innocent. Je ne suis plus digne de porter l'amulette.

— Je sens que ton cœur est plein de douleur et que tes paroles sont

sincères. Ton épée a vu mille morts, et parmi elles aussi celles d'innocents. Et pourtant au fond ton âme est restée pure.

— Je ne voulais pas tuer Vrašta ! cria Nihal. Je le considérais comme un compagnon, il devenait notre ami, il avait sauvé Laïo. Je ne voulais pas !

— Je sais cela, dit Goriar.

— Je ne voulais pas non plus tuer les fammins dans la forêt, je ne voulais pas tuer des innocents !

Les larmes se remirent à couler sur ses joues.

— Je te demande l'oubli. Donne-le-moi.

D'un coup, le sentiment de protection qu'elle avait éprouvé jusque-là disparut. Elle se sentit de nouveau seule et abandonnée.

— Il t'a déjà été offert, par l'intermédiaire de Thoolan, et tu l'as refusé, lui rappela Goriar.

— Maintenant, tout ce que je désire, c'est l'inconscience. Je sais que tu peux me la donner.

— Ce n'est pas ce dont tu as besoin.

— Je ne veux plus me sentir aussi sale ! Je ne veux plus me sentir aussi cruelle, aussi coupable !

La main invisible lui prit le menton et l'obligea à lever la tête. Nihal sentit sur son visage un souffle chaud.

— La douleur et la culpabilité que tu éprouves sont inévitables. Tu ne peux pas les fuir. Lorsque tu as quitté Thoolan, il t'a été dit que tu devrais affronter de nombreuses souffrances, mais tu as choisi de continuer. Ce que tu ressens à présent n'est rien ; bientôt arrivera quelque chose qui te déchirera le cœur. Et c'est à travers cette douleur que tu apprendras la vie.

— Aujourd'hui, je sais que je me trompais quand je croyais qu'il était juste de tuer les fammins, mais il est trop tard, gémit la jeune fille.

— C'est vrai ; cependant sur les ruines de cette conscience peuvent se dresser de nouvelles certitudes. Tu as compris que le mal imprégnait tout. Il n'a pas été apporté ici par le Tyran, c'est une force présente dans le monde depuis toujours.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda Nihal.

— C'est ta quête, je ne peux rien te dire.

— Je suis comme les assassins de mon père...

— Te complaire dans cette douleur ne te vaudra rien. Tu dois trouver un moyen d'en sortir, un chemin qui te conduira hors de l'obscurité, vers la lumière.

Nihal commençait peu à peu à se calmer.

— Je n'ai jamais su où aller..., murmura-t-elle.

— C'est l'essence de la recherche que tu as décidé de faire. Si on ne se sent pas perdu, on n'est pas en mesure de trouver le chemin...

— Et maintenant ?

— Maintenant, tu dois réfléchir – sur toi, sur le monde et sur ta mission. Moi, je te dis seulement que ton âme n'est pas perdue, et c'est pour cela que je sens que je peux te donner ma pierre.

Nihal s'essuya les yeux. D'un coup, elle vit se dessiner devant elle la pâle silhouette d'un homme. Droit et majestueux, il se détachait telle une lueur grisâtre sur le fond obscur de la caverne. Une tache sombre se dessinait sur sa poitrine.

— Si aujourd'hui tu n'avais pas compris ce qui t'a coûté tant de douleur, je n'aurais pas pu te confier cela.

La tache se détacha de sa poitrine et flotta dans l'air vers Nihal.

— Voici la pierre que tu cherchais, la cinquième. Tu l'as payée du prix de la souffrance qui naît de la conscience. Elle est la petite flamme qui te mènera hors de ces ténèbres. Laisse-la grandir en toi et fais-en bon usage.

Nihal tendit la main vers la pierre.

— N'oublie jamais ta douleur. À présent, tu n'as plus qu'à accomplir le rite, dit Goriar avec un sourire bienveillant.

Nihal prit la pierre et la déposa dans son alvéole en récitant la formule. Aussitôt, l'obscurité disparut, et le talisman brilla d'un nouvel éclat. La demi-elfe se retrouva seule au milieu d'une allée d'arbres morts.

Elle y demeura un long moment, épuisée comme si elle avait vécu de longues années en ces quelques heures. Elle avait besoin de tranquillité. Soudain, elle se souvint de Sennar et de Laïo. Ils étaient en danger ! Sennar n'était pas un guerrier, et Laïo n'était qu'un écuyer blessé.

Elle se mit à courir, son épée à la main.

La forêt était plongée dans le silence. Lorsque Nihal atteignit la clairière où tout avait commencé, elle s'arrêta net et regarda avec ahurissement autour d'elle. Elle n'avait jamais vu le spectacle d'une telle destruction. Il n'y avait plus un arbre dans un rayon de dix brasses, ils avaient tous été carbonisés par un incendie. À terre gisaient des corps méconnaissables, noircis par les flammes. L'obscurité ne permettait pas de bien les voir, mais la demi-elfe était sûre qu'il s'agissait de fammins, à part le dernier, qui semblait humain.

Elle se jeta vers lui en pensant que c'était un de ses amis. Non, la cuirasse fendue en deux n'était pas celle de Sennar ou de Laïo.

Ce carnage était donc l'œuvre de Sennar, et ses compagnons devaient être saufs. Cependant une telle fureur ne ressemblait pas au Sennar qu'elle connaissait. Le magicien ne s'était pas seulement défendu contre ses ennemis, il les avait exterminés. Nihal eut un mauvais pressentiment.

C'est alors qu'elle aperçut la fumée bleuâtre qui l'entourait. Un message. Elle s'agenouilla, tira de son sac les pierres de l'enchantement et le lut. Il était bref : « À la tanière dans les bois, vite. »

Nihal se leva d'un bond et partit à la recherche de ses amis. Elle trouva des empreintes profondes, celles de quelqu'un qui porte un poids, et s'élança dans cette direction.

Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver la tanière. Elle plongea la tête dans l'ouverture.

— Vous êtes là ?

Aucune voix ne lui répondit, mais elle aperçut Sennar accroupi près de Laïo, éclairé par une lueur funèbre. Elle se précipita à l'intérieur.

— Qu'est-il arrivé ? cria-t-elle.

Sa question était superflue : elle vit tout de suite la plaie sur le dos de Laïo et son visage livide.

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer, aide-moi, dit Sennar.

Mais Nihal était comme pétrifiée, elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de la tache de sang sur la tunique de son écuyer. Les paroles de Thoolan et de Goriar assaillirent son esprit :

« Nihal, dehors t'attendent de nouvelles douleurs. Si tu sors de ce palais, des événements auront lieu qui te feront beaucoup souffrir ; je le sais parce que je l'ai vu... » « Bientôt arrivera quelque chose qui te déchirera le cœur... »

Sennar l'agrippa par les épaules.

— Tu veux m'aider ou pas ?

Nihal hocha la tête, refoula ses larmes et se joignit au magicien pour soigner Laïo.

Des heures durant, ils récitèrent des formules de guérison. Sennar semblait infatigable ; la sueur coulait sur son front, mais son visage restait concentré, ses mains fermes. Nihal, quant à elle, n'arrêtait pas de se demander ce qui se serait passé si elle ne s'était pas attardée dans l'allée. Pendant tout ce temps, elle se rappela les moments qu'elle avait partagés avec son écuyer : le jour de leur rencontre, les mois à l'Académie, le voyage jusqu'à la demeure de Pewar et la manière dont Laïo avait tenu tête à son père. Elle se souvenait de chaque combat, de chaque minute avant la bataille, quand Laïo lui apportait son épée, qu'il avait aiguisée, ou quand il serrait les lacets de son armure en lui recommandant d'être prudente. L'image qu'elle gardait de lui n'avait rien à voir avec le garçon qui gisait maintenant sur le sol ; celui-là n'était pas Laïo, cela ne pouvait pas être lui.

Au cœur de ce qui aurait été la nuit s'ils ne s'étaient pas trouvés sur une Terre où l'obscurité était permanente, la jeune fille s'aperçut que Sennar était à bout de forces. Sa tête oscillait malgré lui, ses mains tremblaient. Ce n'est qu'alors qu'elle se rendit compte que lui aussi était blessé : un de ses bras était ensanglanté.

— Il faut que tu te reposes, lui dit-elle.

Le magicien continua sans répondre, mais la lumière qui émanait de ses paumes était de plus en plus faible.

Nihal lui prit la main.

— Tu ne peux pas être efficace si tu es aussi fatigué. Essaie de dormir un peu.

— Je...

— Je m'occupe de lui, ne t'inquiète pas.

Elle réussit à le convaincre de s'étendre. Dès que le magicien posa la tête sur le sol de la tanière, il sombra dans un profond sommeil.

Un nouveau jour sans lumière commença. Sennar fut le premier à s'éveiller et, l'espace d'un instant, il crut avoir tout rêvé. Puis il vit Nihal assoupie près de Laïo, et il comprit que c'était bien la réalité. Il se sentait reposé physiquement, mais vieux et usé dans l'âme. Il se leva et alla voir Laïo. Le sang s'était arrêté de couler, mais la blessure ne s'était pas refermée. Et le souffle du garçon était toujours irrégulier.

À cet instant précis, Sennar comprit ce qui allait se passer, et il eut le courage de l'accepter : il ne pouvait rien faire pour lui. Ses enchantements n'avaient pas fonctionné ; bientôt, le fantôme de l'écuyer rejoindrait les troupes du Tyran. Il se remit à le soigner, parce qu'il s'était juré à lui-même qu'il tenterait tout ce qui était en son pouvoir ; cependant il savait que c'était inutile.

Lorsque Nihal se leva à son tour, Sennar n'osa pas la regarder dans les yeux.

— Comment va Laïo ? voulut-elle savoir.

— Il est trop tôt pour le dire. Va chercher des herbes médicinales, veux-tu ?

— Quand va-t-il se réveiller ? demanda Nihal le soir.

Sennar la regarda : à l'évidence, elle avait choisi d'ignorer la vérité, et elle s'était convaincue que Laïo était hors de danger. Il ne trouva rien à lui répondre.

— Tu ne m'as pas encore raconté ce qui s'est passé dans la clairière, poursuivit-elle.

— Laïo a tué deux fammins, ensuite l'homme qui était avec eux l'a frappé par-derrière, dit le magicien d'une voix lasse.

— Il faudra que je lui fasse mes compliments ! Désormais, c'est un

guerrier confirmé, commenta Nihal avec un sourire.

Sennar appuya la tête contre la paroi de terre : combien de temps pourrait durer cette illusion ?

— Tu ne trouves pas que ce serait bien d'essayer un autre enchantement, suggéra la demi-elfe.

— J'ai déjà tout essayé.

Elle le fixa, inquiète.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne connais pas d'autre enchantement qui puisse le guérir. J'ai fait tout ce qui était possible. Je ne peux rien inventer de plus.

— Mais il est toujours inconscient...

Pour toute réponse, Sennar lui adressa un regard impuissant.

— Il ne faut pas te laisser abattre ! lança-t-elle. Je suis sûre qu'il s'en sortira.

Sa voix, moins confiante qu'au début, démentait ses paroles.

— Nihal, ça n'a pas de sens, d'espérer quelque chose qui n'arrivera pas, murmura Sennar.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu ne te souviens pas de toutes les fois où tu m'as arrachée à la mort ? Ma blessure, à Salazar, était bien plus grave que celle de Laïo !

— Ta blessure n'était pas comme celle-là, et puis, tu te trompes, Laïo va beaucoup plus mal que toi à ce moment-là.

Nihal agrippa Sennar par la tunique et le secoua.

— Tu es un conseiller, l'un des magiciens les plus puissants de cette Terre. Il doit bien y avoir quelque chose à faire ! Tu connais des milliers d'enchantements !

Le jeune homme resta impassible.

— Sa blessure ne peut pas être guérie, dit-il doucement.

Nihal le gifla.

— Laïo est mon écuyer, il m'a sauvé la vie ! Il est mon ami ! Je ne peux pas tolérer qu'il meure !

Sennar ne broncha pas et regarda ailleurs.

— Tu dois agir ! reprit-elle, encore plus en colère. Tu n'as pas le droit de le laisser mourir ! Tant qu'il respire, tu dois le soigner !

— Je le voudrais de tout mon cœur, mais plus je récite de formules, plus je sens que sa vie s'en va. C'est comme essayer d'arrêter un fleuve avec les mains.

Nihal se mit à pleurer.

— Non... je ne veux pas..., murmura-t-elle d'une voix qui ne semblait plus la sienne.

L'espoir refleurit le troisième jour. En se réveillant, Nihal vit que les yeux du jeune écuyer étaient entrouverts.

— Laïo ! cria-t-elle.

Elle se précipita vers lui et lui caressa la tête. Un faible sourire éclaira le visage du garçon.

— Nihal...

Sennar, qui les avait rejoints, pensa lui aussi que tout n'était pas perdu. Ils s'accrochèrent à cet espoir.

Laïo était très faible et parlait avec difficulté. Des attaques de toux lui coupaient souvent le souffle. Il commença par demander des nouvelles de Vrašta.

Nihal ne sut pas quoi répondre. Elle finit par lui dire qu'elle l'avait envoyé vérifier s'il n'y avait pas d'ennemis dans les alentours et qu'il reviendrait bientôt. Laïo sembla y croire ; Sennar, lui, prit une expression dubitative. Par chance pour Nihal, il préféra ne pas perdre de temps en bavardages.

Ils se remirent aussitôt à réciter des formules de guérison, s'efforçant de se convaincre que le pire était passé et que leur ami se rétablirait très vite. Cependant la blessure avait l'air de s'infecter.

— Rappelle-moi quelle herbe tu as utilisée quand Nihal était blessée, demanda le magicien à Laïo.

L'écuyer murmura quelques noms, puis ferma les yeux, épuisé.

— Cours en chercher, apportes-en autant que tu peux, dit le magicien à Nihal. Fais attention, les environs ne sont pas très sûrs.

La jeune fille sortit aussitôt de la tanière.

Resté seul avec Laïo, Sennar s'aperçut que le garçon était devenu pensif.

— Comment je vais ? demanda brusquement le malade.

Le magicien craignait cette question. Il ne répondit pas.

Après un bref silence, Laïo reprit d'une voix à peine audible :

— J'ai déjà été blessé, dans la prison, quand ils m'ont torturé... Mais maintenant, c'est différent...

Il fit une pause pour reprendre son souffle.

— C'est comme si je n'avais plus de corps... La blessure ne me fait même pas mal... j'ai l'impression d'être sur le point de m'endormir....

Sennar continuait à se taire.

— Dis-moi comment je vais, insista Laïo en essayant de hausser la voix. Je veux connaître la vérité.

— Ta blessure est longue et profonde, lâcha Sennar sans cesser de le soigner. Je n'arrive pas à la guérir. Elle est en train de s'infecter, et je ne sais plus quel enchantement réciter.

Laïo garda le silence quelques instants. Son visage était encore plus grave qu'avant.

— Je vais m'en sortir ? fit-il enfin.

— J'espère que oui, répondit Sennar avec un sourire forcé.

— Si je suis sur le point de mourir, tu dois me le dire, murmura Laïo.

Sennar pensa à la bataille dans la clairière, à la confiance qu'il avait remarquée dans les yeux de l'écuyer, en qui il avait vu tout à coup un homme.

— Je ne peux plus rien faire, dit-il.

Le magicien vit le garçon serrer les paupières pour cacher ses larmes. L'une d'elles s'échappa et coula le long de sa joue.

— Si j'étais vraiment un homme, je n'aurais pas peur, dit l'écuyer.

— Il n'y a que les idiots qui n'ont pas peur de mourir, rétorqua Sennar.

— Nihal n'a jamais peur de mourir.

— Et ce n'est sûrement pas une chose qui la rend heureuse.

Laïo sourit faiblement.

— Tu t'es bien battu dans la clairière, sans parler de tout ce que tu as fait pour nous quand tu as été capturé. Ta peur ne peut pas effacer ce dont tu es capable.

— Je voudrais le croire..., fit le blessé.

Une nouvelle quinte de toux l'empêcha de poursuivre.

— Personne ne peut plus dire que tu n'es pas un homme, déclara Sennar, et cette fois c'est lui qui dut retenir ses larmes.

Laïo sourit ; il semblait presque calme.

— Ne dis pas à Nihal que j'ai pleuré.

— Je te le promets.

Nihal ne savait plus quelle heure il était. Il avait dû s'écouler un peu plus d'un jour depuis que Laïo avait ouvert les yeux, mais elle n'en était pas sûre. Elle avait l'impression d'être terrée dans ce trou sombre depuis des siècles. Sennar avait dissimulé l'entrée de la tanière avec des branches, puis il avait allumé un petit feu magique dont émanait une lueur bleuâtre. Il régnait dans la cachette une chaleur suffocante. Une ou deux fois, Nihal avait senti la terre trembler au-dessus d'eux : il s'agissait probablement de quelque animal qui passait par là, mais la demi-elfe n'était pas tranquille : dès que leurs ennemis découvriraient le massacre de la clairière, ils se mettraient à leur recherche.

Sennar dormait, blotti dans un coin ; il s'était effondré pendant qu'il soignait Laïo, pâle et épuisé comme Nihal ne l'avait jamais vu. Ils avaient tout essayé : ayant appliqué une compresse d'herbes sur la blessure de l'écuyer, ils continuaient les enchantements ; cependant une auréole jaunâtre était apparue autour de la blessure et commençait à s'étendre. Nihal récitait désormais les formules magiques sans grande conviction.

Laïo, qui avait les yeux fermés, dit tout à coup :

— Arrête de me soigner.

— Quoi... ?

— Assez d'enchantements, je t'en prie, insista-t-il.

— Et comment tu vas faire pour guérir si je ne te soigne pas ? demanda-t-elle en se forçant à sourire.

— Je ne sens plus rien du cou jusqu'en bas, j'arrive à peine à bouger les doigts... Je t'en prie, ne me soigne plus.

Nihal obéit. Elle ôta ses mains de la blessure et resta silencieuse.

— Quelle catastrophe, ce voyage..., murmura Laïo.

La jeune fille se sentit sur le point de pleurer.

— Ne dis pas de bêtises.

— Je voulais t'aider, et qu'est-ce que ça a donné ? Dans les Terres libres, je n'ai fait que vous gêner. Après, on m'a capturé, et j'ai risqué de vous trahir. Et maintenant, je vous retiens ici...

Ses paroles finirent dans un accès de toux ; le sang coula de sa blessure. Lorsqu'il se remit à parler, sa voix s'était encore affaiblie.

— Je ne vous ai rejoints ici que pour vous faire assister à ma mort.

— Tu ne mourras pas !

— J'aurais tant voulu t'accompagner jusqu'à la fin et t'aider à endosser ton armure le jour de la dernière bataille, comme tu me l'as écrit dans la lettre !

Il reprit son souffle.

— J'aurais voulu te voir vaincre et être enfin heureuse. Mais je n'ai même pas réussi à te protéger.

— Tu m'as sauvé la vie, tu m'as soutenue quand j'étais seule, tu as été un vrai ami. Tu as fait tellement pour moi... Sennar m'a dit comment tu t'étais battu contre les fammins dans la clairière. Tu es un guerrier, un héros.

À présent, elle pleurait.

Laïo sourit, puis prit un air sérieux.

— Dis-moi la vérité : Vrašta est mort ?

Nihal acquiesça.

— Je l'avais deviné..., dit-il tristement.

Il se tut quelques minutes avant de demander :

— Tu veux bien me serrer contre toi ?

L'écuyer s'efforçait de sourire, mais la jeune fille vit la peur dans ses yeux. Elle le souleva doucement de sa couche et lui passa les bras autour

de la taille. Laïo appuya sa tête sur son épaule.

— Je n'ai pas mal... Maintenant, je suis bien, dit-il.

Sa respiration était devenue calme et régulière.

Nihal le tint serré contre elle jusqu'à ce qu'elle sente son corps s'affaisser.

Une raison de continuer

Nihal aurait voulu rendre à Laïo les honneurs dus à un chevalier et brûler son corps sur un bûcher, comme on avait fait pour Fen. Mais sur la Terre de la Nuit il n'était pas possible d'allumer le moindre petit feu sans prendre le risque d'être repéré ; alors, un bûcher... Laïo serait donc enterré dans ce pays qu'il avait à peine eu le temps de visiter, et Nihal ne pourrait lui donner qu'un tombeau tout simple.

Ils attendirent un jour entier avant de quitter leur cachette, un peu parce que la douleur leur ôtait les forces et l'envie de se remettre en marche, et aussi parce qu'ils sentaient de plus en plus souvent la terre trembler au-dessus de leur tête sous les pas de leurs ennemis. Ils étaient traqués ; des groupes de fammins battaient la forêt à leur recherche.

Le lendemain, Nihal prépara la dépouille de son ami pour le dernier voyage. Elle glissa entre ses mains l'épée avec laquelle il avait combattu en héros. Elle se coupa ensuite une mèche de cheveux et la lui posa sur la poitrine, pour qu'une partie d'elle reste avec lui.

Lorsqu'ils sortirent avec prudence, tout autour d'eux était silencieux. La chasse s'était apparemment déplacée ailleurs. Nihal se mit à creuser la terre pour l'entasser devant l'entrée à mains nues. Elle se blessa les doigts, se cassa les ongles, mais elle continua jusqu'à ce que l'ouverture fût totalement fermée : la tanière devint à jamais la tombe de Laïo.

— Ça suffit, dit enfin Sennar en la prenant par les épaules.

Il s'assit devant le tombeau, l'air pénétré.

— J'y ai réfléchi longtemps, reprit-il, tout le temps que nous avons passé là-dedans avec lui. Si je ne fais rien, il deviendra un fantôme.

Il s'éclaircit la voix.

— Je ne connais peut-être pas de formules pour sauver les vivants, mais j'en connais qui donnent la paix aux esprits des morts. Un jour, j'ai trouvé dans les parchemins une formule interdite qui permet d'emprisonner dans un sceau l'âme des défunts. J'en ai parlé à Flogisto, et il m'a dit de l'oublier, parce qu'elle était le fruit du mal. Seulement, je ne peux pas laisser Laïo rejoindre l'armée du Tyran. Je vais essayer de sceller son esprit.

Il regarda Nihal, comme pour chercher son approbation. Mais le visage de la jeune fille était impénétrable.

— Ce sera un peu long et, après, je ne pourrai pas utiliser la magie pendant plusieurs jours. Je te demande juste de vérifier si personne n'arrive.

Nihal hocha la tête.

Sennar se tourna vers la tombe et essaya de se remémorer la formule qu'il n'avait lue qu'une fois. Après avoir fait usage de la magie interdite dans la clairière, il était prêt à violer de nouveau la loi pour sauver l'âme de Laïo.

Lorsqu'il commença à prononcer la formule, une litanie qui glaçait le sang dans les veines, Nihal se couvrit les oreilles. Le magicien continua à réciter, l'âme emplie d'une telle haine et d'un tel désespoir que l'enchantement se plia à sa volonté. Une barrière se tissa peu à peu sous ses doigts. Il allait imposer à la tombe un sceau qui ne se briserait que le jour où le pouvoir du Tyran serait anéanti ; alors l'âme de Laïo retrouverait sa liberté. L'opération dura une heure. Elle lui coûta toutes ses forces, le privant en même temps de l'espoir qui l'avait soutenu jusqu'alors. D'un coup, Sennar sentit la magie sortir de lui ; il se retrouva perdu et sans but. Ses mains devinrent froides et la barrière lumineuse disparut. Laïo était sauf.

— J'ai fini, fit-il, épuisé.

Nihal ne dit pas un mot. Ils restèrent un moment devant la tombe, côte à côte. Ce fut Sennar qui se secoua le premier.

— Ce qui est pur ne peut pas résister à ce monde, dit-il, sans qu'on sache s'il parlait à lui-même, à Nihal, ou à l'ami qu'ils étaient sur le

point de quitter. Peut-être que tu étais le seul à pouvoir sauver le Monde Émergé, tes mains étaient propres et ton esprit innocent.

Il se leva et obligea Nihal à faire de même.

— Il faut y aller, j’entends des pas !

Ils marchèrent dans l’obscurité, l’un derrière l’autre, les sens en alerte. Plus d’une fois, ils durent se cacher dans les buissons, percevant des bruits suspects. Ils étaient fatigués de tuer et n’avaient pas envie de combattre. L’épée de Nihal, qui tapait contre sa cuisse, lui semblait maintenant être un poids. En outre, Sennar était blessé, mais comme il avait épuisé ses forces magiques, il ne pouvait pas se soigner et se contentait d’appliquer sur sa plaie les herbes que Laïo avait l’habitude d’utiliser.

En trois jours, ils atteignirent les environs de Ludanio, le grand fleuve qui coupait en deux la Terre de la Nuit. Il s’annonça par une large grève sèche, hérissée de pierres coupantes. Autrefois imposant, il était à présent presque asséché. Ils traversèrent son lit pierreux aussi vite qu’ils purent : à découvert, ils étaient une proie facile.

Enfin, ce qu’il restait de Ludanio se présenta à leurs yeux : un cours d’eau trouble et malodorant s’écoulant paresseusement le long de l’herbe sèche de la rive. Il rappela à Nihal le caniveau de Salazar, dans lequel elle s’était jetée le jour de la mort de son père. Ils ne prirent pas le temps de se reposer et gagnèrent aussitôt l’autre rive. Ensuite, ils avancèrent sur une plaine une journée entière ; lorsqu’ils se retrouvèrent de nouveau parmi les arbres moribonds de la forêt de Mool, ils poussèrent un soupir de soulagement.

Ils continuèrent à marcher dans les bois pendant dix jours. Ils progressaient à travers des broussailles denses, des arbres morts et des buissons hérissés d’épines, mais ils ne furent pas inquiétés. À l’évidence, leurs ennemis les cherchaient ailleurs. Ils accomplirent ce triste voyage en silence, pas parce qu’ils n’avaient rien à se dire : ils se taisaient parce qu’ils savaient qu’ils partageaient la même douleur et qu’aucun mot

n'aurait pu les consoler.

L'obscurité les exaspérait de plus en plus. L'air était empli d'une odeur de rance et de renfermé, comme si cette pénombre perpétuelle faisait tout moisir. Le dixième jour, enfin, ils aperçurent une légère lueur à l'ouest, telle une aube paradoxale qui se levait à l'occident, et non pas à l'orient.

— Nous sommes presque à la frontière, dit Sennar. Bientôt, il faudra que tu interrogues le talisman.

À mesure qu'ils progressaient, la clarté se faisait plus intense et conférait des contours plus nets à ce qui les entourait : les silhouettes des arbres se découpaient désormais sur le ciel, et on commençait à entrevoir des couleurs pâles. Ils avaient l'impression de renaître, et le monde leur parut différent de ce qu'ils connaissaient. Même la désolation dans laquelle ils étaient plongés était plus rassurante à la lumière du jour. La forêt s'animait, comme si elle se réveillait d'un long sommeil : des taches vertes apparaissaient çà et là entre les fougères jaunies, des ramures couvertes de feuilles se mêlaient aux branches sèches.

Le jour suivant, la lumière était assez forte, et la végétation toujours plus luxuriante. Ils marchaient en silence, Sennar devant et Nihal derrière, quand le magicien s'arrêta net.

— Quelque chose ne va pas ? demanda la demi-elfe, la main sur la garde de son épée.

Le jeune homme se retourna ; pour la première fois depuis longtemps, son visage était éclairé d'un sourire.

— Attends-moi là, dit-il avant de se précipiter dans les buissons.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Nihal en rengainant son épée.

— Ne t'inquiète pas ! lui répondit-il depuis les fourrés.

Elle resta seule dans le bois avec son épée à portée de main, sans savoir quoi faire. Elle regardait avec anxiété dans la direction où Sennar avait disparu. Lorsqu'elle n'entendit plus aucun bruit, elle l'appela, en vain.

— Sennar ! Sennar ! cria-t-elle encore.

À cet instant, son ami sortit des buissons. Il avait quelques égratignures sur le visage et sur les mains, qu'il tenait jointes en forme de

coupe contre sa poitrine.

— On peut savoir ce qui se passe ? lâcha Nihal, irritée, en courant vers lui.

Sennar sourit encore et lui montra ses paumes : elle y aperçut quelque chose de rouge.

— Qu'est-ce que...

— Tu as oublié le temps où nous allions en cueillir dans la forêt ? Ce sont des framboises !

Non, elle n'avait pas oublié ! Une vague de souvenirs la submergea. Elle regarda Sennar, et il lui sembla le revoir le jour où elle l'avait connu, avant que tout ce cauchemar ne commence. Elle lui caressa la joue et l'enlaça.

— Je ne veux plus que tu te fasses mal pour moi..., murmura-t-elle.

Ils s'assirent pour déguster les framboises. Pendant que leur saveur intense, douce, leur emplissait la bouche, Sennar se sentit à nouveau serein. Il avait perdu espoir : il s'était laissé glisser jusqu'au fond de sa douleur, mais à présent il était temps de remonter et de se rappeler les raisons pour lesquelles il avait entrepris ce voyage. Le monde où il lui avait été donné de vivre n'était pas parfait, et lui non plus, surtout maintenant. Et pourtant, il y avait toujours quelque chose ou quelqu'un qui avait besoin d'être sauvé, et qui ne méritait pas de disparaître. C'est pour cela qu'il ne devait plus permettre à la haine de l'envahir. Il lui fallait garder confiance, ne pas renoncer, et peut-être qu'à la fin Nihal et lui contribueraient à faire advenir une nouvelle ère qui succéderait à celle des massacres.

Nihal mangeait ses framboises en silence.

— Ne te laisse pas abattre, lui dit brusquement Sennar. C'est un moment terrible, mais si nous nous laissons aller au découragement, tout est fini.

Nihal lui lança un regard éperdu.

— Je pense sans cesse à Laïo, à tout ce que nous avons fait ensemble. Il me manque tellement...

Le jeune homme lui prit la main.

— Laïo est mort après avoir atteint son but. Il t'a protégée, il a vaincu sa peur et il est devenu un guerrier, dit-il. Nous devons aller de l'avant et accepter la douleur. Quand tu as quitté le temple de Thoolan, tu as fait un choix : celui de la vie. Ne reviens pas sur ta décision.

Bouleversée, la demi-elfe raconta à Sennar comment elle avait tué Vrašta, et lui parla de la bataille qu'elle avait livrée avant d'atteindre le sanctuaire.

— Je suis fatiguée ! J'en ai assez du sang, de la mort, de la guerre. J'en ai assez de tuer, conclut-elle, mais le ton de sa voix était plus serein.

— Si ce n'était pas aussi dramatique, ce serait presque drôle..., murmura le magicien, songeur.

— Quoi ?

— Dans la clairière où nous avons combattu, Laïo et moi, j'ai tué un homme et les fammins qui étaient avec lui.

Il hésita.

— Je me suis servi d'une formule prohibée.

Nihal releva vivement la tête.

— Ce n'était pas pour nous défendre, je l'ai fait seulement pour le plaisir de tuer. Je désirais qu'il ne reste rien d'eux !

Il prononça ces dernières paroles avec colère, où pointait une certitude : Nihal pouvait le comprendre, elle partageait la même douleur.

— Comme tu vois, pendant que tu découvrais l'horreur de tuer, moi, j'en expérimentais la volupté, conclut le magicien en souriant tristement.

Nihal le regardait sans un mot.

— Maintenant, moi aussi je suis un assassin ; mais je ne permettrai pas que cela m'empêche d'avancer, pas tant que je peux être utile à quelqu'un.

La fin de la phrase fut étouffée contre l'épaule de Nihal, qui s'était jetée à son cou et le serrait avec force.

Lui aussi l'étreignit, il caressa son dos, suivit la douce courbe de sa colonne vertébrale, puis s'attarda tendrement sur sa nuque, à la naissance des cheveux. Il sentit à quel point il avait besoin d'elle, et il éprouva le désir d'être le plus près possible. Il allait l'embrasser quand Nihal se

dégagea avec brusquerie. Toute rouge, elle n'eut pas le courage de le regarder en face. Le jeune homme baissa la tête.

Il reprit son calme, se traita d'imbécile et se fourra une poignée de framboises dans la bouche, toujours sans lever les yeux.

— Reposons-nous ici aujourd'hui..., dit Nihal d'une voix troublée, presque effrayée.

Ils finirent de manger en silence. Pour la première fois depuis un mois, ils assistèrent au coucher du soleil ; puis l'obscurité tomba sur leur embarras.

Après un dîner frugal, pris en silence, ils analysèrent la situation, la carte déployée devant eux. Ils se trouvaient aux alentours de la frontière de la Terre du Feu. Grâce aux récits d'Ido, ils savaient qu'elle comptait une centaine de volcans, qui servaient tous de forges. Le peuple du maître de Nihal avait construit ses maisons dans les vallées, entre un volcan et un autre, et les avait reliées par des ponts et des tunnels.

— La moindre voie de communication sera surveillée. Ça pullule d'ennemis, observa Sennar.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? soupira Nihal.

Sennar fixa les ténèbres.

— Je n'en ai aucune idée.

La demi-elfe réfléchit quelques instants. Puis elle redressa vivement les épaules.

— Le système d'approvisionnement de l'eau ! s'écria-t-elle.

Sennar la regarda sans comprendre.

— C'est Ido qui m'en a parlé. Il a été construit par les gnomes de la Terre des Roches pour les habitants de la Terre du Feu. C'est un système de canaux souterrains qui traversent toute la région et conduisent à la Terre des Roches.

— Mais nous ne savons pas où se trouve l'entrée, objecta le magicien.

— Hé si ! répondit Nihal avec un sourire.

Elle indiqua un endroit sur la carte.

— Ido me l'a montrée. Elle est près de la frontière avec la Terre des Jours.

Sennar leva les yeux vers elle.

— Ça veut dire que nous devons aller sous terre, dit-il, peu enthousiaste.

— C'est le seul moyen, répondit Nihal. Ou, au moins, le plus sûr.

Ce soir-là, Sennar, qui était chargé de monter la garde le premier, ne résista pas : le voyage et les émotions de l'après-midi l'avaient épuisé. Le sommeil le cueillit d'un seul coup : il s'endormit tranquillement, la tête appuyée à un arbre. Or ce n'était pas le moment de s'assoupir.

Encore une fois, ce furent les sens aiguisés de Nihal qui les sauvèrent. Elle se réveilla soudain avec une étrange sensation de danger, empoigna son épée et tira Sennar par la manche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en bâillant.

— Je ne sais pas, répondit la demi-elfe, sur le qui-vive. Est-ce que tu as retrouvé tes pouvoirs ?

— Pas entièrement, mais je dois être en état de lancer une ou deux formules offensives...

Nihal sauta sur ses pieds.

— Sauve-toi ! cria-t-elle.

Des soldats surgirent dans la clairière ; leurs appels excités éclatèrent dans la forêt. Nihal n'avait pas eu le temps de voir combien ils étaient, mais elle distinguait au moins trois voix et des bruits de pas venant de quatre directions.

Elle rejoignit Sennar et lui prit la main ; elle ne voulait pas le perdre, ils devaient fuir ensemble. Ils coururent à perdre haleine, à l'aveuglette, à travers des rangs serrés d'arbustes qui leur barraient la route. Leurs poursuivants étaient des fammins, Nihal le sentait, c'est pour cela qu'elle redoutait l'affrontement. Elle refusait de tuer encore.

Les pas et les cris étaient de plus en plus proches. Soudain, Nihal sentit qu'on l'agrippait par la cheville ; elle lâcha la main de Sennar et tomba à terre. Le magicien s'arrêta au moment où le fammin abaissait sa hache sur la jeune fille. Mais Nihal fut plus rapide : elle roula sur le côté, tira son épée et frappa son adversaire qui s'écroula sur le sol. Elle se remit

sur ses pieds, et ils s'élancèrent de nouveau.

— Elle est loin, l'entrée des citernes de la Terre du Feu ? demanda Sennar sans ralentir.

Une flèche siffla au-dessus de leur tête. Nihal invoqua une fine barrière magique qui les protégea tant bien que mal.

— Une ou deux lieues peut-être, répondit-elle, essoufflée.

— On n'y arrivera jamais...

Ils butèrent contre un talus et glissèrent de l'autre côté. D'une main, Nihal réussit à attraper une racine saillante et retint Sennar. Ils entendirent les pas se rapprocher au-dessus d'eux.

— Je peux tenter..., murmura le magicien.

— Quoi ? haleta Nihal.

— L'enchantement du vol.

— Tu y arriveras ?

— Nous n'avons pas de choix. Il faut juste que je me souviene de l'endroit que tu m'as indiqué sur la carte.

Il ferma les yeux. Talonné par les hurlements des fammins, il récita la formule. L'instant d'après, les deux jeunes gens disparurent.

Ils se retrouvèrent dans un lieu inondé de lumière, une plaine désertique dépourvue de toute végétation. Ils clignèrent des yeux, aveuglés.

Nihal regarda derrière elle et vit la forêt, à une centaine de brasses à peine. Près d'elle, Sennar respirait péniblement.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Le magicien reprit son souffle.

— À peu près... Mais j'arrête les enchantements pour aujourd'hui.

— Nous ne sommes pas encore assez loin, il faut se sauver, dit la demi-elfe en l'entraînant derrière elle.

Ils se remirent à courir. L'endroit où ils avaient atterri était encore plus dangereux que celui qu'ils venaient de fuir : il n'y avait aucun abri où se

cachez. Le terrain, plat et desséché, faisait d'eux une proie facile.

— J'espérais mieux faire... Seulement, je ne me souvenais pas du point exact, s'excusa Sennar, hors d'haleine.

— Au moins, nous les avons semés, répondit Nihal.

Les puits qui donnaient accès aux canaux souterrains de la Terre du Feu devaient se trouver dans les parages. Cependant, Nihal avait beau les chercher des yeux, les contours des choses se fondaient dans cette insupportable lumière qui faisait trembler l'air.

Elle remarqua soudain à l'horizon des nuages noirs et épais, au-dessus de très hautes montagnes. Sennar se traînait derrière elle, exténué.

— C'est encore loin, à ton avis ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien du..., commença-t-elle.

À cet instant précis, la demi-elfe sentit la terre s'ouvrir sous ses pieds, et ils s'enfoncèrent dans l'obscurité.

VERS LE FOND

Dans la cité de roche, toute chose est de la couleur des montagnes. Là, plus qu'ailleurs, se démontrent l'ingéniosité et la grandeur de l'art des gnomes. Les rues sont pleines d'une foule joyeuse et résonnent du babillage des enfants : à midi, le roi fait sonner une cloche dont le son se diffuse rapidement dans chaque recoin de la ville.

Géographie du Monde Émergé, paragraphe XXXVII, Bibliothèque royale de la cité de Makrat

Les guerriers d'Ido

Ido et ses élèves mirent une semaine pour arriver au camp, où ils constatèrent que le front avait encore reculé. Comme le gnome l'avait prévu, les garçons furent bouleversés par le sang, les blessures, les tas de cadavres, les épées usées d'avoir trop tué, la peur... Bref, toutes les choses que l'ambiance ouatée de l'Académie ne leur avait pas permis d'imaginer.

— C'est ça, la guerre, cette chose sale que l'on vous présente comme un élégant ballet d'épées. Dans le combat, il n'y a ni règles ni loyauté. Il n'y a que la vie et la mort. Oubliez l'honneur et tout ce qu'on raconte dans vos manuels d'escrime, et gardez bien à l'esprit ce pour quoi nous combattons, dit Ido à ses élèves terrifiés.

Il promena aussi sa petite troupe dans les villages, au milieu des ruines fumantes et des corps qu'on avait laissés pourrir le long des rues. Il fit découvrir aux garçons le désespoir des survivants, les orphelins, les veuves, les yeux hagards de ceux qui ont tout perdu.

Certains détournaient le regard, d'autres sanglotaient le soir dans leur tente. C'était nécessaire. Un soldat qui n'est pas porté par l'horreur de la guerre et par le sentiment d'injustice ne peut pas être un guerrier accompli. Devant les larmes de l'un des plus jeunes de ses élèves, Ido se montra brutal et lapidaire.

— Réfléchis, au lieu de pleurer. Grave dans ton cœur ce que tu vois, et demande-toi pourquoi c'est ainsi. Ensuite, demande-toi ce que tu peux faire pour que cela n'ait plus lieu. Alors, tu comprendras que tu ne prends pas l'épée parce que ton père te l'a mise entre les mains avant même que

tu marches, ni pour être plus fort que les autres ou pour que les filles se retournent sur ton passage, mais pour un but bien plus élevé.

Le vieux soldat essayait de transmettre à ces gamins tout ce qu'il avait appris pendant ses longues années de guerre, et ce travail l'exalta car, outre le fait d'entraîner des guerriers, il formait des hommes qui auraient un jour le sort de la paix entre leurs mains.

« Peut-être que je devrais le faire plus souvent, peut-être que je devrais prendre d'autres élèves », se surprit-il à penser. En fin de compte, ne serait-ce pas un autre moyen de racheter son passé ?

Ensuite commença la préparation au combat : les duels menés tous contre tous pour apprendre à se déplacer quand les ennemis déferlent de toutes parts. Ido était un maître sévère. Il exigeait de ses élèves la même rigueur et le même engagement que ceux qu'il exigeait de lui-même, et il les surchargeait d'exercices pratiques et de leçons théoriques.

— Être guerrier est un dur travail ! répondait-il quand quelqu'un se plaignait.

En même temps, Ido suivait la dernière phase de la mise en place d'une stratégie. Le printemps arrivait à sa fin, et la date fixée pour l'offensive approchait. Lors de l'une des nombreuses réunions de planification, Ido et les siens, un groupe d'environ quatre cents hommes, parmi lesquels les jeunes de l'Académie, se virent confier la première ligne. Les aspirants chevaliers, qui, eux, étaient déjà capables de monter des dragons, devaient venir en renfort contre les oiseaux de feu.

Entre l'agitation des préparatifs et les cris des dizaines de dragons regroupés dans les écuries, le camp était la proie d'un véritable chaos. Lorsque Ido communiqua à ses hommes la date de l'attaque et leur position, il sentit la peur parcourir les rangs des garçons.

— Nous ne sommes pas encore de vrais guerriers ! protesta l'un d'eux.

— Si, vous l'êtes. L'entraînement auquel vous vous êtes soumis est plus que suffisant, et vous avez aussi derrière vous la formation à l'Académie, répliqua le gnome.

— Oui, mais la première ligne est toujours la première ligne..., objecta

un autre.

— C'est pour cela que nous vous avons sélectionnés et préparés. Vous n'êtes pas des soldats ordinaires, souvenez-vous-en.

Il parcourut des yeux les visages effrayés des apprentis guerriers.

— En entrant à l'Académie, vous avez fait un choix : celui de mettre votre vie en jeu pour un idéal. Voilà le moment de payer le prix de ce choix. La peur est une réaction normale ; elle donne la mesure de l'amour de la vie, et il faut beaucoup aimer la vie pour faire ce métier. Mais vous devez la dominer. Vous faites partie d'un seul et même corps. Comme dans la vie, la mort de l'un permet aux autres de continuer. C'est comme ça qu'il vous faut penser. Ne combattez pas en vain. Par ailleurs, vous avez tout ce qu'il faut pour éviter de vous faire tuer.

Le temps passa rapidement ; le printemps glacial se fondit peu à peu dans les premières chaleurs de l'été naissant, et le jour de la bataille arriva enfin.

Bien avant l'aube, les ordres et les instructions commencèrent à circuler entre les tentes, tandis que les dragons étaient déplacés à l'extrémité du camp.

Ido se réveilla très tôt, le cœur battant. Cela ne lui était plus arrivé depuis sa jeunesse, l'époque où il combattait encore pour le Tyran. Il se traita d'imbécile et se leva.

L'air était chargé d'électricité. Une grande bataille se préparait, tous le sentaient.

Ido alla chez ses hommes, qu'il trouva tous déjà réveillés et en proie à une grande agitation.

— Je comprends votre anxiété, dit-il, mais vous devez essayer de rester calmes. Chassez les pensées de mort et toutes les autres choses qui peuvent vous déconcentrer. À présent, il n'y a plus que votre épée et l'ennemi, rien d'autre. Concentrez-vous sur votre corps, soyez lucides, et ne vous laissez pas submerger par la peur ni par l'ivresse du meurtre. Ce n'est pas pour ça que vous êtes là.

Depuis que Laïo était parti, Ido n'avait plus d'écuyer. Il se fit aider par l'un de ses élèves, Caver, le petit blond qui s'était proposé pour le duel contre lui. Ensuite, il resta seul, à faire briller son épée. Il le faisait toujours avant la bataille : cela l'aidait à se détendre et à trouver la concentration.

Après l'enchantement de Soana, l'arme était devenue semi-transparente et plus légère. Mais lustrer son arme ne suffit pas au gnome à se calmer. Au fond de son cœur, il ressentait une sourde angoisse, qui ressemblait de manière inquiétante à la fureur de combattre qu'il éprouvait quand il servait dans les troupes du Tyran.

Lorsqu'il alla rendre visite à Vesa, son état d'âme ne s'était pas amélioré. Le dragon semblait aussi inquiet que son chevalier.

— Peut-être que nous sommes en train de vieillir, lui dit Ido, tout en caressant ses écailles rouges. Il n'est plus, le temps où il nous suffisait de nous regarder dans les yeux pour reprendre confiance...

Il fallut plus d'une heure à l'armée pour s'aligner. Ido en profita pour motiver ses troupes et les déployer le mieux possible. Dans les rangs, il aperçut beaucoup de visages qu'il connaissait : Soana, occupée à imposer des enchantements sur les armes, aidée par un groupe de magiciens, Mavern, à la tête du détachement des jeunes chevaliers du dragon, Nelgar, le général en chef ce jour-là... Enfin, les yeux d'Ido tombèrent sur un guerrier qu'il ne connaissait pas, monté sur un cheval bai. Il avait une armure bleutée finement ciselée et une longue épée ornée de gravures. Quand il souleva son casque, Ido le reconnut : des cheveux châtain bouclés, un visage ingénu de jeune garçon. Galla !

Le gnome en fut attristé. Il croyait pourtant que la chose avait été résolue quand, lors de l'une des dernières assemblées, Galla s'était levé pour annoncer qu'il participerait à la bataille. « Ma femme est morte pour ce royaume, et moi je n'ai encore rien fait, avait-il dit, si ce n'est des plans à l'abri de mon palais. Pendant ce temps, mes sujets meurent. Je ne peux plus rester les bras croisés. »

Tous savaient qu'il n'était plus le même depuis la disparition de son épouse adorée. La voir périr sous la lance de Deinoforo le jour de la bataille contre les morts l'avait anéanti.

Mavern avait tenté de le raisonner : « Votre Majesté, vous n'êtes pas un guerrier, et votre royaume a besoin de vous. Vous ne pouvez pas prendre le risque de mourir.

— Et si ma Terre tombe aux mains du Tyran ? Que restera-t-il de mon pouvoir ? Je dois être auprès de mon peuple. »

Ce jour-là ils n'avaient pas réussi à le convaincre ; cependant Ido croyait que Théris, la nymphe qui représentait la Terre de l'Eau au Conseil des Mages, l'avait finalement dissuadé de s'entêter.

— Nous avons essayé, crois-moi, dit quelqu'un dans le dos du gnome.

Celui-ci se retourna : c'était Nelgar, le surintendant, qui ajouta :

— Il a été inflexible.

Ido soupira.

— Dans un certain sens, je le comprends. C'est noble, de vouloir partager le sort de son peuple, mais c'est aussi stupide. En réalité, cet homme ne désire que mourir.

— Nous ne pouvons rien faire d'autre que le laisser suivre son destin. Espérons seulement qu'il survivra à ce combat. Nous, nous le défendrons de notre mieux.

L'aube trouva l'armée prête. Le ciel était lourd, et il pleuvait à verse. L'air résonnait du bruit sourd de l'eau qui ruisselait sur les tentes et les armures.

Ido respira à fond. Devant eux, les troupes de l'ennemi s'étaient étalées comme une marée grise, dominée par les corps massifs des dragons. Un, deux... trois. Il y avait donc trois chevaliers du dragon. Au moins, de ce point de vue, ils étaient à égalité. Même à cette distance, le gnome distinguait clairement Deinoforo, rouge comme le sang. Il se trouvait à l'avant-poste ; il commanderait donc l'armée du Tyran.

Ido regarda plus loin. Des centaines de fammins agités et, derrière eux, les oiseaux de feu dont les cris stridents vrillaient les oreilles ; enfin, les

fantômes. Toujours plus nombreux. Il ne s'attarda pas sur eux, car il ne s'habituaît toujours pas à cette vision et n'arrivait pas à se confronter à cette horreur.

On donna l'ordre de se préparer. Ido dégaina son épée et retrouva instantanément son calme.

Les fammins poussèrent leur cri de guerre, et quelques élèves d'Ido s'agitèrent, effrayés.

— Ce n'est que de la comédie, ne vous inquiétez pas, essaya-t-il de les tranquilliser.

Soudain, un lourd silence tomba sur les belligérants : le début du combat était imminent. C'était toujours comme ça : un silence long comme une éternité, au cours duquel chacun était assailli par un millier de pensées. La vie, la mort, les amis, les amours... Dans l'esprit d'Ido, il n'y avait de place que pour une tache rouge sang.

Puis le cri de la charge déchira l'air, et la bataille commença.

Duels

L

'affrontement entre les deux armées fut d'une violence inouïe. Comme prévu, Ido dut se charger des oiseaux de feu tout en menant ses hommes. Les apprentis guerriers hésitèrent face à la marée de fammins qui déferlait sur eux, et le gnome fut obligé de les protéger en parant les premiers coups.

— Je ne peux pas vous servir de nourrice éternellement ! Allez-y ! les encouragea-t-il.

Il leur ouvrit la route avec un jet de flammes de Vesa avant de retourner s'occuper de la situation dans le ciel.

Ido n'aimait pas combattre sous la pluie ; son dragon avait du mal à voler, et l'eau réduisait la visibilité. Cependant il se concentra très vite sur la bataille. Il se sentait présent, le poids rassurant de son épée dans sa main et, sous sa paume, la surface râpeuse où avait été gravé puis effacé son serment au Tyran.

Il lutta avec sa fougue habituelle, semant la panique parmi les oiseaux de feu. À ses côtés, Mavern ne s'économisait pas non plus ; à terre, la bataille faisait rage.

Ido ne pouvait pas s'empêcher de jeter de temps en temps un regard au-delà des lignes, à la recherche d'une armure écarlate. Finalement, il l'aperçut au loin. Deinoforo n'avait pas encore rejoint la mêlée : il guidait les siens depuis l'arrière, se contentant de donner des ordres et d'observer la scène.

Ido aurait adoré se ruer aussitôt sur lui, mais il remettait ce plaisir à plus tard. Il ne voulait pas compromettre la bonne marche de la bataille

par son désir de revanche personnel. Il combattit longuement dans le ciel avant de décider qu'il pouvait laisser Vesa s'occuper des oiseaux. D'un bond, il fut à terre. Il cria pour rassembler ses hommes et les mena à la charge, épée brandie, taillant rageusement dans la marée de fantômes qui inondait la plaine, grise dans le gris de la pluie.

Pendant des heures, les soldats luttèrent au corps à corps tandis que les chevaliers du dragon repoussaient les oiseaux de feu et que les fantassins gagnaient du terrain pas après pas. Le coucher du soleil n'était plus très loin.

Les choses allaient plus que bien, et Ido était exalté. Ses soldats n'avaient pas subi trop de pertes, et Deinoforo était maintenant plus proche, immobile sous la pluie sur son dragon noir. Des bouffées de fumée rougeâtre sortaient à intervalles réguliers des narines dilatées de l'animal, mais le chevalier regardait devant lui, impassible, sans bouger.

« Tu ne veux pas venir ? Alors, c'est moi qui irai te chercher ! » songea le gnome.

Il eut à peine le temps de le penser qu'un jet de flamme lui frôla la tête. Il regarda en l'air : un chevalier mettait à rude épreuve les capacités des élèves de l'Académie chevauchant les dragons.

— Vesa ! appela-t-il.

Il sauta sur l'animal et se jeta aux côtés de Mavern pour combattre le chevalier ennemi.

Était-ce parce qu'ils étaient tous occupés ou parce que, au milieu d'une bataille aussi impétueuse, il était impossible de veiller sur un petit roi fou de douleur ? Jusque-là, Galla s'était débrouillé de façon extraordinaire. Au début, les généraux avaient essayé de le protéger, mais il était littéralement enragé. Il n'avait pas suivi de véritable entraînement militaire et il ne pouvait certes pas être qualifié de guerrier expérimenté ; il était pourtant mû par la force du désespoir. Il tua de nombreux adversaires et parvint jusqu'aux premières lignes où, du haut de son cheval, il continua le carnage. Il semblait si fort et si invincible que les généraux cessèrent de le suivre. En fin de compte, cet homme avait choisi

son destin ; il ne lui restait plus qu'à aller au-devant de lui.

Cependant personne n'avait imaginé ce que cherchait Galla, ce qu'il cherchait vraiment. Personne, excepté l'ennemi.

Pendant toute la bataille, Galla regardait sans cesse du côté de Deinoforo. Lorsqu'il le vit assez près de lui, il galopa à sa rencontre.

— Je te défie, homme maudit, je te défie ! hurla-t-il.

Il propulsa sur lui sa lance, le manquant de peu.

— Comme tu veux, répondit tranquillement le chevalier.

Il sauta à terre, laissant son dragon en renfort à ses troupes dans le ciel.

— C'est pour ta femme..., ajouta-t-il sadiquement en dégainant son épée écarlate.

Galla ne dit rien. Il était plein de rage et se sentait assez fort pour venger Astréa.

— C'est juste, poursuivit Deinoforo. En fait, c'est la vengeance qui nous pousse tous à agir.

Il leva son arme en signe de salut ; Galla fit de même d'une main tremblante. Puis, avec un cri rauque, il fondit sur Deinoforo.

Ils échangèrent les premiers coups, qui semblèrent rassurer le petit roi. En réalité, Deinoforo ne faisait que le taquiner. Il le traitait tel un chat qui s'amuse avec une souris ; il le tenait en respect avec des mouvements négligents et repoussait ses assauts sans jamais attaquer. Galla, lui, frappait sans répit, pendant que des larmes de colère coulaient sur son visage juvénile. L'image d'Astréa le jour de sa mort, les mille moments vécus ensemble, la Terre de l'Eau encore luxuriante, des souvenirs de joie et de douleur se mêlaient dans son esprit et l'incitaient à se battre jusqu'à la mort de son ennemi. Peut-être alors pourrait-il lui aussi reposer en paix et rejoindre sa bien-aimée.

Son dernier coup manqua sa cible et le duel s'interrompit. Galla haletait, épuisé, tandis que Deinoforo était tout à fait maître de lui.

— Voilà, je t'ai laissé passer tes nerfs. Maintenant, c'est mon tour. Fini de jouer, dit le chevalier.

Ensuite, tout se déroula très vite. L'épée de Deinoforo tourbillonna en traçant dans la pénombre du crépuscule des éclairs sanglants que Galla tenta inutilement d'éviter. La dernière estocade lui lacéra le ventre. Il

n'eut même pas le temps de crier. Il tomba à genoux aux pieds de son ennemi.

— Tu es digne des honneurs, car tu as été vaincu de la main du plus fort du camp, déclara Deinoforo en l'abandonnant dans une mare de sang.

Le dragon noir se posa à quelques pas de son maître ; l'homme le monta et vola jusqu'à Nelgar.

— La nuit va bientôt tomber, cela n'a pas de sens de continuer, dit-il, glissant son épée au fourreau.

Nelgar le regarda, interloqué.

— Votre roi se meurt, et dans un moment il fera noir. Nous reprendrons la bataille demain.

Sur ce, il s'évanouit comme il était venu. Ses troupes se retirèrent sur la même ligne que le matin. Le silence descendit sur le champ de bataille tandis que les derniers rayons de soleil disparaissaient derrière l'horizon.

On transporta Galla dans sa tente. Il était encore vivant quand on l'avait retrouvé. On appela plusieurs prêtres, et même Soana, qui prirent tous une expression affligée à la vue de la blessure que Deinoforo lui avait infligée au ventre.

Pendant une bonne partie de la nuit, le roi fut agité par le délire et hurla de douleur.

— Tuez-le ! Que quelqu'un le tue et venge Astréa ! criait-il dans ses rares moments de lucidité.

Puis vint l'immobilité de la dernière phase de l'agonie. Sa respiration devint un râle ; enfin, il n'y eut plus que le silence et le froid.

Ido était resté en dehors de la tente. Il avait cessé de pleuvoir, et le campement était noyé dans la boue.

— La Terre de l'Eau n'a plus de roi, dit laconiquement Nelgar en rejoignant le gnome.

Ido se couvrit le visage des mains : après Astréa, Galla ! Il n'y avait plus personne pour gouverner ce petit royaume, désormais acculé contre les Monts du Soleil. Et eux ? Qu'est-ce qu'ils avaient fait ? Ils s'étaient engagés à aider le roi, à le protéger ; or ils l'avaient laissé seul, en proie à

sa folie.

« On ne peut pas arrêter un homme désespéré », se dit-il.

Ido n'avait pas soupçonné que Galla avait le même objectif que lui dans cette bataille. Et pourtant c'était si facile à comprendre... En fait, ils avaient été à la poursuite du même homme.

Le gnome serra les poings en repensant aux dernières paroles du souverain. « Je le tuerai pour toi, demain ! Toi et ta femme, vous serez finalement en paix. »

Avant de se retirer, il passa ses troupes en revue. Il n'avait pas perdu plus d'une vingtaine de soldats, des jeunes garçons pour la plupart.

Il ne trouva pas grand-chose à dire à ses hommes : il était abattu et encore moins enclin aux bavardages que d'habitude. Il les complimenta pour leur comportement, puis il regagna sa tente et se coucha. La bataille reprendrait de bonne heure le lendemain, et il avait besoin de repos.

Mais il ne parvint pas à s'endormir. Il pensait à Deinoforo et à son absurde code d'honneur. Il avait parlé à Nelgar l'épée au fourreau, lui demandant une trêve pour un ennemi tombé. Un geste de pitié inattendu. Les cris du roi mourant lui revenaient sans cesse aux oreilles. Au fond de son cœur, il se sentait proche de ce roi à peine sorti de l'enfance. Ils avaient été unis par la même haine ; ils avaient cherché le même adversaire au milieu de la bataille. Galla l'avait trouvé, et c'est pour cela qu'il était mort.

« Tuez-le ! Que quelqu'un le tue et venge Astréa ! » Ces paroles s'adressaient à lui, Ido en était sûr. Il avait eu tort de ne pas attaquer Deinoforo et de perdre son temps avec les fantômes et les fammins. Il aurait dû se jeter tout de suite sur le chevalier du dragon noir. Le lendemain, il ne commettrait pas une telle erreur. Ce n'est que grâce à cette pensée qu'il réussit à s'assoupir, tandis que dehors la pluie recommençait à inonder le camp.

Quand Ido se réveilla, il pleuvait toujours. Il était encore très tôt ; le gnome se consacra donc à son épée. Il se sentait calme, comme à son habitude au lendemain de décisions importantes.

Il fit briller avec soin son armure recouverte de boue et rendit une rapide visite à ses élèves.

Quand il arriva sur le champ de bataille, tout était exactement comme la veille. On aurait dit que rien ne s'était passé pendant les dernières vingt-quatre heures : l'armée positionnée sur les mêmes lignes, la même pluie qui tombait sur les armures et qui rendait le terrain boueux.

Seulement, il y avait plus de tristesse dans les rangs des Terres libres. La mort du roi avait entamé le moral des troupes.

Ido avait les yeux fixés sur Deinoforo, immobile, dans la même position que le jour précédent.

L'ordre d'attaquer fut donné : Ido et ses hommes s'élancèrent. Cette fois-ci, Deinoforo éperonna son dragon et commença à se battre. L'affrontement prit tout de suite une autre tournure. Les troupes des Terres libres peinaient à répondre aux assauts ennemis, et de nombreux soldats tombèrent sous les lames des fammins et des fantômes.

Deinoforo était partout ; il se déchaînait dans le ciel sur son dragon, sans se jeter dans la mêlée.

Ce jour-là, Ido n'hésita pas. Il savait exactement quel était son objectif et était décidé à l'atteindre à tout prix. Entre lui et son adversaire s'interposaient des centaines d'oiseaux de feu ; pourtant ce n'était pas un problème pour le gnome, qui n'était pas le seul à les combattre. Il gagna ainsi un pouce après l'autre, le regard toujours tourné vers son ennemi, dont le dragon noir survolait la plaine en cercle.

Il en avait presque oublié ses soldats à terre. De temps en temps, il les encourageait et leur donnait des ordres ; cependant Deinoforo occupait toutes ses pensées. Très vite, le gnome se sentit seul sur le champ de bataille, comme bien des années auparavant.

— Damnation ! Tes hommes, Ido ! lui hurla quelqu'un de très loin.

Il ne réagit pas. Il en avait assez d'attendre, assez de perdre son temps avec ces maudits volatiles. Il fit remonter Vesa et fondit sur son ennemi. Comme il l'avait fait la première fois que leurs routes s'étaient croisées, il lui donna un premier coup.

Deinoforo le para et se tourna vers lui.

— Je vois que tu tiens beaucoup à te mesurer à moi.

Ido ne répondit pas. Soudain, un étrange glapissement sortit de sous le casque de Deinoforo. Il riait !

— Au fond, tu es un ennemi acceptable, malgré ta lâcheté, ajouta le chevalier rouge.

Ido l'attaqua sans perdre plus de temps. Deinoforo était prêt ; il le contra sans difficulté. Alors qu'ils combattaient, leurs dragons cherchaient à se blesser l'un l'autre.

Cette fois, Ido, furieux mais très concentré, ne manquait pas un coup. C'était comme s'il avait observé le duel de l'extérieur : il lui était facile de prévoir chaque mouvement de son adversaire. Ils étaient pareils. Même manière de se battre, même calme glacial dans l'action.

Ils se séparèrent sans qu'aucun d'eux n'ait pris l'avantage, leurs dragons haletant d'épuisement.

— À bien y réfléchir, moi aussi, j'ai un compte à régler avec toi ! dit Deinoforo.

Sa voix était légèrement essoufflée.

— Tu as trahi mon Seigneur, tu t'es voué à la cause de ces vers de terre.

Ido répondit par un rire.

— Ce que j'ai fait ne s'appelle pas trahison, mais repentir, guérison de la folie.

Ils se remirent à combattre, toujours aussi précis et impeccables. Le rythme s'accéléra, les épées s'entrechoquaient de plus en plus vite sous la pluie ; cependant aucun des deux n'arrivait à toucher l'autre. Chaque coup, de part et d'autre, était paré.

Ils s'éloignèrent encore, puis Ido tenta une nouvelle manœuvre. Il lança Vesa sur le dragon noir et l'incita à le mordre à la patte. Dès qu'il fut près de son adversaire, le gnome en profita pour l'attaquer par surprise.

Mais leurs montures étaient devenues instables, et le gnome avait du mal à conserver son équilibre.

« Damnation ! Comment diable est-ce que fait Nihal dans ces

situations ? »

Finalement, Vesa dut lâcher prise, mais il arracha un morceau de peau au dragon noir.

— Qu'est-ce que tu crois avoir gagné, Ido ? hurla Deinoforo.

Aussitôt, la blessure du dragon se referma.

Les deux guerriers se jaugèrent pendant quelques instants, le souffle court. Ils étaient fatigués, mais ni l'un ni l'autre n'avaient encore réussi à atteindre son adversaire ne serait-ce qu'une fois. Ido sentit son épée vaciller entre ses mains.

« Il faut que j'en finisse ! »

Il se jeta sur son ennemi en poussant un cri. Le combat reprit, avec une monotonie exaspérante. Leurs dragons s'éloignaient et se rapprochaient dans un ballet incessant, tandis que, à terre, la bataille faisait rage. Ils ne l'entendaient même pas.

Peu à peu, leurs coups se firent moins précis, et ils n'arrivaient toujours pas à se blesser. Soudain, la lame de Deinoforo trancha un des lacets de la cuirasse d'Ido, et le gnome s'écarta.

— Ça commence ! ricana le chevalier.

« Il faut que j'en finisse... je suis fatigué », pensa Ido.

Il examina la cuirasse de son adversaire, qui ne laissait pas une parcelle de peau à découvert. Il devait s'agir d'une armure magique, comme celle de Dola. Le gnome décida de jouer sa dernière carte : la force. Il empoigna son épée à deux mains.

Quand le chevalier écarlate se lança sur lui, Ido l'affronta avec toute l'énergie qu'il lui restait. Là où il réussissait à le toucher, la cuirasse de son ennemi émettait d'étranges lueurs. Deinoforo tenta une fente. Alors qu'Ido reculait, il vit l'épée de son adversaire arriver sur sa tête. Il abattit la sienne sur le bras de Deinoforo.

Un éclair l'éblouit, et il entendit un cri inhumain ; ensuite, il sentit les muscles, les os et les tendons céder sous sa lame. Au même moment, une douleur fulgurante éclata dans son crâne ; une souffrance indescriptible qui lui coupa le souffle.

Tout devint rouge, comme si le monde entier s'était teinté de sang, puis noir. Un néant dense et obscur. Il s'efforça de soulever les paupières

et aperçut une main sanguinolente, l'épée encore au poing, qui volait en l'air avant de descendre en tournoyant vers le sol. Puis la douleur eut le dessus ; il glissa dans l'inconscience.

Dans l'eau et dans l'obscurité

A

vant même d'ouvrir les yeux, Nihal sentit les ténèbres l'engloutir. Quand elle regarda autour d'elle, elle en eut la confirmation : tout n'était qu'obscurité. Une obscurité impénétrable, alors qu'ils venaient à peine de retrouver la lumière après un mois passé sur la Terre de la Nuit...

Une main frôla son ventre ; elle tâtonna autour d'elle jusqu'à ce qu'elle rencontre une tignasse en broussaille. Sennar. Soudain, tout lui revint en mémoire.

— Sennar, appela-t-elle doucement. Sennar...

Le magicien se mit à bouger.

— Tu vas bien ? demanda-t-il d'une voix lasse.

— Oui. Et toi ?

Nihal l'entendit froter ses vêtements dans le noir.

— Je crois que tout est en ordre... Où est-ce que nous sommes ?

— Fais un peu de lumière, et nous le saurons.

Sennar s'appuya contre la paroi rocheuse.

— La course et l'enchantement du vol m'ont fatigué... Éclaire-nous, toi ! Tu savais aussi faire de la magie, autrefois.

Nihal invoqua un timide petit feu, et une lueur bleutée éclaira l'espace où ils se trouvaient. C'était un tunnel, si bas et si étroit qu'il fallait y avancer à quatre pattes. Ses parois étaient marquées de coups de burin et de bêche ; il n'était donc pas naturel.

— Ça ne peut être qu'un conduit d'eau, dit Sennar.

— Sauf qu'on n'entend pas l'eau...

— Ido a quitté cette Terre il y a vingt ans. Depuis, les choses ont

changé. Certains canaux ont dû s'assécher.

La demi-elfe se tourna vers lui. Il était pâle et essoufflé.

— Il vaut mieux que nous nous reposions ici aujourd'hui. Nous continuerons quand nous nous serons un peu remis, proposa-t-elle, et le magicien accepta.

La jeune fille ne réussit à rester immobile que quelques heures, après quoi elle décida de partir en reconnaissance. Elle laissa Sennar abandonné à un sommeil réparateur et entreprit d'explorer la partie la plus proche du tunnel. Quelques brasses plus loin, elle aperçut le trou par lequel ils étaient tombés. La lumière qui y filtrait l'éblouit.

Elle retourna ensuite à l'endroit d'où elle était partie et s'avança à quatre pattes dans l'autre direction. Ce ne fut pas facile ; le passage devenait de plus en plus étroit. Elle s'arrêta au premier embranchement, de peur de se perdre. Elle tendit l'oreille : au loin, on entendait un bruit régulier, comme le chuchotement de l'eau dans le tuyau d'une fontaine. La demi-elfe se sentit réconfortée : ils étaient arrivés aux canaux.

Quand Sennar se réveilla, il allait mieux. Malgré les protestations de Nihal, il voulut tout de suite reprendre la route ; plus tôt ils partiraient, plus tôt ils reverraient le soleil.

Une fois à la fourche, ils décidèrent de se diriger vers le bruit de l'eau. Au bout de deux heures de marche à quatre pattes, ils n'en voyaient toujours aucune trace. Bientôt, l'angoisse s'ajouta à la fatigue. Les parois du conduit étaient désespérément sèches ; on aurait dit que le tunnel se jouait d'eux, les laissant s'approcher de leur but pour les en éloigner l'instant d'après. Ils avancèrent longtemps, tantôt en montant la pente, tantôt en descendant. Leurs efforts ne portèrent pas de fruit. Toute la journée, l'eau resta un mirage lointain.

— J'en ai assez d'avancer au hasard, dit Nihal, alors qu'ils s'asseyaient pour se reposer. Si au moins on trouvait cette satanée eau, on pourrait suivre son cours...

Ils avaient de nouveau perdu leurs repères : comme sur la Terre de la Nuit, ils n'avaient plus aucune idée de l'heure qu'il était, et ne savaient

pas depuis combien de temps ils se trouvaient sous terre.

Ils passèrent le jour suivant à ramper, et encore celui d'après. Le petit feu magique invoqué par Nihal ne suffisait pas à éclairer leur route ; plus d'une fois ils pensèrent être perdus, chaque galerie étant identique à la précédente.

Soudain, la main de Nihal rencontra le vide, et Sennar l'entendit crier pendant qu'elle basculait. Il avança précipitamment jusqu'à l'endroit où elle avait disparu, se pencha... Il entendit le bruit d'un plongeon. Il poussa une exclamation de joie : l'eau, enfin ! Sans tarder, il sauta en bas. Quand il émergea, Nihal était près de lui et riait.

Ils se trouvaient dans une vaste salle circulaire, remplie d'eau à l'exception d'une petite plate-forme sur un côté, à laquelle on accédait par quelques marches. L'eau se déversait par une ouverture à une trentaine de brasses au-dessus d'eux et tombait en cascade dans cette espèce de citerne, pour ressortir ensuite par cinq larges canaux disposés en étoile, creusés dans les parois. Nihal et Sennar montèrent sur la plate-forme pour reprendre des forces.

Les racines qu'ils avaient récoltées sur la Terre de la Nuit étaient trempées ; ils en mangèrent quand même quelques-unes et gardèrent précieusement le reste : là-dessous, l'eau ne manquait certes pas, mais la nourriture risquait fort de devenir un problème...

Ils se demandèrent lequel des cinq canaux ils devaient suivre. Ils étaient tous identiques, et il n'y avait aucun moyen de deviner où ils menaient. Nihal interrogea le talisman, mais elle ne vit que beaucoup d'eau et une espèce de petite île ; la direction n'était pas précise. Peut-être l'ouest.

Sennar récita une formule pour s'orienter. Il sortit le poignard qu'il avait gagné à Nihal le jour où ils s'étaient rencontrés et murmura quelques paroles. De la pointe de sa lame fusa un rayon lumineux, qui alla indiquer l'ouest. Mais la lumière tomba exactement entre deux canaux, ils furent donc obligés d'en choisir un au hasard. Ils partirent sans tarder.

Ils décidèrent de se relayer au feu magique. Après trois jours sans magie, Sennar avait retrouvé ses forces : quand c'était lui qui invoquait la lumière, ils voyaient mieux le lieu où ils étaient.

Bientôt, ils se trouvèrent au milieu d'une vaste plaine souterraine. L'œuvre qui s'étendait devant eux était remarquable : des milliers et des milliers de canaux de toutes les tailles, dans lesquels s'écoulait une eau claire. Ils étaient surmontés d'un réseau de passerelles, qui avaient dû servir à une époque à l'entretien de l'aqueduc. À intervalles réguliers se dressaient de grandes citernes, dont certaines étaient majestueuses, ornées de fresques et de bas-reliefs. Les plus grandes possédaient des puits de lumière qui donnaient sur l'extérieur et par lesquels entraient l'air et la clarté, apportant un peu de réconfort à Nihal et Sennar.

Ils s'arrêtèrent dans l'une d'elles pour se reposer. Le rai de lumière qui y fendait l'obscurité parait les eaux limpides d'une transparence engageante. Ils s'allongèrent sur la plate-forme pour profiter de la tiédeur du soleil.

— J'ai envie de prendre un vrai bain, dit tout à coup Nihal. Ferme les yeux !

Le magicien resta immobile à regarder son visage à contre-jour.

— Tu ne m'as pas entendue ? Allez !

Sennar remarqua qu'une légère rougeur teintait ses joues. Il sourit avec embarras et posa les mains sur ses yeux ; l'instant après, il perçut le bruit du cuir de son corset, celui de ses lacets qui se dénouaient et de son pantalon qui tombait à terre, de son manteau qui glissait de ses épaules... À chaque vêtement que Nihal quittait, il pressait plus fort les paumes sur ses paupières. Il songea à cette soirée, quelques jours plus tôt, quand ils avaient mangé des framboises et qu'il avait essayé de l'embrasser. Il s'étonna en entendant ses pas sur la roche : légers, si différents de ceux de sa marche, ils semblaient ne pas lui appartenir. C'étaient les pas d'une femme.

Lentement et involontairement, il écarta les doigts, mais il s'interdit de regarder. Un grand « plouf ! » lui signala que la jeune fille avait plongé. Alors seulement, il se leva et baissa les bras. Nihal nageait, agile et légère. Elle était plus mince qu'il n'aurait pensé. C'était la première fois

qu'il la voyait comme ça.

Elle atteignit la cascade au fond de la citerne, grimpa sur une corniche et resta un long moment sous le jet d'eau. C'est alors que Sennar entrevit quelque chose de noir sur son dos.

— Qu'est-ce que tu t'es fait ? lui cria-t-il.

Nihal tourna brusquement la tête, et Sennar eut le temps de voir un éclair de colère dans son regard avant qu'elle ne se glisse de nouveau dans l'eau.

— Je t'avais demandé de ne pas regarder !

Sennar se cacha les yeux.

— Maintenant, ça ne sert plus à rien ! lança la demi-elfe.

— Je ne savais pas... Je croyais que tu étais sous l'eau...

Il était sûr d'avoir rougi, et il espérait que Nihal ne s'en apercevrait pas.

— À présent, il n'y a plus rien à voir, déclara-t-elle.

Sennar enleva ses doigts.

— Qu'est-ce que tu as sur le dos ?

— Ce sont deux ailes de dragon, un tatouage.

— Quand est-ce que tu l'as fait faire ?

— Quand je suis devenue chevalier. C'est une tradition. Chaque chevalier a un tatouage, expliqua-t-elle tout en continuant à nager. Il ne te plaît pas ?

— Je ne sais pas. Elles sont trop grandes, elles recouvrent pratiquement tout ton dos.

— Tourne-toi ! ordonna Nihal.

Elle sortit de l'eau de son pas léger.

— Quand j'ai eu dix-huit ans, je me suis offert deux cadeaux : une robe de femme et ce tatouage. Voilà, tu peux regarder.

Sennar ouvrit les yeux et vit qu'elle s'était enveloppée dans son manteau, dont n'émergeaient que son visage, ses oreilles en pointe et ses cheveux bleus.

Ainsi emmitouflée, elle s'allongea à côté de lui, sous le rayon de soleil.

— Je ne t'ai jamais dit que j'ai toujours voulu m'envoler loin d'ici ? lui demanda-t-elle.

— Non, mais je l'ai toujours su, répondit-il.

Elle le regarda et sourit.

— C'est pour ça que je me suis fait tatouer ces deux ailes, des ailes de dragon, parce que Oarf est mon compagnon et que nos destins sont unis à jamais. Elles sont fermées, car je n'ai pas encore pris mon envol. Un jour, je trouverai ma propre route, et mes ailes s'ouvriront. Alors, je pourrai m'envoler.

Pour quelque étrange raison, ces paroles remplirent Sennar de tristesse.

— Laïo l'aimait bien, il disait que c'était un tatouage qui m'allait à merveille, ajouta Nihal.

Le souvenir de leur ami perdu les envahit et ils restèrent allongés en silence.

La joie de la découverte de l'eau ne dura pas longtemps. Devant eux s'ouvraient à présent des centaines de canaux, qui s'entrecroisaient et se ressemblaient tous. Nihal interrogea une nouvelle fois le talisman, mais l'image était toujours la même que la veille : de l'eau partout, et une sorte d'île ; elle ne voyait rien d'autre.

Ils parcoururent quelques milles et atteignirent une nouvelle citerne, puis ils marchèrent encore et en trouvèrent une autre. Ils ne savaient plus s'ils tournaient en rond ou s'il s'agissait d'endroits différents. L'eau semblait décrire de larges cercles sans déboucher nulle part.

À tout cela s'ajoutait la chaleur. Au début de leur voyage souterrain, les canaux étaient frais et bien aérés, mais très vite la température devint suffocante et l'humidité insupportable. L'air paraissait poisseux, et il était difficile de respirer. Ils transpiraient abondamment dans cette obscurité asphyxiante.

Et plus ils avançaient, plus l'état des passerelles se dégradait, à tel point que plusieurs fois ils durent marcher ayant de l'eau jusqu'aux genoux. À certains endroits, le courant était si fort qu'ils étaient obligés de s'agripper à la paroi gluante pour ne pas être emportés.

Dans les galeries plus profondes, qu'ils commencèrent à explorer le

quatrième jour, les signes de décrépitude étaient encore plus visibles. De nombreuses passerelles étaient détruites, les voûtes effondrées ; des débris encombraient le tunnel, les bas-reliefs des plus grandes citernes étaient dévorés par la moisissure.

Nihal fut la première à s'impatienter. La pénombre l'exaspérait, l'humidité et la chaleur lui coupaient le souffle, et surtout elle commençait à se décourager. Il était maintenant évident qu'ils s'étaient perdus. Ils tournaient en rond ; la demi-elfe avait la sensation que tout le chemin qu'ils avaient parcouru jusque-là avait été inutile.

— Ça suffit comme ça ! dit-elle un soir.

Cela faisait plus de dix jours qu'ils étaient enfermés dans ce lieu souterrain, et leurs réserves de nourriture étaient épuisées. Ils venaient de se partager la dernière racine.

— Le sanctuaire n'est pas sous terre. Il faut trouver une issue, même si on doit se jeter dans la gueule de l'ennemi.

Sennar acquiesça sans conviction.

— Je sais, ajouta Nihal en voyant son expression. Ça a tout l'air d'une entreprise désespérée. Mais ce sont des aqueducs, non ? L'eau doit bien arriver quelque part ! Avec un peu de chance, nous tomberons sur le canal qui nous fera sortir d'ici.

Ils marchèrent, tenaillés par la faim, dans la chaleur suffocante, pendant un temps qui leur parut interminable. Par moments, le sol tremblait : on entendait des râles et des grondements, comme si la terre se lamentait.

— C'est une région de volcans, Ido a dit qu'il y en avait plus d'une centaine. Je crois que ces bruits viennent de là, commenta Sennar après l'énième secousse. C'est aussi ce qui explique la chaleur : le feu couve sous la surface.

Nihal approuva distraitement, peu rassurée par l'explication.

Un jour, alors qu'ils avançaient à quatre pattes dans un couloir particulièrement étroit, Nihal vit quelque chose de suspect.

— Toi, reste ici ! ordonna-t-elle à Sennar.

Sans lui laisser le temps de protester, elle se mit à ramper lentement dans l'eau vers l'objet qui avait attiré son attention. On aurait dit un

paquet, dont il émanait une insupportable odeur de carogne.

— Ce ne peut pas être..., balbutia Sennar en portant la main à sa bouche.

Un cadavre d'homme flottait sur l'eau. À en juger par la puanteur et son état, la mort remontait à plusieurs jours. Il avait été dépouillé de tout ce qu'il avait et ne portait qu'un grossier vêtement de lin.

Nihal recula un peu et essaya de dégainer son épée, mais la galerie était trop étroite pour le lui permettre. Ils restèrent immobiles, tendant l'oreille. Ils n'entendirent rien d'autre que le clapotis de l'eau.

— Tu crois que c'était un des nôtres ? demanda Sennar.

— Je n'en ai pas la moindre idée... On lui a enlevé ses armes.

Ils se remirent en marche en silence ; ils savaient cependant que cela ne suffirait pas à les protéger de l'ennemi tapi dans l'ombre. Celui qui avait tué l'homme dans le canal devait bien connaître l'aqueduc, et peut-être qu'il les observait, attendant le moment propice pour les attaquer.

Le même jour, un peu plus loin, ils découvrirent d'autres cadavres. Dans l'embouchure d'une citerne flottaient une vingtaine de corps, mollement ballottés par les eaux. La plupart avaient été privés de leurs armes ; d'autres avaient encore leur épée à la ceinture et des armures. À l'évidence, il y avait eu une bataille.

Nihal et Sennar regardaient la scène, muets. Puis, d'un coup, la jeune fille dégaina son épée et en frappa la roche.

— Qui est là ? Montrez-vous ! Si vous devez nous tuer, allez-y ! hurla-t-elle de toute la force de ses poumons.

Elle fit un pas en arrière et perdit l'équilibre. Elle tomba dans l'eau et fut emportée par le courant.

Sennar se jeta derrière elle et réussit à l'attraper par un bras avant que la cascade qui se déversait dans la citerne ne l'avale. Il la hissa sur la passerelle, la poussa contre le mur et la regarda sévèrement :

— Tu veux bien te calmer ? Crier ne sert à rien !

La respiration de Nihal se fit moins haletante ; elle s'abandonna entre les bras de son ami.

— Ça ne peut pas continuer comme ça..., lâcha-t-elle.

— Nous sommes juste fatigués, dit le magicien. Tout ira bien.

Mais Nihal comprit que ce n'était qu'un mensonge piteux.

Ils gagnèrent une autre citerne et se reposèrent sur sa plate-forme, si étroite qu'on y tenait à peine.

— Il faut que tu passes une bonne nuit. Je monterai la garde, proposa Sennar.

— Comme si c'était facile... Dormir dans un endroit où mille paires d'yeux nous surveillent et n'attendent qu'un instant de distraction de notre part pour nous sauter dessus... Sans parler de la faim, de la chaleur et de cette obscurité insupportable !

— Moi non plus, je ne n'en peux plus, crois-moi, répondit Sennar. Mais perdre son calme ne mène à rien. Je t'en prie, essaie au moins de te reposer un peu.

Son ton résolu finit par convaincre la demi-elfe, qui se recroquevilla près de lui et appuya la tête contre son épaule. Sennar resta seul à veiller. En dehors du cercle lumineux du feu magique, les formes se perdaient dans l'obscurité. L'eau à ses pieds était noire comme de la poix. Les sens aux aguets, le magicien scrutait les ténèbres pour y déceler un signe de la présence de l'ennemi. Cependant tout était tranquille et silencieux. Le bruit incessant de l'eau lui porta rapidement sur les nerfs ; il semblait vouloir l'hypnotiser, alors qu'il devait rester éveillé et concentré.

Bientôt, il constata que le vacarme de la cascade n'était plus aussi régulier et monotone : sur sa mélodie continue se greffaient d'autres sons, telles des voix dans un chœur. Des sons étranges, inattendus. Sennar essayait de se convaincre que c'était une création de son esprit. Il n'y avait pas d'autre explication. Pour chasser le sommeil, il s'efforça de penser à autre chose, en vain.

Ensuite, il crut entendre autre chose : des murmures indistincts, des rires étouffés, mauvais. On se moquait de lui, ce jeune magicien seul dans la nuit, trempé jusqu'aux os et terrifié. Soudain, il perçut un bruit de pas. Un piétinement sur la roche humide. Un, deux, trois... Cent pas.

Non, il n'y avait personne. « Du calme ! C'est juste ton imagination. »

À cet instant, il aperçut une légère lueur et se frotta les yeux : avait-il

rêvé ? À présent, tout était de nouveau sombre. Il appuya la tête contre la paroi et ferma les yeux. Encore des pas. Cette fois, il n'y avait pas de doute : un point lumineux brillait dans l'obscurité. Il sauta sur ses pieds.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Nihal d'une voix ensommeillée.

— Il y a quelqu'un, répondit Sennar dans un souffle, s'apprêtant à lancer un enchantement.

La demi-elfe se leva pour chercher son épée, mais elle n'eut même pas le temps de la dégainer. Elle sentit une main lui saisir le bras et le lui tordre. Avant de tomber à terre, elle vit un homme immobiliser Sennar et lui pointer un couteau sur la gorge. La lumière explosa violemment autour d'eux. Nihal, qui avait le visage écrasé contre la roche, fut néanmoins éblouie par l'éclat de mille flambeaux.

— Regarde un peu ! Nous avons de la visite ! lança quelqu'un.

La jeune fille essaya de se dégager ; aussitôt, elle reçut un coup sur la tête et perdit connaissance.

Sennar tenta lui aussi de résister. Il réussit à désarmer son agresseur avec un enchantement. Il prit la fuite, mais fut vite rattrapé et cloué au sol : la faim et la fatigue lui avaient ôté toute force. Le sortilège qu'il avait lancé était son chant du cygne.

L'œil

Quand Ido revint à lui, il était plongé dans l'obscurité. Il se sentait faible et il avait l'impression qu'un clou lui transperçait la tête. Il voulut bouger, mais ses bras étaient lourds et il ne parvint qu'à lever les doigts. Il entendit alors un frôlement, comme si quelqu'un s'approchait.

— Où suis-je ? demanda-t-il dans un murmure.

— À Dama, sur la Terre de la Mer.

C'était une voix familière, qu'il n'arrivait pourtant pas à reconnaître.

— Qui es-tu ? Je ne te vois pas...

— Je suis Soana.

Ido était confus. La dernière chose dont il se souvenait, c'était la bataille sur la Terre de l'Eau. Comment était-il arrivé jusqu'à la Terre de la Mer ? Soana dut percevoir son trouble car elle reprit :

— Tu as été blessé le deuxième jour de la bataille, et depuis tu es inconscient. La Terre de l'Eau est presque entièrement perdue, l'armée s'est réfugiée ici.

— Perdue ?

La magicienne ne répondit pas.

Le gnome songea qu'il n'y avait pas de quoi s'étonner. Ils avaient toujours su que c'était une entreprise désespérée.

— Depuis quand est-ce que je dors ?

— Depuis quatre jours.

Ido fut pris d'un vertige : cela ne lui était jamais arrivé, de rester évanoui aussi longtemps. Il devait être dans un sale état !

— Quel genre de blessure... ?

Il s'interrompit, épuisé.

— À la tête. C'est pour cela que tu ne nous vois pas. Tu as un bandage qui te couvre les yeux. Pour l'instant, il vaut mieux que tu évites de parler. Repose-toi.

Ido aurait voulu rétorquer qu'il s'était déjà assez reposé, qu'il avait surtout besoin de comprendre et que, de toute façon, il n'arriverait jamais à dormir : trop de questions lui passaient par la tête. Avant de pouvoir formuler cette pensée, il sombra dans un sommeil sans rêves.

Quand il se réveilla le lendemain matin, il se sentait beaucoup mieux. Il essaya d'ouvrir les yeux, ce qui lui parut très difficile. Il parvint à grand-peine à soulever les paupières. Tout lui sembla incroyablement lumineux.

Soana était toujours là. Elle lui sourit.

— Comment ça va aujourd'hui ?

— Bien, je dirais.

Il réussit à s'asseoir au prix d'un gros effort, aidé par Soana, qui lui glissa un coussin derrière le dos. Ensuite, il se tâta la tête avec précaution : le bandage ne lui couvrait désormais plus que l'œil gauche.

La magicienne lui prit la main et l'écarta.

— Pas encore.

Ido obéit et se mit à réfléchir. À présent, il se souvenait de davantage de détails. Il se rappela le duel avec Deinoforo, sans se remémorer comment il s'était terminé.

— J'ai beaucoup de choses à te demander, fit-il.

— Vas-y.

— Alors, pour commencer, qu'est-ce qu'il m'est arrivé, nom d'un chien ?

— Tu as été blessé par Deinoforo.

« Encore une fois ! Malédiction... »

— Vous avez interrompu notre combat..., dit-il sombrement.

Soana secoua la tête.

— Non, tu lui as tranché net la main droite, et il s'est enfui. Vesa t'a

ramené à terre, inconscient.

Le gnome sourit : au moins, il avait arraché un morceau à ce bâtard ! La main droite... celle avec laquelle il se battait.

— Et mes hommes ? voulut-il savoir.

— Ido, c'est une histoire compliquée, dit Soana, l'air triste. Ce n'est pas à moi de te la raconter... Tu es fatigué. Quand tu iras mieux, tu auras toutes les réponses.

— Qu'en est-il de mes hommes ? insista Ido.

La réticence de Soana l'inquiétait. Et il ne savait toujours pas quel genre de blessure il avait eue.

— Nelgar viendra te voir, il t'en parlera, fit la magicienne.

Sur ce, elle sortit de la pièce, le laissant seul avec ses doutes.

Nelgar se montra le soir même. Très attentionné, il demanda à Ido comment il allait, s'il avait mangé, s'il ne s'ennuyait pas...

— Il y a beaucoup de choses que je voudrais savoir, le coupa Ido.

Comme Soana, Nelgar prit une expression qui ne promettait rien de bon.

— Ne fais pas cette tête, et vas-y ! Que sont devenus mes hommes ?

— Les garçons de l'Académie ne sont plus que trente...

Ido sentit son cœur s'arrêter.

— Et les vétérans qui étaient avec moi ?

— Seulement une cinquantaine s'en sont sortis.

— Ce n'est pas possible...

Nelgar soupira.

— Tu n'as pas idée quelle bataille ç'a été : au début, tu t'es occupé de Deinoforo, puis tu as été blessé...

— Raconte-moi, lâcha Ido dans un filet de voix.

— Pendant que tu te battais en duel, deux autres chevaliers du dragon noir sont arrivés, identiques, qui agissaient ensemble. C'est là qu'a commencé la défaite. Bien sûr, tu nous avais débarrassé de Deinoforo, il ne s'est plus montré après que tu lui as tranché la main, mais toi aussi, tu étais hors de combat, et tes hommes se sont trouvés abandonnés. Les

deux autres ne nous ont laissé aucun répit. La bataille a duré toute la nuit et s'est prolongée le jour suivant, et encore une nuit, et un autre jour.

Nelgar hésita ; avant de reprendre, il poussa un profond soupir qui se brisa dans sa gorge.

— Mavern a été tué par un de ces deux-là, à l'aube du troisième jour. Alors, il a été clair que nous ne nous en sortirions pas ; c'est lui qui avait pris le commandement de tes hommes après que tu as été blessé. Et c'est à partir de là que tant de garçons sont tombés. À la fin, il n'y avait plus rien à faire que se retirer... Plus qu'une retraite, ç'a été une fuite. Seule l'aide des troupes de la Terre de la Mer a empêché l'armée du Tyran d'arriver jusqu'à la frontière. Une partie de la région au nord-est est encore libre, mais tout le reste de la Terre de l'Eau est entièrement perdu.

Ido regarda ses draps blancs. Il aurait dû s'y attendre. Au fond, il avait toujours su que cela finirait ainsi, mais cela ne suffisait pas à le consoler. Il pensa à tous ceux qui étaient morts, à Galla se contorsionnant dans les affres de l'agonie, au regard triste de Mavern... Il revit les visages des élèves de l'Académie et les regards d'adoration qu'ils lui avaient adressés au début de la bataille. Morts. Presque tous morts.

— Et maintenant ?

— Maintenant, nous pansons nos plaies. Nous renforcerons probablement les troupes dans la zone encore libre, avec les hommes de Zalénia ; la situation est toutefois désespérée. Nous ne pouvons que résister et attendre. La mission de Nihal est notre dernier espoir, mais je ne sais pas si nous arriverons à tenir jusqu'à son retour.

Ido se sentait triste et las, comme un vieillard dont l'âme porte le poids de nombreuses années de souffrance. Il préféra changer de sujet.

— Personne ne veut me dire quelle blessure j'ai récoltée.

Nelgar soupira encore.

— Deinoforo t'a arraché un œil, dit-il d'une traite. Tu as eu de la chance, il s'en est fallu de peu que la lame ne te transperce la tête de part en part. Tu es resté entre la vie et la mort pendant deux jours. Soana t'a sauvé in extremis.

Ido se souvint alors. La douleur, et puis le voile rouge.

— Arraché, c'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il ne restait pas grand-chose de ton œil gauche quand on t'a retrouvé. On a dû te l'enlever.

Un lourd silence tomba sur la pièce. Ido n'arrivait plus à parler ni à penser. Il tâta les bandages : son œil n'y était plus.

— Désolé, dit Nelgar, la tête basse.

Quelques jours passèrent. Soana resta au chevet d'Ido jusqu'à ce qu'il en ait assez d'être couché. Il était faible, mais jouer les malades ne lui avait jamais plu. Il voulut accélérer sa guérison, et la magicienne tenta de le dissuader.

— Je me sens bien, insista Ido, je veux quitter ce satané lit.

Finalement, l'obstination du gnome eut le dessus. Il se leva et sortit.

Il découvrit que l'endroit où il se trouvait n'était pas un véritable camp militaire. Dama était un village, transformé en base logistique, presque exclusivement peuplé de blessés, comme lui. Ido eut l'impression d'être dans un mouroir. Il voyait partout des hommes sans jambes ou sans bras, touchés à la poitrine ou à la tête. Tous lui adressaient des regards de commisération.

« Moi, il ne me manque ni un bras ni une jambe. La perte d'un œil, ce n'est rien », se disait-il en évitant ces regards apitoyés.

Cependant il savait que c'était faux. Très vite, il s'aperçut que le monde vu avec un seul œil était complètement différent. Le soleil, les bois, les tentes et les gens, tout lui paraissait irréel. Et il n'arrivait pas à accepter cette nouvelle réalité. Les objets lui semblaient trop près ou trop loin, ils lui échappaient, et il fallait plusieurs tentatives pour les attraper.

« Ça passera, se répétait-il. Ce n'est rien. Il suffit juste de s'y habituer. »

Le monde était aussi plus petit, comme si tout avait soudain rétréci autour de lui. Il y avait toujours quelque chose qui se passait hors de son champ de vision, et il finissait souvent par se cogner en marchant. Il faisait mine de ne pas s'en soucier, mais cette maladresse l'irritait au plus haut point.

Il mit longtemps à trouver le courage de se regarder dans la glace.

Même si on lui changeait souvent son bandeau, Ido n'avait pas encore eu l'occasion de voir son nouveau visage.

Un soir, il décida que le moment était venu. Il dénoua la bande avec précaution, car sa blessure était encore douloureuse. C'était comme s'il avait toujours son œil gauche : il le percevait tel un clou enfoncé dans sa tête. Tous le lui avaient dit : les blessés continuent à sentir leur jambe après qu'elle a été amputée. Ido ne pensait pas que cela puisse être ainsi avec les yeux.

Lorsqu'il eut ôté la bande, il prit le miroir qu'il s'était fait apporter par Soana, et il découvrit une cicatrice rougeâtre qui lui barrait la moitié du visage, des points noirs le long de la paupière, du sang coagulé sous les cils.

Il ne sut pas s'identifier à ce nouveau lui-même. Des pensées obscures, tenues jusque-là aux frontières de sa conscience, se pressèrent dans son esprit.

« Rien ne sera plus pareil ! Tu ne pourras plus manier l'épée comme avant. Tu vois la moitié de ce que tu voyais. Et si l'ennemi surgit du côté plongé dans l'ombre ? Tu ne seras plus jamais le guerrier d'autrefois. »

Un jour qu'il se promenait dans le village, Ido aperçut un visage connu, un garçon qui se traînait avec une béquille. Il se souvenait bien de lui : c'était Caver, l'élève avec lequel il avait combattu lors de la dernière phase des sélections. Le gnome ne s'était pas trompé sur son compte, le garçon avait donné des preuves d'un grand courage le premier jour de la bataille.

Il l'appela et se dirigea vers lui.

— Maître ! se réjouit Caver.

Ils cherchèrent un endroit tranquille pour parler. Pendant quelques minutes, ils ne trouvèrent rien à se dire.

— Comment as-tu été blessé ? fit enfin Ido.

— Ça s'est passé le deuxième jour, maître, alors que vous vous battiez contre Deinoforo. En votre absence, les troupes ont été un peu désarçonnées ; c'est là qu'un fammin m'a touché.

Il sourit tristement, et Ido repensa à cette journée. Il s'était jeté sur Deinoforo en oubliant tout le reste, comme s'il avait été seul sur le champ de bataille. Ce comportement, qu'il avait souvent eu dans le passé, lui sembla à présent répugnant. Il eut honte.

— Je me suis laissé emporter par la fougue..., admit-il, tête basse.

— Vous avez été extraordinaire ! s'écria le garçon. Je regrette de ne pas avoir vu quand vous lui avez tranché la main, on m'a dit que c'était incroyable. Vous avez éliminé le plus fort de nos ennemis ! Après avoir été blessé, il n'est plus revenu.

Il demanda à Ido de lui raconter le duel, et le gnome s'exécuta. Il retrouva le plaisir d'être regardé par des yeux admiratifs ; cependant il se sentait mal à l'aise. Ses hommes étaient morts, et lui n'était pas avec eux, il les avait abandonnés à eux-mêmes pour régler ses comptes personnels. Un agissement inqualifiable.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ? voulut savoir Ido.

Caver haussa les épaules.

— Je n'ai pas envie de retourner à la guerre. J'ai vu des choses que je n'aurais jamais imaginées, et je ne trouve aucun idéal qui vaille la peine d'assister à des spectacles de ce genre. D'ailleurs, on m'a dit que ma jambe ne serait plus jamais comme avant. Je crois que je vais rentrer chez moi ; seulement, ce ne sera pas facile de reprendre ma vie... J'ai vu mourir tous mes compagnons.

Oui, c'était une douleur qu'Ido connaissait bien. En quarante ans, il avait enterré tous ses proches. Il ne lui restait plus que Nihal, désormais.

Ils se saluèrent tandis qu'un soleil pâle se couchait à l'horizon. En retournant à son logement, Ido se sentit comme un vétérán. Quelque chose avait changé depuis son combat avec Deinoforo. Peut-être qu'une histoire touchait à sa fin, ou peut-être que c'était à lui de trouver un nouveau début.

De celui qui n'a jamais cessé de lutter

Damnation !

Nihal avait un mal de tête insupportable ; ses mains étaient serrées par des cordes crasseuses. Elle et Sennar étaient enfermés dans un trou puant, ligotés et attachés à la roche humide. Tout d'un coup, la demi-elfe avait senti que quelque chose n'allait pas, comme si dans cet ensemble il y avait une fausse note. Elle tourna la tête sur le côté... L'épée. Ils lui avaient pris son épée !

Depuis qu'elle l'avait reçue en cadeau de Livon, on ne lui avait jamais ôté son épée contre sa volonté. Or, en ce moment, des mains étrangères la touchaient. Peut-être même que l'un de ses hommes l'avait pendue à sa taille. Cette pensée était intolérable. Ce n'était pas seulement son arme, c'était tout ce qui lui restait de Livon, son père.

— Damnation !

— Toi, tu dormais quand ils sont arrivés, dit Sennar. Moi, j'ai passé une demi-heure à me répéter que les pas que j'entendais étaient le fruit de mon imagination. Si j'avais bien monté la garde, nous ne serions pas ici maintenant.

Le mea culpa de Sennar ne suffit pas à consoler Nihal. Soudain, prise de panique, elle tâta sa poitrine et poussa un soupir de soulagement : son médaillon était toujours là, sous son corset.

— Qui est-ce qui nous retient ? demanda-t-elle.

— Aucune idée. Nous sommes toujours dans l'aqueduc. Je ne vois pas pourquoi les soldats du Tyran auraient une base ici.

Cela n'avait pas beaucoup d'importance. Qui que ce fût, le résultat

était le même : ils étaient prisonniers. Fin de la mission. Nihal essaya de se libérer des nœuds qui lui retenaient les pieds et les mains, sans succès ; ils étaient noués avec adresse, et elle était à bout de forces. Sa vue commençait à se brouiller à cause de la faim ; la chaleur insupportable lui coupait la respiration.

Au bout de quelques heures, la porte de leur cellule s'ouvrit, et la lumière les aveugla. Ils entendirent des voix.

— On les a mis là.

— Ah...

Une voix de femme, qui sembla familière à Sennar.

— Lui, c'est un magicien. Il est dans un sale état ! Elle, c'est une sorte de guerrier, je crois.

— Sors-les de là, je n'ai aucune envie de me fourrer dans ce trou.

Deux bras solides saisirent Sennar et le jetèrent hors de la cellule. Puis ce fut au tour de Nihal.

— Voyons un peu qui nous avons là, dit la femme.

Elle se tut tout à coup.

— Ce n'est pas possible...

Sennar leva les yeux et réussit à distinguer son visage.

— C'est toi...

Airès lui sauta au cou.

— Sennar !

Nihal les regarda sans rien comprendre, agacée que cette femme serre Sennar contre elle avec tant de fougue.

Ils restèrent enlacés un long moment. Quand ils se séparèrent, ils riaient aux larmes. La femme n'arrêtait pas de le dévisager en répétant :

— Ce n'est pas possible... C'est toi, Sennar !

Les yeux de Nihal finirent par s'habituer à la lumière et elle put mieux voir l'inconnue. Elle était très belle. Elle avait des cheveux noirs et brillants comme du bois verni, des yeux profonds et pénétrants. En dépit de ses vêtements d'homme, elle était d'une féminité débordante. Une femme, une vraie femme. Où Sennar l'avait-il rencontrée ? Et pourquoi

étaient-ils si intimes ? Elle le mangeait littéralement des yeux et lui répondait avec tout autant de volupté. L'irritation de la jeune fille augmenta.

Après cette manifestation d'affection effrénée, Airès ordonna à ses hommes de les libérer. Quand elle constata que Sennar avait du mal à se tenir debout, elle lui demanda ce qui lui était arrivé, sans lui laisser le temps de répondre. Elle souleva la tunique du jeune homme et remarqua une tache de sang sur son pantalon, à la hauteur des genoux.

— Mes hommes n'y vont pas de main morte..., dit-elle. Je vais te faire soigner.

Puis elle le fixa attentivement et prit son visage entre ses mains.

— Tu as l'air de quelqu'un qui n'a pas mangé depuis longtemps.

— En effet...

— Alors, avant tout, allons avaler quelque chose, dit la femme, leur faisant signe de la suivre.

Pendant le trajet, Nihal eut tout le loisir d'examiner les lieux. Ils étaient toujours à l'intérieur de l'aqueduc, dans l'une des plus grandes citernes. Ses parois avaient été creusées de niches et de parapets qui abritaient une trentaine de cabanes, peuplées d'une faune hétérogène. Il y avait quelques hommes, mais la majeure partie étaient des gnomes, qui regardaient les prisonniers avec curiosité. Nihal se demanda dans quel genre d'endroit ils avaient atterri.

Sennar et la femme ne cessèrent de parler à voix basse. Airès les conduisit dans une des cabanes et les fit asseoir autour d'une table, à la lueur d'une torche qui projetait des ombres mouvantes sur les murs et les barils entassés dans un coin. Elle donna des ordres à deux gnomes, qui revinrent peu après avec deux assiettes de riz brûlant. Nihal et Sennar se jetèrent dessus avec une voracité qui laissa leur hôte bouche bée.

— Ça fait combien de temps que vous n'avez pas mangé ?

Sennar ne leva la tête de son assiette que le temps nécessaire pour répondre.

— Environ six jours. Nous n'avons fait que marcher dans ce maudit aqueduc.

— Je savais que tu étais un dur à cuire, mais à ce point-là..., commenta Airès.

Lorsqu'ils furent rassasiés, elle sortit une longue pipe, l'alluma et se mit à tirer dessus. Nihal en fut éberluée : elle n'avait jamais vu une femme fumer.

— Maintenant, tu es tout à moi, déclara Airès d'une voix suave qui rendit Nihal encore plus nerveuse. Si je m'étais attendue à te voir par ici !

— Je te croyais encore en mer, répondit Sennar.

— menteur ! dit-elle d'un air malicieux. Je parie que tu n'as même pas pensé à moi une seule fois depuis que nous nous sommes quittés.

Sur ce, elle jeta un regard furtif à Nihal, qui avait rougi jusqu'à la racine des cheveux.

Airès sourit.

— Je suppose que tu es Nihal ?

La demi-elfe se sentit piquée au vif : cette femme la connaissait, alors qu'elle-même n'avait aucune idée de qui elle était.

— Tu sais qui je suis ? demanda-t-elle.

La jeune femme la regarda, amusée.

— Sennar m'a parlé de toi, expliqua-t-elle en soufflant un nuage de fumée. Par contre, je suis sûre qu'il t'a caché mon existence, ajouta-t-elle.

Elle lança un regard oblique au magicien.

Nihal remarqua que Sennar, lui aussi, avait rougi.

— Pourquoi tu dis ça ? demanda-t-il.

— Je connais mes poussins, rétorqua Airès. Quoi qu'il en soit, Nihal, je suis Airès. J'étais le timonier sur le navire qui a conduit Sennar jusqu'au tourbillon.

Elle se tourna de nouveau vers le jeune homme.

— Arrêtons là les présentations ! Raconte-moi plutôt comment tu as fait pour survivre. Quand je t'ai vu prendre le large sur ta petite barque, j'étais sûre que tu allais y rester !

Sennar lui narra son aventure, avec abondance de détails. Nihal le

connaissait trop bien pour ne pas s'apercevoir qu'il cherchait l'approbation dans les yeux de félin de la femme.

— Le trou dans la barque, c'est Bénarès qui l'a fait, dit Airès quand il eut terminé. Il me l'a avoué à votre arrivée aux Vanneries. Ç'a été la fin de son séjour sur mon navire. Je l'ai chassé à coups de pied aux fesses.

Sennar s'étonna du calme avec lequel elle avait prononcé ces dernières paroles. Il se rappela le baiser passionné qu'elle avait donné à Bénarès le jour où elle l'avait sauvé des mains des gens qui s'apprêtaient à le vendre aux militaires, et tout le temps qu'ils avaient passés enfermés dans la cabine, au début du voyage.

— D'après ce que j'en sais, il est toujours là-bas. C'est un idiot, ajouta-t-elle, mais sa voix se brisa légèrement. Avant qu'on l'ait capturé, il n'était pas comme ça. Autrefois, il n'aurait jamais trahi un compagnon.

— Et comment se fait-il que tu ne sois plus en mer ? demanda Sennar.

— C'est ta faute ! Tu m'as gâché la vie.

Elle se leva et prit une bouteille pleine d'un liquide violacé sur une étagère.

— Tu t'en souviens ? demanda-t-elle à Sennar.

Le magicien sourit.

— Bien sûr.

La femme en remplit trois verres. Elle but le sien d'un coup, pendant que Sennar sirotait l'alcool lentement.

Nihal, elle, regarda la boisson avec suspicion, la goûta... Sa gorge s'enflamma. C'était fort ! Rien à voir avec la bière à laquelle elle était habituée.

Airès s'assit, son verre à la main.

— Après t'avoir débarqué, nous avons fait ce que tu nous avais dit. Nous avons contourné le monstre et nous sommes retournés aux îles Vanneries, pour réparer le navire et nous réapprovisionner. Je pensais souvent à toi, dit-elle en le couvant du regard. J'étais sûre que tu étais mort. Je me remémorais tout ce que nous nous étions dit, sur l'île et sur le navire...

Nihal but une grande gorgée de liquide brûlant.

— J'en suis venue à croire que tu n'avais peut-être pas tout à fait tort,

quand tu parlais d'une vie consacrée à quelque chose de plus que la quête d'aventures, continua Airès. Nous avons fini par demander conseil à Moni. La voyante nous a dit que nous devions passer par d'autres îles, où la tempête ne soufflait pas. C'est ainsi que nous avons commencé à explorer ces mers. Ç'a été une époque glorieuse : des terres inconnues, des rivages nouveaux, des peuples lointains... En quatre mois, nous avons vu tout ce que des yeux humains pouvaient voir. Et lorsque nous avons été fatigués de vagabonder, nous avons visité aussi les terres au-delà du Saar. Puis nous avons repris la vie d'autrefois, mais je n'étais pas satisfaite. Après avoir découvert tous ces lieux, j'avais l'impression qu'il ne me restait plus rien à faire. Tout me semblait banal, ennuyeux. Des navires à attaquer, des ennemis à combattre, toujours l'épée au poing... J'ai connu aussi beaucoup d'hommes, qui m'ont tous lassée. Je repensais à toi, à ta mort, et je me demandais ce qui s'était passé de si horrible sur la terre ferme pour pousser un type tel que toi à sacrifier sa vie.

» D'un coup, je me suis sentie prisonnière sur la mer ; alors, j'ai décidé de débarquer. Mon père en a été attristé, mais il ne s'y est pas opposé. Au début, c'était seulement par curiosité : je voulais voir l'endroit d'où tu venais, connaître les gens auxquels tu avais voué ta vie... Je suis d'abord allée sur les Terres libres. La Terre du Soleil m'a fait horreur : tous ces gens qui ne faisaient que festoyer, les femmes couvertes de bijoux comme des déesses... Après, j'ai parcouru la Terre de l'Eau, mais là aussi j'ai été déçue : des hommes et des nymphes qui se regardent de travers, des généraux pédants... Je comprenais de moins en moins les raisons de ton sacrifice.

» À ce stade, j'ai résolu d'aller en territoire ennemi. J'ai franchi de nuit la frontière de la Terre du Vent, et c'est là que j'ai commencé à comprendre. Le sang et la mort ne m'impressionnent pas, tu le sais. Mais dans cet endroit régnait une cruauté que je n'avais jamais rencontrée en mer. Des gens réduits en esclavage, ces bêtes immondes, les fammins, des soldats qui tuaient par plaisir, des exécutions de masse... Le triomphe de la cruauté pour elle-même, du sadisme. Et puis cette tour immonde, la Forteresse, qui dominait le pays. On l'apercevait de partout !

» J'ai erré longtemps. J'ai traversé la Terre des Roches et, finalement,

j'ai abouti sur cette Terre de volcans, où l'air est irrespirable. C'est ici que j'ai rencontré pour la première fois le peuple soumis au joug du Tyran. Des hommes asservis, blessés dans leur dignité... Ils n'avaient pas le courage de se rebeller et faisaient tout ce qu'on leur ordonnait, même s'il s'agissait de tuer un ami. Au début, je les ai méprisés ; j'étais convaincue qu'ils méritaient leur esclavage. Et puis, je me suis souvenue des paroles que tu m'avais dites aux Vanneries, le jour où tu avais parlé avec Moni : « Pourquoi les faibles doivent-ils aussi succomber ? »

Airès fixa longuement Sennar qui, intimidé, baissa les yeux.

Elle se remit à parler.

— Je me suis forcée à regarder à l'intérieur de ces gens, et ce que j'y ai vu m'a conduite jusqu'ici : le germe de la liberté. Ils étaient obligés de vivre comme des esclaves, ils étaient meurtris et abattus, et pourtant au fond de leur cœur ils étaient encore libres, je le sentais. J'ai toujours pensé que la liberté était tout dans la vie. Tuer la graine de liberté que chaque homme porte en lui est un délit. C'est pour ça que j'ai décidé de rester là. J'ai fait la connaissance d'autres personnes qui pensaient comme moi, et avec elles, j'ai organisé la résistance au Tyran pour protéger cette graine, pour la faire pousser...

» Mais je n'ai pas eu grand-chose à faire. Ici, il y avait déjà quelques groupes de rebelles, des gnomes pour la plupart, mais aussi des hommes ; ce qui manquait, c'était une structure en mesure de les réunir et de coordonner leur action. Quand ils m'ont parlé de l'aqueduc, j'ai su que c'était notre atout. Nous nous y sommes réfugiés et nous nous sommes mis à l'œuvre. Les gnomes qui ont travaillé ici connaissent chaque canal, chaque citerne. Nous avons creusé de nouvelles galeries, construit nos cabanes et organisé notre défense.

» Depuis, certains sont partis ailleurs et ont formé d'autres groupes. C'est ainsi qu'a commencé la résistance. Nous vivons ici et nous ne sortons que pour accomplir quelque raid. Nous frappons en cachette avant de nous terrer dans l'ombre. Parfois, les gens nous aident ; parfois, ils nous trahissent. Mais nous continuons.

Airès s'interrompit et avala une autre gorgée de squalé.

— C'est drôle, non ? Qui aurait jamais pensé que ça finirait comme

ça ? Il y a un peu plus d'un an à peine, j'étais avec toi sur mon navire à faire l'apologie d'une vie égoïste, et maintenant je suis sous terre, à parler de liberté, à la tête de quelques pauvres hères engagés dans une lutte sans espoir...

Nihal, qui avait écouté ce long discours en silence, regardait maintenant Airès avec admiration. Même cette femme qui avait été pirate et qui, d'après ses dires, avait mené une vie de plaisir, avait un idéal qui la guidait ; elle savait ce qu'elle faisait, et pourquoi. À côté d'elle, la demi-elfe se sentit petite et inutile, avec son épée ensanglantée, ses milliers de doutes et son incapacité à vivre, à trouver sa propre voie.

— Tu es toujours la même, Airès, dit Sennar. Déjà quand tu me parlais de ta vie en mer, je savais que c'était cela que tu avais dans le cœur. Je le voyais dans ton amour pour ton navire et ta loyauté envers tes hommes.

Airès le dévisagea longuement.

— Toi, en revanche, tu n'es plus le même. Tu as l'air triste, résigné. Tu n'es plus le jeune garçon que j'ai connu. Il t'est arrivé quelque chose...

Sennar baissa les yeux, et Airès changea de sujet.

— Et comment se fait-il que tu sois dans les parages ? La place d'un conseiller est à Makrat, ou je me trompe ?

— Je ne suis plus conseiller, dit Sennar.

Il évoqua brièvement la mission pour laquelle il avait abandonné le Conseil.

— Alors, la chose doit être sérieuse. Pourquoi avez-vous entrepris ce voyage ?

— Nous ne pouvons pas te le dire, intervint Nihal.

Airès se tourna vers elle et lui lança un coup d'œil indéchiffrable.

— Et pourquoi ?

— Parce que beaucoup de vies dépendent de cette mission et que le secret est une arme.

La femme regarda à nouveau Sennar.

— Ça concerne la guerre contre le Tyran, se contenta d'ajouter le magicien.

— Si c'est si grave que ça, je préfère ne rien savoir, conclut Airès en haussant les épaules.

Sennar et elle continuèrent à parler pendant des heures. Nihal se sentait exclue de leur discussion et de leurs souvenirs communs. Son ami semblait heureux d'avoir retrouvé cette femme et la regardait avec tendresse ; Airès le scrutait de ses yeux de chat, comme pour pénétrer les zones les plus reculées de son âme. Triste et dépitée, Nihal sortit de la cabane d'Airès. Elle éprouvait le besoin de rester seule. Elle descendit sur la plate-forme et plongea ses jambes nues dans l'eau.

Cela faisait déjà un bon moment qu'elle était là, à bouger lentement les pieds, concentrée sur le bruit de l'eau et sur les cercles que décrivaient ses pieds, quand elle entendit des pas derrière elle.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Nihal se retourna.

— Rien, je me repose.

Sennar s'assit à côté d'elle.

— Et toi, qu'est-ce que tu faisais ? demanda-t-elle.

« Tu étais avec Airès, voilà ce que tu faisais... »

— J'ai dormi un peu, j'étais épuisé, répondit le magicien.

Nihal continua à jouer dans l'eau. Elle devinait que Sennar était triste lui aussi, alors qu'il venait juste de retrouver cette femme à laquelle il semblait tenir tant.

— Pourquoi tu ne m'as jamais parlé d'Airès ? lâcha-t-elle.

Il rougit et ne répondit pas.

— Elle était ton timonier... et puis, vous êtes assez intimes, j'ai l'impression, insista Nihal.

— Je ne sais pas..., je n'y ai pas songé..., balbutia Sennar.

Il s'allongea par terre et se mit à fixer la voûte de la citerne.

Nihal pensa que son ami ne lui avait jamais semblé aussi éloigné et aussi proche à la fois qu'à ce moment-là. Elle se coucha près de lui, et ils restèrent un long moment à regarder la roche au-dessus d'eux en silence.

Ils furent les hôtes d'Airès pendant quatre jours. Elle en profita pour

leur montrer la communauté sur laquelle elle régnait. Les rebelles étaient divisés en petits groupes, qui avaient chacun leur chef, et elle commandait les occupants de deux citernes contiguës. Les membres des différents groupes ne se connaissaient pas, seuls leurs chefs étaient en contact. De cette manière, si quelqu'un tombait aux mains de l'ennemi, il ne pouvait pas révéler trop de secrets. L'organisation était comme un fauve à plusieurs têtes : pour chaque unité qui s'éteignait, il y en avait plusieurs autres, enfouies dans les entrailles de la terre, qui continuaient leur mission.

Il s'agissait d'une œuvre continue d'entrave au Tyran. La plupart du temps, l'objectif était les forges qui constellaient la Terre du Feu. Elles existaient déjà avant la conquête et elles se trouvaient aux alentours des volcans qui dessinaient la silhouette tourmentée de cette Terre. Les armes qui y étaient forgées étaient les meilleures et les plus résistantes. Mais depuis que Moli avait été assassiné par son fils, Dola, la quasi-totalité de la population avait été réduite en esclavage et forcée à travailler dans les forges, dont sortaient les milliers d'épées avec lesquelles l'armée du Tyran semait la mort sur le champ de bataille.

Les rebelles attaquaient les forges, libéraient les prisonniers, tuaient les gardes et faisaient main basse sur les armes.

— Ce n'est pas grand-chose, expliqua Aïrès, mais nous lui causons des embêtements. Nous sommes partout, nous attaquons sans arrêt, de sorte que la production est ralentie.

Leur tranquille séjour chez Aïrès ne pouvait pas durer éternellement ; Nihal fut la première à reparler de la mission urgente qui les attendait. Le soir du quatrième jour, elle annonça à Sennar qu'elle avait l'intention de reprendre la route le lendemain. Elle scruta avec attention le visage de son ami, pour capter le moindre signe de regret à l'idée de devoir abandonner ce lieu, ou quelque preuve de son attachement à Aïrès, mais elle n'en trouva pas trace.

— Je voulais t'en parler moi aussi, dit-il. Plus tôt nous finirons ce maudit voyage, mieux ce sera.

Sennar en informa Airès quand ils furent seul à seul.

— Vous ne pouvez pas partir comme ça, dit-elle calmement en tirant sur sa pipe.

— Je t'en prie, dit Sennar, n'essaie pas de me retenir. Il est essentiel que nous terminions ce que nous avons à faire le plus vite possible.

La jeune femme le regarda sans broncher.

— Je n'ai aucune intention de te retenir. Mais vous avez besoin d'aide. Vous vous perdriez aussitôt ; vous erreriez dans les canaux pendant des jours avant de mourir de faim.

— En effet, un guide nous serait fort utile, admit Sennar.

— Vous devez me dire où vous allez, continua Airès.

Sennar soupira.

— C'est impossible.

— Ce qui m'intéresse, ce n'est pas ce que vous devez faire ni pourquoi, expliqua la jeune femme. Il me faut savoir ce que vous cherchez, sinon je ne peux pas vous y accompagner.

Sennar la regarda d'un air stupéfait.

— Tu veux nous servir toi-même de guide ?

Airès tira une longue bouffée, puis expira lentement la fumée.

— Je connais bien cette région et je le ferais avec plaisir.

— Je ne sais pas si tes hommes seraient contents... Tu es le chef ici, tu as des responsabilités...

— Personne ne m'a jamais dicté ma conduite !

Elle sourit.

— C'est justement parce que je suis le chef que je peux me permettre d'accompagner un vieil ami. Et, de toute façon, il y en a qui sont capables de me remplacer.

— À vrai dire, nous ne savons pas exactement où nous allons..., dit le magicien. Nous cherchons une espèce de lac, avec une île au milieu.

Airès appuya les pieds sur la table et renversa la tête en arrière. On aurait dit qu'elle regardait une carte imaginaire sur le plafond de la cabane pour localiser le lieu. Puis elle baissa les yeux.

— Il n'y a qu'un seul lac sur cette Terre, à pas mal de milles à l'ouest d'ici. Il s'appelle le lac de Jol, et ce n'est pas vraiment un bel endroit. Il y

a quelques siècles, il y avait un volcan là-bas, dont la dernière éruption lui a été fatale : il a littéralement explosé et ses débris ont obscurci la Terre du Feu pendant des années. À sa place s'est formé un lac, mais les braises couvent encore sous sa surface. Au centre se dresse une île ; en fait, c'est un petit volcan. Il est continuellement en éruption ; sa lave s'écoule dans l'eau, où elle soulève un nuage de vapeur perpétuel qui cache le lac. Ses eaux sont toxiques et tellement salées que tu pourrais y faire flotter un morceau de plomb.

Sennar se rappela les autres sanctuaires qu'ils avaient visités et il pensa qu'un endroit pareil semblait tout adapté pour conserver la pierre du Feu.

— Parfait. C'est justement là que tu dois nous conduire.

— Comme tu veux.

Il était déjà sur le point de franchir le seuil de la porte quand Airès l'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a, Sennar ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Le magicien s'immobilisa, sans se retourner.

— Rien.

— Ne joue pas l'imbécile avec moi ! Nous n'avons passé que trois mois ensemble, mais je te connais bien. Tu n'es plus le garçon que j'ai accompagné jusqu'au tourbillon, il y a quelque chose de différent en toi, quelque chose qui te fait souffrir. C'est Nihal ? Pourtant vous êtes faits l'un pour l'autre, il n'y a qu'à vous regarder pour le comprendre !

Sennar sourit et s'approcha d'elle.

— Pendant ce voyage ont eu lieu des événements qui n'auraient jamais dû se produire. J'ai découvert des réalités que je n'imaginai pas, que j'aurais préféré ignorer. Ce sont elles qui m'ont changé, dit-il d'un ton las.

Airès ouvrit la bouche pour parler, mais il la devança :

— J'ai moi-même franchi une limite que je n'aurais jamais cru pouvoir franchir. Et j'en suis arrivé à me demander s'il y a quelqu'un sur cette Terre qui soit digne d'être sauvé, si nous ne sommes pas tous irrémédiablement engagés sur la voie de la perdition.

L'expression d'Airès changea. D'un coup, ce fut comme si elle avait

abandonné toutes ses défenses.

— Ainsi, j'ai obtenu la rédemption, et toi, tu te perds, commenta-t-elle. Sennar lui répondit par un sourire triste.

La jeune femme tira une longue bouffée sur sa pipe.

— Sans toi, je ne serais sans doute pas là aujourd'hui. Quoi que tu aies fait, tu dois te pardonner. Ça ne sert à rien de se laisser ronger par la culpabilité.

Sennar la regarda avec reconnaissance. Il aurait voulu qu'elle croie l'avoir convaincu, mais ce n'était pas le cas. Il savait que le souvenir des corps carbonisés dans la clairière l'accompagnerait toute sa vie, tout comme la certitude que rien ne serait plus jamais comme avant.

Un enseignement précieux et inattendu

I

ls partirent le lendemain. Airès précisa dès le début que la route serait longue et difficile.

En effet, le voyage commença de la pire manière : ils empruntèrent un tunnel très étroit, où ils furent une nouvelle fois contraints d'avancer à quatre pattes.

— Passer par certains conduits est risqué parce qu'ils sont connus du Tyran et de ses sbires. Les moins praticables, comme celui-ci, sont beaucoup plus sûrs, expliqua la jeune femme.

Airès était un guide très habile : elle se déplaçait dans le réseau des tunnels et des galeries avec agilité. Elle semblait connaître chaque passage et chaque raccourci sur le bout des doigts, pas seulement sur son propre territoire, mais aussi dans tout l'aqueduc. Même aux endroits où s'entrecroisaient une dizaine de canaux, elle n'hésitait pas un instant.

Ils ne rencontrèrent personne, mais durent plusieurs fois dévier de leur chemin à l'improviste. Airès s'arrêtait soudain et restait immobile, renflant presque l'air, ou bien elle collait l'oreille contre la roche et écoutait. Puis elle leur faisait prendre une autre route.

— De temps en temps, l'ennemi envoie quelqu'un en reconnaissance ; nous avons été obligés de détruire des canaux pour cette raison, expliqua-t-elle un après-midi.

Nihal découvrit que supporter Airès était moins difficile qu'elle ne l'avait craint. À part les moments où elle parlait à Sennar en lui décochant des regards enflammés, comme pour le provoquer, c'était une compagne de voyage agréable. Et si pendant leur séjour dans la citerne

elle avait à peine daigné la regarder, là, elle commença à lui parler de plus en plus souvent.

Un jour, elle insista pour l'affronter à l'épée. La demi-elfe accepta avec enthousiasme : elle mourait d'envie de la battre et de la mettre au pas une bonne fois pour toutes.

Le duel eut lieu sur la plate-forme d'une citerne, et il fut convenu que la première des deux qui tomberait à l'eau ou serait blessée perdrait. Ce fut une lutte acharnée. Nihal se jeta de toutes ses forces sur la jeune femme, essayant d'exploiter la moindre astuce qu'elle avait apprise sur le champ de bataille. Mais Aïrès n'était pas en reste ; elle était dotée d'une grande souplesse et pleine de ressources. Et, surtout, elle n'hésitait pas à attaquer en traître. Nihal comprit vite que les duels auxquels elle était habituée reposaient sur la ruse.

Finalement, après un combat long et passionné, Nihal eut le dessus. Elle jeta Aïrès à l'eau après l'avoir mise dos au mur par une série d'assauts serrés. Cependant la victoire ne lui donna pas la joie escomptée. En réalité, le duel l'avait amusée ; elle avait admiré son adversaire, et désormais elle se sentait presque réconciliée avec cette femme qui lui avait inspiré tant d'antipathie.

Le pas décisif dans l'évolution de leurs rapports fut franchi une nuit où Nihal était de garde. Assise près du feu, elle était perdue dans ses pensées quand elle entendit Aïrès s'approcher de son habituel pas feutré.

Souvent, quand elle la regardait marcher, Nihal repensait à ce qu'Éleusi lui avait dit sur la manière dont une femme devait se déplacer. À l'époque, elle n'avait pas compris ce qu'elle voulait dire ; or, lorsqu'elle avait vu Aïrès rouler des hanches, elle avait trouvé ce mouvement presque hypnotique.

Aïrès se planta à côté d'elle, mais Nihal ne bougea pas.

— Ton tour est fini ! C'est à moi, dit la femme en s'étirant.

— Tu peux dormir, ça ne me dérange pas de rester encore un peu, répondit Nihal.

Ce soir-là, elle ne se sentait pas fatiguée, et elle craignait que les

fantômes ne surgissent si elle fermait les yeux. Depuis que Laïo était mort, elle était terrorisée à l'idée de le voir apparaître lui aussi parmi les apparitions qui tourmentaient ses nuits.

— Fais ce que tu veux, dit Airès en haussant les épaules. Moi, j'ai assez dormi, je veillerai avec toi.

Elle tira sa pipe de la besace qu'elle portait toujours sur elle et l'alluma. Même ce geste, qui avait toujours semblé très viril à Nihal, accompli par elle avait quelque chose de sensuel.

— Je t'imaginai différente, lança Airès. D'après la description de Sennar, je m'étais fait une autre idée de toi.

— Et comment tu m'imaginai ?

— Beaucoup plus... sûre de toi. Je m'attendais à voir une furie et, au lieu de ça, je rencontre une jeune fille à l'air un peu craintif.

Nihal fit la moue : elle était un guerrier, pas une jeune fille.

— Ce n'est pas une critique, reprit Airès. Une femme est toujours une femme, et tant mieux si elle conserve sa féminité. C'est juste que je pensais voir une espèce de géante tout en muscles.

Le silence tomba de nouveau entre elles. La demi-elfe était mal à l'aise ; Airès, elle, continuait à fumer tranquillement, l'air désinvolte.

— Pourquoi est-ce que tu ne me le demandes pas ? dit-elle brusquement.

Nihal tourna la tête.

— Quoi ?

— Tu le sais bien ! De t'ôter le doute qui te ronge.

— Je n'ai aucun doute, prétendit la demi-elfe en rougissant.

Airès soupira.

— Pendant tout le temps que nous avons passé ensemble sur le navire, j'avais un amant, l'homme dont j'ai parlé avec Sennar le jour où mes compagnons vous ont trouvés. J'étais tellement stupide que je n'avais d'yeux que pour lui ; du coup, je n'ai pas eu l'idée de penser à ton petit ami.

— Pardon ? souffla Nihal, rouge comme une tomate.

— Sennar, dit calmement Airès, ton petit ami.

— Sennar est mon meilleur ami, rien d'autre.

— Ton meilleur ami ? répéta la femme d'un air sceptique.

— Mon seul ami, précisa Nihal avec une touche de tendresse dans la voix.

— À vous voir ensemble, on ne dirait pas...

— Je n'ai pas de temps pour ce genre de choses, je dois me concentrer sur ma mission, répondit Nihal en regardant le feu.

— Je ne suis pas d'accord, répliqua Airès.

Elle tira une longue bouffée.

— Une femme trouve toujours du temps pour les hommes.

— Pas moi. Ce n'est pas seulement une mission, c'est ma vie.

— Sennar m'a dit que ta vie, c'était combattre.

— Peut-être que cela ne l'est plus..., murmura Nihal. Il doit y avoir quelque chose d'autre, quelque chose qui donne un sens à tout le reste.

— Une raison de vivre...

Nihal hocha la tête.

— C'est ça que tu cherches, un sens à ta vie ? poursuivit Airès.

— Quand tu as parlé de liberté, le premier jour, essaya d'expliquer Nihal, j'ai bien aimé ce que tu as dit. Tu semblais tellement convaincue ! Moi aussi, je voudrais croire autant en quelque chose, avoir une conviction sur laquelle m'appuyer.

— Je ne comprends pas ! Tu es un guerrier et tu combats contre le Tyran ! Le sens, tu l'as, non ?

— Non, répondit Nihal, l'air accablée. J'accomplis ce voyage parce que je le dois, pas parce que j'en ai envie. Et je combats parce que je ne sais rien faire d'autre. Je continue, tout en espérant trouver quelque chose, mais je ne trouve jamais rien. Toutes les vérités que j'avais découvertes étaient illusoires, et elles se sont effondrées sous mes pieds... Peut-être qu'il n'y a rien à quoi s'accrocher ; du moins, pas pour moi.

Elle leva les yeux, embarrassée par cette confession involontaire, et vit qu'Airès la regardait d'un air déconcerté.

— Peut-être que tu as mal cherché, dit la jeune femme.

— Toi, comment as-tu trouvé ce en quoi tu crois ?

— Je ne saurai pas te l'expliquer. Tout à coup, cela s'est imposé à moi

avec une telle force que je ne pouvais pas l'ignorer. C'était probablement déjà en moi depuis pas mal de temps, et puis à un certain moment c'est apparu. Tu as toujours combattu, si je ne me trompe pas ? continua Aïrès. Tu t'es déjà demandé si le vrai sens de ton existence était dans la lutte ? Et s'il était ailleurs ? S'il était à côté de toi, et que tu ne t'en sois jamais rendu compte ?

Nihal fixa le feu, interdite.

— Il ne faut pas croire que ce qui pousse les hommes à vivre, ce sont seulement des idéaux élevés et nobles. Parfois, il faut partir de petites certitudes pour construire de grandes convictions, et les petits désirs mènent aux grandes entreprises. Tu n'as jamais pensé à cela ?

Nihal continua à observer le feu en silence.

— Et Sennar ? demanda Aïrès.

Nihal rougit de nouveau.

— Qu'est-ce que Sennar a à voir là-dedans ?

— Tu penses que tu peux compter sur lui ? Tu crois en lui ?

— Bien sûr ! C'est la seule personne en qui j'ai totalement confiance.

— Alors, ce n'est pas vrai que tu n'as aucune certitude ! conclut Aïrès. Elle glissa sa pipe dans la bouche et se remit à fumer.

Il leur fallut treize jours pour atteindre leur destination, le lac de Jol. Brusquement, le canal qu'ils étaient en train de suivre vira vers le haut, et à travers une ouverture qui leur sembla très éloignée ils aperçurent une faible lumière.

— C'est là que ça devient plus compliqué, dit Aïrès.

Elle sortit de son sac une corde et une espèce de pioche.

— Je pars devant et je fixe la corde ; vous deux, vous me suivez. Essayez de vous habituer petit à petit à la lumière, sinon elle vous aveuglera.

Elle commença à escalader vivement la roche, suspendue au-dessus des eaux du canal.

En la voyant grimper la paroi, rapide comme un furet, Sennar sourit. C'était la même Aïrès qui grimpait aux mâts du navire, quel que soit

l'état de la mer...

Une demi-heure plus tard, Aïrès revint et leur annonça qu'ils pouvaient y aller : ils devaient s'agripper à la corde et se hisser à la force des bras. En entendant ces instructions, le magicien regarda avec anxiété l'eau qui bouillonnait à leurs pieds.

Pour Nihal, l'ascension ne fut pas un problème, mais Sennar ne s'en tira pas avec la même facilité. Sa longue tunique s'empêtrait sans arrêt dans la corde et manquait de le faire tomber. Il transpirait abondamment, se demandant comment diable il lui était venu à l'esprit de se fourrer dans une situation pareille... Il finit tout de même par y arriver. En moins d'une heure, ils avaient tous les trois regagné la lumière.

Ou plutôt l'enfer. Une fois à la surface, ils furent enveloppés par d'épais nuages de fumée et une âcre odeur de soufre. La puanteur et la chaleur les empêchaient de respirer, et il leur fallut un bon moment pour distinguer au loin une série de points rouges lumineux qui se découpaient sur le ciel jaune. Ce n'est que lorsqu'ils furent habitués à la clarté qu'ils comprirent que c'étaient en réalité des bouches de volcans. Chacune d'elles crachait de la roche en fusion et des cendres, tandis que des panaches noirs de fumée montaient vers le ciel. Du sol s'élevaient des vapeurs empoisonnées, blanches comme les nuages d'un ciel d'été.

Il n'y avait aucune végétation dans les parages, seulement des pierres nues, que les pluies avaient colorées de vives teintes jaunes et orange.

— La Terre du Feu n'est pas partout comme ça, dit Aïrès en passant devant eux. Ici, c'est l'une des pires zones. Au nord, le paysage s'améliore. On prétend même qu'il y a quelques années il y avait encore un bois du côté d'Assa. Moi, j'aime cette désolation.

Elle laissa errer son regard autour d'elle.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que cette terre sauvage est ma patrie, comme l'était la mer.

Ils se mirent à marcher le long du fleuve impétueux qui se jetait dans les entrailles de la terre à l'endroit où ils étaient sortis à la lumière. C'était le seul fleuve dont une partie du cours se trouvait à l'air libre.

Partout ailleurs, sur la Terre du Feu, l'eau coulait dans le sol et n'émergeait qu'à proximité de la ville. L'aqueduc d'Assa, une énorme construction qui entourait la capitale et apportait l'eau à ses habitants, était connu de tous.

En réalité, malgré la violence de ses courants, le fleuve était à peine plus qu'un ruisseau. Il se faufilait entre des rochers dont les nuances allaient du rouge au jaune, et dont les formes étaient sans cesse remodelées par l'érosion. Au contact de la pierre chaude, l'eau s'évaporait et formait ce rideau de brouillard impénétrable qui les avait d'abord empêchés de voir le paysage.

Ils arrivèrent bientôt au lac. Il était lui aussi recouvert d'une épaisse couche de fumée, si blanche et si dense qu'on aurait dit le brouillard d'un matin d'hiver. La chaleur y était suffocante et l'air imprégné d'odeurs piquantes. En guise de fond sonore à ce panorama, il y avait le grondement sombre et continu des volcans qui, par ce son majestueux, semblaient revendiquer la possession des lieux. On entendait aussi un clapotis qui rappela à Sennar le ruissellement de la fontaine dans le jardin où il avait dit adieu à Ondine, mais qui provenait des eaux bouillonnantes du lac. De grosses bulles de gaz éclataient à la surface, vert émeraude au bord et bleu sombre vers le centre, où la profondeur était plus grande. C'est là que se dressait le volcan dont Airès leur avait parlé.

Haut d'une cinquantaine de brasses, il avait une petite bouche arrondie, d'où sortait une épaisse lave qui se déversait dans le lac.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, les eaux sont empoisonnées et pleines de sel, dit Airès lorsqu'ils s'arrêtèrent sur la rive.

Elle ramassa une pierre et la jeta dans le lac. Après un premier plongeon, la pierre remonta à la surface et se mit à flotter sur l'eau.

Sennar et Nihal la regardèrent un moment, stupéfaits.

— C'est ici, tu crois ? demanda le magicien à Nihal.

Elle ferma les yeux, puis les rouvrit.

— Oui, c'est ici.

— Bien, dit Airès. Je vous ai conduits là où vous vouliez arriver. Ce

que vous avez à y faire ne m'intéresse pas ; d'ailleurs, si j'ai bien compris, il vaut mieux que je ne le sache pas. Alors je m'en vais. Je vous attends dans la dernière citerne où nous sommes passés.

Sur ces mots, elle leur tourna le dos et s'éloigna, laissant Nihal et Sennar indécis sur la rive.

— Et maintenant ? demanda Sennar.

— Le sanctuaire est dans le volcan, dit calmement Nihal.

— Parfait ! Et comment on y arrive ?

— Avec la magie, répondit Nihal.

Le magicien remarqua que sa voix était étrange, privée de toute intonation.

— Invoque une passerelle, continua Nihal.

Sennar s'exécuta : une fine passerelle se dessina à la surface de l'eau. La demi-elfe s'y engagea. Quand le magicien voulut la suivre, elle l'arrêta.

— Toi, tu restes ici.

— Pourquoi ? Je suis allé avec toi dans tous les sanctuaires !

— Cette fois, tu ne peux pas me suivre. Celui auquel je suis consacré m'y attend.

— Mais..., essaya de protester Sennar.

En vain : Nihal s'était déjà avancée et la fumée qui recouvrait le lac l'enveloppa.

Le jeune homme s'assit sur la rive et resta immobile. C'était donc Shevvar qui appelait son amie.

Nihal marchait avec la sensation d'obéir à un ordre, un appel étrangement familier auquel elle ne pouvait pas résister. Le talisman caché sous son corset lui indiquait avec précision l'emplacement du sanctuaire ; elle pouvait presque sentir sur sa peau le rayonnement de ses pierres. Au centre du lac, sur l'île, elle trouverait le serviteur bien-aimé de Shevvar, le dieu sombre et mystérieux auquel sa mère l'avait consacrée.

Une fois aux abords du volcan, elle en fit le tour et ne vit que de la lave, partout ; aucun passage conduisant à l'intérieur. Puis, en regardant mieux, elle aperçut une petite plate-forme, cernée par la lave, mais faite de terre ferme. Elle s'y dirigea.

Devant elle, il y avait une porte entourée d'un mur de flammes sur laquelle était écrit en lettres de feu : « Flaren ». Le lieu où était conservée Flar, dans le sanctuaire de Shevvar.

La demi-elfe perdit d'un coup toute sa confiance. Elle savait que le feu l'appelait, et elle avait peur. Que pouvait-il vouloir d'elle ? Elle ne connaissait pas ce dieu, mais elle n'aimait pas son nom : il avait un goût de bataille et de destruction. Et elle n'avait pas envie de franchir ce seuil de flammes. Pourtant, elle devait le faire. Elle avança vers la porte et la franchit, avant de s'arrêter, perplexe. Le feu léchait sa chair sans la brûler. Elle était donc la bienvenue dans ce lieu.

Elle arriva dans une immense salle circulaire dont les parois couleur sang étaient incroyablement lumineuses. Des langues de feu se dressaient telles des colonnes vers le plafond ; derrière, suspendue dans les airs sur un bûcher, rougeoyait Flar. La chaleur devait être insupportable ; cependant Nihal ne la sentait pas. Elle était à l'aise dans cet endroit, comme si elle lui était destinée de longue date. Elle songea qu'elle avait bien fait de ne pas amener Sennar avec elle ; cette température lui aurait sûrement été fatale.

Elle avança, et l'écho de ses pas sur le sol emplit l'espace.

— Rassen, Sheireen tor Shevvar, dit une voix.

Un homme entouré de flammes s'agenouilla devant elle.

La première fois qu'on lui avait parlé dans cet idiome, elle n'avait pas compris. Or là, elle fut même capable de répondre au salut du gardien.

— Rassen tor sel, Flaren terphen, dit-elle en s'émerveillant des paroles qu'elle prononçait.

Flar leva la tête et la regarda, puis il lui sourit. C'était un très beau jeune homme ; ses yeux rougeoyaient comme des braises, et même ses cheveux étaient de feu. Lorsqu'il parla de nouveau, il le fit dans la langue du Monde Émergé :

— Tu nous as enfin rejoints, Consacrée.

Flaren, ou du destin

T

u es un serviteur de Shevvar, n'est-ce pas ? demanda Nihal.

— Oui. Moi aussi je lui suis consacré, mais pas comme toi, qui demeures toutefois une créature de ce monde. Moi, je suis un être créé par lui pour présider à ce lieu, répondit le jeune homme.

Tout à coup, Nihal se sentit libérée de l'enchantement qui l'avait entourée pendant qu'elle avançait vers le sanctuaire. D'instinct, elle voulut mettre de la distance entre cet être et elle.

— Je suis là pour chercher la pierre, pas en tant que Consacrée, dit-elle.

— C'est justement parce que tu es Consacrée, Sheireen, que tu es ici pour chercher la pierre, répondit le gardien.

Nihal lui jeta un regard interrogateur.

— Lorsque ta mère, au comble du désespoir, a prié mon dieu de te sauver, Shevvar a fait de toi la prédestinée, annoncée par les prédictions.

— Mais moi, je ne sais pas qui est Shevvar ! D'après Reis, il est le dieu de la Guerre. C'est parce que je lui suis consacrée que je suis habile au combat.

Le jeune homme secoua la tête.

— Il n'est pas seulement le dieu de la Guerre, Reis t'a mal renseignée. Aveuglée par la haine, Reis ne voit en lui que la destruction ; or il est autre chose que feu et malheur. Ael aussi t'a parlé de lui, tu t'en souviens ? Et elle l'a fait avec d'autres mots. Il est le commencement et la fin, la mort et la vie. C'est cela, son essence, et ta mission puise dans cette essence.

— Il m'a consacrée pour cette mission ? Je croyais qu'il voulait que je combatte...

— Toi, comme beaucoup d'autres, tu ne vois que la haine ; c'est pour cela que le monde est en route vers la perdition. En réalité, chaque douleur cache une joie, et chaque fin, un début. Lorsque le Tyran a pris le pouvoir, il y a des années, un sage a dévoilé une prophétie et l'a lancée sur lui comme une malédiction. Il était le dernier prêtre de Shevvar. Oui, déjà à l'époque, les demi-elfes étaient en train d'oublier leurs dieux, les dieux de leurs pères les elfes ! Il a déclaré que le Tyran n'atteindrait jamais son objectif, car ce n'était pas dans la nature de Shevvar. C'est pour cela que la Consacrée, une demi-elfe, arrêterait sa main sacrilège. La Consacrée, c'est toi, Sheireen.

Le gardien se tut.

— Quel est l'objectif du Tyran ? demanda Nihal.

Flar secoua la tête.

— Ce n'est pas maintenant que tu dois l'apprendre. Sache seulement qu'il s'est rebellé contre les dieux, et contre Shevvar le premier, oubliant le flux éternel des choses...

Nihal resta interdite.

— Mais alors, qu'est-ce que je dois faire ? Et pourquoi Shevvar m'a-t-il sauvée, moi seule parmi tous les demi-elfes ?

— Pour que tu arrives jusqu'ici et que tu reçoives Flar de mes mains, et qu'avec elle tu abattes le Tyran.

— Mais pourquoi justement moi ? insista Nihal d'une voix angoissée.

Elle sentait l'ombre du destin planer au-dessus d'elle, l'ombre de la mort et de la vengeance qu'elle avait si longtemps tenté de fuir.

— Parce que ta mère l'a imploré pour toi.

— Donc ma vie se résume à cela ? C'est cela, la réponse que je cherchais ?

Le jeune homme se leva et la fixa droit dans les yeux. Son regard indulgent était d'une infinie sagesse.

— Lorsque tu as été sauvée, baignant dans le sang de ta mère et de ton père, les dieux ont voulu redonner ainsi une espérance à ce monde blessé. Ta mission, c'est l'espoir d'une nouvelle ère, l'espoir de la paix.

— Alors, tout est comme me l'a dit Reis : je suis l'arme par laquelle ces dieux que personne ne vénère plus prendront leur revanche sur le Tyran, fit Nihal avec amertume, le regard tourné vers le sol.

— Ce sera une vengeance seulement si tu veux que cela le soit. Les dieux ne sont pas les maîtres du cœur des hommes, et le destin lui-même n'a pas tout pouvoir sur eux. Toi seule, Sheireen, es capable de redonner la lumière à ce monde. Cependant la décision finale te revient. Personne ne peut dire ce que tu feras quand tu seras devant le Tyran. Ton destin n'est pas une cage, c'est le sentier qui t'est indiqué.

— Sauf que le fait d'être la dernière survivante de mon peuple m'a ôté la possibilité de choisir ! rétorqua la jeune fille.

Le gardien sourit.

— Thoolan a lu clairement en toi : tu n'aimes pas ta mission, tu ne désires pas l'accomplir.

— Je le dois, tu l'as dit toi-même. Je suis Sheireen la Consacrée.

— C'est en partie vrai, mais tu as demandé toi-même à être chargée de ce fardeau, répliqua Flar sans se départir de son sourire. Ne crois pas que mon dieu ne veuille pas la joie pour toi aussi ! Le sens de ton existence ne s'épuise pas dans ton destin ; ce que tu es en train de faire est juste, mais ni moi ni mon dieu ne pouvons te dire quel sens donner à ton action. Il est en toi et dans ce qui t'entoure, et il est l'essence de ta quête.

Nihal était découragée. Ainsi, son errance n'était pas terminée, sa quête n'avait pas atteint son terme... Selon le gardien, il était écrit depuis des années qu'elle entreprendrait ce voyage, qu'elle réunirait les pierres, et qu'enfin elle vaincrait le Tyran. C'était cela, sa réponse. Or elle l'avait toujours su, elle l'avait toujours senti dans son cœur, et donc cela ne pouvait pas être ce qu'elle cherchait.

— Penses-y bien, dit Flar. Ta mission a été tracée avant que tu naisses, et avant que ta mère et ton père ne voient le jour. Par conséquent, l'essence de ta vie n'est pas dans ce voyage.

Nihal soupira.

— Est-il aussi écrit que je battrai le Tyran ? demanda-t-elle.

Cette fois, le gardien se mit à rire, et sa beauté resplendit de manière encore plus éclatante.

— Sheireen, le cœur et l'esprit des créatures de ce monde sont si profonds que même mon dieu ne peut pas les sonder entièrement. Je ne sais pas ce qui se passera le jour où tu te dresseras devant le Tyran, je sais juste ceci.

Il s'interrompit un instant et se tourna vers le bûcher pour appeler Flar à lui. La pierre flotta dans l'air jusqu'à sa paume en lançant des éclairs rougeoyants.

— Cette pierre t'est destinée depuis longtemps. D'autres Consacrés l'ont tenue dans leurs mains avant toi. À présent, elle est à toi, ainsi que la vie des gens de cette Terre.

Nihal n'était pas satisfaite, elle n'arrivait pas à comprendre les paroles du jeune gardien.

— Prends-la, l'encouragea-t-il.

La demi-elfe saisit la pierre. Elle était rouge comme le sang ; en son cœur brillaient des milliers de flammes. Nihal eut l'impression d'abriter entre ses doigts l'essence même du feu. Elle tira le médaillon hors de son corset ; il brillait lui aussi.

Elle était sur le point d'accomplir le rituel quand Flar s'agenouilla devant elle.

— Le jour de la dernière bataille, nous nous reverrons, dit-il.

Nihal prononça les paroles habituelles et, comme les autres fois, le sanctuaire tout entier fut avalé par le médaillon. D'un coup, tout devint sombre, et la chaleur insupportable. L'air était chargé de vapeurs empoisonnées et la demi-elfe comprit qu'elle ne devait pas rester trop longtemps dans les environs.

La passerelle était toujours là, mais plus fine qu'auparavant. Elle la parcourut lentement. Elle avait à peine quitté la plate-forme que la lave recouvrit l'entrée de Flaren, faisant disparaître la porte et ses inscriptions flamboyantes.

— Comment ça s'est passé ?

Dès qu'il aperçut la silhouette de Nihal au milieu des vapeurs du lac, Sennar sauta sur ses pieds. Il était fatigué ; l'enchantement l'avait

éprouvé.

Nihal s'arrêta devant lui et lui montra le médaillon. Il resplendissait au milieu de la grisaille environnante, et les pierres semblaient animées d'une vie propre.

Le jeune homme poussa un soupir de soulagement.

— Qui as-tu rencontré ? voulut-il savoir.

— Un serviteur du dieu auquel je suis consacrée.

Et pendant qu'ils retournaient sur leurs pas, Nihal lui rapporta les paroles du gardien et lui parla de la prophétie.

Ils rejoignirent Airès, qui ne posa aucune question.

— C'est fini ? se contenta-t-elle de demander, et Nihal acquiesça.

La jeune femme se leva, et ils se remirent en marche.

Lorsqu'ils se laissèrent une nouvelle fois glisser dans les entrailles du sol, la nuit descendait sur la Terre du Feu, une nuit constellée de mille bouches des volcans en éruption.

Le voyage vers les frontières de la Terre se révéla compliqué. Airès, qui ne connaissait pas aussi bien la zone où ils s'aventuraient, se trouva plusieurs fois en difficulté. Ils errèrent un jour entier et se seraient perdus s'ils n'étaient pas tombés sur des rebelles réfugiés dans une citerne. C'est ainsi que, pour la première fois en trois semaines, ils purent prendre un peu de repos.

La citerne était plus petite que celle qu'occupait la communauté dirigée par Airès, mais elle n'était pas privée de confort. Le chef du groupe s'appelait Lefe. C'était un gnome vif et malin, qui rappela à Nihal son maître. Il n'avait jamais rencontré Airès en personne, cependant il avait entendu parler d'elle.

— Qui ne connaît pas Airès, la femme venue des mers, qui nous a redonné la vie et l'espérance ! s'exclama-t-il quand elle se fut présentée.

Ils passèrent la nuit dans une grande pièce, sur des lits confortables. Même Nihal dormit tranquillement sans qu'aucun cauchemar vienne la tourmenter.

Le lendemain matin, quand ils se réveillèrent, Airès n'était pas là. Elle

revint peu après, avec du pain et du lait pour le petit déjeuner.

— Je ne peux plus vous aider, dit-elle sans détour. Je ne connais pas cette partie de l'aqueduc. Mais je ne vous laisse pas seuls. Un des hommes de Lefe va vous accompagner jusqu'à la sortie des canaux. Malheureusement, ils finissent avant la frontière, vous devrez donc traverser les Champs Morts à pied.

Ce furent de tristes adieux, même pour Nihal, qui commençait à éprouver de la sympathie pour Airès, bien qu'elle eût toujours du mal à supporter les regards langoureux que celle-ci lançait parfois à Sennar.

Ce fut elle qui parla.

— Je ne peux rien te dire de notre mission, mais j'ai une faveur à te demander, commença-t-elle.

Airès planta ses yeux noirs comme la nuit dans ceux de la demi-elfe.

— Je veux que tu rassembles une armée.

La jeune femme cessa de manger, l'air incrédule.

— L'armée, c'est vous, si je ne me trompe. Et maintenant vous disposez des renforts du Monde Submergé.

— Écoute-moi.

Nihal se pencha vers elle et se mit à chuchoter :

— Bientôt, nous déclencherons une attaque massive contre le Tyran.

Cette fois, Airès éclata de rire. Elle changea d'expression en voyant la mine grave de Nihal et de Sennar.

— C'est une folie ! s'écria-t-elle. Tu ne peux pas parler sérieusement. Vous êtes en guerre depuis quarante ans, et pendant tout ce temps vous n'avez fait que perdre du terrain ! Nous sommes inférieurs en nombre et en forces. Eux, ils ont les fammins, sans parler des fantômes... Lancer une offensive serait un suicide !

Nihal regarda prudemment autour d'elle avant d'ajouter :

— Quand nous aurons achevé notre voyage, si nous y arrivons un jour, une attaque décisive contre le Tyran aura lieu, et je te jure que ce sera tout sauf un suicide. Tu dois avoir confiance en moi.

— Dis-moi ce que tu veux, soupira Airès.

— Pendant ces deux ou trois mois, je te demande de lever une formation capable de combattre comme une véritable armée. Faites main basse sur les forges, procurez-vous des épées, des armures, des casques et des boucliers, toutes les armes que vous trouverez. Entraînez-vous à la guerre, recrutez des hommes. Et, si possible, étendez la rébellion.

Airès secoua la tête.

— J'ai déjà essayé, et d'autres avant moi aussi. Les gens sont fatigués et affligés, ils ne nous rejoindront pas.

— Essaie encore, intervint Sennar. Il faudrait que dans chaque Terre il y ait un noyau prêt à l'attaque.

La jeune femme hésita.

— De combien d'hommes aura-t-on besoin ?

— Assez pour affronter les hommes et les gnomes qui se trouvent dans les rangs du Tyran. En revanche, il n'y aura ni fammins ni fantômes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Airès, intriguée.

— Ne t'en préoccupe pas, fit Nihal. Rassemble les hommes nécessaires pour une bataille de ce genre. En temps voulu, nous t'aviserons.

Airès se tourna vers Sennar.

— Avec une de tes diableries magiques, je suppose...

Le magicien se contenta de sourire.

— Nous attaquerons sur tous les fronts à la fois, continua Nihal. L'action doit être foudroyante, car nous ne disposerons que d'un seul jour. Je te demande de garder secret ce que je te dis là, et de conduire cette opération de la manière la plus discrète possible. Entraîne tes hommes, mais ne leur dis rien de ce qui doit se passer.

— Deux mois, ce n'est pas beaucoup, et je ne peux pas tout faire seule. Je serai obligée de mettre d'autres personnes au courant.

— Seulement si c'est indispensable, intervint Sennar. Le secret est la clef de notre mission. Maintenant, tu as notre vie entre les mains, et avec elle l'avenir de tout le Monde Émergé.

Airès ne sembla pas perturbée par ces paroles. Un sourire complice illumina son visage.

— D'accord, dit-elle. Tu sais que j'ai toujours aimé les défis, Sennar. Je ferai de mon mieux, et quand vous m'appellerez, vous pouvez être sûrs

que je serai là.

Des contrées désolées

Nihal et Sennar partirent après le déjeuner. Leur guide était un rouquin couvert de taches de son, l'un des rares hommes à avoir rejoint les rangs des rebelles. Le reste du voyage dans l'aqueduc fut exaspérant de monotonie. Les canaux étaient tous identiques, l'obscurité toujours aussi épaisse, l'humidité et la chaleur toujours aussi insupportables. Le jeune guide était taciturne, mais agile comme un écureuil ; il grimpait dans des conduits à une telle vitesse qu'ils durent plus d'une fois l'appeler pour qu'il ne les laisse pas en arrière. Eux non plus ne parlaient pas beaucoup, car la présence du garçon les mettait mal à l'aise, et ils passèrent presque tout le voyage en silence, chacun plongé dans ses pensées.

— Nous sommes arrivés, dit soudain leur guide en interrompant le long silence.

Il indiqua un point lumineux au loin :

— L'aqueduc finit ici. Là-haut il y a Hora, la Bouche Méridionale. Allez toujours vers l'ouest, et vous passerez la frontière.

Il s'éclipsa, furtif comme d'habitude, avant qu'ils puissent le remercier ou lui demander quelques informations sur la route à prendre.

De nouveau seuls, ils se hissèrent péniblement à la lumière et se retrouvèrent sur les flancs d'un énorme volcan dont le grondement emplissait l'air. Il était complètement différent de celui qu'ils avaient vu près du lac de Jol : c'était une énorme montagne, noire de suie et de lave, dont la forme imposante évoquait celle d'une divinité étendue. Ses pentes étaient abruptes ; sa bouche, rouge comme le sang, crachait des jets de roche en fusion dans le ciel.

En regardant vers le nord, Nihal et Sennar distinguèrent une deuxième montagne, qui même à cette distance semblait gigantesque. Un autre volcan, sans doute le plus élevé de la région.

— D'après Airès, Assa, la capitale, se dresse au pied d'un très grand volcan qui se voit de n'importe quel endroit de cette Terre. Il s'appelle Thal. Ça doit être celui-là, fit Sennar.

Nihal pensa à Ido, son maître. Assa était la ville où le gnome avait longtemps vécu, celle qui lui avait tant manqué pendant ses années d'exil sur la Terre des Roches, et où il était finalement retourné pour tuer le roi usurpateur. Elle se demanda comment il allait ; dans quelles batailles il combattait avec Vesa... Elle pria pour le revoir sain et sauf quand elle foulerait à nouveau le sol des Terres libres.

Il leur fallut une journée entière pour contourner Hora. Ensuite, ils prirent la route qui conduisait vers l'ouest, en direction d'un lieu qui ne devait pas être très accueillant, à en juger par le nom qu'on lui avait donné : les Champs Morts.

Il était difficile d'imaginer une région plus désolée que celle qu'ils étaient en train de traverser. Il n'y avait pas un brin d'herbe, l'air était saturé d'odeurs nauséabondes, et le soleil caché par une couche de nuages épais et sombres. Il y avait toutefois quelque chose de rassurant dans ce paysage, qui le rendait moins triste que celui de la Terre des Jours. Sa désolation n'était pas le fruit de la folie destructrice du Tyran, et au moins il était intact : son sol avait toujours été mort, et son air, pestilentiel. C'est justement en cela que résidait sa beauté. C'était la nature à son stade primordial, un endroit où les esprits étaient encore puissants et purs. Le règne du feu et de l'eau y était incontesté, et même le Tyran n'avait pas réussi à l'usurper.

— Cette Terre me fait penser que les hommes, les gnomes et les autres êtres qui peuplent ce monde ne sont en réalité que des intrus, dit Sennar en avançant avec difficulté.

Nihal était d'accord avec lui. Devant la puissance absolue que la nature manifestait ici, toutes les guerres et tout le sang versé semblaient dérisoires. Elle eut l'impression de comprendre ce qu'avait voulu dire Flar en évoquant le flux éternel des choses. Les événements formaient un

cercle destiné à ne jamais se fermer. Un jour, on n'entendrait même plus parler du Tyran. Les vicissitudes des créatures du Monde Émergé se consumeraient lors d'une lente agonie, pour ensuite tomber dans l'oubli. Et à la fin des temps, il ne resterait que le feu, la roche des montagnes, l'eau des fleuves et les vagues des océans, le vent balayant la terre...

Ils atteignirent les Champs Morts quatre jours plus tard. Ils durent reconnaître que ce nom rendait justice à la vaste plaine jaune qui s'étendait à perte de vue. Elle était constellée d'une myriade de cratères fumants, dont certains crachaient des bouffées de fumée, tandis que d'autres laissaient couler des ruisseaux de lave qui se répandaient sur la terre en d'étranges figures géométriques. D'autres enfin lançaient de grands jets d'eau vers le ciel à intervalles réguliers. Pas un être vivant, seulement la puissance de la terre.

Traverser cette région se révéla très compliqué. Ils devaient sans cesse contourner les volcans et geysers, et la lave leur barrait souvent la route. Très vite, leur moral chuta : ils se traînaient avec une lenteur exaspérante, moites de sueur et les poumons en feu à cause de la chaleur. La seule chose qui les consolait, c'était qu'au moins ils ne risquaient pas de rencontrer d'ennemis : pourquoi le Tyran aurait-il fait surveiller un lieu où même les mouches n'osaient pas s'aventurer ?

— Peut-être faudrait-il prévenir Ido que nous rentrerons bientôt ? dit un soir Nihal.

Ils étaient allongés par terre et contemplaient un petit bout de voûte étoilée qui apparaissait entre deux nuages.

— Il ne manque plus que deux pierres, poursuivit la demi-elfe.

— Je ne sais pas, notre voyage n'est pas encore terminé..., répondit Sennar, comme si parler de la fin de leur mission pouvait leur porter malheur.

— L'attaque ne sera pas facile à préparer ! On devrait lui annoncer notre arrivée, de manière que tout puisse être organisé à temps, insista

Nihal.

Sennar continua à scruter le ciel.

— Et si quelque chose nous retardait ?... Si nous ne rentrions pas du tout ?

La demi-elfe sourit et souleva la tête pour le regarder.

— Serais-tu superstitieux ?

— Peut-être, répondit Sennar en lui rendant son sourire.

Depuis qu'ils avaient quitté Airès, il était inquiet. Il avait éprouvé une étrange sensation en la saluant, comme s'il ne devait pas la revoir, et depuis lors il se sentait entouré d'un halo de mort. Il secoua la tête pour chasser cette pensée et se tourna vers Nihal.

— Admettons que cette histoire se termine enfin. Tu t'es déjà demandé ce que nous ferons après avoir battu le Tyran ?

Nihal se rallongea et se remit à contempler le ciel.

— Je l'ignore, répondit-elle. La vérité, c'est que je suis fatiguée de combattre. Alors, si tout se termine, j'abandonnerai l'épée.

Cette fois, ce fut à Sennar de se soulever pour la regarder.

— Je n'y crois pas... Depuis que je te connais, tu n'as jamais rien voulu faire d'autre que te battre, et maintenant tu voudrais arrêter ?

— J'ai parlé avec Airès il y a quelques jours. Elle m'a dit des choses qui m'ont fait réfléchir. Je me suis longtemps cherchée dans le combat... Il est temps que je cherche ailleurs, dans le repos et la solitude peut-être. J'ai vu assez de sang pour le moment.

Sennar essaya de masquer sa déception.

« Dans la solitude..., songea-t-il. Pourquoi ne pas chercher avec moi, Nihal ? Pourquoi ne veux-tu pas que je t'aide ? »

— Et toi ? demanda Nihal.

— Alors là... Ce qui est sûr, c'est que je continuerai à être magicien, dit-il. D'abord, je retournerai au Conseil, s'ils veulent encore de moi. Là, il y a toujours à faire, guerres ou pas. Je reprendrai mes activités d'avant et je profiterai de la paix, je verrai comment on s'y sent. Ça doit être beau..., conclut-il d'un ton mélancolique.

Il se rallongea près de Nihal et fixa les rares étoiles qui pointaient au-dessus d'eux.

Le troisième jour de route, ils atteignirent le centre des Champs Morts. Ils étaient à bout de forces et de nerfs. Ils désiraient rencontrer quelque chose de vivant, et leurs prières furent exaucées, mais pas comme ils l'auraient voulu.

Alors qu'ils marchaient péniblement sous la couche de nuages, ils entendirent soudain des voix. Le cœur battant, ils se cachèrent derrière un rocher. Au bout de quelques minutes interminables, ils virent avancer deux gnomes dont les insignes ne laissaient aucun doute quant à l'armée à laquelle ils appartenaient. Nihal et Sennar s'aplatirent contre la roche et retinrent leur souffle. Que pouvaient faire ces soldats dans un endroit oublié des dieux comme celui-ci ?

— À mon avis, ils sont morts, disait l'un d'eux.

— Je le pense, moi aussi.

— Et alors, à quoi ça rime, de les chercher ?

— Écoute, inutile de se poser des questions ! Les ordres sont les ordres. Celui-là en particulier vient apparemment de très haut.

— De lui... ?

— Je crois que oui.

— Ces intrus doivent être vraiment terribles si lui-même s'en préoccupe...

Sennar sentit son cœur cogner dans la poitrine, et il pria pour qu'il arrête de battre si fort : les gnomes risquaient de l'entendre.

— Nos espions ont rapporté qu'un conseiller de Makrat avait disparu. Trois mois plus tard, on trouvait sa trace sur la Terre des Jours. Il paraît que c'est celui dont on a pas mal parlé quand il est allé dans le monde sous la mer.

Sennar se figea : il était traqué. Il essaya de se convaincre que tout allait bien, que l'important était que le Tyran ne sache rien de Nihal. Il chercha la main de la demi-elfe et la trouva posée sur son épée. Il la serra.

— Les morts qu'on a trouvés dans la forêt avaient été réduits en cendres. Qui serait capable de descendre de cette façon un homme et sept fammins, à part un magicien ?

— Tu as raison ! Mais pourquoi nous n'avons pas réussi à le trouver ?

— Les hommes qui les cherchaient ont raconté qu'ils les ont vus disparaître sous leurs yeux au beau milieu de la forêt ! Ça doit être un sacré débrouillard, ce gars !

Ils s'arrêtèrent à quelques pas de Sennar et de Nihal.

— Et l'autre ?

— Un type bizarre, un guerrier. Il a abattu quatre fammins.

— Qui c'est ?

— Aucune idée. Hé, tu crois pas qu'il vaudrait mieux rentrer ? La nuit tombe, et la base n'est pas tout près...

— Si, si, en fin de compte, nous avons fait notre devoir.

Les deux gnomes firent volte-face et retournèrent sur leurs pas.

Nihal soupira et appuya la tête contre le rocher. Sennar, lui, était toujours aussi tendu.

— Ils savent que nous sommes là, dit-elle en le regardant.

— Mais ils ignorent tout sur toi.

La demi-elfe jura :

— Quels imbéciles nous sommes ! Nous nous sommes persuadés qu'ils avaient arrêté de nous chercher. Et maintenant ? Il nous reste encore à traverser la Terre des Roches et la Terre du Vent...

— La seule chose sensée à faire, c'est de rester calmes. Il est certain qu'il y a une base ennemie dans cette zone. À partir de là, nous voyagerons de nuit, et si possible déguisés. Nous devons sortir d'ici le plus tôt possible.

Ils poursuivirent leur marche toute la nuit. Dès que l'aube commença à illuminer l'est, ils cherchèrent un lieu où se reposer. Le soleil était déjà haut dans le ciel quand ils repérèrent un trou dans le sol qui pouvait leur servir de refuge.

Le soir, Sennar imposa sur Nihal le même enchantement que celui avec

lequel il avait changé son aspect sur la Terre des Jours.

— Il est d'une importance capitale que personne ne sache que tu es une demi-elfe, dit-il.

Des jours passèrent. Plus ils avançaient, plus ils rencontraient d'ennemis sur leur chemin. Les Champs Morts pullulaient désormais de campements et de constructions en tout genre : de grandes tours qui dominaient la plaine, des villes semblables à celles qu'ils avaient vues sur la Terre des Jours, des citadelles fortifiées, mais surtout d'étranges camps clôturés, entourés de hauts murs de cristal noir. Plusieurs fois, en les contournant, Nihal et Sennar entendirent des rugissements et sentirent la terre trembler sous leurs pieds, comme secouée par des pas pesants.

— Ces bruits me semblent familiers, finit par dire Nihal. Ça pourrait être des dragons.

Une nuit, ce fut un vacarme insolite qui provenait de l'une de ces enceintes. Soudain, un énorme animal se dressa majestueusement au-dessus des murs du camp et lança un jet de flammes vers le ciel en déployant ses ailes diaphanes. Un dragon noir ! Voilà qui expliquait la présence de ces installations : c'est là qu'étaient créés ces monstres redoutables.

— Il y a beaucoup de magiciens par ici, je les sens, dit Sennar.

Il frissonna à l'idée qu'eux aussi pouvaient le localiser.

À partir de ce moment-là, leur voyage devint une fuite. Ils percevaient continuellement le souffle de l'ennemi dans leur cou et ne trouvaient plus la paix, ni le jour ni la nuit.

Un soir, alors qu'ils avançaient avec prudence sur la plaine éclairée seulement par la lueur incandescente de la lave, Nihal s'arrêta soudain et mit la main à son épée. Sennar se figea lui aussi pour écouter. L'air était empli d'une multitude de sons dominés par le grondement des volcans ; Nihal avait toutefois entendu quelque chose de précis : un bruit métallique. Elle ferma les yeux et sentit la terre trembler sous ses pieds. Des pas, sans doute ; en tout cas, un signal de danger.

Elle dégaina son épée.

— Je crois que quelqu'un arrive.

Sennar regarda autour de lui.

— Il n'y a nulle part où se cacher.

— Il ne reste que la magie, dit Nihal.

— Je préférerais l'éviter...

— Nous n'avons pas de choix ! trancha Nihal.

Le magicien se concentra et récita une formule. L'instant d'après, Nihal avait pris l'aspect d'un fammin, et lui-même celui d'un simple soldat. La demi-elfe rengaina son épée. Ses sens ne l'avaient pas trompée : à présent les pas étaient plus distincts, elle entendait même le cliquetis des armures que portaient les ennemis.

Ils se remirent en marche, le cœur battant. Les pas s'approchaient. À la lumière de la lave apparurent quatre silhouettes. Trois, courbées vers le sol, ne pouvaient être que des fammins. Nihal tressaillit : ils reniflaient le terrain ! Vrašta le faisait souvent quand il partait à la chasse.

Le quatrième était un gnome, plus qu'un simple soldat, à en juger par sa cuirasse élaborée et son manteau. Il ralentit en les voyant. Quand il les eut rejoints, Nihal remarqua son expression étonnée. Elle tira la capuche sur son visage.

— Faites-vous connaître, ordonna le gnome.

De la sueur glacée coula sur le dos de Nihal. Elle pria pour que son ami arrive encore une fois à inventer une excuse valable.

— Nous venons du camp. Nous sommes à la recherche des deux fugitifs, dit Sennar.

Nihal s'aperçut que sa voix tremblait. Pendant ce temps, un des fammins s'était redressé et avait commencé à renifler l'air en regardant Sennar d'un air cruel.

— Ce soir, c'est moi qui suis de patrouille ! dit le gnome. Personne d'autre n'a été envoyé en éclaireur.

— Cela a été décidé à la dernière minute, c'est pour cela que vous n'en avez pas été informés, répliqua Sennar.

Le fammin grogna, et les autres levèrent leur hache.

— Comment vous appelez-vous ? demanda le chef, la main déjà sur l'épée.

Rapide comme l'éclair, Nihal saisit Sennar par le bras et l'entraîna en courant. Les fammins bondirent derrière eux.

— Qu'est-ce qui..., souffla Sennar pendant qu'ils s'enfuyaient à travers la plaine.

— Il ne t'a pas cru, il ne nous restait que cette solution, répondit Nihal.

Leurs poursuivants gagnèrent rapidement du terrain. À présent, ils les talonnaient de près en poussant des cris gutturaux.

— Ça ne sert à rien ! hurla Sennar. Ils savent qui nous sommes, ils finiront par nous avoir !

Nihal continua à courir en lui serrant la main.

— Nous devons nous battre, insista le magicien.

— Mais tu ne le veux pas ! Je sais ce que cela signifierait pour toi...

Sennar arracha son bras à la prise de Nihal et s'arrêta pour affronter les fammins.

Ce fut un carnage, comme dans la clairière. Les deux jeunes gens étaient désespérés : pendant quelque temps, ils avaient cru pouvoir oublier la guerre, mais la mort les avait suivis. En regardant les corps étendus à terre, ils comprirent que rien n'avait changé. Ils étaient de nouveau seuls et perdus.

Le lendemain, ils passèrent la frontière et quittèrent pour toujours la Terre du Feu. Un siècle semblait s'être écoulé depuis qu'ils avaient évoqué la fin de leur mission. Il ne manquait que deux pierres, certes, mais ils étaient traqués, et la bataille qu'ils avaient livrée dans la plaine leur attirerait sûrement des ennuis.

— Nous ne combattons plus, dit Nihal pendant qu'ils marchaient. Si nous continuons à nous déplacer de nuit, personne ne nous trouvera. Nous ferons attention.

Sennar se taisait. Quand il se décida à rompre le silence, il fit quelque chose d'inattendu : il rit.

— Ne te fais pas de souci pour moi ! lança-t-il. J'en ai fini, de jouer les trouillards et de m'émouvoir à chaque goutte de sang versée sous mes yeux. Je combattrai encore, chaque fois que ce sera nécessaire.

Nihal ne dit rien : le silence valait mieux que mille paroles.

Un cri de rage

Ido se lassa vite de sa convalescence à Dama. L'été était avancé, et il supposait qu'une nouvelle assemblée du Conseil se tiendrait bientôt pour discuter des prochaines opérations contre le Tyran. Il était temps de reprendre ses occupations !

Le gnome était étonné que personne de l'armée ne se soit montré. Sa permission ne pouvait pas durer éternellement, et il s'attendait à ce que des ordres lui arrivent d'un moment à l'autre. Mais les jours passaient sans aucune nouvelle.

Un matin ensoleillé, où il se sentait mieux que d'habitude, il décida donc de partir pour Makrat. Il savait que les chefs militaires s'y trouvaient tous, ainsi que Soana.

Il revêtit sa tenue et demanda à son ordonnance où se trouvaient ses armes. Mais il eut une mauvaise surprise : quelque chose manquait à son équipement.

— Où est mon épée ? demanda-t-il, irrité.

— Deinoforo l'a brisée, répondit le garçon, intimidé.

Ido eut un coup au cœur. Ce duel avait balayé tous les repères de son existence ! Son épée était sa vie, il ne pouvait pas combattre sans elle.

— Je vous en ai procuré une autre, ajouta l'ordonnance en indiquant une épée appuyée au mur.

Il n'y avait pas d'ornements sur sa garde, elle avait dû appartenir à un simple soldat tombé pendant la bataille.

— Où est ce qu'il reste de mon épée ? demanda Ido d'une voix plus forte.

Le garçon tressaillit.

— La magicienne me l’a remise avant de partir. Je l’ai portée au dépôt, avec les autres armes...

Ido s’y précipita. La vision de son épée mêlée à la ferraille le rendait fou de rage. Le garçon le suivit en haletant.

Il la vit tout de suite, jetée dans un coin. La lame avait été tranchée à quelques pouces de la garde. Le gnome sentit sa gorge se serrer. Il la prit dans sa main. La poignée était maculée de sang – le sien, ou peut-être celui de Deinoforo – tout comme le bout de la lame. Le gnome pensa à toutes les années pendant lesquelles son épée lui avait servi, et les larmes lui montèrent aux yeux.

— Je la récupère, dit-il.

— Mais, seigneur, elle est cassée..., protesta l’ordonnance.

Ido l’ignora et quitta le dépôt d’un pas décidé.

Au moins Vesa, lui, était à son poste, fier comme toujours. Le dragon, qui était sorti presque indemne du duel, salua Ido en soufflant de petites flammes par les narines. Dès qu’il le monta, Ido retrouva les sensations qui lui avaient le plus manqué lors de son repos forcé. Il réussit presque à se convaincre qu’au fond il ne s’était rien passé de grave.

— En route ! fit-il avec un sourire en éperonnant son dragon. Nous devons retourner à l’Académie pour y recevoir les ordres.

À son arrivée, Ido trouva Makrat changée. L’écho de la défaite sur la Terre de l’Eau s’était répandu jusque-là, et les gens étaient terrorisés. De nombreux soldats patrouillaient dans les rues de la cité, et les habitants avaient renoncé à leur exubérance coutumière : le va-et-vient avait diminué, il y avait moins de marchands dans les marchés, même les enfants étaient plus calmes. La situation était grave, tous l’avaient compris.

Ido alla directement à l’Académie et demanda audience à Raven : plus tôt il se débarrasserait de cette corvée, mieux ce serait.

Le Général Suprême, assis sur son siège, lui jeta un regard glacé et ne

le salua même pas. Ido, qui n'était pas d'humeur querelleuse, s'agenouilla.

Le regard de Raven s'attarda sur le bandeau qui lui couvrait l'œil.

— Comment va ta blessure ?

— Cicatrisée. Ce n'était rien de grave.

Le silence plana sur la salle pendant quelques minutes.

— Eh bien ? Qu'est-ce que tu es venu me demander ?

— Ça me semble évident. Je veux savoir ce que je dois faire. Vous m'avez laissé moisir à Dama sans me donner un seul ordre !

— Tu es en permission.

— Je suis guéri.

— Je vois que tu refuses de comprendre...

— Non, dit Ido, impatienté. Je ne comprends pas.

— Tu es en permission pour un temps indéterminé.

Le gnome écarquilla les yeux : ce fut comme si le ciel lui tombait sur la tête. Il ne s'attendait pas à cela.

— Je t'ai dit que j'allais bien, protesta-t-il.

Raven se leva et s'approcha de lui.

— Je n'avais pas l'intention d'être aussi dur avec toi, mais tu m'y obliges, dit-il d'un ton brusque. Il y a deux raisons pour lesquelles tu as été dispensé de tes devoirs de chevalier...

— Qu'est-ce que c'est ? Une autre tentative pathétique de me mettre dehors ? Je croyais que nous avions aplani une fois pour toutes nos divergences ! explosa Ido.

Mais Raven sembla ne pas tenir compte de ses paroles.

— Ton comportement pendant la bataille a été inqualifiable. Tu as abandonné tes troupes pour te livrer à un duel personnel ! Tu es responsable de la mort de plus de trois cents hommes !

Ido se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

— J'étais blessé ! Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Les suivre jusqu'à l'infirmerie ?

— Je ne te parle pas de ça, et tu le sais. Tu t'es jeté sur Deinoforo tout au début de la bataille, au mépris de la stratégie établie. Tu as laissé tes hommes à leur destin ! Ils sont presque tous morts ce jour-là, tu n'es pas

au courant ?

En un éclair, Ido revit les visages de ceux qu'il avait entraînés. Ils lui semblèrent terriblement jeunes. Des enfants ! Puis il se souvint d'une voix qui l'appelait sur le champ de bataille, celle de Nelgar : « Damnation, tes hommes, Ido ! »

— Tu m'as prouvé que j'avais eu raison de ne pas te faire confiance, continua Raven. Tu n'as pas changé depuis le temps où tu combattais pour le Tyran. Une bête assoiffée de sang, voilà ce que tu es, et cette fois ta soif a fait beaucoup trop de victimes.

— Ce n'est pas ça ! Oui, je me suis trompé, mais...

— Il n'y a pas de mais. Je n'aurais pas toléré une erreur aussi grossière de la part d'un blanc-bec, alors, de la part de quelqu'un qui a foulé plus d'une centaine de fois le champ de bataille...

Ido resta sur place, les poings serrés. Il arrivait à peine à respirer, il avait l'impression de suffoquer.

— Ce n'est pas la seule raison de ta permission, poursuivit Raven en lui tournant le dos. Tu as été gravement blessé, il te manque un œil. Tu ne seras jamais le guerrier d'autrefois.

Ido se sentit bouillir de nouveau.

— Ne dis pas d'idioties ! siffla-t-il.

— Je dis simplement la vérité. Avoir un œil en moins n'est pas sans conséquence pour un guerrier.

— Je suis exactement comme avant, tu veux que je te le démontre ?

— Ne fais pas le gamin ! Pour toi, ma parole, tout se résume à dégainer ton épée, partout et en toute circonstance... Tu crois que je n'ai pas eu vent de ta petite bravade à l'Académie ? Ido, tu ne peux pas le nier, tu as des difficultés à percevoir les distances, et ton champ visuel est très réduit. Tu es incapable de te battre comme avant.

Ido essayait de se contrôler, mais la colère était trop forte.

— Prends cette maudite épée, et prouve-moi que je ne vau plus rien ! Prouve-le-moi ! Toi et moi, nous aurions dû régler nos comptes il y a des années.

Raven demeura impassible.

— Ido, ne m'oblige pas...

— Je te le demande, damnation !

Le hurlement d'Ido fit tressaillir le garde posté à l'entrée.

— Tu es hors de toi, répondit Raven avec calme. Il est inutile de continuer cette conversation. Va-t'en, nous en discuterons quand tu seras disposé à raisonner...

Il se détourna et se dirigea vers son siège. À cet instant, Ido vit rouge ; il hurla, dégaina son épée et attaqua le Général Suprême.

Raven para le coup sans difficulté.

— Ne me provoque pas, Ido. Rappelle-toi que je suis ton supérieur.

Le gnome fit mine de ne pas l'entendre et l'attaqua de nouveau. Cette fois, Raven lui infligea un coup latéral. Ido ne le vit pas arriver : il eut à peine le temps d'entendre un vague bruissement derrière lui. Il s'écarta et se rendit compte que l'un des deux gardes était accouru vers eux.

— Alors, tu es convaincu maintenant ? Tu n'as pas vu mon coup, et tu n'as pas non plus entendu le garde.

Ido hurla encore et se jeta sur lui. Cependant, la plupart des coups de Raven et du garde le prenaient par surprise. Il ne savait plus où il était, il ne sentait pas l'espace autour de lui ; très vite, il se mit à bouger de manière désordonnée. Une fente l'atteignit dans le dos, ce dont Raven profita pour le désarmer. L'épée tinta en tombant sur le pavé brillant, et Ido s'affala à genoux, le souffle coupé.

— Tu n'es pas en état de combattre, déclara le Général Suprême. Je suis désolé, Ido, nous n'avons pas besoin des services d'un demi-chevalier.

Sur ces mots, il quitta la salle.

Ido resta à terre, haletant, son épée à quelques pas devant lui.

« Ce ne sera plus jamais comme avant, songea-t-il. C'est lui qui a raison, tu es un demi-chevalier. »

Et il poussa un cri de rage vers la haute voûte de la salle.

Ido entra dans la chambre de Soana comme une furie. Il était si pâle et bouleversé que la magicienne se leva, effrayée.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle ne savait même pas qu'il était à Makrat : elle le croyait encore en convalescence à Dama.

— Redonne-moi mon œil ! cria le gnome.

— Quoi... ?

Ido se mit à fouiller comme un fou parmi ses livres et ses affaires.

— Tu es magicienne, n'est-ce pas ? Eh bien, redonne-moi mon œil, nom d'un chien ! Il doit bien y avoir un maudit enchantement capable de me le faire repousser, de me faire redevenir comme avant !

Soana alla vers lui pour essayer de l'arrêter, en vain. Il continuait à jeter ses livres par terre.

— Ido, il n'existe aucun enchantement qui puisse aboutir à une chose pareille. Il y a des limites que personne...

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible que ça finisse comme ça !

Il se rua encore sur les étagères et voulut prendre un livre, sur sa gauche, mais il le manqua.

— Damnation !

Il poussa un cri de rage et de désespoir et tomba à terre, en larmes.

Soana ne l'avait jamais vu pleurer. Elle resta sur place, immobile, en attendant qu'il se calme.

— Deinoforo m'a enlevé jusqu'à la possibilité de me battre, la dernière chose qui me restait. Sans mon œil, je ne pourrai pas retourner sur le champ de bataille. Et qu'est-ce que je suis, moi, sans la bataille ? Qu'est-ce que je suis, à part un traître ?

Il resta sur le sol à sangloter. Soana se pencha et l'étreignit en silence.

Ido se calma peu à peu. Sa blessure à l'œil s'était rouverte, et Soana le soigna.

— Excuse-moi, dit-il enfin, honteux.

— Ne t'inquiète pas, répondit la magicienne. Tout va bien.

Ido porta sa main à son œil ; il n'arrivait pas à s'habituer à trouver ce creux sous ses doigts. Derrière la fenêtre, le soleil descendait lentement sur la ville ; le soir atténuait la chaleur suffocante de l'été. Soana alluma

les bougies.

— Maintenant, dis-moi ce qui s'est passé.

Il lui raconta son entrevue avec Raven.

— Je ne voyais pas la plupart de ses coups ! C'est comme si aujourd'hui, pour la première fois, la perte de mon œil était devenue réelle. Je ne pourrai plus combattre, Soana !

Il la regarda, désespéré.

— La bataille était la seule manière de réparer mes erreurs.

La magicienne lui sourit avec bienveillance.

— Ido, tu n'as pas besoin d'un nouvel œil. Tu as besoin de courage et de force de volonté. Tu apprendras à te déplacer et à combattre avec un seul œil, tu affineras ton ouïe et tu retourneras sur le champ de bataille, je te le promets.

Ils restèrent silencieux, tandis que l'obscurité s'épaississait autour du halo des bougies.

— Merci, murmura le gnome.

— Reste ici, ce soir, dit Soana. Tu dois te reposer.

Ido resta quelque temps chez Soana. Il lui fallait réfléchir, et la compagnie de la magicienne lui procurait la sérénité nécessaire.

— Je vais demander de l'aide à Parsel, annonça le gnome un soir, pendant qu'ils profitaient tous les deux de la brise qui entrait par la fenêtre.

Le ciel étoilé était assez lumineux pour éclairer de sa clarté argentée les rues tranquilles de Makrat.

La magicienne sourit.

— Alors, tu es prêt.

— Il y a autre chose..., ajouta Ido après quelques minutes de silence. Je veux savoir qui est Deinoforo.

Soana lui répondit par un soupir.

— Ce n'est pas ce que tu crois, dit le gnome. J'ai renoncé à mon rôle de vengeur solitaire, il n'a réussi qu'à me rendre ridicule. Mais je dois le

battre.

— Fais attention. La voie que tu t'apprêtes à suivre est dangereuse.

Ido sentit que Soana hésitait, comme si elle était sur le point de lui dire quelque chose, mais qu'elle n'était pas convaincue de l'opportunité de le faire.

— C'est étrange comme certaines personnes reviennent toujours dans nos histoires ! dit enfin la magicienne. Et, en général, ce sont celles qui ne le devraient pas.

Ido la regarda sans comprendre.

— Quand, au bout de tant d'années, j'ai enfin retrouvé mon maître, Reis, elle m'a demandé à voir Nihal. J'ai essayé de m'y opposer, et alors elle a prononcé une phrase dont ce jour-là je n'ai pas saisi le sens. Elle m'a dit que les fantômes qui accompagnaient une armure écarlate conduiraient finalement Sheireen à son destin, comme elle-même était allée à la rencontre du sien en suivant cette même armure.

Ido baissa les yeux.

— La bataille contre les morts..., murmura-t-il.

Soana acquiesça, et une ombre passa sur son visage.

— Je ne sais pas ce que signifiait la seconde partie de cette phrase... et je ne veux pas le savoir, conclut-elle tristement.

Le gnome se tut quelques instants avant de déclarer :

— Il faut que j'aille la voir.

— Elle est devenue folle, Ido, elle ne ressemble plus en rien à mon maître de magie d'autrefois. Elle est remplie de haine, une haine si profonde qu'elle a transformé jusqu'à son aspect.

— Ça n'a pas d'importance. J'ai eu affaire à beaucoup de personnes pleines de rancœur.

L'image de son frère lui vint immédiatement à l'esprit, mais il la chassa.

— Je veux savoir qui est Deinoforo, je veux regarder mon obsession en face.

— Tu sais ce que j'en pense, soupira la magicienne. Fais attention, je t'en prie.

Ido la quitta le lendemain et se rendit à l'Académie.

Pour commencer, il alla voir Vesa et obtint l'autorisation de laisser le dragon dans les écuries pendant un temps indéterminé. Il se dit que son séjour à Makrat avait au moins servi à quelque chose...

Ensuite, il chercha Parsel. On lui apprit que le maître d'armes était occupé avec ses élèves ; Ido lui transmit donc un message en espérant qu'il ne se ferait pas trop attendre.

Ils se virent hors de l'Académie, dans une auberge de la cité. À son arrivée, Parsel affichait une expression embarrassée.

— Ne fais pas cette tête ! s'exclama Ido. Je ne suis pas à l'article de la mort...

Mis à l'aise, Parsel reprit instantanément les manières brusques qui le caractérisaient.

Ils parlèrent de la bataille, du duel contre Deinoforo, des pertes subies par les Terres libres. Puis la discussion en vint à l'entrevue avec Raven.

— Je ne sais pas vivre sans combattre, je suis sûr que tu comprends, conclut Ido.

Le maître d'armes acquiesça sans grande conviction.

— Je refuse de croire que la perte de cet œil soit la fin. Je m'entraînerai, et j'apprendrai à me battre comme avant, mieux qu'avant, avec le seul œil qu'il me reste.

Parsel garda le silence.

— Tu ne crois pas que ce soit possible ?

— Tu auras toujours un angle mort plus étendu que pour un homme normal. C'est un problème que tu ne pourras pas résoudre, répondit Parsel.

— Depuis quand est-ce que l'on combat seulement avec les yeux ? Il y a l'ouïe, l'odorat, le toucher... j'apprendrai à m'en servir, et ce sera comme avoir des yeux partout, dans le dos, au bout des doigts... Mais je ne peux pas le faire seul. J'ai besoin de ton aide. Trouveras-tu le temps de m'entraîner ?

— Je..., commença Parsel, hésitant.

— Nous ne sommes pas des amis, je le sais. Et je sais aussi que dans le

passé tu as désapprouvé mon comportement. Mais pense à tous les jeunes qui sont morts par ma faute.

Ido s'interrompt et le regarda dans les yeux.

— Je te demande de le faire pour eux. Aide-moi à réparer mon erreur.

Parsel ne répondit pas ; la tête baissée, il laissa courir longuement un doigt sur le bord de son verre. Ido était pendu à ses lèvres.

— Alors ? lâcha-t-il enfin.

— Soit, capitula le maître d'armes. Tu es un grand guerrier, ta perte serait grave pour l'armée. Cependant je ne pourrai t'aider que la nuit ; le jour, je suis pris par l'Académie.

Ido avala sa bière d'un trait.

— Je dois m'habituer à voir avec tout mon corps ! L'obscurité m'y aidera...

Le retour

Ido trouva une petite maison à l'intérieur de l'enceinte de Makrat. Elle n'était pas aussi confortable que celle où vivait Soana, mais convenait parfaitement à sa façon de vivre spartiate. Le temps de la consolation était fini, une nouvelle phase de sa vie commençait, lors de laquelle il ne devrait compter que sur ses propres forces.

Il découvrit vite que la vie civile lui pesait plus que ce qu'il aurait imaginé. Les journées, qu'il passait à se promener à travers la ville ou à fixer le plafond de sa chambre, étaient toutes identiques et mortellement ennuyeuses. Puis la nuit tombait enfin, et Ido respirait de nouveau. Il retrouvait Parsel dans un bois non loin de la ville et ils s'entraînaient jusqu'au matin.

Au début, ce fut dur. C'était comme si le monde bougeait trop vite pour lui, comme s'il y avait autour de lui plein d'êtres invisibles. Il n'en revenait pas de constater à quel point la force de l'habitude avait obscurci ses sens.

Pendant la phase initiale de son entraînement, il se banda aussi l'œil sain. C'était la meilleure manière de développer son ouïe et son toucher. Les premières semaines, les résultats ne furent pas encourageants. Il rentrait chez lui avec des blessures superficielles, mais bientôt sa longue fréquentation des champs de bataille porta ses fruits. Ido apprit à distinguer les bruits et leur provenance, à percevoir l'espace où il se mouvait en se fiant au vent dans les branches, à deviner la direction des coups au sifflement de l'épée dans l'air et au craquement des pas sur les feuilles sèches. Il avait l'impression d'être redevenu un jeune garçon et

d'avoir retrouvé un enthousiasme perdu depuis longtemps. Il s'améliorait nuit après nuit et, bien qu'il ne soit pas encore en mesure de battre Parsel, il se sentait près du but.

L'automne arriva. Estimant que son entraînement était en bonne voie, Ido décida de s'accorder quelques jours de repos. Le moment de se rendre chez Reis était venu.

Il savait par Soana que la magicienne vivait sur la Terre de l'Eau, aux cascades de Naël, dans la zone qui avait résisté aux assauts du Tyran, et il s'était fait expliquer en détail où se trouvait sa cabane.

Il l'atteignit un jour gris et sombre. Malgré les indications de Soana, le gnome dut passer et repasser sous la cascade et se tremper jusqu'aux os avant de repérer le misérable logis.

Il fut étonné qu'une magicienne aussi puissante, qui avait révélé à Nihal la clef pour sauver le Monde Émergé, puisse vivre dans un taudis pareil. Il frappa en hésitant, mais personne ne lui répondit. Il posa la main sur la poignée et s'aperçut que la porte était entrouverte.

L'intérieur de la cabane était encore plus repoussant que l'extérieur ; un relent de moisi et de vieilles herbes le prit à la gorge. Au premier coup d'œil, l'endroit ressemblait plus à l'antre d'une sorcière qu'à la demeure d'une magicienne. Les livres qui gisaient au sol, recouverts de runes à l'aspect inquiétant, devaient être pleins de formules interdites.

« Eh bien ! songea Ido. Soana a de belles fréquentations... »

— Qui est là ? demanda une voix croassante.

Il tressaillit.

— Le chevalier du dragon Ido, un ami de Soana.

La silhouette courbée d'une vieille femme apparut alors. C'était une gnome, sans aucun doute ; cependant elle était beaucoup plus petite qu'Ido, d'une stature qui ne semblait presque pas naturelle. On aurait dit que la terre la dévorait peu à peu. Son visage était labouré par les rides, et ses pupilles étaient entourées d'un cercle blanchâtre. Elle avait des cheveux très longs, qui traînaient par terre comme un tapis.

La vieille le fixa longuement.

— Le chevalier gnome..., dit-elle à la fin. Le maître de Sheireen... Je n'avais pas prévu que tu viendrais. Qu'est-ce que tu veux ?

Ido pensa qu'il détestait cet endroit putride et cette femme aux manières grossières.

— Je suis là pour te demander des informations.

— Une magicienne ne sait rien qui puisse intéresser un guerrier.

Ido la regarda mieux ; elle avait dû être très belle dans le passé, mais sa beauté s'était fanée, comme les bouquets d'herbes qui rendaient irrespirable l'air de la cabane.

— Je suis venu pour que tu me parles de Deinoforo, le chevalier à l'armure rouge, reprit-il.

Reis frissonna. Ainsi, Soana avait dit vrai !

— Je ne connais personne de ce nom.

— Oh, que si ! Et je ne partirai pas d'ici avant que tu m'aies tout appris sur lui. Je me suis battu contre lui il y a quelques mois... Ceci, dit-il en touchant son orbite vide, est son œuvre. Je veux savoir qui il est.

Reis posa ses yeux blanchâtres sur le visage d'Ido, qui comprit que, comme lui, elle pensait en ce moment à Nihal. Ils se fixèrent pendant quelques instants et Ido eut l'inquiétante sensation que la magicienne essayait de revendiquer un obscur privilège sur l'âme de son élève.

Elle eut un sourire mauvais.

— Assieds-toi, dit-elle sèchement.

Ido prit une chaise poussiéreuse, et la gnome s'installa derrière une table recouverte de parchemins et d'herbes médicinales. Au centre, il y avait un petit brasero rempli de cendres.

— Le nom de Debar ne te dit rien ? demanda Reis.

En entendant ce nom, le gnome sentit monter en lui une vieille colère. Quand il l'avait connu, Debar était un garçon sympathique et prometteur. Brun, les yeux clairs, il avait combattu dans les troupes d'Ido, qui, pendant un temps, l'avait pris sous son aile, jusqu'à ce que Debar monte en grade et fasse une rapide carrière dans l'armée. Mais par la suite, sa famille avait été accusée de trahison, sur la base d'une poignée de preuves. Ses parents avaient été lynchés, sa sœur violée ; Debar, lui, avait été gravement blessé et laissé pour mort. Quand Ido l'avait appris, il avait

essayé de réparer cette impardonnable injustice, mais il était trop tard.

— Je me souviens très bien de lui, dit-il d'un ton sombre. Sa mort pèse sur la conscience des hommes des Terres libres.

— Debar n'est pas mort, expliqua Reis d'une voix âpre et courroucée. Debar est Deinoforo.

Ido se figea. C'était impossible ! Il n'arrivait pas à concilier l'image du jeune garçon pacifique avec le guerrier impitoyable contre lequel il avait combattu.

— Comment peux-tu affirmer une idiotie pareille ? lança-t-il.

La vieille frissonna de nouveau et se tut un moment.

— Il y a de nombreuses années, continua-t-elle, avant de découvrir la vérité sur Sheireen et de trouver le médaillon, j'ai été capturée par un chevalier du dragon noir et conduite à la Forteresse. Un soir, je l'ai vu sans casque, et j'ai reconnu le visage de Debar. Ce chevalier était Deinoforo.

Reis tremblait, l'air inquiète. Dans son désir de choquer Ido, elle s'était apparemment trop avancée.

Le gnome, lui, n'arrivait pas à croire ce qu'il venait d'entendre. Il y avait trop de choses qui clochaient dans le récit de la vieille sorcière.

— Quel est le destin dont tu as parlé à Soana ? demanda-t-il. Et que te voulait le Tyran ?

— Rien, prétendit Reis.

— Pourtant il t'a fait conduire à la Forteresse par un de ses chevaliers...

— Cela n'a rien à voir avec ta recherche et ne te regarde pas.

— Tu as été sa prisonnière ? insista Ido.

— Pendant peu de temps. Je me suis enfuie.

— On ne s'échappe pas des cachots de la Forteresse. On y meurt.

Reis fit rouler ses yeux blanchâtres, comme si elle cherchait une réponse plausible.

— Qu'est-ce que tu as vu à la Forteresse ? Pourquoi est-ce que tu ne veux pas en parler ? hurla Ido.

D'instinct, il porta la main à son épée. Si cette mégère savait quelque chose sur le Tyran, il ne sortirait pas de là sans l'entendre.

— Tu n’oseras pas me menacer ! cria Reis d’une voix stridente.

Ido dégaina son épée.

— Qu’est-ce que tu sais du Tyran ? siffla-t-il.

Reis se taisait. Le gnome rangea son arme et se dirigea à pas lents vers la sortie ; arrivé sur le seuil, il se retourna.

— Je convoquerai le Conseil dès demain. Je ne laisserai pas le sort du Monde Émergé entre les mains d’une traîtresse.

À sa grande surprise, la vieille femme se mit à pleurer.

— Pourquoi veux-tu m’obliger à remuer ce que j’ai enfoui au plus profond de mon cœur ? Pourquoi veux-tu connaître ma faute ?

Reis sanglotait ; pourtant Ido n’avait pas pitié d’elle. Quelque chose de sinistre et de sordide émanait de cette femme : la haine dont Soana lui avait parlé.

— Je t’écoute ! lui ordonna-t-il en revenant vers la table.

La magicienne le fixa avec des yeux rougis par les larmes.

— Une grande ombre s’étend sur mon passé qui, tel un mal assassin, a absorbé toute ma joie...

Elle se leva et prit quelques herbes dans un pot. Puis elle se rassit, alluma un petit feu et y jeta les herbes. Une épaisse fumée bleuâtre s’en échappa, que Reis guidait des mains.

Bientôt, le visage d’une jeune fille se dessina dans la fumée. Ses traits étaient flous, mais elle était d’une beauté éclatante. C’était une gnome. Ido mit quelques instants à comprendre qu’il s’agissait de Reis elle-même, et il fixa d’un air déconcerté la femme ravagée par les années qui lui faisait face.

— Je n’ai pas toujours été comme tu me vois aujourd’hui, dit la magicienne. Autrefois, mon aspect était bien différent. C’est à cette époque que j’ai connu Aster. C’était un jeune homme très beau, qui semblait entièrement dédié au bien. Il était conseiller, comme mon père, et je suis tombée éperdument amoureuse de lui. Dans ma naïveté, j’ai cru que lui aussi m’aimait, et je lui ai donné mon cœur. Tout ce que je désirais, c’était le rendre heureux, le voir réaliser ses rêves. J’ai donc intercédé pour lui auprès de mon père, et je l’ai aidé dans son ascension. Il m’a fallu beaucoup de temps pour comprendre mon erreur. Et quand

cela est arrivé, il était trop tard.

Ido sentit son estomac se contracter. Il ne voulait pas croire ce que sa raison lui suggérait.

— Trop tard pour quoi ? Qui est Aster ?

— Aster n'existe plus, répondit la vieille dans un murmure. À présent, il n'y a plus que le Tyran.

Ido resta immobile, bouche bée.

— C'est mon père qui m'a finalement ouvert les yeux, continua Reis. Il a vu quelles horreurs se cachait sous son aspect angélique, il a vu que sa peau diaphane dissimulait les traits d'un monstre. Par ses paroles, il a réussi à plier mon cœur rebelle et m'a libérée de ce joug. Lorsque j'ai su la vérité, lorsque j'ai compris que j'avais été trompée, utilisée au service du mal, j'ai renié Aster et je lui ai jeté ma haine au visage. Il n'y avait rien de sincère dans son amour ; il s'était servi de moi pour asseoir son pouvoir. Et moi, j'avais été assez crédule pour tomber dans son piège, pour croire à ses flatteries et à ses étreintes... Mais l'avoir fui, avoir refusé son amour impur n'arrivait pas à chasser le remords qui me tourmentait jour et nuit et me faisait haïr ma beauté, cette beauté qui m'avait glorifiée aux yeux de cet homme...

L'image s'évanouit, tandis que les larmes coulaient sur les joues flétries de la vieille femme. Stupéfié par ces révélations, Ido attendait que l'histoire arrive à sa fin.

— Le monstre ne m'oublia pas. Il me fit capturer et conduire à la Forteresse.

La silhouette imposante de la demeure du Tyran se détacha sur la fumée, avalant toutes les autres images.

— On me traîna, enchaînée, devant lui. À présent qu'il n'avait plus besoin de moi pour étendre ses mains avides sur le monde, il réclamait pour lui ma beauté, mon corps. C'est alors que j'ai commencé l'œuvre que tu as aujourd'hui devant les yeux. Mes traits délicats ont disparu, parce que tel était mon plus grand désir. Lentement, je me suis mise à vieillir : les rides ont défiguré mon visage, ma peau s'est flétrie et affaissée comme un vieil habit, mes cheveux ont blanchi... Plus je vieillissais, plus je devenais laide, et plus j'étais heureuse.

Reis porta une main à son visage et éclata d'un rire amer, les yeux allumés d'une sorte de fureur.

— Il me haït pour ce que j'avais fait. Il tenta de me faire redevenir comme avant par la magie, mais il était impuissant face à ma volonté. Il savait bien, le monstre, qu'il ne pouvait pas me laisser partir ; il me retint de force près de lui. J'ai croupi longtemps dans les cachots de son palais, d'où j'ai réussi à m'enfuir, parce que même le Tyran ne peut rien contre la négligence d'une sentinelle. C'est alors que je me suis lancée sur les traces du passé de Sheireen et que j'ai trouvé le talisman.

Reis leva ses yeux fous sur Ido.

— Quand le Tyran tombera, ce sera grâce à moi. Moi seule serai responsable de sa chute, conclut-elle.

Le gnome la regarda avec mépris et frémit. L'histoire de cette sorcière jetait une ombre inquiétante sur la mission de Nihal. En outre, quelque chose clochait là-dedans ; Reis ne lui avait sans doute pas dit toute la vérité. On ne s'échappait de la Forteresse ! Si cet être fané et affaibli y était parvenu, c'est parce que le Tyran l'avait permis. Mais pour quelle raison ?

— Tu garderas ça pour toi, dit la vieille d'un ton sombre. Ce que je t'ai raconté ne sortira pas de ces murs.

— Évidemment, répondit le gnome ; mais ses intentions étaient bien différentes.

Cette nuit-là à Makrat, pendant l'entraînement, Ido fut moins concentré qu'à l'accoutumée. Il continuait à ressasser les paroles de Reis, l'histoire de ce jeune conseiller corrompu par le mal. Il n'arrivait pas à s'empêcher de penser à Debar. Il avait beaucoup appris à cet habile jeune homme ; d'une certaine manière, c'était sa créature. Maintenant, il comprenait pourquoi le style du chevalier était aussi proche du sien, et plus il y pensait, plus il se sentait suffoquer de colère.

Deinoforo avait accompli un parcours exactement inverse du sien, et cela les rendait étrangement proches. Ce lien les ramenait toujours l'un à

l'autre dans une symétrie particulière : ils avaient combattu ensemble, avaient fait des choix diamétralement opposés, avaient été tous les deux mutilés... Peut-être que c'était là l'explication de son obsession pour cet homme.

Un coup l'atteignit à l'improviste. Le gnome perdit l'équilibre et tomba.

— Tu n'es pas comme d'habitude, dit Parsel en l'aidant à se relever. Que diable as-tu dans la tête aujourd'hui ?

Ido haussa les épaules.

— Rien, des pensées.

Il se confia à Soana et lui raconta l'histoire de Reis. La magicienne l'écouta avec attention, sans témoigner la moindre surprise.

— Tu le savais ? demanda le gnome.

— Non, je m'en doutais. Cette haine féroce contre le Tyran me semblait étrange. Nous tous, nous le détestons, mais pas avec cet acharnement. Je n'arrivais pas non plus à m'expliquer l'aspect décrépît de Reis, qui n'a que dix ou vingt ans de plus que toi.

Ido eut un frisson de répulsion.

— Je ne sais pas si nous pouvons nous fier à elle, dit-elle. Elle a tout de même été son amante. Et puis, elle prétend s'être enfuie de son cachot. C'est impossible ! Le Tyran a dû la laisser partir. Pourquoi ?

Soana secoua la tête.

— Sa haine est naïve. Reis ne fait pas semblant ; elle ne se serait jamais vendue à l'ennemi. Le problème est ailleurs. Elle est aveuglée par la rancœur et prête à tout pour abattre le Tyran.

La magicienne révéla alors à Ido à mi-voix ce que Reis avait fait à Nihal, les cauchemars qu'elle lui avait fait subir. Le gnome serra les poings de colère.

— J'étais opposée à ce que Nihal la voie, reprit Soana, j'étais opposée à ce voyage, mais Reis avait tout prévu dans les moindres détails. Nous ne pouvons rien faire d'autre que suivre ce qu'elle a décidé pour nous.

— Maudite vieille ! siffla Ido.

— Cela dit, conclut Soana, notre dernier espoir est lié à elle. Peut-être que de sa haine peut naître quelque chose de bon.

Les semaines passèrent. Bientôt, il commença à faire froid. Ido s'entraînait tous les jours, sous le soleil ou sous la pluie, et les choses allaient de mieux en mieux. Il était redevenu le guerrier qu'il avait été. Il l'avait compris lorsque, pour la première fois, il avait vaincu Parsel. Désormais, rares étaient les occasions où le maître d'armes parvenait à le prendre par surprise. Ido se sentait prêt. Il décida alors que le temps était venu de reforger son épée.

Il la porta chez un armurier de Makrat, un type qui semblait avoir plus de muscles que de cervelle.

— À mon avis, ça ne vaut pas la peine de la réparer, dit l'homme après avoir examiné la lame d'un œil expert. Ça te coûterait plus cher que d'en racheter une.

— Je me moque du temps qu'il faudra, et je suis disposé à te payer ce que tu me demanderas. Je veux qu'elle soit comme avant.

L'armurier connaissait remarquablement son métier : en moins d'une semaine, l'épée d'Ido avait retrouvé son aspect initial.

Quand le gnome la prit dans la main, il se sentit lui aussi comme autrefois. Il se rendit aussitôt chez Soana, qui appliqua sur l'arme le même enchantement que celui qu'elle avait utilisé sur l'autre.

À présent, Ido pouvait affronter Raven et reprendre le poste qui lui revenait.

Le gnome entra à l'Académie vêtu de son armure, son épée à la main, et demanda à être reçu. Dans la salle, les gardes le fixèrent avec stupeur.

Curieusement, Raven ne se fit pas attendre. Pour la première fois de sa vie, Ido s'agenouilla devant lui, faisant acte d'obédience.

Raven s'immobilisa.

— Relève-toi, dit-il, et Ido obéit.

Lorsque le gnome se fut remis debout, Raven était assis sur son trône,

imperturbable comme à son habitude.

— Eh bien ?

Ido baissa la tête.

— Je demande à être de nouveau admis dans l'armée.

— Il me semble t'avoir démontré que les conditions ne sont pas réunies...

— Oublie le mollasson qui s'est mis à pleurnicher dans cette pièce ce jour-là, dit Ido. Il est mort et enterré. Je me suis entraîné, je me suis donné beaucoup de mal pendant ces derniers mois, et je suis de nouveau comme avant. L'erreur que j'ai commise envers mes hommes est impardonnable ; tu as eu raison de me congédier. J'apprécie que tu m'aies laissé une issue.

— Tu crois que cette fausse déférence suffira à me faire revenir sur ma décision ? fit Raven.

Ido le regarda droit dans les yeux.

— Ce n'est pas de la fausse déférence ! Tu devrais me connaître assez pour le comprendre. Je ne me suis jamais humilié, pour aucune raison, et je ne suis certainement pas en train de le faire maintenant.

Ils se scrutèrent pendant quelques instants.

— Je ne peux pas te confier mes hommes, finit par dire le Général Suprême.

— Je le comprends parfaitement.

— Ce n'est pas de la cruauté, ton erreur a été très grave.

— Je te demande juste de me laisser retourner au combat. Tu sais que je suis un très bon guerrier, comme tu sais que la perte d'un œil ne peut pas avoir compromis mes capacités.

— Je t'ai battu dans cette même salle !

— Je me suis entraîné, tu peux vérifier auprès de Parsel, qui m'a aidé. Donne-moi une autre chance, et je ne te décevrai pas.

Raven réfléchit un instant avant de déclarer :

— Tu iras combattre sur la Terre du Soleil, sous les ordres du général Londal. C'est un essai, Ido, seulement un essai. Si tu n'es pas à la hauteur, tu n'auras aucune autre opportunité.

Ido se prosterna une nouvelle fois.

— Je te remercie, murmura-t-il.

Puis il pivota sur ses talons et quitta la salle.

Le front devant lui. Vesa frémissant sous ses jambes, dans sa main, son épée. Et à la place de la pluie qui tombait sur le champ de la dernière bataille, une insidieuse petite brume.

Ido ne chercha pas Deinoforo. Il allait l'affronter, il le savait, et il réglerait ses comptes une bonne fois pour toutes. Il était à l'arrière, mais cela n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, c'est qu'il était là ; c'était comme s'il venait de renaître à la vie.

Il ferma les yeux et revit le visage de ses hommes. Eux aussi réclamaient vengeance, et il ne les décevrait pas.

Son cœur battait lentement, son esprit était concentré ; le cri annonçant la charge ne le prit pas par surprise. Vesa ouvrit ses immenses ailes, et Ido sentit l'air froid lui souffler au visage. Quand un premier ennemi arriva sur lui, il n'eut aucun mal à l'abattre. Puis il perçut un léger bruissement, un imperceptible déplacement d'air. Il se tourna et frappa l'adversaire qui l'attaquait par-derrière.

Oui, tout était comme avant.

Le chant de la cité morte

N

ihal et Sennar firent une courte pause, et la demi-elfe interrogea le talisman sur la direction à prendre.

À chaque fois qu'elle le tirait de son corset, il lui semblait qu'il brillait plus intensément. L'éclat des pierres, plus vif, faisait reculer l'obscurité. Le pouvoir de l'amulette s'était accru, Nihal le sentait.

Elle ferma les yeux... La vision fut plus nette que jamais. Ce qu'elle vit lui coupa le souffle. C'était un bois, dont la végétation était d'une couleur étrange, de terre ou de roche. Nihal se concentra encore plus : c'était une forêt pétrifiée. Il y avait des buissons, des arbres, des feuilles, et même quelques fleurs, tout en pierre.

Lorsqu'elle rouvrit les paupières. Sennar la regarda d'un air stupéfait, comme si une partie de la vision était restée gravée sur ses pupilles.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda-t-il.

— Quelque chose d'extraordinaire, répondit-elle, et elle lui parla de la forêt pétrifiée.

La direction à prendre était, elle aussi, claire : le nord.

Ils ne se déplaçaient plus que de nuit, mais ils faillirent plusieurs fois tomber sur un groupe de fammins lancés à leur recherche. La nouvelle de leur entrée dans les territoires occupés était bien arrivée jusque-là.

Les premiers jours, le paysage ne fut pas très différent de celui qu'ils avaient quitté. Il n'y avait plus de grands volcans crachant le feu, mais la terre était parsemée de centaines de cratères inactifs.

Le troisième jour, ils aperçurent une ligne noire sur l'horizon, qui leur rappela l'armée marchant sur Salazar le jour de la destruction de leur tour-cité. En s'approchant, ils découvrirent qu'il s'agissait de montagnes, noires et pointues, qui se dressaient majestueusement vers le ciel. Des paroles de Livon revinrent à l'esprit de Nihal. Elle se souvint de son père, occupé à forger un bloc noir, et d'elle, accroupie à côté, qui épiait ses gestes comme à son habitude.

« Ceci est du cristal noir, le matériau le plus résistant qui existe au monde. La Forteresse elle-même en est faite, avait dit Livon, tout en abattant son maillet sur le bloc noir posé sur l'enclume. C'est un gnome qui me l'a donné. Le cristal noir ne se trouve que sur la Terre des Roches. »

À chaque nouveau coup, des milliers d'étincelles jaillissaient de l'enclume. « Il y a des montagnes immenses là-bas. Des montagnes noires qui brillent au soleil comme des diamants. En fait, c'est le cristal noir s'insinuant parmi la roche qui leur donne cette couleur.

– Tu les as déjà vues ?

– Quand j'étais jeune. À l'époque, la Terre des Roches n'était pas encore aux mains du Tyran, et je suis allé là-bas chercher du cristal noir pour mon maître. Les montagnes sont gigantesques, une muraille se découpant sur le ciel. Quand tu les vois, tu en as le souffle coupé. Qui sait, peut-être qu'un jour toi aussi tu y iras... »

Et c'était arrivé, elle les voyait, brillant sur le ciel gris de l'aube.

Bientôt, ils s'aperçurent qu'elles non plus n'avaient pas été épargnées : de nombreux tunnels y avaient été creusés ; des gnomes enchaînés en sortaient, tirant des chariots remplis de cristal noir. La population de cette Terre avait, elle aussi, été réduite en esclavage, comme celle de la Terre du Feu, et obligée d'extraire le précieux matériau dans lequel

étaient forgées les armes de l'ennemi.

À mesure qu'ils avançaient, ils constataient avec quelle cruauté avait été perpétrée l'œuvre de destruction de ces montagnes : entièrement vidées, elles n'étaient plus désormais que des parois de roche.

Nihal et Sennar les longèrent en se tenant le plus loin possible des mines. Dans une zone encombrée de gravats, ils remarquèrent quelque chose de curieux : entre la poussière et les blocs de pierre on apercevait des traces d'habitation : des fragments de planchers, des portes, et çà et là, des pans de murs encore debout, le tout fait de pierre.

Finalement, ils décidèrent qu'il valait mieux poursuivre à travers les montagnes, les pentes donnant sur la vallée pullulaient d'ennemis. Une fois passé les premiers contreforts, la solitude devint leur compagne de voyage ; le remue-ménage, les cris et les plaintes provenant des mines s'évanouirent dans la quiétude des hauteurs. Et ils purent se remettre à voyager de jour.

Ils marchèrent longtemps en se maintenant à basse altitude, et c'est là que, par hasard, ils découvrirent le joyau secret de cette Terre...

Ils venaient de parcourir une longue gorge d'à peine deux ou trois brasses de large, encaissée entre deux montagnes et encombrée d'éboulis, et ils débouchèrent dans une vallée où se déversaient les eaux limpides d'une petite cascade. De hauts sommets la cernaient de toutes parts. En levant les yeux, Nihal et Sennar comprirent enfin la nature des ruines qu'ils avaient vues au pied des collines.

Les cimes des montagnes hébergeaient des villes, cependant leurs édifices n'avaient pas été construits sur la roche. C'étaient les sommets eux-mêmes qui avaient été creusés pour servir d'habitations.

À l'âge d'or, les gnomes vivaient donc ici, dans ces cités éternelles comme la pierre. À présent, le profond silence qui y régnait témoignait de l'abandon des lieux. Les maisons étaient délabrées et érodées par le vent ; les flèches qui les ornaient étaient émoussées, et leurs silhouettes, déformées par l'action continue des éléments...

Sennar se souvint d'avoir vu des constructions de ce genre sur les îles Vanneries ; mais alors il n'avait pas compris ce que c'était : la copie d'un modèle grandiose, d'une œuvre élevée au cours des siècles par un peuple

ingénieux.

Nihal et Sennar ne purent s'empêcher d'escalader une pente pour visiter l'une de ces cités de roche. C'était un dédale de ruelles étroites et tortueuses : des maisons adossées les unes aux autres, des portes qui s'ouvraient sur des intérieurs vides. Tout y était figé, immobile. Plus qu'abandonnée, la ville semblait fossilisée, comme si quelque magicien lui avait lancé une obscure malédiction. Une petite pluie drue se mit à tomber, la poussière des rues se transforma immédiatement en boue, et toutes les maisons rongées par l'érosion semblèrent se fondre dans l'eau.

À chaque coin de rue se devinait l'ingéniosité des constructeurs de la cité. Des tuyaux apportaient l'eau jusque dans les maisons ; il y avait des thermes, et même les installations d'un système de chauffage, qui couraient le long des murs. Les gnomes avaient dû y vivre heureux.

Ici, il n'y avait pas de signes de dévastation ni de cadavres, comme à Seferdi. Tout était dans un ordre parfait. Ce n'était pas la furie des hommes qui avait rendu ce lieu désert, mais l'œuvre silencieuse et incessante du temps. Nihal et Sennar errèrent dans les rues de cette ville fantôme, tandis que la pluie, prélude d'un automne précoce, continuait à laver la pierre dans un silence irréel que seul troublait le bruit des gouttes d'eau.

Ce qu'ils découvrirent soudain leur sembla tout aussi irréel.

Assise sur une chaise sous la pluie, il y avait une vieille femme. Elle se balançait d'avant en arrière en chantonnant sans se soucier de rien. Elle était menue et portait une robe de lin vert, pleine d'accrocs et de taches. Nihal s'approcha d'elle, mais la femme ne lui prêta aucune attention et continua à chanter, ses longs cheveux blancs jaunis tout trempés. On aurait dit une poupée abandonnée.

Quand la demi-elfe effleura délicatement son épaule, elle la regarda avec des yeux vides.

— C'est déjà l'heure de manger ? demanda-t-elle avec un sourire. Le marché s'est terminé tôt aujourd'hui !

Sur ce, elle se remit à chanter.

— Vous êtes seule ici ? demanda Sennar.

— Oh, non. Je ne suis pas seule. Dedans, il y a les miens, ma famille...

Nihal jeta un regard à l'intérieur de la maison : c'était un taudis encombré de déchets de toutes sortes, sombre et malodorant. Mais il n'y avait pas âme qui vive.

— Les saisons ne sont plus comme autrefois..., soupira la vieille. Ça doit être pour cela que le marché a fini tôt.

— Il n'y a personne..., murmura Nihal à Sennar.

— Cela fait longtemps que vous êtes seule ici ? demanda Sennar en regardant l'inconnue avec douceur.

Elle continuait à se balancer.

— Je ne suis pas seule, dedans, il y a ma famille..., répéta-t-elle. C'est déjà l'heure de manger ?

Sennar baissa les yeux, puis se tourna vers Nihal.

— Nous avons assez de provisions ?

Nihal vérifia le contenu de son sac.

— Aujourd'hui, les enfants se tiennent tranquilles, reprit la vieille. D'habitude, ils chachutent tellement que je ne peux pas me reposer... Qu'est-ce que tu veux faire ? Ils sont jeunes, il faut bien qu'ils profitent de la vie. Vous êtes des étrangers ?

— Oui, répondit Sennar.

Nihal avait tiré un quignon de pain de son sac.

— On peut lui donner ça.

— Allez voir le palais royal, sur le sommet. Il est splendide, continua la femme. À midi, le roi fait sonner la cloche. Alors, la ville s'arrête, et tout le monde va manger. C'est déjà l'heure de manger ?

Sennar lui tendit le pain.

— Oui, c'est l'heure de manger.

— Un grand roi que le nôtre, bon et magnanime. Il a fait construire de nouveaux canaux, des bassins pour l'eau, et tout le monde a de quoi vivre. Honneur au roi Ler, et que son règne soit long !

La vieille mordit avec avidité dans le pain et le dévora en arrachant de gros morceaux.

Alors que Nihal et Sennar s'éloignaient, la femme se remit à chanter.

— Comment elle a pu survivre là toute seule ? demanda Nihal.

Sennar haussa les épaules.

— Peut-être qu'elle a encore des provisions amassées dans un coin, ou peut-être qu'il y a des potagers, je n'en sais rien. En tout cas, elle ne tiendra pas longtemps...

Le chant emplissait les ruelles de la ville, résonnait d'un mur à l'autre, couvrant même le bruit de la pluie. Peu à peu, il leur sembla que c'étaient mille voix qui chantaient, mille âmes perdues qui erraient à travers la cité morte tandis que la pluie continuait, goutte après goutte, à ronger la pierre...

Tarephen, ou de la lutte

N

ihal et Sennar se reposèrent deux jours à l'abri des murs de la cité.

— Parfois, j'ai l'impression que notre monde est déjà mort et que nous ne pouvons rien faire pour le sauver, dit Sennar un soir. Nos souffrances ne seront jamais effacées, même si nous réussissons à vaincre le Tyran.

Nihal regarda le ciel à travers les fissures du toit de roche.

— Et qui sait si nous réussirons à reconstruire à partir des ruines, ajouta Sennar.

La demi-elfe baissa les yeux.

— Je ne sais pas... Et si tout cela ne finissait jamais ? Si nous devons souffrir éternellement ? Il y a quarante ans que le Tyran règne ici ! Peut-être qu'il n'y a pas moyen de le battre.

— Ce n'est pas ce que t'a dit le gardien de Flaren, objecta Sennar. Lui, il soutient que tout passe, que le bien alterne avec le mal dans une spirale éternelle. Si c'est vrai, vaincre le Tyran sera peut-être possible.

Comme le lieu qu'ils cherchaient se trouvait à l'ouest, ils ne pouvaient plus profiter de la protection des montagnes noires. Ils choisirent le versant qui leur semblait le plus facile et commencèrent la descente. Une plaine se présenta bientôt à leurs yeux, immense et désolée. Au fond, on distinguait une étendue marron foncé.

— C'est la forêt, fit Nihal. C'est là que nous devons aller.

Ils se remirent à voyager de nuit, avec la sensation d'être sans cesse poursuivis. À l'aube du onzième jour de marche, ils arrivèrent en vue de

leur destination.

Une fois à l'orée de la forêt, ils s'y enfoncèrent le plus vite possible. À l'intérieur, ils seraient plus en sécurité.

Au début, ils ne rencontrèrent que des souches pétrifiées. Une partie de la forêt avait été détruite, pour le cristal noir dont étaient faits certains troncs. Puis la végétation s'épaissit et ils commencèrent à voir les premiers arbres. Ils présentaient toutes les formes et les variétés des vrais arbres, mais ils étaient entièrement en pierre : troncs, branches et feuilles. C'était une forêt immobile, comme figée à un instant de son existence. Sans bruissement de feuilles, sans animaux ni eau. Et pourtant elle semblait vivante.

Nihal sentait que ce lieu était sacré : elle percevait les forces cachées de la nature qui l'appelaient. Dans cette forêt dédiée aux anciens dieux, les créatures du Monde Émergé pouvaient entrer en contact avec les éléments et avec les esprits qui y étaient incarnés. Nihal et Sennar la traversèrent tels des pèlerins, tête basse, dans un silence religieux.

Un soir, alors qu'ils avançaient au milieu des arbres pétrifiés, Nihal s'immobilisa.

— Nous approchons du but, dit-elle. Il reste à peine une journée de voyage.

Elle ferma les yeux, puis se tourna et indiqua la direction à suivre. Ils s'y élancèrent. Ils étaient fatigués, affamés, et émus par la proximité du sanctuaire ; c'est pour cela qu'ils n'entendirent pas l'écho confus des pas répercuté par la roche, ni le tintement à peine perceptible des épées heurtant les armures.

D'un coup, Nihal s'arrêta.

— C'est ici ? demanda Sennar.

Avant qu'elle ait pu lui répondre, un bruit métallique résonna entre les troncs. Nihal dégaina son épée.

— Impossible de nous permettre de nous battre maintenant, nous devons aller au sanctuaire ! s'exclama Sennar.

— Par là ! dit Nihal en montrant un point devant elle.

Ils se mirent à courir à toute allure parmi les arbres.

Pendant quelques instants, ils n'entendirent plus rien. Ils étaient à bout de souffle lorsque des cris éclatèrent derrière eux. Ils étaient découverts !

— Ils ne doivent rien savoir du sanctuaire, haleta le magicien. Il est près d'ici ?

— Oui, nous y sommes presque, je le sens.

À cet instant, Sennar sut exactement ce qu'il devait faire.

— Moi, je les occupe, et toi, tu cours prendre la pierre.

— Ils sont trop nombreux, objecta Nihal. Tu n'y arriveras pas ! Essayons plutôt de les semer.

— Ne me sous-estime pas. Tu as déjà oublié ce qui s'est passé dans la clairière ? dit Sennar en lui tournant le dos.

— Sennar...

— Vas-y ! hurla-t-il.

Il la regarda et lui sourit.

— Ne t'inquiète pas, je suis capable de veiller sur moi. On se voit après.

Nihal courait de toutes ses forces en se répétant qu'elle n'aurait jamais dû abandonner Sennar. Elle se rappela le jour où elle l'avait laissé seul avec Laïo, mais elle chassa cette pensée : « J'ai besoin de lui. Il ne peut rien lui arriver de mal. »

Personne ne la suivait : donc Sennar faisait son travail.

Très vite, elle sut qu'elle était arrivée. Elle s'arrêta, essaya de se calmer et observa les alentours. Devant elle, il y avait une petite colline ; sur l'un de ses flancs on entrevoyait l'entrée d'une grotte. Elle s'y engouffra aussitôt sans hésiter, l'épée au poing.

Elle se retrouva dans une longue galerie humide qui descendait en pente douce. Elle s'apprêtait à recourir à la magie pour avoir un peu de lumière quand elle aperçut le scintillement sous son corset. Elle sortit le talisman, et les pierres émirent une vive lueur, qui éclaira le chemin devant elles sur deux ou trois brasses. Elle devait être dans une mine, car

le toit du tunnel était soutenu par des poutres de bois moisi et ses parois portaient des traces de coups de pioche. Elle se mit à quatre pattes et commença à descendre.

Soudain, la terre s'ouvrit sous ses mains, et elle tomba dans le vide.

Elle se releva dans une grande salle. Au-dessus d'elle trônait une énorme inscription, si grande qu'elle eut du mal à la lire : « Tarephen ». Au centre de la pièce se dressaient deux imposantes colonnes et, entre elles, un autel sur lequel reposait la pierre, étincelante.

— Donne-moi la pierre, je suis Sheireen, la Consacrée ! cria Nihal.

Elle était trop pressée pour songer à des civilités.

Personne ne lui répondit.

— J'en ai déjà six, dit-elle en brandissant le talisman, qui brillait plus que jamais. Si tu me le permets, je prends la pierre et je m'en vais !

De nouveau, seul le silence lui répondit.

« Très bien, pensa-t-elle. Ainsi, ça ira plus vite ! »

Elle se dirigea d'un pas décidé vers l'autel ; mais à peine posa-t-elle le pied sur la première marche que toute la salle fut secouée d'un fort tremblement. Elle allait recommencer quand une nouvelle secousse ébranla la salle et, cette fois, le contrecoup fut si fort que la demi-elfe tomba à terre.

Pendant qu'elle se remettait debout, elle vit les deux colonnes se transformer peu à peu en deux hommes gigantesques dont les têtes effleuraient le plafond. Ils avaient des formes grossières et des proportions monstrueuses : des jambes très courtes, des bras démesurément longs, des mains immenses. Sur leur front il y avait quelque chose : une incision ? une inscription ? Nihal recula et l'épée trembla entre ses mains.

« Pas maintenant... pas maintenant... »

— C'est vous, les gardiens ?

Pour toute réponse, l'un des géants abattit sur elle son énorme poing. Au dernier moment, elle sauta sur le côté et regarda avec effroi le cratère qui béait à l'endroit où elle se tenait avant. Soudain, elle entendit un rire, et une silhouette qui rappelait celle d'un satyre apparut sur l'autel.

— C'est moi Tareph, le gardien.

Il était impossible de définir son âge ou son sexe ; il mesurait à peine plus d'une brasse, portait une courte tunique marron et avait de petits yeux bleus et cruels.

— Je viens chercher la pierre, dit Nihal en essayant de retrouver son calme.

— Je sais pourquoi tu es là, répliqua l'autre d'un ton ennuyé. C'est pour cela que j'ai appelé mes amis.

Nihal sentait une vague menace émaner de ce petit être.

— J'ai les autres pierres, tu vois ? insista-t-elle en lui montrant l'amulette. Elles me serviront à battre le Tyran.

— Je me moque de savoir combien de pierres tu as déjà et qui te les a données, siffla le gardien. Pour avoir la mienne, tu dois affronter mes amis.

L'un des géants fit un pas en avant.

Nihal, elle, recula.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le satyre sauta au bas de l'autel et planta son regard dans les yeux violets de la demi-elfe. Il avait entre les mains un long bâton noueux, terminé par une sphère lumineuse. Il lui lança un sourire de gamin taquin.

— Depuis des siècles..., que dis-je, des millénaires, la pierre que tu cherches est conservée dans ce lieu. Pendant tout ce temps, elle n'a été accordée qu'à ceux qui s'en sont montrés dignes en battant les géants. Si tu la veux vraiment, tu n'as plus qu'à te mesurer à eux.

Il sourit encore et fit une cabriole.

Cet être ne ressemblait en rien aux autres gardiens, et Nihal n'arrivait pas à le déchiffrer. Se moquait-il d'elle ?

Plus les minutes passaient, plus elle craignait pour le sort de Sennar.

— Les autres gardiens, eux, m'ont remis la pierre. Cela ne suffit pas à te convaincre que je suis la bonne personne ?

Tareph haussa les épaules.

— Je t'ai dit que ça ne m'intéressait pas. Ma pierre n'est pas comme les autres. Tu dois la gagner.

Il eut un petit rire, fit un saut, et se retrouva de nouveau sur l'autel. De là, il agita son bâton, et l'un des géants se tourna vers Nihal.

— Je n'ai pas le temps, je ne peux pas rester ici ! hurla celle-ci. Un des mes amis est en train de risquer sa vie pour moi !

Elle esquiva un autre coup de poing.

— Oh, pitié ! s'écria le satyre avec une moue agacée. Cela fait si longtemps que je suis enfermé ici ! C'est d'un ennui mortel. Allez, divertis-moi !

Le géant avança à grands pas, et Nihal recula encore. Finalement, elle comprit qu'elle ne réussirait jamais à convaincre le gardien de la dispenser de ce duel. Tout ce qu'il voulait, c'était se jouer d'elle, rire à ses dépens, la traiter comme une marionnette. Il n'avait aucune intention d'évaluer ses capacités ; ce n'était pas une vraie épreuve, il pensait juste à s'amuser.

La demi-elfe donna un coup d'épée à la créature qui lui faisait face. Mal ajusté ou pas assez fort, il n'eut aucun effet.

— Un à zéro pour moi ! hurla le gardien.

Il fit signe à l'autre géant, qui remplaça le premier.

Nihal se retourna pour parer les attaques avec son épée tout en sachant que c'était inutile. Les géants étaient incommensurablement plus forts qu'elle, son arme ne pouvait rien contre eux. En outre, elle n'arrivait pas à se concentrer ; elle pensait au temps qu'elle perdait là-dedans, alors que Sennar affrontait seul ses ennemis.

Soudain, le poing du géant la frappa de plein fouet et l'envoya heurter le mur. Pendant un instant, Nihal ne vit plus que du noir. Quand elle revint à elle, Tareph, assis à cheval sur le colosse, se dirigeait en paradant vers elle.

— Comment veux-tu que j'apprécie ta force, lança-t-il avec un petit rire grinçant. Allez, ressaisis-toi !

Un autre coup arriva, que la demi-elfe évita en roulant sur le côté.

— Je vais te dire un secret, ricana le gardien pendant que le géant se préparait à frapper de nouveau. Ces deux-là sont des golems, c'est moi qui les ai créés. L'inscription sur leur front signifie « vie », et tant qu'elle sera là, eux resteront en vie, justement. Ils sont bien plus forts que toi, et indestructibles. Tu ne peux pas les vaincre avec une épée, ni avec quoi que ce soit, d'ailleurs. Mais si tu réussis à effacer la première lettre, tu

obtiendras le mot « mort », et ils redeviendront de la poussière. C'est le seul moyen que tu as de les battre, conclut-il d'un air rusé.

Le géant assena à la jeune fille un autre coup qu'elle esquiva. Cependant, en dépit de ses efforts, la demi-elfe ne pouvait toujours pas se concentrer. Elle savait qu'elle était en train de signer sa perte.

Elle se mit à haïr le satyre ; elle ne désirait plus que le jeter à bas de son golem pour le faire payer.

Tareph la regarda sournoisement.

— C'est l'épreuve, Sheireen ! Tu ne croyais quand même pas que tous les gardiens seraient, comme Flar, prêts à se prosterner devant toi ?

La bataille continua, mais Nihal se contentait toujours d'esquiver.

« Sennar, où es-tu ? Toi, tu aurais déjà inventé un moyen de me tirer de cette situation absurde... » songea-t-elle.

— Il y a ceux qui regardent dans le cœur pour juger le Consacré et ceux qui, comme moi, regardent sa force, sa capacité à se battre et à trouver la concentration quand l'esprit et le corps voudraient être ailleurs.

Nihal surprit un éclair de sagesse dans les yeux glacés du petit être. Donc, il savait... Il n'était pas aussi naïf et enfantin qu'il voulait le paraître. Il savait, et pourtant il la retenait ici.

— Je croyais que tu voulais battre le Tyran ! Tu t'imagines que ce sera facile ? Ce jour-là aussi, tu penseras à autre chose ? Ce jour-là aussi, quand tu auras l'armée ennemie contre toi, tu n'arriveras pas à oublier ce qui te tient le plus à cœur ? Ce combat n'est pas aussi inutile que tu le crois...

Nihal ferma les yeux. Il avait raison. Elle devait se concentrer et battre les golems, c'était la seule manière de sortir de là et de retrouver Sennar. Elle devait rester calme.

Elle sentit un nouveau coup arriver et ouvrit les yeux. Elle sauta, l'évita de justesse et s'agrippa au bras du monstre. Celui-ci tenta de se débarrasser d'elle en agitant la main, mais n'y parvint pas : ces secousses étaient une plaisanterie pour un chevalier habitué à se tenir debout sur un dragon en plein vol.

Nihal se hissa jusqu'à son épaule, se mit sur la pointe des pieds et réussit à effacer la première lettre. Le mot emeth devint ainsi meth, et le

golem s'effrita sous ses pieds.

Elle eut à peine le temps de regarder dans les yeux malicieux du satyre que celui-ci était déjà juché sur la seconde créature.

— Tu ne crois tout de même pas t'en sortir comme ça ? dit-il crânement en ordonnant au golem de se jeter sur la demi-elfe.

Mais Nihal était redevenue le guerrier froid et déterminé des champs de bataille et ne se laissa pas troubler. Elle fit face au géant et sortit un poignard de sa botte ; d'un geste précis, elle effaça le e du mot emeth, et le golem retourna lui aussi à la poussière.

Tareph, qui ne s'attendait pas à une victoire aussi fulgurante, tomba à terre. Lorsqu'il se releva, l'épée de Nihal était pointée sur sa gorge.

— Maintenant, donne-moi la pierre ! siffla la demi-elfe.

Le gardien éclata de rire, leva un doigt et repoussa la lame.

— Tu crois que tu es en mesure de rivaliser avec un gardien ? dit-il en se relevant tranquillement. Cependant, tu as gagné. Mon jeu est fini. Dommage, je m'amusais bien.

Il tendit le bras, et la pierre se souleva de l'autel, puis vint retomber sur sa paume.

D'un signe, il appela Nihal, qui avança vers lui.

— Tu l'as méritée, dit-il. Souviens-toi de cette bataille quand tu seras devant le Tyran, parce que alors il aura entre les mains quelque chose capable de te soumettre à son joug. Mais toi, pour ton salut, pour le salut de ceux que tu aimes et des habitants de ce monde, tu devras rester froide et accomplir ton devoir.

Sur ce, il lui remit la pierre. Nihal la fixa sans rien dire.

— Eh bien ? fit Tareph. Tu n'étais pas pressée ? Ton ami t'attend, cerné par des ennemis et à bout de forces, à deux milles d'ici. Le talisman t'y conduira.

Nihal lui jeta un regard reconnaissant.

— Fais ce que tu as à faire, dit-il avec un sourire, le premier dépourvu de malice.

Nihal récita les paroles rituelles et posa la septième pierre dans son alvéole.

Le sanctuaire tourbillonna autour d'elle ; bientôt, il ne resta que de la

roche nue. Sans la pierre qui brillait à côté des autres, elle aurait pu croire qu'elle avait rêvé.

Elle se mit à courir de toutes ses forces, suivant le chemin que lui indiquait la pierre.

Sennar s'acquittait bien de sa tâche. Dès que Nihal s'était enfuie, il avait lancé des éclairs colorés pour attirer les ennemis et les détourner de la demi-elfe.

Aussitôt, les arbres les plus proches s'étaient ouverts dans un grand fracas, et une dizaine de fammins en avaient émergé.

Il utilisa un enchantement pour en pétrifier quelques-uns, invoqua une barrière pour en emprisonner d'autres, et s'occupa ensuite de ceux qui restaient. Ils étaient trois fammins – au moins deux de trop –, mais il avait peut-être une chance de s'en sortir.

Il se battit à l'épée en se protégeant avec un bouclier magique et en essayant en même temps de jeter des sorts offensifs. Comme il n'était pas facile de réciter vite plusieurs formules successivement, il sentit ses forces l'abandonner.

Il effaça de son esprit toutes les pensées étrangères à la bataille, et il n'y eut bientôt plus ni remords ni douleur. Il réussit à abattre l'un de ses adversaires. Il en restait deux, mais la barrière qui retenait les autres fammins commençait à donner des signes de faiblesse. C'est alors qu'un éclair verdâtre déchira l'obscurité et frappa l'un des ennemis.

— Sennar !

Dès qu'il aperçut Nihal, qui avançait l'épée au poing, le magicien s'écroula sur le sol, épuisé. Il entendit vaguement le bruit des épées qui s'entrechoquaient, le glissement de la lame qui pénétrait la chair, et enfin un bruit sourd.

— Nous devons fuir ! Tu crois que tu peux courir ?

Il se contenta d'acquiescer. Nihal passa un bras autour de sa taille pour l'aider à se remettre debout.

— Ils t'ont vue, nous ne pouvons pas les laisser en vie, dit Sennar pendant qu'elle le soulevait de terre.

À ce moment précis, la barrière se brisa, et les fammins qui y avaient été enfermés fondirent sur eux en hurlant.

Nihal et Sennar s'élançèrent tête baissée entre les arbres.

Leurs ennemis étaient à leurs trousses ; des flèches commençaient à pleuvoir. Sennar essaya de dresser une autre barrière protectrice, en vain : il avait utilisé toutes ses forces magiques.

Ils avançaient en zigzag, trébuchaient, se relevaient. L'avantage qu'ils avaient sur les fammins diminuait à chaque pas. Soudain, Nihal sentit le corps de Sennar se contracter, et il s'écroula avec un gémissement de douleur.

Elle frémit : une lance s'était plantée dans la jambe de son ami et la traversait de part en part. Le sang qui giclait de la blessure se répandait sur la roche, tandis que Sennar se recroquevillait sur lui-même.

Nihal le tira par la main, l'obligeant à marcher.

— Courage ! Essaie de courir ! hurla-t-elle, les joues baignées de larmes.

Une grimace de douleur déforma le visage de Sennar, et il tomba de nouveau.

— Laisse-moi ici..., murmura-t-il.

La jeune fille se retourna : les silhouettes de leurs poursuivants se dessinaient à quelques pas derrière eux. Il ne leur restait qu'un dernier espoir : l'enchantement du vol. Elle ne l'avait jamais invoqué, cependant elle n'avait pas de choix.

Elle ferma les yeux et récita la formule qu'elle avait entendue une seule fois, en essayant de penser à un endroit aux alentours où ils pourraient se réfugier. Seul le sanctuaire lui vint à l'esprit. Il n'était pas très éloigné, et c'était un lieu sûr. Elle se concentra intensément et demanda de l'aide au pouvoir du talisman. L'instant d'après, ils disparurent de la vue des fammins.

La vérité

A

u milieu d'un silence complet, Nihal entendait la respiration haletante de Sennar. Elle garda un moment les yeux fermés, terrorisée à l'idée qu'en les ouvrant elle verrait la fin de leur aventure : les fammins et les gnomes, leurs armes pointées sur eux...

Lorsqu'elle s'y résolut enfin, elle constata qu'ils se trouvaient devant le tunnel conduisant au sanctuaire. Mais elle n'eut pas le temps de se réjouir, car Sennar gisait à terre, la main sur la lance enfoncée dans sa jambe. Il n'y avait pas un instant à perdre !

— Ici, nous serons à l'abri, c'est le sanctuaire, dit-elle en le soulevant.

Le jeune homme retint un cri de douleur et s'efforça de sourire.

— Tu es devenue une magicienne confirmée, murmura-t-il.

Sans répondre, Nihal l'aida à entrer. Avant de continuer, elle cassa quelques branches et camoufla l'entrée, au cas où leurs ennemis passeraient par malheur dans les environs. Ensuite, elle tira l'amulette de son corset et s'en servit pour faire de la lumière pendant qu'ils avançaient.

Sennar souffrait beaucoup plus qu'il ne le laissait paraître. Nihal le soutenait et l'encourageait, mais il craignait que sa blessure ne puisse pas être guérie. Comme celle de Laïo. Il pensait qu'il était peut-être arrivé à la fin de son voyage.

— Tu as la pierre ? demanda-t-il d'une voix essoufflée.

La demi-elfe hocha la tête.

— Ç'a été difficile ?

— Arrête de parler, tu es blessé.

Sennar sentit que l'air commençait à lui manquer.

— C'est une broutille..., mentit-il.

Les contours des choses devinrent flous, et il lui sembla que tout autour de lui disparaissait dans l'obscurité. Il était en train de mourir ; cependant il n'avait pas peur. Sa seule souffrance, c'était de laisser Nihal seule juste au moment où elle avait le plus besoin de lui. Et sans avoir tenu la promesse faite à Ondine.

— Essaie de résister, Sennar ! La salle où j'ai trouvé la pierre n'est plus très loin, continuait à répéter Nihal, dont la voix parvenait à ses oreilles tel un écho lointain.

Avant de mourir, Laïo avait dit qu'il avait l'impression d'être sur le point de s'endormir. C'était vrai, c'était comme s'assoupir ; même la douleur se calmait. Les perceptions s'évanouissaient, la conscience de soi se dissipait...

— Voilà, on y est presque ! Je te soignerai, bientôt tu te sentiras mieux.

Sennar n'arrivait plus à répondre. Il entendit Nihal sangloter et s'aperçut qu'elle le serrait plus fort.

— Ne pleure pas..., murmura-t-il depuis l'abysse où il s'enfonçait.

— Nous y sommes ! cria la demi-elfe lorsqu'ils débouchèrent dans la salle.

La faible lueur de l'amulette ne suffisait pas à l'éclairer ; Nihal alluma un petit feu magique, puis déposa Sennar sur l'autel et examina sa jambe. Avant tout, elle devait arracher la lance.

Elle posa une main sur son cou et poussa un soupir de soulagement : son cœur battait. Il n'était pas trop tard ! Le front de Sennar était perlé d'une sueur glacée, mais il respirait.

— Je ne suis pas une grande magicienne, mais cette blessure, je peux la soigner facilement, lui chuchota-t-elle en implorant les puissances qui peuplaient ce lieu de lui donner la force de le guérir.

Sennar ouvrit les yeux, mais ils ne se posèrent pas sur elle. Ils semblaient suivre un songe lointain, des ombres fuyantes.

— J'ai fait une promesse..., commença-t-il.

— Ne parle pas, je m'occupe de toi, l'interrompit Nihal en pressant un doigt sur ses lèvres.

— ... pendant que j'étais dans le ventre de la mer, j'ai fait une promesse...

Nihal observait la lance, réfléchissant au moyen de l'extraire de la jambe de Sennar sans lui faire trop mal. À peine l'effleura-t-elle que le magicien poussa un hurlement.

— ... J'ai promis de t'aimer...

Nihal se pencha sur lui.

— Parce que je t'ai toujours aimée, et toi, tu ne le sais pas...

— Ne dis pas ça....

— Je t'aime depuis le jour où je t'ai pris le poignard sur la terrasse de Salazar, et maintenant je vais mourir...

Il ferma les yeux.

— Il n'en est pas question, tu m'entends ? s'exclama la demi-elfe.

Elle inspira à fond, saisit solidement la lance et l'arracha de la blessure. Le cri de son ami déchira le silence du sanctuaire.

Ensuite, elle se mit à réciter la formule de guérison la plus puissante qu'elle connût. Elle lui posa de nouveau la main sur le cou : son pouls était lent et faible. Elle reprit sa psalmodie, imperturbable.

Nihal ne flancha pas et continua à psalmodier des enchantements jusqu'au matin, l'un après l'autre, essayant même des formules qu'elle avait seulement entendues prononcer. Elle ne s'accorda pas un instant de repos et ne se laissa pas décourager par le fait que la blessure ne cicatrisait pas. Pour la première fois de sa vie, elle luttait avec toute son âme et avec toute la détermination dont elle était capable.

Peu à peu, le sang cessa de couler et se figea sur les bords de la plaie ; le souffle de Sennar se fit plus régulier. Au matin, le magicien avait repris un peu de couleurs, et sa douleur semblait avoir diminué. Nihal s'arrêta et essuya la sueur sur son front. Elle était exténuée, mais son ami allait mieux ; peut-être que ses efforts n'avaient pas été vains.

La demi-elfe s'aventura hors du sanctuaire pour rapporter quelques plantes médicinales. Elle se rappelait l'aspect de celles qu'elle avait utilisées Laïo pour soigner sa blessure à l'épaule, et elle les chercha partout, se

déplaçant avec prudence. Elle en trouva quelques-unes ; elles étaient un peu fanées, mais c'était mieux que rien. Elle tomba aussi sur un petit ruisseau à l'eau boueuse et remplit la gourde qu'elle avait sur elle.

Lorsqu'elle arriva devant l'entrée du sanctuaire, elle poussa un soupir de soulagement : les branches qu'elle avait disposées devant l'entrée n'avaient pas bougé. Personne n'avait découvert leur cachette.

Le magicien gisait toujours sur l'autel. Sa respiration était redevenue normale, et les battements de son cœur étaient forts et réguliers. Nihal regarda sa jambe. La lance avait brisé l'os et il avait perdu beaucoup de sang, mais la blessure ne semblait pas mortelle.

Elle alluma un petit feu et fit chauffer de l'eau. Ensuite, elle fabriqua une compresse avec les herbes et l'appliqua sur la blessure. Sennar soupira d'aise.

Elle continua à le soigner jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive qu'il s'était endormi. Elle s'accorda alors aussi un peu de repos et rêva de lui et de leur enfance à Salazar.

Elle fut réveillée par un bruit de pas au-dessus de sa tête. Elle sauta sur ses pieds et dégaina son épée, mais les pas s'éloignèrent. Levant la tête vers l'autel, elle vit que Sennar avait les yeux ouverts.

— Sennar !

Le magicien la regarda et sourit faiblement. Elle courut vers lui et l'étreignit.

— J'ai eu peur que tu ne meures...

— Moi aussi, avoua Sennar.

Nihal soigna son ami sans répit tout le reste de la journée. Sennar se sentait très faible, mais sa jambe ne lui faisait pas mal ; elle était comme endormie.

— Tu t'es vraiment bien débrouillée, la félicita-t-il en regardant la blessure. Ta voie, c'est la magie, pas l'épée...

Elle rit sans cesser de réciter l'enchantement de guérison.

Sennar ne se souvenait pas de ce qui s'était passé après que Nihal l'eut traîné jusqu'au sanctuaire ; il se rappelait seulement s'être senti mal et

avoir cru qu'il était sur le point de mourir. Apparemment, son heure n'était pas encore arrivée...

La soirée s'écoula tranquillement. Ils mangèrent, parlèrent et rirent, grisés par le bonheur du danger écarté.

C'est le matin du troisième jour que Sennar se souvint subitement. Après des années d'amour silencieux, durant lesquelles il avait renoncé à tout espoir d'être payé de retour, il avait trouvé le courage de faire cette confession. Il avait tenu la promesse faite à Ondine, mais il l'avait fait seulement parce qu'il pensait mourir... Il se trouva idiot, il aurait voulu qu'il existe une formule magique qui permette de remonter le temps pour effacer cet aveu pathétique.

Cette pensée le tourmenta toute la journée, pendant que Nihal le soignait, pendant qu'ils mangeaient, pendant qu'ils bavardaient. Le soir, devant le feu, il se décida enfin à parler. Il allait mieux et il se sentait prêt à affronter n'importe quelle émotion ; il était même prêt à s'entendre dire qu'il était un grand ami, mais que personne ne pourrait remplacer Fen dans le cœur de Nihal.

— Heu... Par rapport à ce qui s'est passé le jour où j'ai été blessé..., commença-t-il avec maladresse en profitant d'un moment de silence.

Son courage l'abandonna dès qu'il vit le visage de Nihal s'enflammer.

— Voilà... je voulais seulement... clarifier...

Il s'interrompit de nouveau.

La jeune fille ne le regardait pas.

— Quand je t'ai dit que..., bref, quand je t'ai dit... cette chose..., je délirais, lâcha-t-il finalement. Oui, je ne savais pas ce que je racontais..., j'étais abruti..., excuse-moi. Oublie ces paroles.

Sur ce, il se mit à fixer le feu.

Lorsqu'il leva les yeux, Nihal était devant lui, tout près. Une larme coulait sur sa joue.

— Ça me tourmentait depuis longtemps, confessa-t-il alors. Depuis que nous nous sommes connus, je crois. Mais je n'aurais jamais dû le dire, et encore moins à ce moment-là. Excuse-moi. Fais comme si de rien

n'était.

À cet instant, le visage de Nihal effleura le sien, ses cheveux bleus caressèrent son front. Il baissa les yeux.

— Regarde-moi, murmura-t-elle.

Elle se pencha vers lui et appuya ses lèvres sur les siennes. Elle resta ainsi pendant quelques secondes, puis s'écarta.

— Moi aussi, je t'aime, et je te veux pour moi, dit-elle.

Sennar prit sa tête entre ses mains et l'embrassa. Après en avoir rêvé pendant si longtemps, il eut l'impression de se fondre en elle.

En touchant la bouche de Sennar, Nihal était retournée en pensée au seul baiser qu'elle avait connu dans sa vie, celui donné à Fen dans le sanctuaire de Thoolan. Mais avec Sennar c'était différent, c'était réel.

Ce qui était en train de lui arriver était à la fois nouveau, inconnu, et pourtant ancien et familier. Nihal savait exactement quoi faire, comme si le contact des lèvres de Sennar avait réveillé quelque chose qui couvait en elle depuis longtemps. Elle aimait Sennar, maintenant elle en avait la certitude. Sans savoir comment, elle se retrouva elle aussi sur l'autel, étendue près du magicien, Elle l'entendit se plaindre faiblement et se rappela sa blessure.

— Pardonne-moi, je...

— Tout va bien, l'interrompit-il en cherchant sa bouche.

C'est alors que Nihal se rappela ce que lui avait dit Airès le jour où elle lui avait demandé comment on faisait pour savoir qu'on avait trouvé sa voie. La jeune femme avait répondu : « Tout à coup la vérité s'est imposée à moi avec tant de force que je ne pouvais pas la refuser. » À présent, la demi-elfe ressentait la même chose : la vérité se présentait à elle avec sa surprenante évidence, et elle ne pouvait que l'accepter. Désormais tout était clair, tout avait un sens : le voyage, l'angoisse, la quête.

Les bras de Sennar se serrèrent autour de sa taille, et elle se laissa aller à cette étreinte pleine de désir. C'était comme si son corps ne lui appartenait plus ; elle avait l'impression d'être différente, comme si une

partie cachée d'elle-même s'était libérée d'un coup. Sous les caresses de Sennar, sa peau renaissait, son corps se remodelait. Il était en train de la ramener à la vie. Plus ses mains s'attardaient sur elle, plus Nihal était sûre de ses sentiments. Et lorsque enfin elle se vit nue, elle comprit que cette nudité était un don, et qu'elle avait une valeur parce que c'était lui qui l'avait dévoilée.

Dans les gestes qui suivirent, ils se dirent ce qu'ils avaient tu pendant toutes ces années : qu'ils avaient toujours été l'un à l'autre, qu'ils ne pouvaient pas être séparés, qu'ils ne seraient jamais seuls. Et à la fin, pour la première fois, Nihal se sentit unique, complète, vraie. Elle était arrivée au terme de sa quête.

Pendant quelques jours, la demi-elfe oublia tout. Elle passa son temps à soigner Sennar, sans se préoccuper du fait que ses faibles pouvoirs magiques ne pouvaient pas grand-chose pour sa blessure. Il n'y avait plus d'ennemis dehors, plus de mission à accomplir. Pour elle, le monde commençait et finissait dans la grotte où ils s'étaient réfugiés.

C'est pour cela qu'elle n'entendit pas les pas qui vibraient de plus en plus souvent au-dessus de leurs têtes, ni les voix qui résonnaient dans la forêt.

— Il va se passer un bon bout de temps avant que je puisse remarcher, dit Sennar le matin du sixième jour.

— Il faut juste un peu de patience, répondit-elle tranquillement. Je suis peut-être nulle comme magicienne, mais je me donne du mal.

— Nihal, l'os est cassé, et la magie n'y peut rien, tu le sais. Je ne serai pas en état de sortir d'ici avant un mois, insista le jeune homme.

— Alors, nous attendrons.

— Aujourd'hui, les voix des fammins étaient très proches, continua-t-il.

— Ils ne nous trouveront jamais ici.

Sennar la serra dans ses bras, et elle l'embrassa, puis se dégagea en souriant. Mais lorsqu'elle vit son visage, le sourire mourut sur ses lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous ne pouvons plus nous permettre de nous attarder ici.

— Tu n'es pas capable d'aller où que ce soit !

— C'est vrai.

— Sennar..., dit-elle à voix basse.

Elle commençait à comprendre.

— Tu sais bien pourquoi nous sommes là, reprit le magicien.

Nihal se boucha les oreilles.

— Tais-toi !

— D'innombrables vies dépendent de nous ! Trop de gens sont morts pour cette mission ; nous n'avons pas le droit de faire comme si de rien n'était.

Il écarta les mains de Nihal de sa tête ; elle avait les yeux brillants.

— Tu dois partir, dit-il.

— Tu ne peux pas me demander ça, répondit la demi-elfe d'une voix tremblante. Tu ne peux pas me demander de te laisser, alors que je viens de te trouver ! J'en suis incapable !

— Je ne le veux pas non plus, mais nous n'avons pas le choix.

Des larmes se mirent à couler sur les joues de Nihal.

— Je me moque de la raison pour laquelle nous sommes ici ! Je me moque des gens dehors ! Nous sommes ensemble à présent, et c'est tout ce qui compte. Je ne te laisserai pas seul en territoire ennemi, et blessé en plus ! Je ne peux pas. Je ne peux pas, et je ne veux pas !

— Si je suis vraiment tout ce que tu as cherché jusqu'à maintenant, alors tu dois partir, insista Sennar.

— Ne dis pas des idioties d'oracle !

— Ce ne sont pas des idioties ! s'exclama Sennar.

Sa voix était devenue dure.

— Tu cherchais un but qui donne sens à ta vie, un motif pour agir et la force de le faire. Si tu restes là, ta découverte sera inutile.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal à vouloir être auprès de toi ? Je t'aime. Tu n'as pas vu à quoi ressemble ce pays ? Les gens se haïssent, se massacrent... Chasser le Tyran ne changera rien. Tant que nous serons ici, nous ne serons jamais seuls, et nous pourrons créer le monde que nous voulons. Cette Terre ne mérite pas ton sacrifice, ni le mien.

— Ce n'est pas vrai, et tu le sais, répliqua Sennar. Laïo a donné sa vie pour que tu puisses continuer ; pendant que nous sommes là, Soana et Ido se battent toujours. C'est pour eux que tu dois partir, autrement le sang versé jusque-là n'aura servi à rien.

Nihal se mit à sangloter et se blottit dans ses bras.

— Je t'en prie, ne me demande pas de te laisser ! Sans toi je ne m'en sortirai pas. C'est seulement parce que tu étais là que j'ai eu le courage d'avancer. J'ai besoin de toi...

Sennar la serra contre sa poitrine. Son cœur battait vite ; Nihal sentit la douleur qu'il éprouvait et comprit combien cette décision lui coûtait.

— Il ne m'arrivera rien, fit-il. Je suis un magicien puissant. Au cours de la dernière bataille, je serai à tes côtés, et quand tout sera fini, nous pourrons profiter du bonheur qui nous revient. Moi aussi, je veux rester avec toi, mais si tu renonces à partir, nous n'aurons même plus de monde dans lequel vivre...

Il la serra plus fort.

Nihal s'écarta de lui et sécha ses larmes du revers de la main.

— Ici, on est à l'abri du danger. Pourquoi est-ce que je ne peux pas attendre que tu guérisses ?

— Parce que le Monde Émergé n'a pas le temps. Les Terres libres tombent l'une après l'autre ; bientôt elles seront toutes soumises au Tyran. J'ai consacré ma vie à essayer de sauver ce pays, ne rends pas mes efforts inutiles...

— Toi, tu me laisserais seule ? demanda-t-elle.

Sennar se tut.

— Réponds.

— Oui, murmura-t-il.

Nihal ne le crut pas ; elle savait qu'il aurait préféré mourir. Sennar la saisit par les épaules.

— Je t'en prie, pars. Tu réussiras très bien sans moi. Nous n'avons pas besoin d'être près l'un de l'autre pour être ensemble. Quant à moi, dès que j'irai mieux, je te rejoindrai à la base. Nihal, je t'en prie...

La demi-elfe se retourna et pleura en silence.

Nihal battit la forêt toute la matinée pour rassembler le plus de provisions possible. Elle les entassa dans la grotte et fit aussi une réserve d'eau. Elle calcula combien de vivres seraient nécessaires pour un mois et en prit plus. Au fond, elle savait que Sennar avait raison, ce qui ne l'empêchait pas de haïr sa mission et le talisman qui pendait à son cou. S'il arrivait quelque chose à Sennar pendant son absence, elle ne se le pardonnerait jamais.

Jusqu'au soir, ils firent tous les deux comme si de rien n'était, même si la tristesse de l'adieu imminent était dans l'air, palpable. Sennar se forçait à être joyeux, mais Nihal savait qu'il avait peur pour elle. Puis la nuit tomba.

— Tiens, dit-il lorsqu'elle fut prête à partir.

Il lui tendit le poignard de Livon, grâce auquel ils avaient fait connaissance.

En le voyant, Nihal comprit à quel point cette séparation était réelle et elle se mit à pleurer.

— Pourquoi tu veux me le donner ? demanda-t-elle entre deux sanglots.

Sennar sourit.

— Chut... Ne pleure pas...

Il essuya ses larmes. Puis il sortit le poignard de son étui : sa lame émettait une lueur blanche.

— Je lui ai appliqué un enchantement : la lame brillera tant que j'irai bien, et sa lumière t'indiquera où je me trouve.

Nihal le mit à la place de celui qu'elle gardait dans sa botte. Elle lui mit le sien entre les mains.

— Prends-le, et sers-t'en en cas de besoin.

Elle l'enlaça et le couvrit de baisers.

— Ne meurs pas, Sennar, je t'en prie, ne meurs pas !

— Toi non plus..., dit le magicien avant de l'embrasser une dernière fois.

Quand leurs lèvres se séparèrent, Nihal vit que lui aussi pleurait.

— Nihal, si... si je ne suis pas là à temps pour l'ultime bataille..., ne

me cherche pas, pas avant d'avoir vaincu le Tyran. Mais il ne m'arrivera rien, tu verras... Je t'attendrai à la base, dit-il avec un sourire.

La demi-elfe se leva et s'engouffra dans le tunnel qui menait à la surface. Elle ne se retourna pas, parce qu'elle savait que, si elle le faisait, elle ne partirait pas. Au bout de quelques pas, la solitude l'étreignit douloureusement.

LA DERNIÈRE BATAILLE

Mawas, ou du sacrifice

Nihal marchait vite dans la nuit sombre sans étoiles. Il lui semblait que le silence n'avait jamais été aussi angoissant. Les premiers jours, elle avait été tentée de sortir le poignard pour voir s'il était lumineux et si son voyage avait encore un sens. Elle l'avait serré dans ses mains de nombreuses fois en hésitant, et finalement elle l'avait remis à sa place. À quoi aurait-il servi de le regarder ? Qu'aurait-elle fait en découvrant que la lame était éteinte et que Sennar était mort ou qu'il lui était arrivé malheur ? Il était inutile de savoir. Elle devait continuer, aller de l'avant, et penser seulement à ce qui l'attendait s'ils parvenaient finalement à battre le Tyran.

Au bout d'une semaine, une nuit de nouvelle lune, elle atteignit la Terre du Vent. L'obscurité était si épaisse qu'elle dut recourir à la magie pour éclairer sa route, avec l'espoir que personne ne la verrait. L'air avait le parfum de la steppe de son enfance. Nihal hésita : elle était sur le point de pénétrer sur la Terre qui recelait ses souvenirs les plus chers et les plus douloureux, la Terre où elle avait grandi, où elle avait connu Sennar, où Livon avait été tué et où Salazar avait été rasée, plus de trois ans plus tôt... Elle tremblait à la pensée de l'état dans lequel elle avait été réduite ; elle aurait préféré ne pas avoir à la traverser, pour pouvoir se la rappeler aussi splendide qu'elle lui avait toujours paru.

À première vue, elle devait se trouver dans la partie méridionale de la forêt. Elle découvrit ce qu'il en restait dans la lumière livide de l'aube. Les arbres étaient presque tous desséchés et beaucoup avaient été abattus, à tel point que l'on pouvait balayer du regard un bon mille à la ronde.

Lorsque Nihal y venait, enfant, elle tremblait, car la végétation était si dense qu'on y avançait à l'aveuglette et que tout se fondait dans un vert éblouissant. À qui ce bois aurait-il pu faire encore peur désormais ?

Elle se recroquevilla, le menton sur les genoux, et, tandis que le soleil se levait, colorant peu à peu ce paysage désolé, tout le poids de sa solitude lui tomba dessus. Les paroles que Sennar avait dites pendant leur voyage lui revinrent à l'esprit : « Parfois, il me semble que ce monde est déjà mort et que nous ne pouvons rien faire pour le sauver. » Qui rendrait sa splendeur à la forêt ? Il faudrait des années pour que les Terres saccagées retrouvent leur faste passé, si tant est que cela soit possible. Les demi-elfes ne reviendraient pas, et avec elle leur race s'éteindrait à tout jamais... Oui, le monde qu'ils connaissaient était à l'agonie.

Au bout de quelques minutes, elle se releva et interrogea le talisman, mais cette fois elle n'eut aucune vision : l'amulette lui indiqua seulement une direction. Elle se dirigea donc vers le nord, entre les arbres calcifiés, sur des terres devenues stériles. Elle reconnut l'endroit où Sennar et elle avaient été cueillir des framboises, celui où ils s'étaient entraînés ensemble, celui où Soana l'avait envoyée un jour chercher des plantes médicinales, celui où elle avait joué avec Phos... À l'est, au-dessus de ces restes dévastés, on apercevait la Forteresse, plus imposante que jamais.

Le talisman brillait à travers le corset de Nihal et lui indiquait la route. Elle sentait son pouvoir et percevait la présence des esprits aux alentours. C'était la première fois qu'elle n'avait pas eu de vision du lieu où elle se rendait, et n'avoir aucune idée de ce qui l'attendait dans le sanctuaire la préoccupait.

La route ne fut pas longue. Elle marcha encore trois nuits et arriva près de la clairière où elle avait reçu sa consécration de magicienne. Elle reconnut le rocher qui se dressait au centre, et le puits, autrefois plein d'une eau limpide, aujourd'hui à sec. Autour d'elle, il n'y avait que des troncs à demi carbonisés et, au-delà, les ruines de quelques tours-cités, dont celles de Salazar.

Elle s'assit en tailleur sur la pierre, sous un fin croissant de lune qui diffusait une lueur pâle entre les nuages. La demi-elfe regarda autour

d'elle et se rappela le moment où Sennar était venu la rassurer. Elle se sentait comme alors : seule, apeurée et perdue. Mais cette fois il n'y avait personne pour lui redonner courage.

Les premiers jours, tout alla bien dans la grotte de la Terre des Roches, et Sennar commença à croire qu'il pourrait peut-être s'en sortir. Quand il avait laissé partir Nihal, il était convaincu qu'il ne la reverrait plus. Seul et blessé en territoire ennemi, ses chances de survie étaient minimes.

Or, contre toute attente, il était toujours en vie. Il n'avait pas entendu une seule fois de bruits de pas, seulement le profond silence de la forêt de pierre. Il décida alors qu'il était temps d'accélérer sa guérison. Il voulait rejoindre Nihal le plus tôt possible.

Le huitième jour, tout était tranquille ; il devait même faire beau dehors, car il entraît plus de lumière que d'habitude dans la caverne. Sennar souleva sa tunique pour regarder sa blessure et fit une grimace de dégoût : sa cuisse était parcourue par une plaie béante, incrustée de sang. Le moindre mouvement lui provoquait de douloureux élancements dans la jambe. Oui, il avait vu juste, l'os était cassé.

Un os cassé, et une profonde entaille. En venir à bout n'était pas une entreprise aisée pour un magicien malade. Il ne pouvait pas faire grand-chose, à part abréger la convalescence. Il se mit à l'œuvre et constata que ses forces suffisaient à invoquer un enchantement de guérison simple. Il ne fit rien d'autre de toute la matinée.

C'est justement cet enchantement qui scella son destin.

Sennar s'était assoupi, épuisé ; puis il avait glissé dans le sommeil sans s'en apercevoir.

Tout en dormant, il perçut une vibration régulière de la terre au-dessus de lui, tel un écho lointain et confus, faisant partie d'un rêve.

C'est le son strident des épées qu'on tirait de leurs fourreaux et une vive sensation de danger qui le réveillèrent. Il se redressa en sursaut.

« Des ennemis ! Et un magicien. »

En un instant, il comprit à quel point son espoir avait été vain et stupide. Le recours à la magie n'avait servi qu'à révéler sa position. Il se

leva en toute hâte, ignorant sa douleur lancinante à la jambe, et tenta une impossible fuite vers le fond de la tanière.

C'est alors qu'ils entrèrent. Quatre fammins et deux hommes. L'un d'eux était bien un magicien.

Collé contre la paroi de roche, Sennar songea : « C'est fini. »

Il se laissa tomber à terre. Le magicien ennemi n'eut même pas besoin d'invoquer un enchantement offensif. Il s'approcha lentement de lui et posa un pied sur sa jambe cassée. La douleur fut fulgurante ; le cri du blessé se mêla au rire moqueur de l'homme.

Ensuite un rayon violet sortit de sa main, et l'obscurité enveloppa Sennar.

Ayant bifurqué à l'ouest, Nihal se retrouva dans une zone de la Forêt qu'elle ne connaissait pas. La demi-elfe se rappela les paroles que Soana lui avait dites longtemps avant. « Le cœur de la Forêt n'appartient pas aux hommes, mais aux esprits. C'est un lieu sacré, que les pieds impurs des races qui peuplent ce monde ne doivent pas violer. Là repose la vie cachée du bois, et celle-ci est un secret, même pour les magiciens les plus puissants. Ce monde a des forces qui dépassent toutes les imaginations et que personne ne pourra jamais dominer. »

Cette partie de la Forêt était moins dévastée que les autres. De timides petites feuilles jaunes coloraient les branches. Nihal sentait que la fin de son voyage était proche : le sanctuaire devait se trouver dans les alentours.

Tout à coup, un spectacle inattendu se présenta devant ses yeux : un arbre énorme, sans doute un chêne, dont les branches robustes se découpaient majestueusement sur le ciel nocturne. Ses feuilles, d'un jaune doré, étincelaient dans l'obscurité. Nihal en eut le souffle coupé : un arbre vivant, sain et puissant, au milieu de ce déferlement de mort !

Il ne semblait pas tirer son énergie de la terre, mais plutôt lui donner vie. À l'endroit où ses racines s'enfonçaient dans le sol avait poussé une herbe d'un vert éclatant. Émerveillée, la demi-elfe le contempla un instant et sentit que tout espoir n'était pas perdu si une telle splendeur

avait pu survivre dans ce lieu désolé. Il lui fallut un peu de temps pour réaliser qu'il devait s'agir d'un Père de la Forêt. Elle se rappela celui qui l'avait aidée dans sa lutte contre Dola et reconnut la même force, la même puissance incroyable, la même vitalité. Si le Père de la Forêt était vivant, alors la Forêt elle-même n'était pas condamnée. Et tant que ce gigantesque cœur continuerait à battre, il y aurait encore de l'espoir pour la Terre du Vent.

Incrédule, Nihal s'approcha du tronc, et c'est alors qu'elle aperçut quelque chose qu'elle n'avait pas remarqué auparavant. Sur l'une des branches basses était assis un petit être lumineux. La demi-elfe fronça les yeux pour essayer de comprendre ce dont il s'agissait... Quand elle le reconnut, elle explosa de joie. Enfin un visage ami !

— Phos ! cria-t-elle en s'élançant vers lui.

L'elfe-follet lui adressa un doux sourire.

— Bon retour, Nihal !

— Eh bien ? Tu ne viens pas me saluer ? s'étonna la jeune fille.

C'était son ami Phos, et pourtant il ne semblait pas lui-même. Il était trop sérieux, trop triste, trop mélancolique. Il l'avait toujours fait rire, avec ses oreilles disproportionnées, ses cheveux verts en bataille et ses ailes irisées qui battaient sans arrêt. Maintenant, il la fixait sans bouger ; c'était Phos, et en même temps ce n'était pas lui.

— Je t'attendais, Sheireen, dit-il.

Nihal sursauta. Le talisman brillait plus que jamais sur sa poitrine.

— Comment sais-tu que... Est-ce que ça veut dire que..., murmura la demi-elfe, qui commençait à comprendre.

— Ton voyage est terminé ; ceci est la dernière étape. À présent, tu as devant toi la bataille finale.

— Tu es le gardien du talisman ?

Phos acquiesça gravement.

— Comment est-ce possible ? Tu ne savais même pas qu'il y avait des demi-elfes, tu ne m'as jamais parlé de sanctuaire et...

Nihal s'interrompit et le regarda.

— Pourquoi tu ne m'as jamais rien dit des sanctuaires ?

Phos croisa les jambes, et pendant un instant il ressembla à son vieil

ami, drôle et désinvolte, mais sa voix était triste quand il répondit :

— Pendant longtemps j'ai moi-même ignoré qui j'étais et quelle était ma mission. Mon père a été le gardien de la pierre de Mawas pendant de longs siècles. Il te faut savoir que nous autres, les follets, nous vivons très longtemps ; j'étais déjà né quand le dernier prétendant au pouvoir vint ici chercher la pierre, il y a plus de mille ans. Mais il n'était pas pur, et mon père la lui refusa. Il la défendit bravement, jusqu'à la mort qui lui fut infligée par cet elfe malveillant. C'est alors que mon père me dit des paroles qu'alors je n'ai pas comprises : « Je te laisse en héritage quelque chose de grand et de terrible, qui sommeille dans le cœur de cette Forêt. Tu veilleras dessus et, le moment venu, c'est toi qui seras juge. »

Je lui ai demandé comment je ferais pour veiller sur quelque chose sans même savoir ce que c'était, et il m'a répondu qu'en temps voulu tout me serait révélé. C'est ainsi que je suis devenu le chef des elfes-follets qui demeuraient ici. J'ai vécu longtemps dans l'ignorance, et même quand je t'ai rencontrée, la vérité ne m'a pas été dévoilée. Cependant quand tu as commencé ta quête des pierres, quelque chose en moi s'est réveillé, et j'ai entendu la voix des autres gardiens m'appeler à mon devoir. C'est là que j'ai connu Mawas. Je suis revenu sur cette Terre pour la trouver détruite, mais cela ne m'a pas arrêté et je suis parvenu jusqu'au sanctuaire, où je t'ai attendue depuis.

— Où sont les autres follets, tous tes amis ? demanda Nihal.

Les oreilles de Phos se baissèrent, et son visage devint encore plus triste.

— Ils sont morts.

Nihal pensa à ces créatures ailées qu'elle avait menées hors de la Terre du Vent, plus de trois ans auparavant. Elle ne pouvait pas croire qu'elles n'existaient plus.

— Nous nous sommes installés quelque temps sur la Terre du Soleil, expliqua le follet, à l'époque où toi et moi nous sommes revus. Mais, comme je te l'ai dit alors, les soldats nous ont décimés et nous ont capturés pour nous utiliser comme espions. C'est pour cela que je me suis présenté au Conseil. Personne ne m'a écouté, on s'est moqué de moi et on m'a mis à l'écart. Je suis retourné dans mon village, auprès des miens,

mais le massacre continuait sans que nous puissions rien faire. Je les ai tous vus mourir, l'un après l'autre. Les bois où nous vivions ont été détruits, nous avons été traqués et chassés. À la fin, il n'est resté que moi, dans la solitude de la Forêt où nous avons élu domicile. Moi seul.

Il regarda au loin avec une expression mélancolique.

— Je ne savais pas quoi faire. J'aurais pu rejoindre d'autres groupes de follets, mais j'imaginai qu'ils finiraient aussi par subir le même sort. C'est alors que je me suis éveillé et que j'ai su qui j'étais. Et j'ai voyagé jusqu'ici.

— Je suis désolée...

Phos eut un sourire résigné.

— C'est le destin de ce monde : la destruction.

— Non, ce n'est pas vrai ! protesta Nihal. J'accomplis justement ce voyage pour que tout redevienne comme avant. Ma mission ne sert-elle pas à sauver le monde ?

— Ce qui a été détruit ne pourra jamais être comme avant, répondit Phos.

« Bien sûr », pensa Nihal, elle l'avait toujours su.

— Mais alors, pourquoi je fais tout ça ?

— Ce que tu fais ne sert pas à sauver qui que ce soit, tu ne l'as pas compris ? poursuivit Phos, imperturbable. Notre monde tombe en ruine. Les demi-elfes ne sortiront pas de leurs tombes, mes compagnons ne reviendront pas, la Forêt a été détruite, et des milliers de Pères de la Forêt ne suffiraient pas à lui rendre sa splendeur. Il faut mourir pour renaître.

Nihal ne comprenait pas ; elle se contentait de regarder Phos d'un air interrogateur.

— C'est de la mort de son germe que naît l'arbre, expliqua le follet, et de ses feuilles mortes que s'élève la nouvelle plante. Dans la nature, tout meurt sans cesse pour qu'une chose puisse naître. Ce monde doit mourir, pour que de ses cendres puisse éclore quelque chose de différent. Moi, je fais partie du passé, et avec moi cette Forêt ; nous ne pouvons plus vivre ici parce que ce à quoi nous appartenions a disparu.

— Moi aussi, je fais partie du passé ! Il n'y a plus de demi-elfes, et beaucoup de ceux que j'aimais sont morts, répliqua Nihal.

Phos secoua la tête.

— Non, Nihal, toi tu es un pont jeté entre ce monde agonisant et celui qui va naître. Tu as dans tes mains la clef qui peut conduire à la renaissance. Personne ne sait si tu auras la force d'entrouvrir les portes qui mènent vers le futur, mais tu es la seule à pouvoir le faire. Des ruines dont a été constellé ton chemin s'élèvera le phénix, et une seconde chance sera accordée aux êtres de ce monde ; ce sera à eux de créer une nouvelle ère, de paix ou de guerre. Toi, tu portes en toi cette possibilité, tu es sur le point d'offrir aux gens un nouveau départ. Voilà quelle est ta mission. C'est une tâche difficile, pour laquelle tu as déjà beaucoup souffert, et qui te fera encore souffrir.

Nihal préféra ne pas s'attarder sur ces paroles ; elle se dépêcha de les oublier pour ne pas avoir à en saisir complètement le sens.

— Où est le sanctuaire ? demanda-t-elle.

— Devant toi, répondit Phos.

Il s'envola et, en levant les yeux, Nihal comprit que l'arbre lui-même était le sanctuaire. Elle avait ressenti sa puissance dès l'instant où elle avait mis les pieds dans ce lieu.

Phos s'approcha du tronc, et à son signal celui-ci s'entrouvrit, dévoilant une pierre blanche très brillante cachée à l'intérieur.

— Nihal, ce que je vais te demander de faire ne te plaira pas, je le sais, mais si tu gardes à l'esprit ce que je viens de te dire, tu comprendras que tu ne peux pas l'éviter.

Nihal le regarda avec anxiété.

— Voilà la dernière pierre, Mawas. Elle est la source des Larmes, comme celle que je t'ai donnée il y a des années. Et elle est le cœur du Père de la Forêt, ce qui le tient en vie. Tu dois la prendre.

— Mais si c'est son cœur et que je le lui arrache, qu'en sera-t-il de lui ?

— Ôter la pierre pendant un temps bref ne le tuera pas, mais pour que tu puisses vivre, après avoir récité l'enchantement contre le Tyran, tu devras briser le talisman. À ce moment-là, toutes les pierres seront détruites, y compris Mawas. Et le Père de la Forêt mourra.

— Et la Forêt ? demanda Nihal. Elle mourra, elle aussi, et ne pourra

plus jamais revivre !

— La Forêt est déjà morte, tu ne l'as pas vu ?

Nihal secoua la tête.

— Je ne veux pas le faire. Je m'y refuse ! Toute ma vie, j'ai laissé derrière moi des cadavres. On m'a dit que c'était nécessaire, sinon cette Terre ne serait jamais libérée. Mais le prix est trop élevé ! Le Père de la Forêt m'a donné la Larme qui m'a sauvée de nombreuses fois, il a protégé cet endroit que j'aimais. Je ne veux pas le tuer !

Phos vola vers elle et se tint à la hauteur de son visage.

— Tu n'as pas encore compris ? Rien ne s'acquiert sans souffrance dans ce monde ! Pour que quelqu'un obtienne le salut, quelqu'un doit se sacrifier.

— Mais pourquoi ce sont les autres qui doivent se sacrifier ? hurla Nihal.

Elle tomba à genoux.

— Laïo est mort pour me permettre de prendre la pierre de la Terre de la Nuit, Sennar a risqué sa vie sur la Terre de la Mer, et maintenant il est en danger ! Je ne veux pas d'autres sacrifices ! Je suis fatiguée de voir tant de sang et de morts...

La pitié éclaira le visage de Phos. Il effleura la joue de Nihal de sa minuscule main.

— Mais toi aussi, tu as souffert, il n'y a pas que les autres qui se sont sacrifiés, dit-il. Pendant des années, tu n'as pas connu la paix, et quand tu l'as enfin trouvée, c'était pour t'entendre dire que tu devais encore attendre. Tu as repris l'épée, et à ton cœur défendant tu t'es mise en marche pour arriver jusqu'ici. La douleur n'est pas une fin en soi, souviens-t'en. Et maintenant, relève-toi et porte le coup mortel au Père de la Forêt. Prends la pierre.

Nihal regarda l'arbre palpitant de vie et tendit lentement le bras. Pendant qu'elle le faisait, elle vit Phos fermer les yeux et elle comprit que malgré tout ce qu'il lui avait dit, ou peut-être justement à cause de cela, le petit gardien était à l'agonie. Avec le Père de la Forêt disparaissait tout son monde.

Nihal prit la pierre dans ses mains et sentit qu'elle résistait à la force

qui voulait la séparer de l'arbre. Elle dut tirer très fort pour l'arracher de sa place. À l'instant même, le bois devint sec, les feuilles tombèrent, la lumière qui illuminait le beau chêne s'éteignit, et l'herbe qui entourait ses racines se fana. L'obscurité s'abattit sur la clairière.

La demi-elfe examina la pierre qu'elle tenait dans sa paume. Plus opaque que les autres, elle était traversée de veines grisâtres. Nihal récita la formule, et le talisman, complet, s'éclaira d'une lumière étincelante. La jeune guerrière sentit qu'il était devenu immensément puissant, au point d'échapper à tout contrôle. Elle était arrivée au bout de son voyage.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demanda-t-elle à Phos, qui s'était assis sur l'une des racines rabougries.

L'elfe-follet haussa les épaules.

— Je vais rester ici jusqu'à la fin. L'histoire des pierres et des sanctuaires se terminera, en bien ou en mal, le jour où tu invoqueras l'enchantement. J'attendrai ce jour, qu'il soit de gloire ou de douleur. Tout ce qui me liait à ce monde est ici.

— Tu peux venir avec moi si tu veux. Nous sommes tous les deux seuls et tristes, nous pourrions au moins partager notre douleur, proposa Nihal.

Phos fit non de la tête.

— Je veux rester, c'est ici ma maison. Je n'ai plus rien à faire, alors que toi tu as encore beaucoup à accomplir. Ton rêve, ton idéal sont devant toi. Nos destins sont différents.

Nihal tira le poignard de sa botte et le regarda longtemps, résistant à l'envie de regarder la lame.

— Tu sais où il est ? demanda-t-elle.

Phos baissa les yeux.

— Le futur est devenu incertain, même pour nous, les gardiens. Je ne sais pas où il se trouve, ni s'il est libre. Maintenant la seule chose qui compte, c'est l'espoir que tu portes en toi.

Nihal remit le poignard dans sa botte.

— Sois confiante, ajouta Phos avec son sourire joyeux d'autrefois, et il lui dit adieu.

Le Tyran

U

ne goutte. Puis une autre. Des gouttes tombaient près de lui. Un son régulier, irritant, qui lui martelait les tempes. Il ne pouvait pas les voir dans l'obscurité totale, mais il les entendait, et cela le rendait fou. Il y avait d'autres bruits, terribles : des cris surtout, des cris inhumains, et le cliquetis continu des épées. Mais à présent toute sa perception était concentrée sur cet écoulement monotone, exaspérant.

Brusquement, il entendit des pas qui s'approchaient. Il sourit : il savait qui arrivait. Il savait que tôt ou tard il le reverrait, mais il ne s'attendait pas à ce qu'il descende jusque-là.

La première fois qu'il l'avait rencontré, il avait été bouleversé. Était-il possible que ce soit lui, le Tyran ? Maintenant qu'il s'était montré à lui, Sennar savait qu'il ne sortirait plus de la Forteresse, mais il tremblait en pensant au moment où Nihal se retrouverait face à l'usurpateur.

La porte de la cellule s'ouvrit et dans la lumière du couloir se découpa la silhouette reconnaissable entre mille. Il était seul. L'homme dont seulement quelques généraux parmi les plus fidèles connaissaient le visage avança à pas lents.

— Quel honneur ! lança Sennar. Je n'aurais jamais cru que tu viendrais me voir ici. Excuse-moi si je ne m'incline pas et si je ne t'offre pas un siège, mais comme tu le vois, ma demeure est bien modeste.

Sennar rit, mais son rire se bloqua dans sa gorge. Il sentit quelque chose lui couler dans la bouche, du sang, probablement.

— Je pensais qu'un souverain comme toi ne s'abaisserait pas à s'aventurer dans un endroit pareil, et que tu préférerais rester assis sur

ton trône, dans ton magnifique salon, à songer à ton pouvoir sans limites.

— Tu devrais savoir que le pouvoir et son faste ne m'intéressent pas.

Sennar haïssait la froideur de cette voix, qui donnait l'impression que son interlocuteur n'éprouvait aucun sentiment et qui le rendait impénétrable.

Le Tyran s'approcha, invoqua une flamme bleutée et la plaça devant le visage du magicien. Aveuglé, celui-ci ferma les yeux. La flamme s'éteignit et l'obscurité tomba de nouveau sur la cellule.

— Ils ont été sans pitié avec toi.

— En effet, répondit Sennar. Tu es en train de me faire tuer à petit feu. Combien de temps est-ce que tu comptes encore t'amuser avec moi avant de m'achever ?

— Ce n'est pas moi, le bourreau qui te torture, dit le Tyran.

Sennar rit encore, et de nouveau la douleur lui coupa le souffle.

— Bien sûr, fit-il dès qu'il put respirer, toi tu n'y es pour rien, ce n'est pas toi qui ordonnes qu'ils me torturent pour que je dise ce que tu veux savoir.

— J'ai ordonné qu'on t'interroge, pas qu'on te torture. Je n'ai pas demandé à tes gardiens de te brûler la chair au fer rouge.

— Mais le bourreau le fait parce qu'il sait que tu te réjouis de ma souffrance. Sans que tu le lui ordonnes, il me torture pour ton plaisir.

Le Tyran parla encore, de cette voix triste que Sennar détestait. Pourquoi ne lui enjoignait-il pas de lui témoigner du respect, pourquoi ne le frappait-il pas ? Ce calme était exaspérant.

— Je n'éprouve aucune joie à te voir souffrir, et le bourreau ne l'ignore pas. Il le fait pour se distraire. Ne sais-tu pas que les hommes sont pervers et cruels de nature, tout comme les gnomes, les nymphes et les follets.

— Qu'est-ce que tu veux prouver ? Que ce sont les autres, les méchants ?

— Non. Seulement à quel point la haine peut être puissante. Tu devrais le savoir mieux que quiconque.

Le sang de Sennar se figea.

— Je t'admire, tu sais ? poursuivit le Tyran. Tu es quelqu'un avec qui

je peux me mesurer. C'est pour cela que je t'ai montré mon visage ; je voulais t'affronter d'égal à égal. Rares sont ceux avec qui je peux le faire.

— C'est parce que tu rampes sur le sol. Il n'y a que les vers qui soient à ta hauteur, répliqua Sennar.

Même cette provocation ne réussit pas à énerver le Tyran.

— Les hommes sont des bêtes assoiffées de sang, poursuivit-il tranquillement. Ils n'attendent que le moment opportun pour sauter à la gorge de leur propre frère.

Sennar frissonna et pensa à la clairière, mais il chassa cette pensée de son esprit : il ne devait pas se laisser ensorceler. Il aurait au moins voulu voir le visage de son interlocuteur, mais l'obscurité l'en empêchait.

— Qu'est-ce que tu es venu faire ? lui demanda-t-il.

Il était de plus en plus mal à l'aise et commençait à avoir peur.

— Cela fait combien de temps que tu es ici ? lâcha le Tyran.

Sennar ne répondit pas : il n'en avait aucune idée. Il pouvait tout aussi bien être enfermé là depuis un an que depuis une journée.

— C'est moi qui vais te le dire : cela fait presque un mois. Et pendant tout ce temps, tu n'as rien dit. Je ne peux plus attendre.

Un silence menaçant s'abattit sur la cellule.

— Je ne sais pas ce qui te pousse à t'obstiner dans ce silence, reprit le Tyran. Sincèrement, je ne te comprends pas.

— Tu ne peux pas comprendre ce que sont la loyauté et le sacrifice, dit Sennar.

— Ne me sous-estime pas ! Je te connais bien, nous sommes très semblables.

Sennar entendit ses pas retentir sur le sol.

— Toi, au contraire, tu ne me connais pas. Tu crois que je ne veux que le pouvoir, que c'est la seule raison qui me pousse à agir. Ou peut-être la vengeance, ou les torts que j'ai subis. Mais tu te trompes. Moi aussi, avant d'en arriver là, j'ai longtemps erré, j'ai longtemps cherché une réponse aux mêmes questions que celles que tu te poses maintenant. Pourquoi tu crois que je suis entré au Conseil ? Moi aussi, je rêvais de changer le monde, je ne désirais rien d'autre. En réalité, la réponse était devant moi, aussi claire qu'elle se présente maintenant à toi, mais je

refusais de l'accepter. « Ce monde a beaucoup de bon, je ne dois pas renoncer... » Voilà ce que je me répétais.

Sennar s'aperçut qu'il s'était mis à trembler. Il avait l'impression que quelque chose était en train de s'insinuer dans son esprit, et il en avait peur. Pourquoi le Tyran lui parlait-il de cette manière ?

— Mais à la fin j'ai dû me rendre à l'évidence, comme j'espère que tu le feras toi aussi, parce qu'on ne peut pas nier éternellement la vérité. Il n'y a rien à sauver. Je dirais même plus : personne ne veut être sauvé. La nature des êtres qui peuplent cette Terre est criminelle, ce à quoi ils aspirent, c'est haïr et tuer. C'est pour cela que la guerre n'a jamais déserté ces contrées et ne les abandonnera jamais ; toutes les races cèdent à la volupté de la mort, et quand on goûte au sang une fois, on ne peut plus s'en passer. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Sennar essaya de secouer la tête, mais une vive douleur l'en empêcha. À présent, il comprenait ce qui allait arriver, ce qui était déjà en train d'arriver, et il était envahi par la terreur. Il chercha dans sa mémoire un enchantement qui lui permette d'échapper à cette torture, en vain.

— Je sais que tu aimes quelqu'un, je le sens. Or l'amour est ce qu'il y a de plus éphémère. Ce n'est pas pour nous. Peut-être que la femme à qui tu penses aura cru t'aimer l'espace d'un instant, dans l'extase du plaisir, mais c'est une illusion. L'amour commence et finit dans la jouissance charnelle, le reste n'est rien. Je te l'ai dit parce que moi aussi j'ai beaucoup aimé. Renonce à cet amour si tu ne veux pas souffrir, et unis-toi à moi.

— Laisse-moi en paix ! hurla Sennar.

Il devina que le Tyran se trouvait maintenant tout près de lui.

— Cette souffrance n'a pas de sens, tu le sais comme moi. Je peux entrer dans ton esprit, et je le ferai si tu ne parles pas. Pas pour t'infliger de la douleur, mais parce que ce que j'ai entrepris est trop important pour que quelqu'un puisse m'arrêter. Cependant tu souffriras, et je ne le veux pas. Je t'admire, et je t'estime. Dis-moi pourquoi tu te trouvais sur ma Terre, dis-moi ce que tu y tramais. Ton silence est absurde. Ce monde ne mérite même pas une de tes larmes, et celle que tu aimes ne mérite pas ton sang.

— On m'a déjà tenu ce discours, et je n'y ai jamais cru ! lança Sennar avec véhémence.

En réalité, il était terrorisé. Sa magie n'était pas comparable à celle du Tyran ; il ne pourrait s'opposer longtemps. Le despote allait violer son esprit, dévoiler une à une ses pensées, son âme, chacun de ses secrets...

Le Tyran prit le visage de Sennar entre ses mains.

— Tu essaies de me résister ? Sache que je suis plus puissant que tout ce que tu peux imaginer et que je suis prêt à aller jusqu'au bout. Je ne te laisserai pas en paix tant que je ne saurai pas ce que je veux savoir ; la moindre de tes pensées, le moindre de tes désirs seront miens. Je deviendrai toi, Sennar, et tu n'auras plus de secret pour moi, il n'y aura pas un recoin de ton âme où je n'aurai pas pénétré.

Soudain, une lueur verdâtre émana de ses yeux et frappa ceux du jeune homme. Le magicien fut saisi d'effroi. Ce regard n'était pas humain ; il y couvait une cruauté sans égale. Le Tyran montrait enfin son vrai visage, impitoyable, celui que Sennar avait imaginé depuis le début de cette conversation et qu'il aurait préféré ne pas voir à présent. Il sentit que quelque chose essayait de forcer son esprit, que le Tyran tentait de le violer, mais il résista. Il hurla de toute la force de ses poumons.

Avant la bataille

La dernière partie du voyage de Nihal fut éprouvante. La demi-elfe découvrit que la Terre de l'Eau était presque entièrement aux mains de l'ennemi, exception faite de la partie nord-est, adossée à la frontière avec la Terre de la Mer, qui opposait une ultime et fragile résistance.

Le reste de la région n'était plus qu'une lande désolée. De nombreux ruisseaux étaient asséchés, d'autres étaient empoisonnés ; les bois montraient les premiers signes de destruction, et les villages étaient rasés. Combien de nymphes avaient survécu à un tel désastre ?

La demi-elfe songea le cœur serré que bientôt il n'y aurait plus de Terres libres. Elle se rappela la dernière bataille à laquelle elle avait participé, les fantômes qui semaient la mort et la terreur parmi les soldats, et frissonna.

On ne pouvait résister longtemps à une telle armée, sa mission était peut-être déjà finie...

Elle avançait tout de même aussi vite qu'elle pouvait, marchant jusqu'à l'épuisement. Il lui fallut un peu plus de deux semaines pour regagner le territoire libre.

Là non plus, les choses n'allaient pas bien. Les récoltes étaient maigres, et les gens souffraient de la faim. Mais au moins ils n'avaient pas été réduits en esclavage.

Dès qu'elle atteignit la Terre de la Mer, Nihal se rendit dans un campement d'où elle envoya un message à Soana pour la prévenir de son arrivée. Puis elle se procura une monture.

Lorsqu'elle arriva à la base, environ une semaine plus tard, il neigeait.

Le mois de décembre approchait ; cela faisait un an qu'elle était partie.

La jeune guerrière descendit de cheval et frappa ; un petit guichet s'ouvrit dans la porte, et deux yeux apparurent.

— Qui va là ?

— Nihal de la Tour de Salazar, chevalier du dragon. Je reviens de mon voyage. Vous avez sûrement été avertis.

Le guichet se referma d'un coup. Elle entendit un bruit de cadenas et de verrous, puis les lourds battants s'entrouvrirent.

— Bon retour parmi nous ! dit le garde avec un grand sourire.

Nihal pénétra dans la base. Une atmosphère sinistre pesait sur le camp ; les visages des soldats qu'elle croisait trahissaient la fatigue. Beaucoup vinrent à sa rencontre et la saluèrent d'une poignée de main ou d'une accolade.

La demi-elfe chercha Sennar des yeux, mais son cœur lui disait qu'il n'était pas là. Avançant entre deux rangées d'hommes, elle vit quelqu'un debout au fond du camp, qui l'attendait.

Nihal murmura doucement son nom et marcha vers lui, de plus en plus vite, puis se jeta à son cou.

— Sennar ? demanda-t-elle tout de suite.

— Nous croyions qu'il était avec toi..., répondit Ido.

Le cœur serré, elle se blottit dans les bras de son maître.

Le logement d'Ido était encore plus désordonné qu'avant ; maintenant qu'il vivait seul, il était évident que le gnome avait définitivement renoncé aux apparences.

Lui non plus n'était plus le même. Nihal ne s'en était pas aperçue tout de suite, parce qu'elle était trop heureuse de le revoir en vie, mais il avait un œil fermé et barré par une longue cicatrice.

Au début, ils restèrent assis face à face devant deux grandes chopes de bière, sans un mot. C'est Ido qui aborda le premier les questions en suspens.

— Qu'est-il arrivé à Laïo ?

— Il a été tué à la frontière de la Terre de la Nuit, pendant un

affrontement. Il est mort en héros, répondit Nihal d'un ton sec.

Ido baissa la tête et garda le silence un long moment avant de demander en la fixant dans les yeux :

— Et Sennar ?

— Il a été blessé il y a plus d'un mois sur la Terre des Roches et il m'a obligée à poursuivre seule.

Nihal regarda le gnome et comprit qu'il était inutile de s'expliquer davantage : il savait quelle douleur lui avait coûtée une telle décision.

— Il m'avait dit que dès qu'il se remettrait il viendrait me rejoindre ici, continua-t-elle. Il avait une jambe cassée, ç'a dû prendre un peu de temps à guérir, mais... j'ai peur qu'il ne soit arrivé quelque chose... Il ne m'a même pas envoyé de message.

Les larmes qu'elle avait retenues jusque-là se mirent à couler lentement sur ses joues. Lorsqu'elle releva les yeux, il lui sembla qu'Ido avait vieilli d'un coup.

— Sennar est l'un des magiciens les plus puissants de cette Terre, dit le gnome.

Il lui caressa les cheveux.

— Il n'a sûrement rien. Il sera bientôt là !

— Qu'est-ce que tu t'es fait à l'œil ? reprit Nihal après avoir séché ses larmes.

Ido sourit :

— Un échange de politesses avec Deinoforo, le chevalier du dragon noir, celui qui t'a forcée à te battre contre Fen. Je lui ai arraché une main et lui, il m'a crevé un œil.

— Ça veut dire que...

— Oui, répondit Ido avec indifférence, je n'en ai plus qu'un.

Il lui donna une petite tape sur la joue.

— Ho, tu ne vas pas te mettre à pleurer pour moi ! Ce n'est pas une grande perte, tu sais. J'y vois aussi bien qu'avant.

Il sourit encore, mais c'était un sourire amer.

— Comment est-ce arrivé ?

Le gnome s'appuya au dossier de sa chaise et but une longue gorgée de bière.

— C'était le jour où nous avons été vaincus, commença-t-il.

Il raconta ensuite à Nihal les événements des mois qui avaient suivi son départ : son premier duel contre Deinoforo, l'entraînement avec Parsel, la manière dont Soana l'avait aidé. La demi-elfe l'écouta en silence, en essayant de cacher son émotion. Elle tressaillit seulement lorsque Ido lui révéla le secret enfoui dans le passé de Reis.

Quand le gnome eut terminé son histoire, il tira sa pipe de sa poche et l'alluma.

— Alors, maintenant tu es sous les ordres de Londal ? commenta Nihal.

Ido secoua la tête.

— Peu importe de qui je reçois les ordres. Ce qui compte, c'est que je puisse encore combattre contre le Tyran. En outre, Londal est un homme intelligent et un habile général ; il a compris la situation, et il m'a toujours traité d'égal à égal.

Le silence tomba de nouveau entre eux. Tandis que Nihal buvait sa bière d'une traite, Ido s'accorda quelques instants pour la regarder. Il était heureux de l'avoir enfin devant lui. Elle lui avait tellement manqué ! L'affection que la demi-elfe lui portait était l'une des rares choses qui le rendaient encore fier et remuaient en lui des sentiments refoulés depuis longtemps. Il remarqua qu'elle non plus n'était plus la jeune fille d'autrefois ; quelque chose avait dû se passer pendant ce voyage qu'elle ne lui avait pas raconté.

En apprenant la mort de Laïo et la disparition de Sennar, Ido s'était rendu compte que toutes les aventures qu'il avait vécues jusque-là n'avaient pas suffi à l'immuniser contre la douleur. Cependant il avait essayé de dissimuler sa souffrance pour ne pas aggraver le fardeau de Nihal. Mais il sentait que le moment était venu d'en parler et il lui demanda de lui raconter comment cela était arrivé.

La jeune fille lui narra le comportement héroïque de l'écuyer, sa mort entre ses bras, la fuite pendant laquelle Sennar avait été blessé, leur séjour dans la grotte et le moment où ils avaient dû se quitter. Ido

remarqua la rougeur sur les joues de la demi-elfe à un certain passage du récit, et lorsque le silence retomba, il comprit que son élève s'était enfin trouvée.

Nihal jeta son poignard sur la table, il était toujours dans son fourreau.

— Quand je suis partie, il m'a donné ça. Il y a un enchantement dessus : sa lame brillera tant qu'il sera vivant, et elle m'indiquera où il est. Sennar m'a dit que, s'il ne me rejoignait pas ici, je ne devrais pas le chercher avant d'avoir mené ma mission à son terme.

Ido regarda le poignard et en ressentit le pouvoir.

— Depuis que je l'ai, je n'ai pas eu le courage de le regarder ne serait-ce qu'une fois, ajouta Nihal.

— Je suis sûr qu'il va bien, dit le gnome tout en songeant que c'était un mensonge inutile.

— Il faut qu'il aille bien, répliqua Nihal avec véhémence.

Elle baissa les yeux.

— Je l'aime, murmura-t-elle en regardant sa chope.

Ido tira nerveusement sur sa pipe, en proie à une succession de sentiments : d'abord une sorte d'indignation, puis une jalousie paternelle, et enfin une grande tendresse. Au fond, Sennar était le seul qui pouvait rendre Nihal heureuse.

— Je l'ai toujours su, dès la première fois où je l'ai vu arriver hors d'haleine à la base, commenta finalement le gnome.

— Eh bien, moi, il m'a fallu beaucoup de temps pour le comprendre, mais à présent c'est la seule certitude que j'aie, dit la jeune fille. J'ai cherché longtemps une raison de vivre, alors que je l'avais près de moi. Maintenant c'est pour lui que je me battrai, et c'est pour lui que je vaincrai le Tyran. La vengeance ne m'intéresse plus ; ce que je veux, c'est un monde en paix où vivre avec Sennar. Je suis consciente que, par rapport aux idéaux qui t'animent, toi et les soldats de cette armée, le mien est petit et égoïste, mais...

— L'amour n'est ni petit ni égoïste, l'interrompit Ido. Quel que soit ce qui nous pousse à vivre, cela ne peut pas être insignifiant puisque cela nous donne un but.

— J'ai compris que, si je ne pouvais pas sauver le monde entier, je

pouvais sauver une vie. C'est pour cela que je ne peux pas regarder ce poignard.

— Ne cesse jamais d'espérer, dit le gnome. Quand tout ça sera terminé, je suis sûr que je te verrai aux côtés de Sennar, pour la vie.

Nihal sourit et le prit dans les bras.

Juste après, ce fut le tour d'Oarf. Nihal se précipita dans sa stalle et, le voyant sain et sauf, aussi fort qu'elle l'avait laissé, elle ne put retenir des larmes de joie. Elle le serra longuement, émue, et il lui sembla que les yeux sévères du dragon étaient eux aussi humides.

Le lendemain, elle le monta. Elle vola longtemps, se livra aux acrobaties les plus périlleuses et fut heureuse de découvrir que, malgré ses mois d'absence, elle et son dragon s'entendaient toujours à la perfection.

Lorsqu'ils eurent regagné la terre, elle lui dit :

— Entre nous il y a un lien indissoluble. À partir de maintenant, je ne t'abandonnerai jamais plus, tout ce qui m'arrivera m'arrivera avec toi. Si je dois perdre cette bataille, je tomberai avec toi, mais si je la gagne, ce sera sur ton dos.

Le dragon haussa fièrement la tête.

Les jours suivants furent consacrés aux préparatifs de la bataille, tandis que la rigueur de l'hiver s'emparait du pays.

Tous savaient que leur destin et celui de leur Terre allaient bientôt se jouer et que l'on découvrirait enfin s'il y avait encore de l'espoir pour les Mondes Émergé et Submergé.

Nihal revit Soana trois jours après son retour. La magicienne se tenait au Conseil, délibérant à propos de la disposition des troupes le long du front occidental. Elle avait averti Nelgar dès qu'elle avait reçu le message de Nihal et avait préparé son retour à la base.

La demi-elfe la trouva changée. Son visage était creusé de nouvelles rides, et elle était encore plus pâle qu'à l'ordinaire, comme si elle était

marquée par le poids de nouvelles douleurs, de grandes fatigues et d'écrasantes responsabilités. Elle portait la même tunique noire que celle qu'elle avait en revenant de son voyage à la recherche de Reis.

Elle enlaça la jeune fille avec transport.

Elles parlèrent longuement. Soana raconta la défaite sur la Terre de l'Eau et toutes les fois où elle-même était descendue sur le champ de bataille pour utiliser la magie contre l'ennemi ; elle mentionna en passant la blessure et la convalescence d'Ido, mais Nihal comprit au changement de lumière dans ses yeux que la magicienne avait dû souffrir pour le gnome plus qu'elle ne le laissait paraître. Nihal parla de son voyage et des sanctuaires, et de la manière dont elle avait perdu ses compagnons.

Quand Soana apprit la blessure de Sennar, son regard s'assombrit, mais elle aussi assura à la demi-elfe qu'il devait aller bien.

— C'est le meilleur magicien que je connaisse après le Tyran, et je sens qu'il est encore vivant, pour toi, si ce n'est pour autre chose.

Elle sourit.

— Tu dois croire en lui, croire qu'il survivra et que vous aurez enfin droit au bonheur auquel vous aspirez.

À ces mots, Nihal rougit.

— Comment... ? balbutia-t-elle.

— Comment ai-je compris que vous vous aimiez ? fit Soana.

Elle fixa la jeune fille pendant quelques instants.

— Parce que je suis une femme et que je te connais depuis que tu es toute petite. Il y a des secrets qu'on ne peut pas cacher aux yeux d'une autre femme, et puis, tout en toi parle d'amour...

Elle soupira et Nihal comprit qu'elle pensait à Fen.

— Crois en cette petite flamme, Nihal, et à la fin tu obtiendras ce que tu cherches, dit enfin la magicienne.

La date de la bataille fut fixée pour la fin décembre. Ils avaient deux semaines pour la préparer. Des milliers de messages avaient été envoyés partout, et les Terres libres étaient en effervescence.

Tous les chevaliers du dragon furent alertés, et pour la première fois depuis de nombreuses années, on vit Raven sur le campement.

Il arriva à la base un matin, à la grande surprise de tous. Il ne portait plus l'armure de parade qu'il revêtait d'habitude ; même l'impertinent roquet qui le suivait partout avait disparu. Le Général Suprême avait endossé une sobre cuirasse de fer.

— Je ne pouvais pas continuer à rester à l'Académie sans rien faire, dit-il. La place d'un guerrier est dans la bataille, et je suis encore un soldat.

Puis il s'adressa à Nihal, sur le même ton brutal que d'habitude.

— Je me suis trompé, il y a des années, lorsque j'ai fait obstacle à ta carrière. Tu as réussi là où beaucoup ont échoué, moi le premier : tu as redonné un nouvel espoir à un peuple à bout de forces.

Pendant ces deux semaines, Nihal se consacra corps et âme à l'entraînement. Elle craignait que les mois de voyage n'aient affaibli ses aptitudes, et elle passait la plus grande partie de ses journées avec Ido, à combattre à terre et en l'air, avec l'épée mais aussi avec d'autres types d'armes.

La demi-elfe se rendit compte que son maître ne lui avait pas menti : ses qualités de guerrier n'avaient pas été entamées par la perte de son œil. De son côté, elle n'avait rien perdu non plus de son brillant, et il lui suffit de quelques jours pour retrouver l'agilité et l'enthousiasme d'autrefois. Une ou deux fois, Nihal se mesura aussi à d'autres chevaliers, mais désormais seul Ido était capable de rivaliser avec elle.

Plus elle se mesurait à son maître, et plus elle le considérait comme un père. Livon l'avait élevée, il lui avait appris à manier l'épée et lui avait indiqué la route pour le reste de sa vie, mais c'était Ido qui lui avait fait découvrir ce que signifiait combattre. C'était lui qui lui avait expliqué ce qu'était un vrai guerrier, qui avait fait d'elle une personne complète. Loin d'être une trahison envers la mémoire de son père, c'en était le couronnement.

À la base, Nihal retrouva aussi son armure que son maître avait

entretenu avec soin. Conservée dans un coffre, elle brillait du même éclat que le jour où le gnome la lui avait offerte.

En la voyant, Nihal sentit son cœur se serrer. Elle se rappela les paroles que Laïo lui avait dites juste avant de mourir : « J'aurais voulu arriver avec toi jusqu'à la fin et t'aider à mettre ton armure le jour de la dernière bataille. » Elle revit toutes les fois où l'écuyer en avait serré les sangles et les lacets avant les combats.

Elle la tira de son coffre pour l'admirer à nouveau, et c'est alors qu'elle comprit comment elle devait mettre en pratique la décision mûrie à Seferdi.

Le symbole de la maison de Nammen, le blason qu'elle avait vu au palais royal, était encore imprimé dans son esprit. Il était divisé en deux parties : dans celle du haut, il y avait un arbre à moitié dénudé par l'hiver ; dans celle du bas figurait un astre, mi-lune, mi-soleil. Ce blason représentait l'écoulement inexorable du temps : la Terre des Jours vénérât plus que tout Thoolan, le Temps, ainsi que la double nature des demi-elfes, nés de la fusion des hommes et des elfes.

Nihal porta le poitrail de son armure et le dessin du blason à Makrat, chez l'armurier qui avait réparé l'épée d'Ido. Elle lui expliqua qu'elle voulait qu'il figure au-dessus de la frise représentant le dragon, et qu'il soit d'un blanc éclatant, pour trancher sur le cristal sombre.

L'armurier lui rendit la cuirasse deux jours avant la bataille décisive ; le dessin avait été reproduit d'une manière admirable. D'un blanc éblouissant, il était visible de très loin. C'était exactement ce qu'elle souhaitait : le jour où elle se rendrait sur la Grande Terre pour accomplir le rituel du talisman, le Tyran ne manquerait pas d'apercevoir le blason sur sa poitrine, et il comprendrait qu'aucun des méfaits qu'il avait commis au cours de ces quarante années n'avait été oublié, et que le mal qu'il avait causé serait puni. Nihal voulait qu'il sache que les demi-elfes n'avaient pas disparu, qu'il n'avait pas réussi à les réduire à néant, et que c'était justement l'une d'entre eux, sortie tout droit de l'enfer, qui allait mettre fin à son règne de terreur.

Admirant le blason qui brillait sur le poitrail, Nihal sentit qu'elle était prête : la bataille finale pouvait commencer.

Le cri de la dernière bataille

La veille de la dernière bataille arriva enfin. En une semaine, les troupes s'étaient acheminées vers les frontières, et ce soir-là, celui du 21 décembre, la limite des Terres assujetties au Tyran n'était qu'une ligne ininterrompue de campements. Au matin, l'armée entière serait en place ; pas une seule brasse du front ne serait alors dégarnie. Les soldats, impatients et prêts au combat, seraient déployés partout.

Il avait été décidé que Nihal pénétrerait la première en territoire ennemi, sur le dos d'Oarf, escortée par Ido et Soana. « Je n'ai pas l'intention d'entrer sur la Grande Terre incognito, comme une voleuse. Je le ferai la tête haute, à la vue de tous, avait dit Nihal pendant la dernière réunion. Je veux que le Tyran me voie arriver de loin, qu'il se demande qui je suis et ce qui va se passer, et qu'il pense avec effroi à ce qui va lui arriver. »

Les généraux avaient protesté et l'avaient priée d'adopter une conduite plus prudente. « Le talisman est notre seule chance de salut ; si tu es tuée avant de réciter l'enchantement, ce sera la fin », avait dit Nelgar dans l'espoir de la faire réfléchir.

Mais la jeune guerrière avait fermement secoué la tête : « Avant que ma ville soit détruite, j'ai vu l'armée ennemie avancer à travers la plaine. Je n'oublierai jamais la terreur que j'ai éprouvée, et avec moi tous les habitants de la ville, en voyant la mort déferler sur nous. Je veux que le Tyran ressente ce que j'ai ressenti alors.

— C'est une folie, un suicide ! avait répliqué Raven.

— Je n'irai pas seule, avait déclaré Nihal. Ido me protégera avec son

épée, et Soana érigea autour de moi une barrière magique, au moins tant que je n'aurai pas accompli le rite ; à ce moment-là, la barrière sera dissoute et je pourrai combattre enfin face à face le Tyran. »

Comprenant que la décision de Nihal était inébranlable, l'assemblée l'avait acceptée à contrecœur.

En fin de soirée, une neige épaisse et glacée se mit à tomber. Un rideau de flocons voila le camp. Nihal était dans sa chambre chez Ido, et elle n'avait pas sommeil. On lui avait bien proposé de reprendre son ancienne maison, celle qu'elle avait occupée après être devenue chevalier, mais dès qu'elle y avait remis les pieds, elle avait compris qu'elle ne pourrait plus y vivre : elle était habitée par trop de souvenirs. La vue du lit de Laïo, qui gardait encore l'empreinte du corps menu de l'écuyer, lui avait serré le cœur. Elle avait préféré la cabane d'Ido, où elle pouvait également compter sur le réconfort de son maître.

À présent, seule dans son cagibi, elle regardait son armure à travers les larmes : si Laïo était encore en vie, il aurait été avec elle en ce moment, à faire briller ses armes. Maintenant c'était à elle que revenait cette tâche. Elle prit son épée et commença à la froter. Elle était toujours aussi coupante que la première fois que Nihal l'avait prise en main, à peine sortie de la forge de Livon, mais sa lame n'était plus aussi lisse qu'au début. Elle portait les marques de nombreuses batailles, des rayures et des entailles impossibles à effacer. Comme la jeune guerrière, son épée était fatiguée ; elle avait trop combattu, elle avait goûté trop de sang : il était temps qu'elle repose dans son fourreau. Nihal songea que si les dieux étaient avec elle, ce repos tant attendu arriverait dès le lendemain.

Elle se mit ensuite à astiquer sa cuirasse, pourtant impeccable après le passage chez l'armurier : elle voulait s'immerger dans l'atmosphère de la bataille. Pour la première fois de sa vie, Nihal n'était pas impatiente de se battre, elle voyait plutôt cela comme un douloureux devoir. Bien sûr, une partie d'elle-même désirait se mesurer au Tyran, se trouver face à face avec lui et comprendre ce qui l'avait poussé à semer la terreur et la mort pendant tant d'années. Elle s'aperçut avec un frisson que dans un coin de

son cœur elle souhaitait que le sang de cet homme lave celui de ses victimes. Mais dès qu'elle pensait à Sennar, le désir de vengeance s'estompait, il ne restait que l'amour et le rêve d'une vie tranquille à ses côtés.

Elle découvrit avec étonnement qu'elle avait peur de mourir. Cela ne lui était jamais arrivé auparavant : au contraire, elle l'avait espéré des milliers de fois. Quand Ido lui avait fait comprendre que se transformer en arme n'était pas la bonne manière de devenir chevalier du dragon, Nihal aurait voulu craindre la mort, en vain. La seule fois où elle y avait cédé, c'était la veille de sa première bataille, quand elle avait soutenu l'épreuve pour passer à la deuxième phase de son apprentissage. La bataille où Fen était mort. Avec un sourire amer, Nihal se dit que le cercle se fermait : elle avait eu peur la première fois qu'elle avait combattu, et elle avait peur maintenant, peut-être pour la dernière fois.

Elle posa son armure par terre et regarda la neige qui tombait lentement derrière la fenêtre. Elle savait qu'elle aurait dû de se reposer, mais elle n'y arrivait pas. Elle attendait ce moment depuis si longtemps ! Comment aurait-elle pu dormir ?

Elle prit son poignard. Le fourreau ne laissait pas entrevoir la lame, et aucune lumière ne filtrait à travers le cuir de l'étui. Ce poignard était porteur de son sort. Si elle découvrait que Sennar était mort, alors il ne lui resterait que la haine. Or, cette fois, Nihal voulait se présenter devant son ennemi animée seulement du désir de paix.

Elle serra la lame, sans trouver le courage de la dégainer.

« Où es-tu, Sennar ? songea-t-elle. J'ai besoin de toi, de tes paroles, de ta voix. J'ai besoin de savoir que tu es toujours en vie pour pouvoir combattre demain. »

La terreur l'envahit, et elle fut de nouveau assaillie par les voix des esprits qui ne l'avaient jamais quittée.

Elle ne s'aperçut pas que quelqu'un était entré dans sa chambre. Ce n'est que lorsque Ido posa la main sur sa tête ébouriffée qu'elle revint à elle. La jeune fille se serra contre son maître.

— Tu as peur ? demanda le gnome.

— J'ai peur que Sennar ne soit mort. S'il n'est plus là, à quoi sert tout

ce que je suis en train de faire ?

Ido continua à caresser sa tête.

— Je sais que ce n'est pas facile, mais tu ne dois pas y penser. Ça ne t'aide pas à te préparer pour la bataille. Si tu veux vraiment connaître la vérité, ajouta-t-il en la fixant dans les yeux, le poignard est là, tu n'as qu'à le sortir de son fourreau.

— Et si je découvre qu'il est mort ? Je n'aurai plus la force de combattre demain !

— Alors, il ne te reste qu'à croire et à espérer. Sennar t'aime, il ne se laissera pas tuer si facilement, conclut le gnome avec un sourire.

Il resta près d'elle, et Nihal se calma peu à peu.

— Moi aussi, j'ai peur, dit-il dans un souffle. J'ai toujours prétendu que la peur était l'amie du soldat, mais c'est une amie dangereuse, difficile à maîtriser. Ce soir, moi aussi, pour la première fois, je sens la mort à mes côtés, et je réalise qu'en fin de compte cette maudite vie me plaît ; elle me plaît vraiment...

Nihal leva le regard vers lui. Ido lui avait rarement parlé ainsi, renonçant au ton bourru et indifférent qu'il employait d'ordinaire.

— Je ne suis pas sûr de sortir vivant de cette bataille, poursuivit-il. Demain, je réglerai mes comptes une bonne fois pour toutes avec Deinoforo, et il n'est pas dit que ce sera moi qui gagnerai. C'est pour cela que je veux te confier ce que je me suis caché à moi-même pendant très longtemps.

Il avala sa salive et Nihal comprit qu'il était embarrassé. Elle savait combien il lui coûtait de parler de ses sentiments.

— Le pardon que j'ai cherché pendant vingt ans sur les champs de bataille n'est jamais venu. Ce que j'ai fait au service du Tyran ne peut pas être effacé. C'est ce but que j'ai poursuivi pendant toutes ces années en combattant, sans jamais l'atteindre. Et puis tu es apparue.

Il s'éclaircit la voix.

— Au début, ça m'a bien embêté ; la dernière chose que je voulais, c'était avoir un élève, et encore moins une demi-elfe.

Il la regarda de nouveau droit dans les yeux.

— Or, tu es la meilleure chose qui me soit jamais arrivée, Nihal.

Il détourna le regard avant de poursuivre :

— Tu m’as beaucoup donné. Tu m’as offert la possibilité de me racheter, plus que toutes les batailles, tous les fammins tués. Tu t’en souviens ? un jour où nous nous sommes disputés, je t’ai dit que tu n’étais pas ma fille et que je n’étais pas tenu de tout te raconter sur moi. Je me trompais. Tu es comme une fille pour moi, et je suis fier de ce que tu es devenue.

Il soupira et Nihal le serra avec force. Elle avait retrouvé un père !

— Je te serai toujours immensément reconnaissante pour tout ce que tu as fait pour moi, murmura-t-elle.

Ido toussota et se ressaisit.

— Aie confiance, lui dit-il, et demain ne pense qu’à ton objectif final. Tu dois croire jusqu’au bout que ce que tu désires peut se réaliser.

Sur ces paroles, il retourna dans sa chambre, laissant Nihal seule. Peu après, la demi-elfe s’assoupit, le poignard entre les mains. Sa dernière pensée fut pour Sennar.

Le camp se réveilla avec lenteur et solennité, bien avant l’aube de ce jour fatidique. La silhouette noire de la Forteresse se découpait à l’horizon. Lorsque le soleil pointa entre les branches sèches des bois qui entouraient la base, les troupes étaient déjà sur le point de se déployer.

Ido rejoignit Nihal dans sa chambre.

— Je vais t’aider à mettre ton armure, proposa-t-il.

Elle fit non de la tête.

— Cette armure appartient à Laïo, lui seul avait le droit de m’en revêtir. Je vais le faire moi-même, en honneur à sa mémoire.

Ido acquiesça, mais il resta dans la chambre pour l’aider à serrer les lacets qu’elle ne pouvait atteindre. Dehors, tout était silencieux. Quand Nihal fut prête, elle assista à son tour le gnome dans ses préparatifs. Puis ils prirent tous les deux leurs épées et sortirent.

Le soleil se levait sur un ciel de plomb. L’air était glacé ; une épaisse

couche de neige couvrait la terre et crissait sous les bottes. Oarf, imposant comme toujours, attendait son chevalier au centre de l'arène. Lorsque Nihal le vit déplier fièrement ses ailes, elle songea qu'elle n'était pas seule. Elle ferma les yeux, et le calme se fit dans son cœur.

Les troupes se mirent en marche. Elles atteignirent les frontières alors que le soleil était encore bas sur l'horizon. À presque un mille de distance, l'ennemi – un ensemble hétérogène de fammins, d'hommes, de gnomes et de la multitude de fantômes – observait la longue ligne obscure formée par ses adversaires, se demandant sans doute ce qu'ils avaient l'intention de faire.

À mesure qu'ils s'approchaient de la Grande Terre, Nihal sentait le pouvoir de l'amulette augmenter. À présent, elle brillait de tous ses feux sous son armure.

Raven vint près d'elle. C'était la première fois que Nihal le voyait sur son dragon, un puissant animal d'un vert un peu terni par l'âge, marqué de mille cicatrices, qui connaissait sûrement à la perfection le champ de bataille.

— Ce devrait être à moi de faire le discours avant l'affrontement, mais je te cède cet honneur. Sans toi, nous ne serions pas là maintenant, dit le Général Suprême, et, d'un geste, il l'invita à s'adresser à l'armée.

Nihal rougit et se tourna pour regarder Ido. Le gnome sourit. La demi-elfe avança tout en cherchant quelque chose à dire. Elle était émue et troublée ; la seule chose claire dans son esprit était le visage de Sennar. Elle leva les yeux et vit que les soldats la regardaient, suspendus à ses lèvres.

Elle prit sa respiration.

— Aujourd'hui est un jour important. Le plus important de notre histoire. Nous avons la possibilité de conquérir la paix. Beaucoup d'entre nous n'ont connu que la barbarie de la guerre et n'ont fait que combattre toute leur vie. Et voilà que nous pouvons briser le cercle de la haine et atteindre enfin la paix à laquelle nous aspirons. Je suis une demi-elfe. Mon peuple a payé le prix le plus élevé dans cette guerre : il a été effacé de la surface de la Terre. C'est justement pour cela que je combats, contre la haine, contre la cruauté, et contre ceux qui tuent pour le plaisir. Si nous

le voulons tous, cette bataille sera la dernière, et le sang que nous y verserons sera le dernier à mouiller notre Terre. À partir de demain, tout sera différent. Chacun de nous a sa propre raison de combattre, chacun de nous a une petite flamme qui éclaire sa vie et lui donne un sens. Je voudrais qu'aujourd'hui toutes ces flammes convergent en un unique grand désir de paix, et que les coups que nous donnerons ne soient pas guidés par la vengeance, mais seulement par cette aspiration commune.

Nihal se tut. De sa place, Ido lui sourit et approuva d'un signe de la tête, et elle sut que son maître avait compris. Ces paroles résumaient le parcours que Nihal avait accompli pendant ces années.

Le silence tomba sur l'auditoire, puis un unique cri s'éleva d'un bout à l'autre du champ de bataille et se propagea dans chaque unité, où généraux et chevaliers avaient tenu leurs propres discours. Au loin, Nihal aperçut les troupes de Zalénia, commandées par un homme vêtu d'une légère armure qui se tenait fièrement sur son cheval. Le cri enflamma toute l'armée, de la frontière la plus reculée de la Terre de la Mer, sur le delta du Saar, jusqu'aux confins de la Terre du Soleil, côtoyant les limites du désert, et le cœur de l'ennemi trembla pour la première fois.

Nihal abaissa la visière de son casque et invita Soana à monter derrière elle sur Oarf. Alors que tous trois s'apprêtaient à partir, en même temps qu'Ido et Vesa, la demi-elfe regarda à gauche, mue par un pressentiment.

Sur un rocher surplombant la plaine se dressait une silhouette solitaire à l'allure démoniaque. La personne était courbée par l'âge ; ses vêtements en lambeaux et ses cheveux jaunâtres voletaient dans la brise de cette aube lugubre.

Reis ! La magicienne leva un poing vers le ciel en direction de la Forteresse.

— Ton heure a sonné, monstre ! hurla-t-elle d'une voix pleine de haine. Je veux te voir baigner dans ton sang, égorgé comme un veau ! Aujourd'hui ton règne de terreur touche à sa fin !

Elle tendit le bras vers Nihal :

— Tue-le, Sheireen ! Taille-le en pièces ! Celle qui t'a créée et qui t'a

donné la force t'ordonne de massacrer ce monstre !

Ses paroles s'achevèrent dans un rire sauvage.

Nihal détourna les yeux. Elle ne devait pas penser à cette vieille femme, il lui fallait se concentrer sur ce qu'elle avait à faire. Elle regarda Ido : le gnome hochait la tête.

Ils s'élevèrent dans le ciel et survolèrent le front, sous le regard interdit de leurs ennemis. Soana érigea une barrière magique autour d'Oarf, et Ido se tint prêt à frapper.

Les troupes du Tyran, figées par la surprise, regardaient vers le haut, incrédules. Nihal sentait que tous, fammins, hommes et gnomes, percevaient l'immense pouvoir du talisman et comprenaient que le symbole blanc sur son armure était un présage de mort. Elle sourit : les esprits étaient déjà avec elle, ils étaient en train de l'aider.

Arrivé devant la Forteresse, Oarf se posa à terre, suivi de Vesa. D'épais nuages noirs tourbillonnaient autour de la sinistre construction, assombrissant l'aube qui tentait vainement d'éclairer cette matinée fatidique. Même la terre était noire, contaminée par le mal qui régnait sur ces lieux.

Nihal descendit de son dragon, perplexe. Elle ne percevait pas la présence du Tyran. La Forteresse semblait endormie, indifférente.

Aster et Sennar étaient seuls dans le cachot. Cela faisait longtemps qu'ils se faisaient face dans un silence absolu, Sennar essayant de cacher son secret, Aster, de profaner son esprit pour le lui ravir. Mais la lutte était inégale : le jeune magicien était blessé et à bout de forces, et le Tyran extrêmement puissant et résolu.

Au bout d'un temps infini, Sennar sentit son esprit exploser dans un feu d'artifice de douleur et de couleurs, et toute la souffrance du monde vint lui serrer les tempes et le cœur. Son amour, ses souvenirs, sa vie entière furent mis à nu, et au milieu de ce tourbillon d'émotions désormais sans nom ni sens, son secret fut révélé.

C'est ainsi que le Tyran sut.

Nihal n'avait pas eu le temps de se demander pourquoi la Forteresse était aussi silencieuse. À peine avait-elle posé le pied sur la Grande Terre qu'elle avait senti le talisman d'un coup. Et, soudain, ce fut comme si la Forteresse se réveillait. Les nuages se mirent à tournoyer plus vite, et l'immense puissance du Tyran commença à se manifester. Nihal comprit qu'Aster savait ; elle sentit sa fureur, sa peur, mais surtout sa détermination. Si elle le laissait déchaîner son énorme pouvoir, elle ne pourrait plus rien contre lui.

— Récite l'enchantement de défense le plus fort que tu connaisses, murmura-t-elle à Soana.

Elle sortit le talisman de son corset : il étincela et fendit l'obscurité qui enveloppait la Grande Terre depuis des décennies.

Nihal perçut avec plus de force la colère et la peur d'Aster, et comprit que bientôt la barrière érigée par Soana serait inutile.

— Ael !

La voix de la demi-elfe s'éleva, claire, et du ciel tomba une lame de lumière azurée, qui illumina la première pierre.

— Glael ! continua Nihal, et cette fois ce fut un rayon doré qui descendit sur elle.

La Forteresse se mit à briller de plus en plus intensément : le Tyran était sur le point d'invoquer quelque enchantement qui allait les balayer, elle, Soana et Ido.

— Sareph ! Thoolan ! Flar ! cria la demi-elfe, et trois rayons, bleu, argenté et vermeil, fusèrent l'un après l'autre du ciel.

À présent, la Forteresse était un déluge de lumière. L'enchantement invoqué par le Tyran était presque accompli ; Nihal s'imposa de rester calme et continua, impassible :

— Tareph ! Goriar ! Mawas !

Les derniers rayons apparurent, un brun, un noir et un blanc.

Un calme absolu tomba alors sur le monde. La Forteresse cessa de briller, les nuages s'immobilisèrent, le vent s'apaisa, et tous les bruits se turent.

Pendant quelques secondes, alliés et ennemis furent figés par la même

crainte et le même respect : les huit Pouvoirs manifestaient leur force ; les anciens dieux revenaient sur la Terre. Face à eux, tous se sentaient misérables, insignifiants, et percevaient l'impénétrabilité de la création. Un instant plus tard, il y eut une explosion de couleurs, et une lumière aveuglante inonda le front.

Une petite sphère lumineuse descendit du ciel et se mit à grandir, à grandir, jusqu'à envelopper la Forteresse entière et tout ce qui l'entourait, jusqu'à embrasser les frontières les plus reculées de la Terre, au-delà du Grand Désert et au-delà des eaux tumultueuses du Saar.

Au centre se tenait Nihal. L'énergie coulait en elle, et pendant un instant elle se crut infiniment puissante, comme si toute chose, arbres, plantes et animaux, se prosternait à ses pieds, comme si le monde entier lui appartenait. D'un coup, tout lui sembla clair.

— Ta prière a été exaucée, lui dit alors une voix solennelle. Mais ce pouvoir n'est pas pour toi, Consacrée, il est pour tous ceux qui aspirent à la paix. Fais un bon usage de ce que nous t'avons donné.

Aussitôt, Nihal ne se sentit plus souveraine, mais servante. Elle revint à elle et s'aperçut que les fantômes qui se pressaient encore sur le front un instant plus tôt avaient disparu, dissous dans le vent. Les fammins regardaient autour d'eux, désespérés, sans savoir quoi faire, et les voix, qui ne lui avaient laissé aucun répit depuis toujours, se turent. Elle avait réussi.

Elle n'eut pas le temps d'exulter. D'un coup, sa poitrine fut comme enserrée dans un étau, et elle tomba à genoux. Le talisman avait commencé à aspirer sa vie.

— Tout va bien ? demanda Ido en se précipitant vers elle.

Nihal acquiesça.

— Oui, c'est seulement l'amulette qui exige son dû.

Elle se releva et monta seule sur Oarf. Ensuite, elle s'envola haut dans le ciel de manière que tous les soldats la voient, et elle leva son épée en poussant un cri. Les troupes lui répondirent d'une seule voix, et la bataille finale commença.

L'aube de la révolte

Lorsque le soleil se leva ce jour-là, ses rayons saluèrent une forêt d'épées et de lances, un enchevêtrement de corps qui s'affrontaient d'un bout à l'autre du Monde Émergé.

De nombreuses batailles s'étaient succédé sur cette Terre, mais celle-ci n'était pas comme les autres, et tous, ennemis et hommes libres, le sentaient. Chaque soldat était conscient que cette bataille déciderait du sort du monde, et que sur le fil de sa lame était inscrit l'avenir.

Depuis que les fantômes s'étaient dissous dans la lumière de l'enchantement prononcé par cette fille à l'armure noire, les fammins ne répondaient plus aux ordres et erraient, les yeux perdus dans le vide.

Pour des troupes habituées à se battre dans des conditions d'écrasante supériorité numérique, aux côtés de guerriers pour lesquels la vie et la mort avaient la même signification, se retrouver à combattre à armes égales était troublant. Mais ce n'était pas seulement cela qui les effrayait. Ils avaient le sentiment de quelque chose d'inéluctable, l'intuition que l'heure de régler les comptes était arrivée et qu'après ce jour rien ne serait plus comme avant. Même l'air était différent : il y flottait un présage de mort et de défaite. C'était comme si la nature elle-même posait sur les soldats du Tyran un regard malveillant.

Les magiciens des rangs ennemis s'aperçurent avec horreur que leurs enchantements n'avaient aucun effet. Ils essayèrent encore et encore, atterrés par leur impuissance, mais bientôt ils durent se rendre à l'évidence : ils étaient redevenus de simples hommes, faibles et incapables de se défendre.

Beaucoup prirent la fuite, d'autres empoignèrent l'épée qu'ils n'avaient jamais utilisée. Ce jour-là, les esprits les avaient abandonnés, et ils étaient tous à la merci de cette guerrière en noir, qui se battait comme une furie, se frayant un chemin vers la Forteresse.

Aster était reclus dans son antre, assis sur son magnifique trône, dans une salle qui lui semblait maintenant beaucoup trop grande. Quand il avait senti les esprits l'abandonner et la magie refluer loin de ses mains, il avait eu peur. Mais à présent il était calme : il savait que ce jour devait venir, et enfin il était arrivé. Pourquoi avoir peur ? La Consacrée était là, comme l'avait prophétisé ce vieillard quarante ans plus tôt, mais lui était toujours maître du destin, et son objectif final était trop important pour qu'une jeune fille, une demi-elfe échappée aux griffes de la mort, puisse le balayer. Pour mener à bien son plan, Aster était prêt à tout. S'il était écrit qu'il devait affronter cette guerrière, il n'était pas dit qu'il perdrait. Même sans sa magie, il se savait immensément puissant : il connaissait si bien les créatures de ce monde qu'il était capable de déchiffrer clairement leur moindre pensée, leur moindre sentiment. Il combattrait contre cette insolente et la vaincrait, pour réaliser son ambitieux projet.

Au premier signal de la bataille, les troupes des Terres libres s'étaient jetées sur un ennemi confus et désarmé, et tout avait semblé presque trop facile. Mais l'armée adverse n'était pas composée seulement de simples soldats et de traîtres ; elle comptait aussi d'habiles guerriers et de valeureux chevaliers. C'est justement ces derniers qui sortirent en nombre de la Forteresse, peu après le son du cor.

Semblables à une nuée noire, ils avancèrent vers le champ de bataille, se répandirent sur le front et fondirent sur l'ennemi. Les soldats tombèrent, brûlés par le feu des dragons ou blessés par les armes des chevaliers du dragon ; mais de l'arrière arrivèrent aussitôt ceux de la Terre du Soleil et de la Terre de la Mer, et les forces furent de nouveau équilibrées.

À leur tête, il y avait Raven. Il n'avait pas participé à une bataille depuis de nombreuses années, mais il ne pouvait pas manquer le dernier acte, ni la chance que le destin lui offrait de récupérer sa dignité perdue dans les velours de l'Académie. Ce matin-là, il montait Tharser, son dragon, et ils jouissaient tous les deux de l'excitation retrouvée du combat. Le choc des épées et des lances résonnait aux oreilles du Général Suprême tel un chant évoquant des choses lointaines et oubliées. Le goût de la poussière à la bouche, il se lança dans la mêlée en poussant un cri. Il se déchaîna du haut du ciel sur son dragon, guidant ses hommes et les incitant à la charge comme il le faisait autrefois, son épée ensanglantée brandie. Les soldats le suivirent, éblouis : tant que cet homme était avec eux, la victoire était possible... Raven lui-même avait l'impression qu'il ne s'était pas écoulé plus d'un jour depuis son dernier combat, qu'il lui suffisait d'une étincelle pour redevenir celui d'avant, et il sentait que cette étincelle avait jailli, à la plus grande terreur de l'ennemi.

Au-delà du front, sur les Terres soumises au Tyran, cette aube ne semblait pas différente des autres. Les rayons agonisants d'un soleil pâle annonçaient un nouveau jour d'esclavage. Quelques hommes regardaient pourtant ce soleil avec des yeux nouveaux, attendant qu'un cri unique leur parvienne de loin, des lieux où l'espoir n'était pas encore mort.

Airès ne s'était pas ménagée et elle avait fait du très bon travail. Peu après le départ de Nihal et de Sennar, elle s'était mise en route avec ses fidèles compagnons. Elle avait d'abord battu la Terre du Feu à la recherche d'hommes qui pourraient se joindre à la résistance. Ensuite, elle avait franchi la frontière et s'était rendue sur les autres Terres. Son voyage n'était pas destiné seulement à recruter de nouvelles forces ; voir refluir l'espérance dans le cœur des résignés lui suffisait... Mais elle voulait que le jour de la bataille décisive il y ait sur toutes les Terres asservies des hommes décidés à se soulever à l'appel qui résonnerait d'une frontière à l'autre. Des hommes sans armes, mais prêts à tout pour conquérir la liberté.

Airès avait ainsi réuni une sorte d'armée, composée pour la majeure

partie de désespérés. Les rebelles avaient volé ou fabriqué des armes ; ils avaient même imaginé d'insolites machines de guerre volantes. Enfin, le message tant attendu arriva. Airès fut surprise que ce soit Nihal, et non Sennar qui l'envoie, et elle avait compris qu'il avait dû se passer quelque chose de grave.

Le matin de la bataille, donc, ne fut pas un matin comme les autres pour de nombreux habitants de la Terre du Feu. Ils se levèrent tôt et rallièrent leur poste, s'apprêtant à attaquer les points névralgiques des forces du Tyran.

Lorsque le cri parcourut le pays comme un éclair, aucun des villageois des Terres occupées ne put rester indifférent. Le temps sembla s'arrêter. Les esclaves cessèrent leur travail et regardèrent le ciel, et leurs geôliers, les généraux et les soldats eurent peur.

C'est alors qu'Airès déclencha l'offensive. Elle avait disposé partout des groupes armés censés canaliser la colère des gens et les inciter à la révolte. Lorsque le cri s'éteignit et que la bataille commença, beaucoup de ces hommes devinrent des martyres : ils réussirent à allumer un feu de paille, violent mais bref, et furent ensuite massacrés comme des agneaux. Mais chacun d'eux combattit jusqu'à la fin, parce qu'il savait que le sacrifice de quelques-uns pouvait décider de la victoire de tous. Ailleurs, l'incendie dura et se diffusa rapidement. Les esclaves se rebellèrent ; ceux qui pendant de longues années avaient subi le joug du Tyran empoignèrent n'importe quel outil qui ressemblait à une arme et se mirent à combattre.

Le monde sembla sur le point de basculer. La révolution grondait dans les champs, dans les mines de cristal noir de la Terre des Roches, dans l'obscurité éternelle de la Terre de la Nuit, et même sur la Terre des Jours. Mais aucune bataille ne fut plus grandiose et plus sanglante que celle qui eut lieu sur la Terre du Feu. À côté, les autres ne furent que des escarmouches destinées à étourdir l'ennemi et à soustraire des forces du front pour que l'armée des Terres libres rencontre moins d'obstacles.

Airès et ses rebelles ne laissèrent pas aux soldats le temps de se

remettre de leur peur et fondirent sur eux tel un coup de tonnerre dans un ciel serein. Des milliers d'hommes et de gnomes sortirent de nulle part, armés jusqu'aux dents, et se jetèrent en premier lieu sur les forges. Ils renversèrent les soldats de garde et brisèrent les chaînes qui entravaient les poignets et les chevilles de leurs semblables ; ils firent main basse sur les armes en hurlant que le règne du Tyran était fini et qu'il fallait combattre pour reconquérir la liberté. Quelques-uns de ceux qui furent libérés s'enfuirent, mais la plupart se joignirent à la rébellion.

Puis des machines volantes apparurent dans le ciel, crachant le feu sur les troupes ennemies en déroute. Airès se tenait debout devant tous, l'épée dégainée et déjà rouge de sang. Elle était l'âme de la révolte ; elle criait des ordres, transfigurée : ce n'était plus la femme belle et sensuelle qu'ils admiraient, c'était une furie vengeresse.

L'objectif final était la Forteresse. Les rebelles n'en savaient pas grand-chose – l'on disait que même les grands généraux du Tyran ne connaissaient pas les plans de l'immense édifice –, mais cela ne les arrêta pas. Ils étaient décidés à forcer les barrages et à pénétrer dans la demeure du Tyran en détruisant tout sur leur passage.

La Terre du Feu était un unique et énorme champ de bataille. Les soldats tentèrent de leur mieux de tenir tête aux rebelles, en vain. Dans les deux camps les pertes étaient importantes et il n'y avait pas moyen d'endiguer le soulèvement.

Alors l'ordre arriva, ferme et imprévu : « Allez mettre fin à cette folie. Quittez les flancs de mon palais et dirigez-vous vers les rebelles. Anéantissez-les. C'est votre Seigneur qui vous l'ordonne. »

C'est ainsi que Semeïon et Dameïon, chevaliers du dragon noir, abandonnèrent le front et, chose inouïe, accoururent sur la Terre du Feu pour écraser la révolte des esclaves. Airès et les siens virent approcher les deux silhouettes noires alors que le soleil venait à peine de dépasser le zénith. Les deux chevaliers émergèrent de la fumée noire du Thal ; ils avançaient lentement, leurs mouvements dans le ciel parfaitement synchronisés.

Les rebelles comme les ennemis mirent un peu de temps à réaliser ce qui se passait. Puis une voix s'éleva dans les rangs de ces derniers :

— Vous êtes morts ! Nos seigneurs arrivent pour nous sauver, et il n'y a plus d'espoir pour vous !

Les deux guerriers étaient maintenant assez près pour être distingués. Ils étaient identiques. Airès ne les avait jamais vus, mais elle comprit immédiatement qui ils étaient : cette Terre était gouvernée par des jumeaux, deux généraux du Tyran, deux impitoyables chevaliers du dragon noir. Beaucoup de ses hommes furent effrayés. Elle serra plus fort la garde de son épée et se prépara à l'attaque.

Les chevaliers se séparèrent, et deux immenses langues de feu, sorties de la bouche de leurs dragons, enveloppèrent cette Terre de volcans, incendiant tout ce qui se trouvait sur leur passage, ennemis comme alliés.

Le courage qui avait animé les rebelles jusque-là s'évanouit et ce fut la fuite. Leur enthousiasme, leurs armes et ces étranges machines volantes ne suffisaient plus ; même un millier d'entre eux ne seraient pas parvenus à vaincre un seul de ces chevaliers.

Airès resta debout au milieu du champ de bataille, ne sachant que faire. Pendant ce temps, Semeïon et Dameïon dessinaient des figures compliquées dans l'air, et à chaque fois qu'ils redescendaient vers la Terre, ils y semaient la mort. Certains rebelles furent transpercés par les épées des deux chevaliers, d'autres moururent consumés par les flammes de leurs dragons, aussi brûlantes que la lave du Thal, d'autres encore furent déchiquetés et dispersés sur le sol. La situation était désespérée. Devant cette avancée irrépressible, les soldats ennemis reprirent courage et se jetèrent sur ceux qui avaient échappé à la fureur des jumeaux.

Airès, entourée par les flammes, regardait autour d'elle, interdite. Elle voyait des hommes embrasés comme des torches qui titubaient dans la fumée, le sang qui baignait la terre. Était-il possible que tout finisse ainsi ? Était-il possible que leur rêve se brise sur les lames de ces chevaliers ?

Elle leva son épée et, profitant d'un instant où l'un d'eux descendait en piqué, elle se jeta sur lui en hurlant. Elle visa le dragon et lui assena un coup de toutes ses forces : son épée s'enfonça jusqu'à la garde dans le

flanc de l'animal, avec une telle violence qu'elle se brisa et resta plantée dans la chair. Le dragon se contorsionna et finit par tomber en rugissant de douleur.

— Seule la peur peut nous vaincre ! cria Airès à ses troupes.

Sa voix était méconnaissable.

— Les vrais hommes ne fuient pas, les vrais hommes combattent !
Revenez, et battez-vous ! Tant qu'il y a de la vie, rien n'est perdu !

Le visage jusqu'alors impassible du chevalier afficha un sourire de compassion.

— Alors, tu as décidé de mourir, dit-il calmement en dégainant une épée terrifiante, hérissée d'aiguillons et couverte de runes maléfiques.

Airès lui répondit par un rire.

— Non, j'ai décidé de combattre jusqu'à la fin.

Elle jeta son épée, désormais inutilisable.

— Et tu comptes me vaincre à mains nues ? persifla le chevalier.

— Non, j'ai une arme que tu ne peux pas m'ôter ! C'est ma détermination !

Il ne lui laissa pas le temps de finir. Son dragon cracha un jet de flammes sur elle ; cependant, il fut faible, car l'animal était blessé et Airès réussit à l'esquiver. Au même instant, elle vit à ses pieds le cadavre d'un soldat et, près de lui, son épée. Elle la saisit.

Son adversaire sauta à terre et fondit sur elle, l'obligeant à reculer. De nombreuses blessures marquaient déjà le corps de la jeune femme, et il eut tôt fait de la toucher à nouveau. Airès tomba, blessée à un bras.

Étendue sur le sol, elle trouva assez de souffle pour hurler à ses hommes, qui s'étaient arrêtés au milieu du champ de bataille pour la regarder :

— Combattez, idiots ! Nous sommes là pour gagner et reprendre la liberté qui nous revient !

Un autre coup l'atteignit à la main, mais elle se releva et repartit à l'assaut en poussant un cri terrifiant. C'est alors que les rebelles se réveillèrent et se jetèrent sur l'ennemi. Ils attaquèrent en masse le deuxième chevalier, sans se soucier du fait que beaucoup d'entre eux mourraient avant même d'avoir pu donner un seul coup. Ceux qui

tombaient étaient aussitôt remplacés par leurs compagnons, encerclant le chevalier.

Airès continuait à se battre. Elle comprit aux clameurs que la bataille avait repris et elle sourit, alors que son ennemi lui infligeait blessure sur blessure. La jeune femme songea qu'ils allaient tous périr sous les coups de ces deux créatures maudites. Mais quel choix avaient-ils ? Ils ne pouvaient que se sacrifier pour ce en quoi ils avaient toujours cru. Par ailleurs, tant que les deux chevaliers étaient occupés avec eux, ils n'étaient pas sur le front, à semer la mort. Nihal pourrait entrer dans les entrailles de la Forteresse et égorger le Tyran. Leur sacrifice sauverait beaucoup de vies.

La guerre d'Ido et Deinoforo

Ido devait conduire Soana en lieu sûr ; maintenant que l'enchantement avait été prononcé, la magicienne était devenue une femme comme les autres, sans défense. Mais le gnome était réticent à l'idée de partir en laissant Nihal seule sur le front, devant la Forteresse, où bientôt se presserait une foule d'ennemis décidés à lui interdire à tout prix l'accès à la demeure de leur souverain.

— Ne t'inquiète pas pour moi, je sais ce que je fais, lui dit Nihal. Soana ne peut pas rester là, et toi, tu as une bataille à finir.

À contrecœur, Ido fit monter la magicienne sur la croupe de Vesa et prit son vol. Il savait que le destin de son élève était lié à celui du Tyran : il était écrit depuis longtemps que Nihal franchirait le seuil de ce palais pour l'affronter.

Il déposa Soana loin du front, où elle ne craindrait rien. Quand il la salua, il comprit à quel point c'était difficile pour elle d'attendre, impuissante, la fin de cette journée.

— C'est aussi grâce à tout ce que tu as fait pendant ces dernières années que nous sommes ici, déclara-t-il.

La magicienne baissa la tête quelques instants, puis le regarda de nouveau.

— Tu vas chercher Deinoforo ?

— Oui. Et je conclurai cette histoire une fois pour toutes.

— Fais attention, dit Soana en lui effleurant le bras.

Ido baissa la grille de son casque et leva la main en signe de salut.

— Nous nous verrons ce soir ! lança-t-il avant de s'envoler.

Le gnome se mit aussitôt à la recherche de son ennemi. Peine perdue : Deinoforo ne se montra pas. En l'attendant, Ido s'occupa des soldats et des chevaliers mineurs. Il lutta de toutes ses forces sans se ménager. Se souvenant de sa tragique erreur, il ne se laissa pas distraire un seul instant. Mais son inquiétude grandissait. C'était sa dernière occasion d'affronter son ennemi juré. Il continua à se battre, et à mesure que les heures passaient et que le sang s'accumulait sur son épée, il était de plus en plus impatient de voir la silhouette vermeille de son adversaire apparaître à l'horizon.

L'un des meilleurs combattants, il réussit à gagner du terrain, à tel point qu'il finit par apercevoir Nihal. Elle survolait le champ de bataille sur le dos d'Oarf, concentrée sur sa mission, le regard fixé sur la Forteresse. Il dirigea Vesa vers elle.

Le soleil était haut, et Ido vit que leurs troupes avaient largement pénétré la Grande Terre. Devant eux se dressait la Forteresse, plus imposante que jamais.

— Je vois que tu as fait du bon travail, dit-il en rejoignant Nihal.

Il l'entendit respirer péniblement sous son casque et s'inquiéta. Cela ne pouvait pas être dû à la fatigue : Nihal avait une grande résistance physique.

— Comme tu vois, je m'en sors mieux quand tu n'es pas là, dit-elle en riant.

Elle haletait toujours.

— Tu as battu Deinoforo ?

— Je ne l'ai même pas vu, répondit Ido.

— Tu as renoncé ?

Le gnome essuya la sueur et le sang de son front.

— Ne dis pas de bêtises, j'attends seulement qu'il se montre.

Au début de l'après-midi, Deinoforo fit son apparition sur le champ de bataille. Brusquement, Ido vit de la fumée se lever et de nombreux

soldats s'enfuir, paniqués. Les autres s'écartèrent et le gnome se retrouva devant l'imposant dragon qui lui barrait la route. Sur sa croupe étincelait la flamboyante armure de son ennemi. L'heure de l'affrontement était venue.

— À ce qu'il semble, nous en sommes au dernier acte ! lança Deinoforo.

Ido ne répondit pas. Le sang lui monta aux tempes et son regard glissa vers le bras du chevalier. À la place de sa main perdue, il avait un membre mécanique, dont le métal luisait dans la lumière du soleil.

— Cette fois, je ne me contenterai de rien de moins que ta vie, ajouta le chevalier du dragon noir.

— Pareil pour moi ! répondit Ido.

Il leva son épée en guise de salut, et Deinoforo l'imita.

Les deux hommes commencèrent par s'étudier, tout comme leurs dragons, qui pressentaient que le duel était inéluctable. Ensuite, ils s'élevèrent dans le ciel et croisèrent leurs épées, traçant de complexes arabesques au milieu des étincelles qui jaillissaient de leurs armes. Leurs montures se déportaient sur les côtés pour esquiver les coups, et les chevaliers se contorsionnaient en selle pour donner force à leurs coups et efficacité à leurs mouvements de défense.

Ido remarqua que les étranges lueurs qui illuminaient habituellement l'armure de Deinoforo étaient éteintes, et que son épée ne faisait que refléter la lumière de l'après-midi. Il n'y avait aucun doute : l'enchantement qui les avait rendus invincibles avait été balayé par le rituel de Nihal.

Ils combattirent si longtemps sans se blesser qu'ils avaient presque l'air de s'amuser, jouant à se fuir et à se poursuivre. Enfin, Ido réussit à toucher l'armure de Deinoforo et y laissa une large éraflure.

Tout en essayant de reprendre son souffle, Ido éclata de rire.

— Aujourd'hui, tu n'as aucune diablerie magique avec toi !

— Ce n'est pas ça qui m'empêchera d'avoir ta tête ! haleta Deinoforo.

Sur ces mots, il se lança violemment sur Ido. En dessous d'eux la bataille faisait rage, des milliers d'hommes tombaient, qui en essayant de forcer les lourds battants de la Forteresse, qui en la protégeant ; mais

pour chacun des deux chevaliers il n'y avait que le ciel et son adversaire.

Comme lors des précédents combats avec Deinoforo, Ido revit tout son passé, avec sa suite de remords et de fantômes. Il pensa à son frère, Dola, aux nombreux ennemis qu'il avait vaincus et au Tyran, à l'horrible héritage qu'il lui avait planté dans le cœur et à ce qu'il lui avait pris, à commencer par son père et son frère. Il multipliait les attaques, mais il savait que le véritable duel n'avait pas encore débuté.

Soudain, au moment où Ido ne s'y attendait pas, Deinoforo le saisit fermement avec sa main métallique et tenta d'atteindre le seul œil qui lui restait.

Ido lui assena un coup d'épée. Son adversaire lâcha prise, mais il lui arracha un morceau de peau. Le gnome eut de nouveau un voile rouge devant les yeux, comme le jour où il était devenu borgne. Effrayé, il se blottit sur Vesa et s'éloigna.

Ce fut au tour de Deinoforo de rire.

— Je vois que tu te souviens de notre duel, Ido ! Moi non plus, je ne peux l'oublier. Jusqu'alors, personne n'avait réussi à me faire ne serait-ce qu'une éraflure. Je ne te pardonnerai jamais de m'avoir volé la main ! Je te le ferai payer cher !

Ido serra les dents et essuya le sang qui lui coulait sur le visage et lui brouillait la vue. Deinoforo leva son épée et se jeta sur lui.

Ils reprirent leur combat avec plus de fougue ; de part et d'autre, les armures se couvrirent d'entailles et de bosses. Ido réussit à blesser profondément Deinoforo au flanc, à l'endroit où la cuirasse s'emboîtait dans la partie inférieure de l'armure, son ennemi répliqua en le frappant au bras.

À bout de souffle, ils se séparèrent une nouvelle fois et restèrent un moment à s'observer, avec haine et admiration mêlées. En leur for intérieur ils se réjouissaient d'avoir pour adversaire un homme hors du commun.

— Les vrais guerriers s'affrontent à terre, dit Deinoforo en remettant son épée au fourreau. Je te propose de poursuivre ce duel sans les

dragons.

Ils choisirent un lieu isolé, loin des clameurs de la bataille. Tandis qu'ils se préparaient à reprendre le combat, Ido dut admettre à contrecœur que cet homme était un vrai chevalier. Il savait comment se comporter sur un champ de bataille et, bien qu'il serve dans l'armée du Tyran et qu'il soit sans pitié, il avait son propre code d'honneur.

— Ton chef ne serait pas content de toi ! Tu avais l'occasion de me tuer par trahison et tu ne l'as pas fait, dit Ido en nettoyant le fil de sa lame.

— Mon Seigneur sait comment je suis, il ne me demanderait jamais de renier ce en quoi je crois. Il me connaît mieux que quiconque.

Ido éclata de rire.

— Comment peux-tu rester dans cette armée de bêtes, toi qui as combattu dans nos rangs ? Je me souviens de toi, Debar.

Deinoforo tressaillit.

— Moi aussi, je me souviens de toi et de tes pathétiques enseignements.

— Des enseignements que tu utilises pourtant toujours, d'après ce que j'ai pu voir, riposta Ido.

Son adversaire se retourna vivement.

— Tu crois que ton armée est meilleure que la nôtre ? Tu n'as pas vu tes loyaux soldats se jeter sur les fammins perdus et sans défense, en riant pendant qu'ils les taillaient en pièces ? Est-ce un comportement de guerrier ?

C'était vrai. Dès que les hommes des Terres libres s'étaient aperçus que les fammins n'étaient plus une menace, ils s'étaient mis à les massacrer. Tuer ces créatures alors qu'elles étaient hors d'état de nuire était lâche ; Ido avait tenté de s'y opposer, mais le carnage avait continué.

— Tu ne sais pas quoi répondre à cela, hein, Ido ? Tu as abandonné notre Seigneur pour t'unir à des gens sans foi ni loi.

— J'ai fui la cruauté du Tyran, un monstre qui m'obligeait à m'attaquer à des innocents, répliqua Ido. Tu combats pour celui qui nous

a ôté tout espoir.

— Au contraire, je combats pour le seul qui puisse donner de l'espoir à ce monde. Il m'a parlé, et ses paroles m'ont ouvert les yeux. Il m'a indiqué la voie du salut. Pourquoi cette terre n'a-t-elle jamais connu la paix, Ido ? Te l'es-tu jamais demandé ?

— Tant qu'il y aura des êtres comme celui auquel tu obéis, il ne pourra jamais y avoir de paix.

Deinoforo poursuivit sans prêter attention à ses paroles.

— Parce que le peuple de ce monde est incapable de se gouverner, parce que, livrés à eux-mêmes, les gens ne font que s'entretuer. C'est la haine et la mesquinerie de ceux de ton camp qui m'ont tout enlevé. Ce sont mes propres compagnons d'armes, qui m'avaient vu grandir, qui ont violé ma sœur et lynché ma famille. Moi-même, j'ai réussi à me sauver par miracle. J'ai erré à travers mille contrées, fuyant ce que j'avais été, sans plus rien à quoi me raccrocher, et, alors que je touchais le fond du désespoir, j'ai été fait prisonnier par le Tyran. C'est lui qui m'a tout dévoilé. Il m'a raconté la guerre des Deux Cents Ans, la prétendue paix de Nammen, la haine qui a toujours habité ces Terres. Et il m'a assuré que cela finirait avec lui. Lorsque les Huit Terres seront soumises à son commandement, la paix et la justice régneront partout. Alors, j'ai quitté votre armée pour entrer dans sa lumière. Et aujourd'hui je vais te battre, Ido, toi qui l'as trahi.

Il ôta son casque, et le gnome reconnut le jeune homme qui avait servi avec lui, ses cheveux frisés, ses yeux gris et pensifs. Son visage était plus adulte et plus tourmenté, mais il était le même qu'alors. Ido enleva lui aussi son casque et exhiba la cicatrice qui lui labourait la moitié du visage.

Soudain, Deinoforo tira son épée. Le gnome ne fut pas assez rapide, la lame le blessa à la jambe, et il tomba à genoux. Le chevalier vermeil leva son arme, prêt à lui assener le coup de grâce... Mais Ido n'était pas vaincu : il sauta sur ses pieds, et le combat reprit. Il toucha son adversaire par deux fois, lui faisant perdre beaucoup de sang. Ils s'affalèrent tous les deux sur le sol, à bout de forces.

— Tu peux abuser qui tu veux avec ton édifiante petite histoire, haleta

Ido, mais pas moi. J'ai suivi moi aussi le Tyran, et je sais quelles sont les raisons qui poussent à entrer dans ses rangs. La paix ? L'harmonie ? La vengeance, plutôt. Moi-même je suis resté à son service pour étancher mon désir de tuer, parce qu'il y avait toujours de nouvelles batailles à mener, de nouveaux ennemis à battre, et du sang à volonté. Tu ne le fais pour rien d'autre que ça.

Furieux, Deinoforo se jeta sur lui. Désormais leurs coups étaient imprécis, mais le duel avait atteint son comble. Chacun rappelait à l'autre tout ce qu'il avait essayé d'enfouir au fond de lui-même, et ils luttaient pour survivre.

— Tu n'es pas digne de me juger, ni moi ni mon Seigneur, lâcha Deinoforo dans l'ardeur du combat, et il toucha Ido à la poitrine.

Le gnome tomba à terre. D'un bond, Deinoforo fut sur lui et chercha à lui infliger le coup final. Ido l'esquiva en roulant sur le côté.

— Arrête de te raconter des mensonges, souffla-t-il.

Les yeux du chevalier écarlate brillèrent.

— Tais-toi ! cria-t-il.

Ido se remit debout. Sa douleur à la poitrine était terrible : il dut s'appuyer sur son épée.

— Tu n'es avec le Tyran que pour te venger, continua-t-il. Le reste, ce sont des balivernes, et tu le sais. Combien d'innocents as-tu supprimés ? Tu crois vraiment être différent de ceux qui ont tué ta famille ?

Le gnome vit le doute s'insinuer dans le regard de son rival et comprit qu'il avait touché juste. Mais bientôt cette incertitude fit place à la colère. Deinoforo reprit son épée et attaqua le gnome.

Désormais ce n'était plus un duel, mais une rixe, une lutte sans merci. Ido se rappela d'un coup ce qui l'avait amené sur le champ de bataille, ses années de guerre et la sensation de ne pas pouvoir racheter le mal accompli. Il se souvint des raisons qui l'avaient poussé à affronter Deinoforo. Il devait affirmer son choix, l'impératif moral qui l'avait sauvé en le poussant à quitter les troupes du Tyran.

Il raffermi la prise sur la garde ensanglantée de son épée et fit appel aux dernières forces qui lui restaient. Ce regain de vigueur surprit son adversaire et le contraignit à reculer.

Le gnome vit son attitude se transformer sous ses yeux. Brusquement, ce fut comme si ses forces s'étaient épuisées, comme s'il se sentait déjà vaincu et qu'il avait perdu l'envie de poursuivre le duel bien qu'il ait eu l'avantage. Un coup l'atteignit au ventre, là où l'épée d'Ido avait déjà trouvé un point vulnérable. Cette fois, elle s'enfonça profondément, et le chevalier tomba à terre.

Ido vit le sang de son ennemi former une tache rougeâtre sur le sol, et il comprit qu'il l'avait vaincu. Cette victoire lui laissa un goût amer.

— Tu as cessé de te battre, murmura-t-il en reprenant son souffle. Pourquoi as-tu baissé la garde ? Pourquoi t'es-tu laissé tuer ?

Deinoforo, qui respirait avec difficulté, esquissa un sourire.

— Il n'y a rien à dire, tu m'as battu. Je suis heureux que cela ait été toi ; je serai mort de la main du meilleur chevalier du champ de bataille.

Sur ce, il ferma les yeux. Lorsque le gnome constata que son adversaire ne respirait plus, il se mit à pleurer. Il pleurait Deinoforo, il pleurait son frère et le sang versé. Puis il fut happé par l'obscurité.

La guerre de Nihal et Aster

L

orsque Ido l'avait quittée, Nihal s'était rapprochée de la frontière et avait commencé à combattre, d'abord seule, puis entourée des troupes des Terres libres, qui entre-temps avaient percé la ligne de front.

Soudain, elle leva les yeux et s'aperçut que la Forteresse la surplombait. Elle ne l'avait jamais vue d'aussi près : elle était noire, hérissée de flèches et ornée de statues monstrueuses. Les combattants s'affrontaient entre ses énormes tentacules dont chacun s'étendait vers l'une des Terres du Monde Émergé. Comme toutes les choses terribles, le palais était d'une beauté inquiétante : son toit acéré déchirait le ciel, témoignage d'un rêve de domination sans limites ; sa base, massive et trapue, évoquait la toute-puissance. Des ennemis en sortaient par milliers. La plupart étaient des fammins qui se mettaient à errer sans but sur le champ de bataille avant d'être massacrés.

Pendant quelques secondes, Nihal resta les yeux levés vers le ciel, subjuguée par la grandeur de ce palais et par l'obscur mystère qui en émanait, lourd de menaces. Puis elle se reprit et se lança dans la mêlée. Le pouvoir de l'amulette rendait sa respiration de plus en plus difficile : Nihal voyait les huit pierres s'assombrir à mesure qu'elles absorbaient son énergie. Mais elle se battait avec courage et fougue, perchée sur le dos d'Oarf, tout en s'approchant de la Forteresse.

Arrivée sur place avec un détachement de soldats, elle prit le commandement des opérations.

Un bélier fut avancé, et bientôt les portes cédèrent sous ses coups.

Nihal leva son épée.

— En avant ! hurla-t-elle de toute la force de ses poumons.

À cet instant, elle pensa à Seferdi et à son portail arraché, et elle se réjouit à l'idée qu'elle était en train de rendre au Tyran une partie du mal qu'il avait infligé à la cité des demi-elfes.

Ces quelques secondes de distraction faillirent lui être fatales.

Dans son dos, un ennemi venait de la prendre en joue avec son arc, sans savoir que par ce geste il pouvait décider du sort de la guerre. Raven, qui était occupé à rétablir le calme au milieu de ses soldats en liesse, vit de loin la flèche pointée sur leur seul espoir. Il n'hésita pas : il lança son dragon et se plaça sur sa trajectoire.

Nihal se retourna juste à temps pour voir le projectile qui lui était destiné transpercer la cuirasse du Général Suprême et se planter dans sa poitrine. La demi-elfe assista, immobile, à la mort d'un vieil ennemi qui venait de lui sauver la vie.

Par l'ironie du sort, celui qui avait tout fait dans le passé pour lui fermer la voie la lui ouvrait maintenant.

— Va ! dit Raven avant de tomber de son dragon et de rouler sur le sol.

Ce fut le dernier ordre du Général Suprême. Nihal obéit. Elle se tourna vers les portes enfoncées et, en poussant un cri, elle se précipita à l'intérieur de la Forteresse sur le dos d'Oarf, suivie par une multitude d'hommes.

Elle se retrouva dans un corridor obscur surmonté d'une haute voûte, si large qu'Oarf pouvait y voler aisément. Ils le parcoururent au milieu d'un silence absolu, comme si l'immense palais était inhabité.

Bien que le talisman ait accru ses capacités, Nihal ne percevait rien. Et pourtant le Tyran devait être là. Pendant un long moment, Nihal et ses hommes n'entendirent que leurs pas sur le pavé. Puis, de loin, leur arriva le bruit d'un piétinement saccadé. Des gardes arrivaient !

Et en quelques instants, la salle se remplit d'innombrables créatures monstrueuses d'une race indéfinissable. On eût dit des fammins, mais plus petits, très maigres et imberbes ; ils avaient une peau rougeâtre et

des membres démesurément longs. Ils se jetèrent sur les troupes des Terres libres sans hésiter. Le Tyran devait avoir donné la vie à ces êtres sans recourir à la magie, par un croisement de races ou quelque autre procédé.

L'affrontement fut long et sanglant. La demi-elfe combattait avec son épée, tandis qu'Oarf attaquait avec ses mâchoires ces créatures chétives, pourtant incroyablement fortes et agiles. Les troupes du Tyran semblaient inépuisables : dès qu'une file de ces êtres était abattue, d'autres apparaissaient immédiatement, prêts à mourir.

Soudain, Nihal sentit que le moment était venu d'avancer. Faisant signe à ses soldats de rester en arrière, elle ordonna à son dragon de cracher du feu. Aussitôt, un passage jonché de corps brûlés s'ouvrit devant elle.

— Que ceux qui le peuvent me suivent ! hurla-t-elle en forçant les rangs des serviteurs du Tyran avec quelques-uns des siens.

Un peu plus loin, ils débouchèrent dans une vaste salle. Elle était complètement vide et plus sombre encore que le corridor, et ses parois brillaient d'une lueur sinistre : du cristal noir. Nihal et ses hommes continuèrent à avancer. Ils furent une nouvelle fois attaqués par les mêmes êtres répugnants, qu'Oarf balaya d'un jet de flammes.

Ils traversèrent d'autres couloirs et de nombreuses salles, tout aussi déserts, et débouchèrent dans un espace à ciel ouvert, une sorte d'arène. Dans un coin se trouvaient d'énormes râteliers pour les armes, vides maintenant, et de nombreux fers, dont les chaînes étaient assez robustes pour retenir des dragons.

Nihal s'éleva dans les airs avec Oarf, espérant localiser l'endroit où se cachait Aster. Sur un des côtés de l'arène se dressait la tour centrale de la Forteresse, percée d'innombrables fenêtres, dont beaucoup étaient illuminées. Elles étaient disposées de manière irrégulière, presque au hasard. La construction avait l'air d'un labyrinthe.

Nihal commença à redescendre. C'est alors que son regard tomba sur une aile éloignée de la Forteresse. Elle était basse et trapue, et sa base semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Ses étroites fenêtres étaient fermées par de solides barreaux. Une prison ! Le cœur de Nihal

sauta dans sa poitrine : Sennar pouvait être là. Sennar était là !

Elle se retint de s'élancer dans cette direction pour le chercher : elle avait promis de terminer d'abord sa mission. Le sauver sans abattre le Tyran aurait été inutile ; dans le monde d'Aster, il n'y avait pas de place pour eux deux. Elle devait trouver ce monstre le plus tôt possible.

Dès qu'Oarf toucha terre, Nihal regarda autour d'elle et comprit que le dragon ne pourrait pas passer par les portes qui menaient dans le corps central de la Forteresse.

— Je dois te laisser ici, tu ne peux pas me suivre, dit-elle en se retournant vers lui.

Le dragon répondit par un grondement de désaccord. Nihal lui caressa les naseaux.

— Bats-toi ici, retiens les gardes ; comme ça, tu me seras aussi très utile. On se reverra après la victoire.

Et pour la première fois depuis qu'elle connaissait son dragon, elle lui donna un petit baiser sur le nez. Ensuite, elle se précipita vers l'une des portes, suivie de quelques hommes. Ils parcoururent une enfilade de salons, de chambres encombrées de livres, de salles d'armes... De temps en temps, une sentinelle essayait de leur barrer la route, mais Nihal l'écartait sans difficulté.

En jetant un œil par une fenêtre, elle s'aperçut que l'après-midi était bien avancé. Elle devait agir vite ! En se couchant, le soleil emporterait avec lui tout espoir. Cependant la douleur qui lui tenaillait la poitrine avait commencé à se répandre dans tout son corps, et elle sentait une fatigue profonde s'emparer d'elle. Les pierres du talisman étaient de plus en plus sombres. La demi-elfe fut sur le point de défaillir.

« Pas avant d'avoir accompli mon devoir, se répétait-elle. Pas avant de l'avoir revu, sain et sauf. »

Elle atteignit enfin une salle immense, haute de plusieurs dizaines de brasses et si longue qu'on n'en voyait pas le bout, remplie de livres très anciens, ornés de symboles mystérieux, des runes de mort, annonciatrices de malheur.

La bibliothèque. C'était là que le Tyran exerçait sa magie et sa puissance.

Nihal se mit à errer parmi les étagères à la recherche d'une issue. Quand elle se retrouva pour la énième fois à son point de départ, elle poussa un hurlement et se jeta, l'épée à la main, sur l'étagère la plus proche. Les volumes et le bois volèrent en éclats. Elle continua son œuvre de destruction jusqu'à ce qu'elle entende un cri.

À ses pieds se tenait un petit homme malingre, recroquevillé par terre.

— Ne me tue pas ! Ne me tue pas ! gémissait-il d'une voix aiguë et servile. Je n'ai rien fait !

Cette absurde plainte et le ton geignard de cet homme lui firent monter le sang à la tête. Elle leva son épée, mais l'homme s'agrippa à ses genoux.

— Épargne-moi ! hurla-t-il.

Nihal le repoussa d'un coup de pied.

— Où est ton maître ?

L'autre secoua la tête, terrorisé.

— Je... je ne sais pas...

— Où est le Tyran ? cria Nihal en lui mettant l'épée au cou. Dis-le-moi, ou je te tue !

— Dans la salle du trône !

— Idiot ! Je ne sais pas où se trouve la salle du trône. Montre-moi le chemin !

L'homme leva la main et désigna l'extrémité de la salle ; il tremblait convulsivement.

— L-l-l-là, au f-f-f-ond, il y a les laboratoires... S-s-s-si t-t-tu les traverses, tu trouveras un escalier.

Il avala sa salive.

— Gravis les v-v-vingt premières marches. Ce que tu ch-ch-cherches est l-l-là.

Nihal courut dans la direction indiquée. Elle traversa la bibliothèque et déboucha dans une autre pièce, plus petite, plongée dans les ténèbres. Il y régnait une insupportable odeur de moisi, mêlée aux relents douceâtres de la putréfaction. Les laboratoires !

Nihal frémit en imaginant ce que pouvait receler ce lieu. Une fois habituée à l'obscurité, elle constata que l'endroit ressemblait à la

demeure de Reis. Des herbes pendaient au plafond, les étagères étaient pleines de bocaux. Alors qu'elle avançait en essayant de ne pas regarder, elle fut saisie par l'odeur du sang. C'est alors qu'elle vit.

Les bocaux contenaient des organes, des corps sectionnés, de la chair sanguinolente.

Au pied du mur, elle aperçut d'étranges créatures enchaînées, dont certaines tentèrent de s'approcher d'elle : des êtres aux membres torturés, fruit d'expériences monstrueuses et de croisement de races. Nihal ne put s'empêcher de penser à Malerbe : c'était donc de là qu'il venait.

La colère la submergea et elle se mit à courir le plus vite possible, les poumons en feu. Elle arriva devant l'escalier et le gravit à grandes enjambées.

« Où es-tu, maudit ? Où es-tu ? »

L'ascension lui parut interminable. Elle dut s'arrêter, à bout de souffle. La douleur dans sa poitrine était insoutenable. La demi-elfe s'écroula sur les marches. Elle regarda le talisman : deux des pierres étaient maintenant noires. Le temps pressait ! Elle ne pouvait pas se permettre d'hésiter. Il lui fallait accomplir sa mission avant de chercher Sennar. Pendant un instant, l'image du jeune magicien se plaqua sur les horreurs qu'elle avait vues dans le laboratoire. Elle chassa aussitôt cette pensée : il lui fallait se relever et continuer. Elle se mit debout en haletant et reprit sa route.

Enfin, elle atteignit la salle du trône. Elle se reposa un instant, le cœur battant très fort. Elle sentait une présence. Il y avait quelqu'un ! Aster.

Nihal regarda autour d'elle.

C'était un immense salon, surmonté d'une voûte pointue, divisé en cinq nefs aux colonnes épaisses dont trois hommes n'auraient pu entourer la base de leurs bras. Aucun ornement, aucune statue ni bas-relief, juste les hautes parois nues et des voiles majestueux descendant du plafond.

La demi-elfe perçut distinctement ce qui emplissait l'atmosphère : c'était le désespoir, un désespoir si profond qu'aucun mot ne pouvait le décrire, et une solitude accablante.

— Pourquoi hésites-tu, maintenant que tu es là ?

Le cœur de Nihal faillit éclater dans sa poitrine. C'était lui ! Cependant

la voix n'était pas celle d'un vieil homme ; on aurait plutôt dit celle d'une femme, ou d'un enfant. Nihal se redressa, pointa son épée devant elle et avança à travers la salle. Le bruit de ses pas se répercutait contre les murs.

Elle traversa les deux premières nefes et arriva dans celle du centre, large d'au moins trente brasses. L'autre extrémité était sombre, mais Nihal savait qu'il s'y trouvait. Elle fit encore quelques pas, et peu à peu l'obscurité s'éclaira d'une faible lueur. La demi-elfe aperçut les contours d'un trône immensément grand.

— Cela n'a plus de sens d'avoir peur, à présent que tu es là, dit encore la voix.

— Tu es Aster ?

Nihal s'arrêta. Elle n'éprouvait plus de haine, seulement de la peur, une terreur glacée.

— Oui, dit la voix.

C'était lui. Enfin.

— Après m'avoir haï pendant tout ce temps, tu n'es pas curieuse de me voir ? demanda le Tyran.

Nihal s'approcha du trône et distingua la silhouette de celui qui y était assis. Il était incroyablement menu : un demi-homme... un gnome peut-être ? Il se leva et alla se poster dans un cône de lumière projeté par un vitrail. Nihal frissonna ; son épée trembla dans ses mains.

Devant elle se tenait un enfant d'une beauté inquiétante. Il pouvait avoir au maximum douze ans. Il portait une longue tunique noire, avec un large col et un œil bleu peint sur la poitrine, une tunique de magicien. Ses yeux brillaient d'un vert émeraude, ses cheveux frisés étaient d'un bleu profond. Quelques boucles capricieuses descendaient sur son front. Sous cette toison couleur de la nuit perçaient deux oreilles en pointe.

— Aster, où es-tu ? lâcha Nihal, la voix brisée par la peur, sans oser le regarder.

— Je suis là, c'est moi, répondit tranquillement le petit magicien.

— Qu'est-ce que tu as fait à cet enfant, espèce de monstre ! hurla Nihal.

Il prit un air triste.

— Mais comment, Nihal ? Tu ne t'es pas toujours sentie seule ? Cela ne t'a pas pesé d'être la dernière de ta race ? Tu devrais être contente de me voir...

Il sourit.

— Tu n'es plus seule, Nihal ! Moi aussi, je suis un demi-elfe.

Nihal recula, terrorisée. Ça ne pouvait pas être vrai !

— Aster est un vieillard, cela fait quarante ans qu'il règne, souffla-t-elle.

— Je suis plus vieux que j'en ai l'air, Nihal. Je suis très vieux, et très fatigué.

— Ce n'est pas possible !

— C'est le père de la femme que j'aimais qui m'a donné cet aspect. C'était un magicien puissant, et lorsqu'il a découvert notre amour, il m'a imposé un sceau. Je resterai un enfant jusqu'au jour de ma mort.

Nihal continuait à reculer, horrifiée. Il lui semblait vivre un cauchemar. Aster la regardait avec des yeux innocents.

— Je te comprends, tu sais... Tu m'as haï pendant toutes ces années, et à présent tu dois remplacer l'image que tu t'étais faite de moi par l'enfant que tu as devant les yeux. Et pourtant, c'est comme ça.

Troublée et désorientée, Nihal s'arrêta et leva son épée.

Aster, lui, continua à avancer vers elle. Plus il approchait, et plus la demi-elfe sentait la terreur grandir en elle. Elle s'obligea à regarder son ennemi en face. Elle vit des yeux identiques aux siens. Pas de haine, pas de malveillance que Nihal s'attendait à y trouver. Aster la regardait tranquillement, l'air attristé. C'était vraiment un demi-elfe.

La jeune fille n'avait jamais vu quelqu'un de sa race, mais elle sentait que cet enfant était comme elle. Il ressemblait aux personnages du parchemin que Sennar lui avait offert, aux créatures représentées sur les bas-reliefs de Seferdi. Elle se mit à trembler.

— Qu'est-ce qui te terrorise tellement en moi ? Que je sois un enfant, ou que je sois un demi-elfe ? demanda Aster.

— Comment as-tu pu ? Tu es l'un des nôtres..., murmura Nihal. Ce sont tes propres frères que tu as fait exterminer...

Il sourit.

— J'ai été obligé de le faire, dit-il calmement. Lorsque j'ai commencé à construire ce que tu vois, un vieillard a prédit que tu te mettrais en travers de mon chemin. Il ne m'a rien révélé sur toi ; je savais seulement qu'un demi-elfe, comme moi, m'arrêterait. Ce que je devais faire était trop grand et trop important pour que je laisse qui que ce soit entraver mon dessein. Alors, j'ai envoyé mes créatures, les fammins que je venais d'inventer, sur la Terre des Jours, et j'ai fait disparaître mon peuple.

Sa voix était froide et indifférente.

— Ce ne peut pas être vrai...

— Si, Nihal, je l'ai fait à cause de toi. Si je n'avais pas su que tu devais venir un jour dans ma demeure pour contrarier mes projets, les demi-elfes seraient encore sur leur Terre. Peut-être se trouveraient-ils sous mon joug, mais ils seraient vivants...

Nihal recula, les dernières paroles du Tyran résonnant dans sa tête. Elle l'avait toujours su, elle avait toujours senti qu'elle était la source de mille malheurs, qu'elle portait la mort... De nombreuses vies s'étaient consumées pour elle : Livon, Fen, Laïo, Raven, son peuple... Tous avaient péri par sa faute.

— N'aie aucun regret, reprit Aster, à la fin ils seraient morts de toute façon. Les demi-elfes, tes amis, les peuples libres, mes esclaves. Tous.

— Tu es un monstre ! s'écria Nihal, le dos collé au mur.

— En effet, dit Aster. Mais exactement comme toi et tes soldats, ou n'importe quelle créature qui peuple ce misérable monde. Ne sont-ils pas tous là dehors à s'égorger les uns les autres ? Ne sont-ils pas en train de s'entretuer sans pitié devant mon palais, en y prenant plaisir ?

— Nous, nous combattons pour la liberté ! répliqua Nihal.

— Allons ! Vous croyez combattre pour la liberté, rectifia le Tyran. Et pourtant tu devrais avoir compris à présent ! La paix n'a jamais régné sur ces Terres ! Les cinquante ans de prétendue paix de Nammen dont vous, les rebelles, vous gargarisez tant, ne furent que cinquante ans de guerre, silencieuse mais pas moins sanglante. Et tu sais que ce sont des hommes qui ont rasé Seferdi. Tu sais tout ça, mais tu t'obstines à refuser de regarder la vérité en face.

— Tu te trompes ! La vérité, je la connais. J'ai vu les monstres dans

ton laboratoire, j'ai vu Malerbe, j'ai vu les corps pendus à Seferdi, et tes fammins contraints de se battre. Et c'est toi, l'artisan de tout cela ! Tu es le mal, tu es la haine, répondit Nihal d'une seule traite.

— C'est vrai, j'oubliais que tu étais experte en matière de haine, riposta Aster.

Son regard devint si pénétrant que Nihal fut obligée de baisser les yeux.

— Tu as massacré des centaines de fammins sans te demander si c'était juste, pour le plaisir de tuer. Tu as aimé que le sang coule sur tes bras, et à chaque fois que tu passais des hommes ou des gnomes au fil de ton épée, tu te sentais plus puissante. Des centaines de vies balayées par ta lame noire ! Et ne viens pas me raconter que ce n'était pas par cruauté, je ne crois pas que ce soit une grande consolation pour ceux que tu as tués...

Nihal frémit. Les paroles d'Aster pénétraient son âme, y creusaient un sillon d'où sortaient les fantômes du passé, tout ce qu'elle croyait avoir enterré dans le secret de son cœur. C'était vrai, elle avait aimé le sang, elle avait tué pour le plaisir de le faire.

— Tu n'es pas meilleur que moi ! hurla-t-elle, exaspérée.

— C'est sûr, mais alors qu'est-ce que tu fais là ? Tu te donnes le droit de me juger et de me punir ? Nihal, nous vivons dans un monde d'impardonnables pécheurs, nous sommes tous des monstres, dit tranquillement Aster.

Nihal enrageait. Cet être ignoble ne se départait pas de son calme, il ne se mettait pas en colère, il ne la haïssait pas. Était-il possible que la méchanceté ne soit pas le fruit de la haine ? Pouvait-elle naître du seul raisonnement ? L'impitoyable froideur de cet enfant aux yeux purs, Nihal n'arrivait pas à la comprendre – ni à la haïr.

Aster se mit à marcher de long en large dans la salle, et elle suivait ses mouvements, comme fascinée. Derrière le vitrail, le soleil avait entamé sa descente vers l'horizon.

— J'ai vu beaucoup de ces soi-disant héros des Terres libres, reprit le Tyran, et tous disaient la même chose : nous luttons pour libérer ce monde, pour lui redonner l'espoir. Je ne mets pas en doute que vous y

croyiez, mais ce n'est qu'une tentative pathétique de chercher une consolation.

— L'aspiration à une vie pacifique et à la liberté est le désir le plus élevé que puisse avoir un être vivant, dit Nihal.

Aster éclata de rire.

— Oh, quelles paroles poétiques ! Je ne me serais jamais attendu à ça de la part de quelqu'un qui ne sait parler qu'avec son épée.

Il se remit à marcher, puis s'arrêta brusquement.

— Une consolation, rien d'autre. De vaines illusions destinées à s'éteindre à la plus légère brise. Vous vous y agrippez comme à des vérités éternelles, comme s'il n'y avait d'autre certitude que la bonté intrinsèque des créatures du Monde Émergé. Or, la seule certitude, c'est la haine. Dans ce monde souffle un vent maléfique, qui empoisonne les âmes et corrompt les cœurs. La méchanceté pénètre toute chose et infecte la Terre. Tout est imprégné de haine, de désir de destruction. Voilà l'unique vérité qui ne puisse être réfutée.

— Moi, j'ai connu des personnes pures ! déclara Nihal d'une voix désespérée. Des personnes qui m'ont aidée quand je me suis retrouvée seule, des personnes dévouées au bien.

— Elles l'étaient seulement parce qu'elles n'avaient pas encore eu l'occasion de se comporter d'une autre façon. Toutes les créatures de ce monde sont bonnes et aimables tant que la haine qui est en eux ne trouve pas une voie pour se manifester.

Il s'arrêta et la fixa.

— Même ton cher Laïo, le gentil écuyer incapable de combattre, a finalement trouvé la force de tuer !

— Je ne te permettrai pas de salir sa mémoire ! s'écria Nihal.

— Ce n'est pas mon intention, rétorqua Aster sans se troubler. Je suis juste en train de te prouver que le bien est éphémère, et le mal éternel. J'ai beaucoup souffert pour atteindre à cette vérité, et je l'ai acceptée.

Aster garda le silence quelques instants ; lorsqu'il reprit, on aurait dit que parler lui était difficile.

— Nihal, j'ai longtemps cru aux mêmes idéaux que toi. Je ne suis pas un pur demi-elfe : mon père était un homme. En ce temps-là, les unions

mixtes étaient considérées comme une honte, et les femmes qui se « souillaient » ainsi étaient condamnées à une vie misérable. Ma mère a essayé de tenir secret son amour pour mon père, mais lorsque je suis né, il ne pouvait plus être caché. Il n'y a pas de demi-elfes avec les yeux verts, Nihal. Sur ordre du chef du village, mon père a été tué, et ma mère marquée au fer du symbole des filles de mauvaise vie. Je n'avais pas encore trois ans quand ma prédisposition à la magie s'est révélée. Était-ce à cause du croisement des races ? En tout cas, je récitais des formules, je parlais avec les animaux sans que personne me l'ait enseigné. À cette époque, les magiciens étaient haïs sur la Terre des Jours. Le roi avait peur de leur pouvoir. Il a ordonné qu'ils soient envoyés en exil. J'ai été condamné immédiatement et sans appel ; c'était l'occasion de se débarrasser d'un coup de deux rebuts de la société, un bâtard et une catin. On nous a obligés à vivre dans l'obscurité éternelle de la Terre de la Nuit.

Il se tut un instant avant de poursuivre :

— Nous étions pauvres et rejetés par tous. Moi à cause de mon aspect et de mes étranges pouvoirs, elle à cause de la marque qu'elle avait sur le front. J'ai eu une enfance solitaire, et dans cette solitude l'Idéal a fait son entrée dans ma vie et enflammé mon âme. Je croyais de toutes mes forces que ce monde pouvait devenir parfait, que les gens pouvaient cesser de souffrir pour jouir de la paix, et je voulais contribuer à une telle transformation. Ma mère a réussi à me placer chez un magicien, et c'est ainsi que j'ai commencé mon apprentissage. En réalité, il ne pouvait pas m'apprendre grand-chose que je ne sache déjà, mais mon maître a tout de même été un bon guide. Deux ans plus tard, ma mère est morte, au cours de l'une des guerres que se livraient les petits seigneurs locaux. Je suis devenu magicien à quatorze ans ; personne n'avait jamais été consacré aussi jeune. Je me rappelle encore la peur et l'étonnement de ceux qui m'ont fait passer l'examen ce jour-là. Ils m'admiraient et me craignaient à la fois. Ensuite, j'ai demandé à mon maître de me confier à un Conseiller. Ma mère m'avait souvent parlé d'eux, et j'imaginai de sévères mages aux longues barbes, enfermés dans une pièce à discuter de la destinée du monde. Je voulais être comme eux. Les deux années d'étude ont été très difficiles. J'étais penché sur mes livres jour et nuit, je

voyageais jusqu'à des bibliothèques lointaines pour maîtriser tous les savoirs humains. Je dormais peu et je m'épuisais à parfaire mes enchantements. C'est comme cela que j'ai trouvé d'obscurs textes qui parlaient de la vie et du règne des elfes, qui avaient réuni le Monde Émergé en un seul grand royaume sous un unique souverain.

» Cela a été comme une illumination : huit règnes, c'était trop, et huit rois inutiles. Le monde avait besoin d'un seul maître, un seul sage qui aurait façonné les âmes des hommes pour les guider vers le bien. Au prix d'un grand sacrifice, un tel souverain aurait contrôlé le monde entier et l'aurait gouverné avec justice. Ne crois pas que je voulais être cet homme, je ne me considérais pas assez sage. Plus j'y pensais, et plus j'étais convaincu que c'était la solution pour restituer la paix à notre monde.

» J'ai rejoint le Conseil à l'âge de seize ans, et cela aussi était un record. Mais dès que j'ai commencé à y travailler, je me suis rendu compte que les choses étaient très différentes de ce que j'avais imaginé. Je crois que tu le sais déjà ; le Conseil n'a pas beaucoup changé depuis... Certains pensaient au bien commun, mais la majorité des Conseillers étaient des hommes mesquins, attachés au pouvoir qu'ils avaient acquis au bout d'années d'intrigues et de malversations. J'étais très déçu, mais je ne me suis pas arrêté pour autant. J'ai exposé mon idée d'un souverain unique, ce qui m'a attiré la haine d'une bonne partie du Conseil. On m'a dit que j'étais un sot, que ce que je voulais, c'était un despote qui plie les âmes à sa volonté ; mais ce qu'ils craignaient en réalité, c'était de perdre leur pouvoir.

» C'est à cette période que j'ai connu Reis. Elle était la fille d'un des plus puissants membres du Conseil, Oren, de la Terre des Roches. Dès que je l'ai vue, j'ai su que je l'aimerais pour toujours. Elle était belle et altière ; à côté d'elle, toutes les autres beautés perdaient leur éclat. Reis a été pour moi l'éveil à la vie. Au début, c'était notre passion commune pour la magie qui nous a rapprochés, puis nous nous sommes aimés. Elle n'en a parlé à son père que quelque temps plus tard. Oren a répondu qu'il ne céderait jamais, au grand jamais, sa fille à un bâtard arriviste comme moi, à la tête pleine de rêveries dangereuses. J'étais à ses yeux un sang-

mêlé aux pouvoirs inquiétants. Il a interdit à Reis de continuer à me fréquenter, mais son interdiction n'a pas suffi à nous séparer. Nous avons continué à nous voir à son insu. Nous nous retrouvions en secret, dans des endroits insoupçonnés et à des heures indues. Et puis, tout cela s'est terminé.

» Oren nous a surpris en flagrant délit, et sa colère a été terrible. Il a emmené Reis, l'a cachée dans un lieu inconnu de moi et m'a fait éloigner du Conseil et jeter dans une prison crasseuse.

» Un jour, il est venu me tirer du trou où il m'avait enfermé pour me traîner jusqu'à son palais. Là, il m'a jeté au pied d'un escalier ; à son sommet se tenait Reis, splendide comme jamais. Pendant un instant, j'ai cru qu'Oren avait réfléchi, qu'elle l'avait convaincu de nous laisser nous aimer. Il l'a appelée, et dès qu'elle m'a vu, elle m'a lancé avec mépris : "Comment oses-tu te présenter encore devant moi, vermine ? Tu m'as trompée ! Tu as profité de moi pour atteindre tes buts immondes. Mon père m'a ouvert les yeux sur ton jeu pervers. Je ne te pardonnerai jamais tant que je serai en vie. Disparais !"

» La haine profonde et inextinguible qui émanait d'elle me glaça le sang. "Ton père t'a menti !" lui ai-je crié. Mais elle avait déjà tourné les talons.

» Je suis resté seul au pied de l'escalier, je lui ai hurlé mon innocence, mais Reis n'est pas revenue sur ses pas. Sa haine m'a enveloppé et m'a écrasé de son poids.

» C'est alors que j'ai compris. Reis avait été manipulée par son père ; Oren l'avait convaincue que mon amour n'était rien d'autre qu'un leurre, un moyen pour arriver au pouvoir. Il avait pu lui faire croire cela parce que Reis se haïssait elle-même. Elle se détestait à cause de sa faiblesse, qui l'avait poussée à céder à ses sentiments pour moi.

» Oren ne voulait pas seulement me voir mort, il voulait m'humilier, m'anéantir. Il m'imposa un sceau et me réduisit à l'état dans lequel tu me vois. Au début, je n'ai pas compris pourquoi il l'avait fait. J'étais un magicien puissant, et je savais que je le resterais même sous l'aspect d'un enfant. Puis, dans la solitude de ma cellule, je me suis rendu compte que de cette manière il avait empêché pour toujours qu'aucune femme puisse

me désirer. Il m'avait privé de la possibilité d'être aimé. Ensuite, il m'a fait juger par le Conseil, et j'ai été condamné à mort. Mais il n'est pas parvenu à me supprimer, car je me suis enfui.

Aster se tut.

— Tu mens, dit Nihal. Tu as trompé Reis, c'est pour cela qu'elle te hait. Tu l'as trompée et tu l'as gardée prisonnière dans la Forteresse, pour profiter à nouveau d'elle.

Aster regarda Nihal avec tristesse, les yeux brillants.

— Ne dis pas des choses auxquelles tu ne crois même pas ! Il y a des années, malgré mon aspect, j'ai voulu la revoir. Le chevalier à qui j'avais confié cette mission l'a trouvée et amenée ici. D'abord, Reis a réagi comme toi, elle a cherché le Tyran autour d'elle. Lorsqu'elle a compris, c'était encore pire. Son visage s'est tordu de dégoût. J'ai essayé de lui rappeler notre amour, je l'ai suppliée de ne pas s'arrêter à ce que voyaient ses yeux, en vain. Je l'ai retenue auprès de moi quelque temps, dans l'espoir de la convaincre de la pureté de mes sentiments, mais Reis croyait que sa beauté était tout ce que je désirais, et sa haine pour moi et pour elle-même n'a cessé de croître. Jour après jour, elle a défiguré son visage et son corps. J'ai réalisé alors que je ne retrouverais jamais la personne que j'avais aimée, et j'ai décidé de la laisser partir. Mais, d'abord, j'ai voulu entrer dans son esprit pour y chercher une ultime trace de son amour pour moi.

Nihal frissonna.

— Ç'a été terrible, parce que son esprit était assombri par la haine. J'ai réussi au moins à effacer le souvenir de mon aspect afin qu'elle ne puisse le révéler à personne.

— Tu mens ! répéta Nihal.

Pourtant elle sentait qu'Aster était sincère, qu'il n'avait jamais cessé d'aimer Reis. C'était elle qui avait transformé avec sa haine ce qui avait existé entre eux.

L'enfant s'approcha d'une fenêtre et poursuivit son récit, les dernières lueurs du jour encadrant son petit visage.

— Ce second refus n'était qu'une confirmation de ce que je savais déjà. C'est au moment où Reis m'avait tourné le dos en haut de l'escalier

que j'avais compris la vérité dans son implacabilité, et que j'avais eu le courage de l'accepter. Toutes les créatures de ce monde sont faites pour haïr. Les dieux nous ont créés pour que nous nous détestions et nous massacrons les uns les autres, et maintenant ils nous regardent et rient de nos combats. Nous ne sommes qu'un divertissement pour eux, des marionnettes entre leurs mains. Réfléchis-y, Sheireen, et tu verras qu'il y a beaucoup plus d'hommes prêts à mourir par haine que par amour. C'est pour cela que la haine est éternelle, et l'amour éphémère.

— Ce que tu dis n'a pas de sens, répondit Nihal. Si la haine t'angoisse tellement, pourquoi l'alimentes-tu ? Pourquoi as-tu jeté ce monde dans la barbarie et l'y maintiens-tu depuis quarante ans ?

— Parce que ce sera le dernier massacre, dit Aster, et ses yeux verts s'illuminèrent. C'en est fini du sang, des vengeances qui se perpétuent pendant des siècles, empoisonnant génération après génération. La paix ne pourra jamais exister parce que les créatures de ce monde ne sont pas faites pour elle. Nous sommes des êtres mauvais, le cancer de cette Terre. La seule chose raisonnable à faire est de nous supprimer pour donner au Monde Émergé une nouvelle chance.

Aster se tut quelques instants. Nihal se mit à trembler.

— Lorsque j'aurai réuni toutes les Terres sous mon pouvoir, j'invoquerai un enchantement sur lequel je travaille depuis que j'ai été chassé du Conseil. Il me permettra de détruire toutes les créatures qui peuplent ce monde, sans aucune exception. Je consumerai également mon esprit, qui disparaîtra pour toujours de la surface de la Terre. Comme cela, tous les comptes seront remis à zéro.

La terreur que Nihal avait éprouvée dès qu'elle était entrée dans la salle la saisit de nouveau de ses mains glacées.

— Personne ne peut vouloir une chose pareille... pas même toi..., lâcha-t-elle dans un filet de voix.

— Si tu y réfléchis comme je l'ai fait moi-même, tu comprendras que ce n'est pas une folie de ma part, mais un acte de pitié, une rébellion contre les dieux et contre le ciel. C'est pour cela que tu as été envoyée ici : les dieux ne supportent pas qu'un être misérable comme moi se révolte. Pourtant je le fais au nom de la justice. Pourquoi continuer à

vivre quand, génération après génération, les enfants sont massacrés et les femmes comme ma mère passés au fil de l'épée ? Pourquoi survivre et poursuivre le carnage qui a commencé avec notre création ? Eh bien, que tout le sang soit enfin versé et qu'il imprègne la Terre. Peut-être en sortira-t-il un nouveau peuple qui saura diriger ce monde avec justice.

Nihal regarda Aster avec terreur et sut qu'il était dominé par un désespoir sans nom.

— Sheireen, toi qui connais si bien les abysses de la haine, peux-tu me donner une seule raison pour laquelle ce monde devrait être sauvé ? demanda gravement Aster.

La jeune fille ne trouva pas de réponse. Elle tremblait ; pas seulement parce qu'elle avait peur de ce que le Tyran voulait faire, mais parce qu'elle le comprenait : d'une certaine manière, il pouvait être dans le vrai. Aster regarda par la fenêtre, et par-dessus ses épaules d'enfant Nihal vit que le soleil descendait rapidement vers la ligne d'horizon. Il ne restait qu'une demi-heure avant le coucher.

— Il y a des êtres justes, dit-elle finalement. Des gens qui luttent vraiment pour la paix. Je ne peux pas te laisser les tuer !

Elle sentait qu'elle était près du but. Le discours d'Aster ne reposait que sur la logique ; or elle savait que souvent le cœur l'emporte sur la raison. Il y avait encore en elle de l'espoir, la conviction que le salut était malgré tout possible.

C'est alors que le Tyran lui adressa un sourire ambigu, qui la glaça.

— Tu conviendras que la haine est plus forte que l'amour, dit-il.

— Ça, ce n'est pas vrai ! s'exclama-t-elle.

— Alors, pourquoi as-tu laissé Sennar, blessé, en territoire ennemi ?

— Comment le sais-tu ? lâcha-t-elle d'une voix tremblante.

— Quand tu l'as abandonné, tu avais le choix. Tu pouvais vivre ton amour avec lui, dans cette grotte, loin de tous, ou bien poursuivre ta mission et accomplir ta vengeance.

— Où est Sennar ? demanda Nihal, angoissée.

— Et tu as choisi. La haine était plus forte.

— Où est Sennar ? répéta-t-elle en hurlant.

— Et pourtant, lui, il t'aimait, il t'avait toujours aimée. Des années

passées à tes côtés, sans même t'effleurer. Et toi, qu'est-ce que tu faisais ? Tu te perdais dans mille batailles, prise par la frénésie du sang, impatiente d'infliger la mort.

— Je t'en prie, amène-moi près de lui...

— Finalement, tu t'es donnée à lui et tu lui as offert la plus grande joie de sa vie. Je l'ai vu dans son cœur.

Nihal le regardait avec des yeux écarquillés.

— Mais tu l'as fait parce que tu te sentais seule, parce que tu avais besoin d'appui et que tu savais que lui pouvait te le donner. Cependant cela n'est pas de l'amour, Sheireen. Tu t'es servie de lui.

— Dis-moi qu'il va bien...

— Il t'a défendue jusqu'à la fin. Il a été torturé longuement, mais il n'a pas parlé. Il a hurlé, bien sûr, mais il n'a rien dit sur toi.

Les larmes coulèrent sur les joues de Nihal.

— À la fin, j'ai dû intervenir moi-même. Je suis allé le voir, et j'ai commencé à fouiller dans son esprit. Je ne voulais pas lui faire de mal, je l'admirais. Par de nombreux aspects, il me ressemblait. Il aimait lui aussi une femme qui ne lui donnait rien. Il a résisté incroyablement longtemps. Je l'ai pourtant vaincu, j'ai abattu ses défenses et j'ai violé son âme. J'ai fait mien chacun de ses sentiments, j'ai passé son cœur au crible, je l'ai disséqué. C'est comme cela que j'ai su pour toi et ta mission.

Nihal ne put retenir ses sanglots.

— Dis-moi qu'il va bien...

— J'ai eu pitié de lui. Il était destiné à souffrir comme moi, à renoncer à toutes ses certitudes, à te perdre, toi, à perdre ses rêves. J'ai beaucoup enduré, Sheireen, je ne souhaite à personne la même souffrance. C'est donc par pitié que je l'ai tué.

Nihal tomba à genoux, et pour la première fois de sa vie son épée lui glissa des mains devant un ennemi.

Aster s'avança vers elle, un sourire de triomphe sur les lèvres.

— Ton dernier espoir est mort, Nihal. Tu n'as plus aucun but. Il te reste le choix entre t'unir à moi pour m'aider à achever mon plan, ou mourir. Il n'y a pas de paix possible sur la Terre pour les êtres comme toi et moi, il n'y a que le repos de la mort.

Les rayons du soleil étaient maintenant rouges : le coucher de soleil était imminent. Aster avait gagné.

Il allait mener à bien son projet, exterminer toutes les races qui peuplaient ce monde pour le plonger dans le néant.

Nihal était à terre, incapable de bouger.

Le Tyran s'approcha et se pencha au-dessus d'elle, le visage contracté par une grimace de douleur.

— Peut-être que tu as raison, dit Nihal entre ses dents, peut-être que seule la mort peut m'apporter la paix... Mais, au moins, tu me précéderas dans la tombe.

Elle saisit son épée et, avec la force du désespoir, elle frappa son puissant ennemi au ventre. Elle vit ses yeux d'enfant s'agrandir de douleur, sa bouche s'ouvrir sans lâcher un son. Mais au fond de son regard elle lut de la joie. Finalement, tout ce qu'il avait toujours voulu, c'était la mort.

Nihal retira son épée, et le Tyran s'effondra sur le sol. En un instant, le corps d'enfant laissa la place à celui d'un vieil homme. Puis cette image s'évanouit elle aussi, et Aster devint cendres.

La vengeance était accomplie. Nihal avait attendu ce moment pendant tellement longtemps, elle l'avait imaginé dans les moindres détails... Elle avait cru qu'elle ressentirait une joie débordante, infinie. Or elle découvrait à quel point sa saveur était amère.

Elle avait tué Aster, mais elle n'avait pas changé le passé. Elle n'avait pas ressuscité les morts, et parmi eux, Sennar. Tout ce que Nihal avait fait, elle l'avait fait pour lui ou grâce à lui ; à présent, sa lutte avait perdu tout sens, et sa vie elle-même n'avait plus que des contours vagues.

Seule dans l'immense salle, dont les murs commençaient à trembler et à se fendre, elle n'arrivait pas à imaginer Sennar mort, étendu par terre dans l'une des cellules froides et sombres qui s'enfonçaient dans les entrailles du palais. La mort et Sennar étaient deux concepts impossibles à concilier, tout comme la vie et Sennar étaient deux choses inséparables. Qu'allait-elle faire, maintenant ?

Elle ne bougea pas, alors que la Forteresse s'écroulait autour d'elle, ne désirant rien d'autre que rester là, sur le sol, pour toujours. Aster avait eu raison sur un point : pour elle il n'y avait ni paix ni salut. Elle eut une pensée émue pour Ido, pour Soana, pour ceux qui l'avaient aimée : elle était désolée, mais elle ne trouvait plus le courage de vivre.

Le souffle lui manquait de plus en plus ; les pierres du talisman étaient presque toutes noires. Le Monde Émergé était sauvé, et elle, perdue.

Les larmes aux yeux, Nihal tira de sa botte le poignard que Sennar lui avait donné et le prit dans ses mains. Elle le dégaina : voir la lame éteinte l'aiderait à accepter la réalité.

Mais dès qu'elle posa les yeux sur l'arme, son cœur tressaillit. Elle était illuminée ! La lumière était faible, mourante, mais elle éclairait la lame. Le Tyran avait menti pour jouer sa dernière carte. Sennar était vivant !

Nihal ne s'accorda pas le temps d'exulter. La Forteresse s'effondrait, si elle voulait sauver Sennar, il lui fallait se dépêcher. Elle sauta sur ses pieds, et le mouvement lui coupa le souffle. Elle ne sentait plus ses jambes. Elle regarda à travers le vitrail derrière le trône et vit que le soleil disparaissait inexorablement. Elle serra les dents et suivit la direction indiquée par le poignard.

Elle se mit à courir. La terre cédait sous ses pieds, les escaliers se dérobaient. Privée de son âme, la Forteresse s'affaissait sur elle-même. Nihal avançait dans le palais mourant dont les parois s'effritaient dans des nuages de poussière noire. Les colonnes s'écroulaient, des lambeaux de murs s'abattaient sur le sol.

« Je vais le trouver. Je vais le trouver et nous serons heureux comme nous le méritons », se répétait la demi-elfe.

L'air lui manquait, mais elle continuait à courir, les jambes toujours plus faibles, la douleur à la poitrine toujours plus insupportable. Elle traversa les laboratoires, puis la bibliothèque. Les pavés étaient couverts de débris quand elle arriva dans la salle où elle avait failli se perdre à l'aller. Les corps d'ennemis et d'alliés y gisaient par dizaines ; le sang rendait le sol glissant, et ses pas incertains.

« J'approche, j'approche ! »

Nihal déboucha dans l'arène. En levant les yeux, elle vit que la tour centrale oscillait dangereusement. Elle se précipita vers la prison qu'elle avait aperçue de haut, descendit un escalier abrupt et se mit à parcourir des couloirs sombres et humides qui s'effondraient sur son passage. Ils résonnaient de gémissements et de plaintes. Elle aurait voulu libérer tous les prisonniers, mais elle n'avait pas assez de forces. Le chemin lui parut interminable au milieu des hurlements sauvages et des plaintes inhumaines ; l'obscurité était de plus en plus épaisse, et la cellule de Sennar restait introuvable.

Finalement elle arriva devant une porte et sut que c'était la bonne. Puisant dans ses dernières ressources, elle l'enfonça, et tomba à l'intérieur de la cellule.

Un homme y était pendu par les bras, ses vêtements en lambeaux souillés de sang, le corps couvert de plaies et de blessures. Nihal se traîna jusqu'à lui.

— Sennar, Sennar..., l'appela-t-elle à travers ses larmes, mais le magicien ne répondit pas. Je t'en prie, Sennar... nous devons partir d'ici...

Elle se remit debout et lui effleura la joue. Il releva lentement la tête, et Nihal vit que son visage était tuméfié. Mais ses yeux étaient toujours les mêmes, des yeux très clairs, les yeux qu'elle aimait.

Sennar esquissa un sourire et essaya de prononcer son nom. Nihal s'appuya au mur tandis que tout autour d'eux se désagrégeait. Elle chercha son épée pour briser les chaînes qui attachaient Sennar, mais trouva son fourreau vide. Son arme était restée dans la salle où elle avait tué le Tyran ! Dans sa hâte, elle l'avait oubliée.

Elle regarda autour d'elle et ne trouva qu'une grosse pierre, qui devait être utilisée comme banc. Elle la saisit et la lança de toutes ses forces sur les chaînes, qui s'ouvrirent. Sennar s'effondra sur le sol. Au même moment, les murs de la cellule s'effritèrent. Nihal souleva son ami comme elle put, passa un de ses bras autour du cou et entreprit la montée.

À bout de forces, elle se hissa dans l'escalier et, un pas après l'autre, se mit à regagner la sortie. Elle ne voulait pas renoncer à son rêve, ni à ce qui lui revenait.

Elle tomba, se releva et continua, toujours plus faible. En haut des marches, dans l'arène, elle tomba une nouvelle fois et sut qu'elle n'arriverait pas à poursuivre. Le soleil devait plonger derrière l'horizon, car tout autour d'eux était rouge feu. La terre tremblait sous les énormes blocs de pierre qui s'écroulaient partout. La demi-elfe était épuisée, et l'épée avec laquelle elle aurait dû briser le talisman pour retrouver ses forces était perdue. Manifestement, il était écrit qu'elle périrait dans cette arène, sans pouvoir récolter le fruit de leur exploit.

« Si au moins Sennar pouvait être sauvé et vivre pour nous deux... », songea-t-elle.

C'est alors qu'elle se souvint des paroles de Reis au sujet des pouvoirs du talisman : elle pouvait invoquer un dernier enchantement, qui la condamnerait à mort, mais épargnerait Sennar. Pour elle, il n'y avait plus aucun espoir. Dès que le soleil serait couché, elle mourrait.

« Je ne peux pas sauver le monde, mais une vie, si. »

Nihal ne voulait pas mourir, juste maintenant qu'elle avait appris à vivre, mais c'était son destin. Elle récita l'enchantement du vol et, alors qu'elle se laissait transporter par la force de la magie et qu'elle sentait la vie la quitter, les ailes tatouées sur son dos se déployèrent.

Épilogue

L

orsque le Tyran entra dans mon esprit, je connus le vrai désespoir. D'autres fois, j'avais déjà cru être désespéré : quand j'avais recueilli Nihal à moitié morte dans la boue de Salazar, quand je gisais dans la cellule à Zalénia, en pensant au massacre que j'avais perpétré sur la Terre de la Nuit... Mais c'est seulement lorsque le Tyran eut abattu toutes mes résistances et violé mon âme que je sus ce que voulait dire ne plus avoir aucun espoir. Parce que, tandis qu'il cherchait dans mon esprit la vérité qu'il n'avait pas réussi à m'extorquer par la torture, je pus regarder dans son âme pendant quelques instants, et j'éprouvai ce qu'il éprouvait, lui. Et je vis que c'était un homme irrémédiablement désespéré.

Il avait cessé de croire bien longtemps auparavant : toutes ses certitudes s'étaient désagrégées, et il ne lui était resté que la douleur et le vide. C'est à ce moment que je compris. Jusque-là, je n'arrivais pas à m'expliquer comment un être vivant pouvait aspirer à la destruction. J'avais toujours cru que même le désir de mort qu'est le suicide n'était autre chose qu'un attachement excessif à la vie. Le Tyran voulait l'anéantissement de lui-même et du monde parce qu'il éprouvait une peine infinie pour lui-même et pour toutes les créatures des Terres Émergées. Il n'agissait pas par cruauté, mais par amour. Il était convaincu que la destruction était la seule issue pour ce monde misérable et perdu.

Quand j'appris qu'il avait été tué, bien que je fusse conscient qu'il n'y avait aucun autre moyen de l'arrêter, au fond de mon cœur j'en fus attristé. Car en fin de compte il était lui aussi une victime.

On me raconta que, lorsque Aster mourut, la terre se mit soudainement à trembler et la Forteresse commença à s'écrouler. À ce moment-là, je n'étais pas en état de remarquer quoi que ce soit, parce que j'agonisais dans ma cellule, mais les survivants de la bataille finale comprirent alors

que quarante ans de terreur venaient de s'achever. Ils levèrent leurs épées et poussèrent un énorme cri de victoire. Leur cri de joie se propagea partout, du Saar au désert ; il fut même repris par ceux qui jusque-là n'avaient connu que la souffrance et l'esclavage. C'était fini, une nouvelle ère s'ouvrait devant le monde.

La bataille se poursuivit sous les bastions détruits de la Forteresse jusqu'à la tombée de la nuit : ainsi, la nouvelle ère commença elle aussi dans le sang. Beaucoup des hommes du Tyran se rendirent, certains continuèrent à croiser l'épée, mais la lutte ne fut épargnée à personne, ni à ceux qui fuyaient ni à ceux qui restaient. Les hommes qui « combattaient pour la paix », comme Nihal l'avait dit au Tyran, s'acharnèrent sur les vaincus avec l'arrogance et la cruauté dont seuls les vainqueurs sont capables, jusqu'au cœur de la nuit. Alors seulement la paix déposa son manteau sur la terre.

Le lendemain, un pâle soleil éclairait la plaine de la Forteresse couverte de ruines et imprégnée de sang. Du règne du Tyran il ne restait que des éclats de cristal noir et les cadavres de ceux qui l'avaient suivi. Mais il n'y avait pas que le sang de ses alliés qui colorait la terre ; des milliers des nôtres étaient morts aussi. Raven fut retrouvé devant les portes arrachées de la Forteresse ; beaucoup pleurèrent cet homme qui, malgré sa suffisance, avait été un grand soldat.

Le destin fut en revanche clément avec Ido, même si Vesa en fit plus pour lui que le sort. Ce fut le dragon qui le sauva. Lorsque le gnome tomba, inconscient, à terre, la bataille faisait rage, et plus d'un menaçait de se jeter sur lui pour venger Deinoforo, étendu à son côté. Mais Vesa fonça sur son maître, le couvrit de ses immenses ailes et le protégea des ennemis ; il les dévora, les brûla, fit tout ce qu'il pouvait pour les tenir à distance. C'est ainsi qu'Ido s'en sortit. Bien sûr, il était mal en point, et il lui fallut pas mal de temps pour se remettre de ses blessures. Cependant, un mois et demi après, il put empoigner de nouveau son épée, prêt à construire la nouvelle ère à laquelle nous aspirions tous.

Les troupes du Monde Submergé apportèrent une contribution précieuse ; Varen lui-même se distingua remarquablement sur le champ de bataille. Il vit tomber beaucoup de ses hommes, mais il combattit

vaillamment, jusqu'à ce que sa fine armure fût transpercée par une lance ennemie. Mais le comte eut de la chance, et il sortit vivant de cette journée mémorable, bien qu'il y eût récolté une grave blessure à l'épaule.

Le prix le plus élevé fut payé par les territoires soumis au Tyran. La majeure partie des rebelles furent massacrés. Sur les trois mille hommes qu'Airès avait réussi à réunir, il n'en resta que trois cents. Quant à elle, on la retrouva vivante sous un tas de cadavres. Elle pleura longuement la mort des siens, cependant elle savait que cette bataille ne pouvait être gagnée que par le sang et le sacrifice, et que ces vies n'avaient pas été perdues en vain.

En ce qui me concerne, on me retrouva plus mort que vif devant la Forteresse. Ce ne fut pas tant les blessures du corps qui mettaient ma vie en danger, mais plutôt celles de l'esprit. Ce que le Tyran m'avait fait m'avait dévasté ; mon âme était bouleversée, et je n'avais plus le désir de me battre pour mon salut. Ceux qui me soignèrent ne permirent pas à la mort de m'emporter. C'est ainsi que, lentement, je revins à la vie. Quand je me réveillai de ce long sommeil, j'étais ignorant comme un enfant, et beaucoup crurent que j'étais devenu fou. Je dus réapprendre à vivre, rééduquer mon esprit au monde. Peu à peu, les souvenirs de ce que j'avais été reparurent et je renaquis.

Ma jambe, elle, ne put être sauvée. Elle est toujours à sa place, mais je ne peux plus l'utiliser ; je la traîne comme un poids mort derrière moi. Maintenant, j'y suis habitué. Je trouve même que le bâton me donne l'air d'un vétéran et me fait sembler plus sage. Et comme ma barbe a poussé, j'ai vraiment l'impression de ressembler aux Mages du Conseil qu'Aster et moi imaginions, enfants. Ce qui m'aida dans ces épreuves, c'est ce qu'Aster a toujours désiré sans jamais l'avoir : l'amour.

Lorsqu'on me trouva au pied de la Forteresse, à côté de moi il y avait Nihal. À son cou pendait le talisman, devenu tout noir, et elle ne respirait plus.

Pendant plusieurs jours on la crut morte. On la porta dans la salle d'armes de l'Académie, où on l'étendit, revêtue de son armure avec le

blason blanc éclatant sur sa poitrine, et son épée, qu'on avait retrouvée près des ruines du trône d'Aster. Tous les honneurs lui furent rendus, car c'était elle qui avait tué le Tyran et c'était à elle qu'on devait le salut du Monde Émergé. Oarf était blotti à ses côtés. Il l'avait attendue dans l'arène pendant toute la bataille en luttant valeureusement contre les ennemis. Il se souvenait de la promesse de Nihal, selon laquelle ils se reverraient quand tout serait fini et qu'ils resteraient ensemble pour toujours. Il était donc venu et la veillait, l'air déterminé à rester là pour l'éternité.

Entre-temps, on avait préparé le bûcher, dont les flammes devaient consumer le corps de la guerrière, conformément à la tradition. Or quelque chose d'inattendu et d'extraordinaire fit retarder la cérémonie : la dépouille ne montrait aucun signe de dégradation ; les chairs étaient roses et pleines, comme si elle était toujours en vie.

« Je vous supplie d'attendre ! dit Soana à Nelgar, les larmes aux yeux, alors que celui-ci insistait pour que les rites funéraires aient lieu le plus vite possible. Je sens que l'histoire de ce chevalier sur la terre n'est pas terminée. »

Les témoins de cette scène la regardèrent avec compassion, cependant on accéda à sa demande.

Cela se passa au moment du coucher de soleil sur Makrat. La salle était déserte, exception faite de deux sentinelles qui veillaient le corps. Voyant une minuscule créature volante entrer, les gardes pensèrent qu'elle venait elle aussi rendre hommage à l'héroïne.

Le petit être s'approcha de Nihal, se posa sur son menton et la regarda avec des yeux tristes. « Eh bien, Nihal, dit-il en pleurant, tu t'es rendue ? Tu as renoncé à ton rêve ? Sennar gît à quelques pas d'ici. Lui, il se bat encore, et il t'attend. Tu ne crois pas que tu devrais aller le voir ? »

Il essuya ses larmes. « Tu as souffert terriblement, tu as fait don de tout ce que tu possédais à la seule personne que tu pouvais sauver. Et finalement, tu as atteint le But Ultime : le nouveau monde dont je te parlais est à nos portes. Tu dois en faire partie ! »

Phos caressa la joue de Nihal, comme il avait fait la dernière fois qu'ils s'étaient vus.

« Le Père de la Forêt attend son cœur. Si je prenais la pierre que tu as au cou et que je la lui rapportais, il reviendrait à la vie. Mais sa vie aurait-elle un sens, maintenant ? À qui servirait son existence ? Tout le monde a besoin de toi, Sennar le premier, et tu as tellement à faire, tandis que mon cher Père de la Forêt, ma maison et mon refuge, mon seul ami, lui, a déjà accompli son œuvre. Autour de lui il n'y a que de la terre brûlée, des arbres morts et la désolation ; sa Forêt, celle qu'il tenait en vie, a disparu. Je te l'ai dit, le Père de la Forêt et moi sommes des vestiges du vieux monde, et le destin de ceux qui ont vécu aussi longtemps est de s'écarter. »

Il se tut encore, comme s'il cherchait les mots justes.

« Le Père de la Forêt a décidé : il veut te donner son fluide vital, afin que tu puisses vivre encore et poursuivre ta tâche. Ce ne sera pas facile. Le don de la vie est l'un des plus beaux, mais aussi l'un des plus terribles qu'on puisse recevoir ; c'est un honneur et une charge à la fois. Mais le Père de la Forêt et moi savons que tu en es digne. »

Il étendit ses petits doigts vers Mawas, la pierre de la Terre du Vent, et se mit à psalmodier à voix basse. La pierre s'éclaira d'une vive lumière et transmit son énergie à toutes les autres du médaillon. Elles brillèrent à leur tour, pas du même éclat que celui d'avant la dernière bataille, mais d'une lumière calme et rassurante. Et en même temps que cette lumière, la vie vint animer de nouveau Nihal.

« Voilà, le Père meurt, et la Fille renaît, déclara Phos, ému. Tant que tu porteras ce médaillon à ton cou, tu vivras. Ne le perds jamais : cela signifierait ta mort. »

Il inspira à fond, épuisé.

« Maintenant, il ne te reste plus qu'à aller au-devant de ton rêve et de la récompense qui te revient. Fais bon usage de ce que le vieil arbre et moi t'avons donné. »

Aussi silencieux qu'il était venu, Phos s'en alla. Depuis lors, personne ne l'a plus revu.

Nihal se remit totalement. Elle ne se souvient pas de sa présumée mort ni de la venue de Phos, mais les paroles que le petit être lui a dites ce jour-là sont restées gravées dans sa mémoire. Et, bien sûr, elle porte toujours l'amulette sur elle. C'est elle qui m'aida à guérir. Parfois, lorsque nous y pensons, il nous arrive de rire : moi, je suis boiteux, et sa vie à elle ne tient qu'à un talisman. Peut-être que c'est nous, les vestiges du vieux monde !

Son esprit est enfin libéré des fantômes, ils fondirent comme neige au soleil. « Je me sens presque seule, maintenant qu'ils ne sont plus là, me dit-elle un soir. Mais ce silence est beau, il me procure un calme que je ne connaissais pas... » Il n'y a plus aucune trace de l'enchantement qui l'avait tourmentée pendant tant d'années, parce que Reis mourut, victime de sa propre haine. Le jour de la bataille, elle voulut rester près de la mêlée pour voir de ses propres yeux l'anéantissement de son ennemi. À l'instant où Nihal le transperça de part en part, Reis hurla, ses yeux blancs sortant de leurs orbites : « Enfin, il est mort ! Le monstre a été vaincu ! ».

Puis elle descendit du rocher où elle se tenait. Ivre d'une joie inhumaine, elle se précipita vers l'immense palais, comme si toutes ses années s'étaient évanouies. Elle courut jusqu'à la Forteresse et fut ensevelie sous ses ruines. On la retrouva le lendemain, écrasée par un bloc de pierre. Dans ses yeux écarquillés se lisait encore la haine qui l'avait animée sa vie durant. De tous les protagonistes de cette histoire, Reis est la seule pour laquelle je n'éprouve pas de peine, seulement un profond mépris.

« En fin de compte, elle aussi est une victime, me dit Nihal, qui n'est pas de mon avis. Nous sommes tous des victimes de la haine qui couve en nous et qui attend un moment de faiblesse de notre part pour nous étouffer. »

Après nous être rétablis, nous vécûmes une période de bonheur. Le monde nous semblait jeune et prêt à nous accueillir, et nous crûmes

même un moment qu'avec la mort du Tyran, le mal était vaincu, la paix revenue. Nous étions en vie et de nouveau ensemble : que pouvions-nous désirer de plus ? Mais cela ne dura pas longtemps.

Très vite, nous nous aperçûmes que si abattre le Tyran avait été difficile, reconstruire le pays en ruine ne le serait pas moins. Aster et ses serviteurs n'étaient pas les inventeurs du Mal, seulement ses ignorantes créatures. Même s'ils avaient été vaincus, la méchanceté et la haine restaient parmi nous.

Je le compris quand nous allâmes chez les fammins, dont le problème s'était immédiatement posé. Devenus inconscients et sans défense comme des enfants, ils s'étaient réfugiés sur la Terre des Jours, loin du ressentiment et des projets de vengeance des vainqueurs. Au Conseil, on parla longuement de leur sort. Certains proposaient de les tuer, d'autres de faire d'eux des esclaves ; ce n'est qu'après d'épuisantes discussions que prévalurent mon idée et celle de Dagon : les fammins resteraient sur la Terre des Jours, libres de trouver leur propre voie.

C'est ainsi que Nihal et moi partîmes pour les informer de cette décision. Lorsqu'ils nous virent arriver, la plupart nous regardèrent avec horreur et crainte en se rappelant ce que nos semblables leur avaient fait, et le massacre de leur race que Nihal avait perpétré quelque temps plus tôt.

Nihal monta sur une colline. Elle dominait la plaine que nous avions parcourue pleins de colère et sans espoir pendant notre voyage. L'endroit n'avait pas changé, il y régnait la même désolation que lorsque Aster était au pouvoir, la même odeur de mort. Mais à présent elle grouillait d'êtres tremblants, apeurés, jetés dans un monde dont ils ne comprenaient pas le sens.

« Je sais que beaucoup d'entre vous se souviennent de moi, et ce n'est sans doute pas un bon souvenir, commença Nihal en jouant nerveusement avec l'amulette qu'elle avait au cou. Je sais que je suis une meurtrière, et je ne vous demande pas de l'oublier. Le mal accompli ne peut et ne doit pas être effacé, il demeure dans les cœurs et creuse dans l'âme un sillon qui ne peut être colmaté. Ce que je vous demande, c'est de ne pas chercher la vengeance. La vengeance ne donne ni le repos aux défunts ni

la paix aux vivants. »

Elle parcourut des yeux son auditoire insolite.

« Je vous demande donc pardon pour ce que j'ai fait et pour ce que continuent à faire certains de mes semblables. En même temps, je vous promets que vous aussi vous serez pardonnés pour ce que vous avez fait, car on vous y avait obligés. Maintenant, il est temps de faire la paix. Il est temps que chacun abandonne la guerre et se consacre à construire un nouveau monde, avec l'espérance qu'il sera meilleur que le précédent. »

Elle fit une autre pause, puis reprit d'une voix plus forte :

« Mon peuple a décidé que cette Terre serait désormais la vôtre. Ici, vous serez seigneurs et maîtres, libres de chercher votre accomplissement dans la paix. À partir de maintenant la concorde régnera entre vous et les autres peuples, et je vous jure que je ne permettrai à aucun d'eux de lever la main sur vous. Je sais bien que pour l'instant vous êtes perdus, que vous ne savez pas quoi faire, nous vous aiderons à trouver votre route. »

Elle regarda la multitude d'yeux qui la fixaient, terrifiés.

« C'est tout. Vous êtes libres d'aller et venir, pour toujours. »

Ce jour-là, il nous sembla vraiment construire la paix ; or aujourd'hui je sais que ce moment donna naissance à un problème qui jusqu'à présent ne fut pas résolu. Parce que la paix entre les fammins et les autres races est un mirage, et une guerre silencieuse et rampante se propage encore entre les peuples.

On offrit à Nihal le poste de Général Suprême de l'Académie, mais elle le refusa.

« Je suis trop jeune et trop peu valeureuse pour accepter un tel poste », avait-elle répondu, et la fonction fut proposée à Ido. Lui aussi commença par prétendre qu'il n'était pas digne et qu'il n'avait pas envie de faire face à tous les ennuis que cette charge impliquait. Finalement, Nihal le convainquit d'accepter, et maintenant Ido siège sur le trône qui fut un temps celui de Raven, Vesa à ses pieds.

Nihal et moi nous sommes installés sur la Terre du Vent. C'est elle qui l'a voulu, car c'est sa Terre.

Ido vient souvent nous voir, et Nihal et lui combattent pendant des heures. Ce sont les seules fois où elle prend son épée. Elle a décidé de quitter les armes pour un moment : désormais sa lame est accrochée au mur de notre chambre, mais pas un seul grain de poussière ne la couvre et je crois qu'elle l'utilisera bientôt à nouveau.

Nous sommes allés jusqu'à la Terre de la Nuit, sur la tombe de Laïo. Ce garçon dévoué et pur nous manque beaucoup. C'est le seul qui ait traversé cette guerre sans se salir les mains. Nihal a laissé là-bas son armure. Quant à moi, j'y abandonnai une grande partie de mes vieilles espérances.

Je suis toujours Conseiller. Je jouis d'un plus grand crédit auprès des autres membres, mais je suis malgré tout un personnage gênant, à contre-courant. Ma tâche me semble plus lourde maintenant qu'en temps de guerre, et la paix beaucoup plus fragile que je ne croyais.

La Terre du Vent est un tas de ruines. Revoir ce qui reste de Salazar au bout de tant d'années fut un moment douloureux pour nous deux. Nous entrâmes à l'intérieur de la cité dévorée par le feu, et Nihal reconnut la forge de Livon, où son père avait été tué et où tout avait commencé.

« Parfois, je me sens comme cette pièce, me dit-elle, brûlée et dévastée. Ma mission a beau être terminée, ce qui a été ne peut pas être effacé. »

Regardant l'endroit où Livon forgeait ses magnifiques armes, elle éclata en sanglots.

Je la pris dans mes bras et lui dis : « L'avenir nous réserve de la joie, j'en suis sûr. Je n'arriverai jamais à oublier le désespoir que j'ai découvert dans l'esprit du Tyran, mais peut-être quelque chose de bon naîtra-t-il de toute cette douleur. Et nous sommes ensemble, tous les deux, c'est déjà beaucoup, non ? »

Elle sourit et m'embrassa.

À présent, nous essayons de distiller le bonheur à partir de la douleur. Mais je sais que nous ne resterons pas longtemps sur cette Terre.

« Un jour, nous partirons, me dit Nihal. Je veux réaliser ce dont j'ai rêvé enfant, quand je désirais être libre et voyager. Nous monterons sur le dos d'Oarf et nous franchirons les courants du Saar. Nous ne serons plus le valeureux Conseiller et le grand chevalier qui ont sauvé ce monde du Tyran et qui ne savent pas le sauver de lui-même, mais Sennar le magicien et Nihal de la Tour de Salazar. Et nous verrons des Terres que personne n'a vues, des monstres terribles, mais aussi d'immenses bois d'une beauté somptueuse. Voilà ce que nous ferons. »

Elle a raison, c'est ce que je désire moi aussi, et je sens que ce jour est proche. Si j'ai décidé d'écrire cette histoire, c'est que je voulais qu'on se souvienne de nous une fois que nous aurons quitté ces Terres ou pour que Nihal n'oublie jamais sa victoire sur elle-même. J'ai essayé également de trouver le sens caché de tout ce qui est arrivé pendant ces années.

Il y a une question que le Tyran m'a posée et à laquelle je ne suis toujours pas capable de répondre : existe-t-il un salut pour cette Terre ? Parfois, il me semble que c'est lui qui avait raison, que la seule chose qui unit les créatures est la haine, que nous sommes tous victimes et coupables à la fois. Mais ensuite je pense à Nihal, et alors je sais que cela vaut la peine de vivre, et que cela vaut la peine de combattre, même si la lutte est ardue. Je crois que la différence entre Aster et moi tient juste à cela : j'ai rencontré quelqu'un comme Nihal sur ma route, lui non.

D'ici peu, nous nous en irons, laissant derrière nous un monde qui repose sur un équilibre fragile ; tôt ou tard, celui-ci se brisera et cédera la place à la guerre. Mais je sais qu'ensuite reviendront la paix et l'espérance, avant que le monde ne plonge de nouveau dans l'obscurité et le désespoir.

N'est-ce pas dans ce cycle éternel que réside le sens de notre vie ?

Sennar,
Conseiller de la Terre du Vent

Personnages

Ael : esprit de la Nature qui préside au contrôle des eaux.

Airès : pirate, fille de Rool.

Assa : capitale de la Terre du Feu.

Aster : jeune Conseiller, amant de Reis. Il deviendra le Tyran.

Avaldère : commandant des troupes du Tyran.

Aymar : chevalier du dragon.

Barahar : capitale de la Terre de la Mer.

Bénarès : pirate, amant d'Airès.

Caver : élève de l'Académie.

Dagon : Membre ancien du Conseil des Mages.

Dameïon : chevalier du dragon noir, jumeau de Semeïon.

Debar : nom de Deinoforo avant qu'il ne devienne chevalier du dragon noir.

Deinoforo : chevalier du dragon noir.

Dohor : élève de l'Académie.

Dola : gnome, guerrier de l'armée du Tyran, frère d'Ido.

Éleusi : jeune femme de la Terre du Soleil, mère de Jona.

Falère : général des troupes de la Terre de la Mer.

Fen : chevalier du dragon, compagnon de Soana et premier amour de Nihal. Mort sur le champ de bataille, il est devenu un fantôme dans l'armée du Tyran.

Flar : esprit de la Nature qui préside à la maîtrise du feu.

Flogisto : magicien et maître de Sennar pendant son apprentissage pour devenir Conseiller.

Galla : roi de la Terre de l'Eau.

Glael : esprit de la Nature qui préside à la maîtrise de la lumière.

Goriar : esprit de la Nature qui préside à la maîtrise de l'obscurité.

Ido : gnome, chevalier du dragon et maître de Nihal.

Jona : fils d'Éleusi

Laïo : écuyer, compagnon de Nihal à l'Académie et son ami.

Laodeméa : capitale de la Terre del'Eau.

Lefe : gnome, chef d'une communauté de rebelles.

Ler : ancien roi de la Terre des Roches.

Livon : père adoptif de Nihal et armurier talentueux, tué par les fammins. Frère de Soana.

Londal : général de la Terre du Soleil.

Makrat : capitale de la Terre du Soleil.

Malerbe : gnome victime des expériences du Tyran. Serviteur à l'Académie.

Marhen : antique roi de la Terre du Feu.

Mavern : général du camp du bois de Herzli.

Mawas : esprit de la Nature présidant à la maîtrise de l'air.

Mégisto : historien et magicien, bras droit du Tyran pendant de longues années.

Moli : père d'Ido.

Moni : vieille voyante des îles Vanneries.

Nammen : ancien roi qui inaugura une ère de paix à la fin de la guerre des deux cents ans.

Nelgar : superintendant de la base de la Terre du Soleil.

Néreo : roi de Zalénia.

Nihal : jeune guerrière, dernière des demi-elfes du Monde Émergé.

Oarf : dragon de Nihal.

Ondine : jeune fille de Zalénia éprise de Sennar.

Oren : Conseiller, père de Reis.

Parsel : chevalier du dragon et maître à l'Académie.

Pewar : général des chevaliers du dragon, père de Laïo.

Phos : chef des elfes-follets.

Raven : Général Suprême de l'ordre des chevaliers du dragon de la Terre du Soleil.

Reis : gnome, ex-membre du Conseil des Mages.

Salazar : tour-cité de la Terre du Vent.

Sareph : esprit de la Nature présidant au contrôle de la mer.

Sate : gnome, membre du Conseil des Mages représentant la Terre du Soleil.

Seferdi : capitale de la Terre des Jours.

Semeïon : chevalier du dragon noir, jumeau de Dameïon.

Sennar : membre du Conseil des Mages représentant la Terre de la Mer. Meilleur ami de Nihal.

Sheireen : nom elphique de Nihal ; il signifie la Consacrée.

Shevvar : dieu du Feu.

Soana : magicienne, ex-membre du Conseil des Mages, premier maître de magie de Sennar et sœur de Livon.

Sulana : reine de la Terre du Soleil.

Tareph : esprit de la Nature qui préside à la maîtrise de la Terre.

Tharser : dragon de Raven.

Théris : nymphe membre du Conseil des Mages, représentant la Terre de l'Eau.

Thoolan : esprit de la Nature qui préside à la maîtrise du Temps.

Vanneries : îles sur le trajet du Monde Submergé.

Varen : comte de Zalénia.

Vesa : dragon d'Ido.

Vrašta : fammin, ami de Laïo.

Zalénia : autre nom du Monde Submergé.

Remerciements

É

crire ce livre a été une aventure, un voyage qui a duré trois ans. Je suis partie seule, en écrivant le soir dans ma chambre, sans avoir la moindre idée où ce geste me conduirait, et je suis finalement arrivée à la publication du dernier volume de la trilogie. Si je suis parvenue jusque-là, ce n'est pas seulement par mérite ou par la force de ma volonté, ou parce que j'avais cru à l'histoire que je racontais. Je désire donc remercier tous ceux qui m'ont accompagnée dans cette aventure, me permettant d'en atteindre la fin. Mes remerciements vont avant tout à Sandrone Dazieri, sans lequel ce fabuleux voyage n'aurait même pas commencé ; il est le premier à avoir apprécié mon travail et, grâce à ses conseils, il m'a aidée à m'améliorer.

Les livres de la trilogie auraient aussi sans doute été moins agréables à lire sans l'aide de mes deux éditeurs, Francesca Mazzantini et Roberta Marasco. Merci à elles pour m'avoir permis d'affiner mon écriture et pour tout ce qu'elles m'ont enseigné pendant la période où nous avons travaillé ensemble.

Merci encore à mes amis, qui m'ont soutenue pendant mon travail ; plus d'une fois ils ont été ma force, et ils ont toujours cru en moi. Sans eux, je n'aurais peut-être pas réussi à aller jusqu'au bout.

Merci à mes parents et à leur inépuisable bibliothèque. S'ils ne m'avaient pas transmis l'amour de la lecture, je n'aurais peut-être jamais pris la plume. Ils m'ont toujours permis d'exprimer mes talents, sans rien m'imposer et en me secondant dans mes choix.

Et enfin, merci à Giuliano. Je l'ai obligé à lire le livre par épisodes d'une vingtaine de pages à la fois, sur lesquels je le forçais à me donner son avis. Il a été mon premier lecteur et critique, et c'est lui qui m'a inspiré la fin de l'histoire. Je lui sais gré d'avoir toujours été près de moi, de me supporter et de me soutenir.

L'auteur

À l'âge de sept ans, Licia Troisi écrivait déjà des histoires que ses parents compilaient dans un cahier bleu... Plus tard, elle a choisi d'étudier l'astrophysique, ce qui lui a permis de décrocher un poste à l'Observatoire de Rome où elle travaille aujourd'hui. Sa passion pour l'écriture ne l'a cependant jamais quittée : à peine sortie de l'université, elle s'est lancée dans la rédaction des Chroniques du Monde Émergé. La série, publiée par la prestigieuse maison d'édition Mondadori, est déjà un best-seller en Italie.

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur
www.pocketjeunesse.fr

Directeur de collection : Xavier d'Almeida

Cronache del Mondo Emerso III – Il talismano del potere

© 2005, Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano

Prima edizione nella collana Massimi di Fantascienza 2005

© 2010, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la présente édition.

Couverture : © 2008 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A Milano

Illustration and graphic restyling by Paolo Barbieri

ISBN : 978-2-266-21949-5

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : janvier 2010.

Table of Contents

Titre

Introduction

TERRES LIBRES

1 - Le début d'un long voyage

2 - Aelon, ou de l'imperfection

3 - La décision de Sennar

4 - Sennar sur la Terre de la Mer

5 - Sarephen, ou de la haine des hommes

6 - Gel

7 - Glael, ou de la solitude

8 - L'obsession d'Ido

9 - Un adieu

CHEZ LES ENNEMIS

10 - Mauvais présages

11 - Le voyage de Laïo

12 - Dans le désert

13 - Thoolan, ou de l'oubli

14 - Le toast du traître

15 - Laïo et Vrašta

16 - Horreur indicible

17 - Ido à l'Académie

18 - L'Erroné

19 - Goriar, ou de la culpabilité

20 - Une raison de continuer

VERS LE FOND

21 - Les guerriers d'Ido

22 - Duels

23 - Dans l'eau et dans l'obscurité

24 - L'œil

25 - De celui qui n'a jamais cessé de lutter

26 - Un enseignement précieux et inattendu

[27 - Flaren, ou du destin](#)

[28 - Des contrées désolées](#)

[29 - Un cri de rage](#)

[30 - Le retour](#)

[31 - Le chant de la cité morte](#)

[32 - Tarephen, ou de la lutte](#)

[33 - La vérité](#)

[LA DERNIÈRE BATAILLE](#)

[34 - Mawas, ou du sacrifice](#)

[35 - Le Tyran](#)

[36 - Avant la bataille](#)

[37 - Le cri de la dernière bataille](#)

[38 - L'aube de la révolte](#)

[39 - La guerre d'Ido et Deinoforo](#)

[40 - La guerre de Nihal et Aster](#)

[Épilogue](#)

[Personnages](#)

[Remerciements](#)

[Carte du Monde Émergé](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)